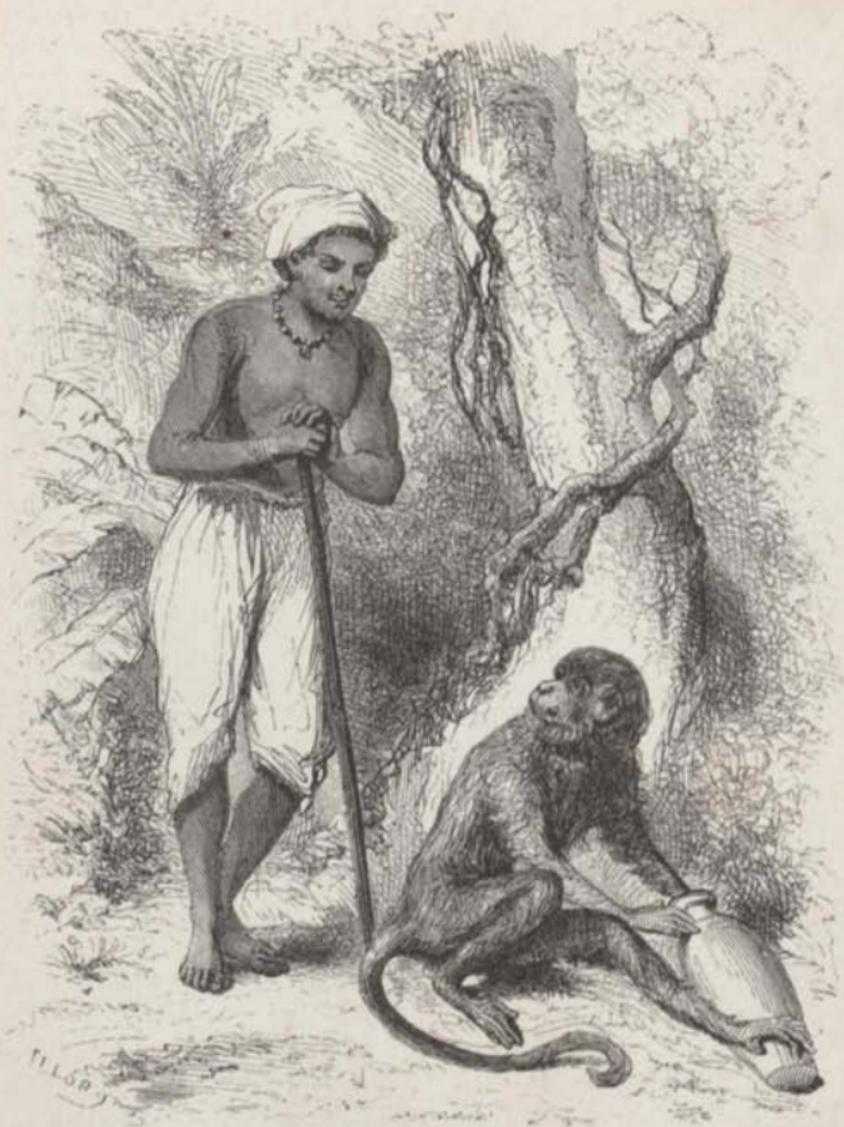


VOYAGE
A TRAVERS
MES LIVRES

TOYAGE

1872

MES LIVRES



L'ESCLAVE ET LE SINGE.

120

VOYAGE

A TRAVERS

MES LIVRES

LECTURES POUR TOUS

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR M. CH. ROMEY

Avec quatre Gravures



PARIS

LIBRAIRIE CLASSIQUE ET D'ÉDUCATION

V^o MAIRE-NYON

A. PIGOREAU, SUCCESSEUR

13, QUAI DE CONTI, 13

(Entre la Monnaie et l'Institut)

PRÉFACE

Le champ, c'est le monde.

(S. MATTHIEU, XIII, 18.)

Mon but en publiant ce recueil a été de réunir, pour moi-même et pour tous, divers morceaux qui me paraissent bons à lire ou à relire, et d'un certain caractère, à savoir ou simplement amusants sans blesser aucune convenance, ou par excellence utiles et instructifs sans laisser d'avoir pour cela les qualités littéraires requises en tout écrit qui mérite d'être lu.

« J'ai étudié la nature et les attributs des compilations, a dit Bayle : si elles plaisent partout aux mêmes gens, elles ne sont pas bonnes. Ceux qui n'en connaissent pas le caractère n'y voudraient voir que ce qui est de leur goût. »

Nous tâcherons ici de satisfaire la diversité des esprits, non de plaire « partout aux mêmes gens. » Si donc nous avons à craindre que ce qui peut plaire à l'un ne déplaise à l'autre, nous espérons nous sauver par la variété. Il en est d'une lecture de ce genre comme d'un bon repas. Souvent on ne touche pas à tous les plats, mais on ne laisse pas de louer l'ensemble du service. Chacun en prend à sa faim, et les mets qui ne sont pas de notre goût ne diminuent pas pour nous la saveur de ceux que nous préférons.

« Dites-moi quels livres lit une nation, je vous dirai ce qu'elle est. » Cela est aussi vrai que l'adage : « Dis-moi qui tu

hantes, je te dirai qui tu es. » Mais il en est de nos lectures comme de nos actes, comme des lectures et des actes de tous les temps. Le bien et le mal, le bon et le mauvais s'y mêlent et s'y balancent. Le bien ne l'emporte sur le mal qu'à la longue. L'humanité ne se développe et ne se civilise qu'à force de générations. Le progrès indéfini se manifeste dans les siècles. Les siècles sont les années du genre humain qui ne meurt point. On lit beaucoup toutefois. Tout le monde lit, et tant mieux : cela fait supposer que l'on pense, et le progrès y gagne d'autant.

Ce petit livre s'adresse à tout le monde, aux lecteurs de bonne volonté de tout âge et de tout état.

Les états sont égaux et les hommes sont frères,

a dit Voltaire.

Aucun des morceaux de notre goût que nous donnons ici ne va contre les grands courants du temps qui portent l'homme vers l'égalité. Nous croyons à la perfectibilité indéfinie de l'homme, de tous les hommes, par l'éducation et le développement des esprits et des cœurs. Nous voudrions que la France, réalisant de plus en plus les tendances que préconisent ses philosophes et ses écrivains et que respirent ses codes, devint un pays où toutes les professions honnêtes fussent considérées, dans la pratique et non plus seulement dans la théorie sociale, comme des professions honorables, et que le respect de ces professions, en d'autres termes le respect du travail, fondement nouveau à la liberté civile et politique, devint parmi nous général, sans acception de riches ou de pauvres. Il faut vouloir cela, si l'on veut que la France continue à jouer son rôle d'initiatrice des nations dans l'ordre naturel. Ennobler sinon anoblir tous les Français, et, s'il se peut, tous les hommes, y travailler, c'est servir l'égalité. Mais il faut vouloir l'égalité qui élève, non celle qui abaisse. Il faut que la no-

blesse du cœur et de l'esprit devienne générale et passe dans tous les rangs. Tous les Français doivent tendre en ce sens à se faire nobles, à le devenir de fait, par le cœur, par l'esprit, par l'alliance de certains sentiments chevaleresques et généreux, inséparables de l'idée de noblesse, avec le bon sens pratique de tous les jours. C'est là, ce sera de plus en plus l'œuvre des bonnes lectures et de l'éducation. Dans un pays vraiment civilisé comme le nôtre, une instruction générale, des lumières devenues pour ainsi dire du domaine public, peuvent très-bien et doivent s'allier (s'allient déjà chez beaucoup) à l'exercice de toutes les professions, de celles-là même qui semblent le comporter le moins en apparence. La pratique des plus rudes métiers n'exclut point un certain degré de culture et de politesse, un certain développement intellectuel et moral, qui sont comme le signe extérieur et le témoignage même de la civilisation. De quelque obstiné travail que l'on vive ou que l'on s'enrichisse, il n'est personne, en un tel pays, qui ne doive et ne puisse trouver le temps de s'éclairer, de s'instruire, de penser, de lire, en un mot ; car il ne saurait y avoir, là, de profession qui ferme complètement l'accès des jouissances intellectuelles.

Je ne veux donc pas cacher l'objet très-sérieux que je me suis proposé en reproduisant dans ce recueil (que mon éditeur désire que j'intitule, un peu singulièrement peut-être : *Voyage à travers mes livres*) un certain nombre de morceaux touchant à de graves sujets. Il me semble que l'on doit toujours chercher à élever le niveau de l'intelligence même la plus cultivée (à plus forte raison de celle qui l'est peu), et que si amuser honnêtement n'est pas mal, instruire est bien, et amuser en instruisant est mieux.

En fait d'œuvres littéraires, mon esthétique est peut-être trop simple. J'estime par-dessus tout celles qui rendent meilleur, qui portent au bien, qui inspirent des sentiments généreux, les généreux dévouements, les actions nobles, la loyauté, l'amour des hommes, la douce pitié pour les pauvres et les

déshérités de ce monde ; qui touchent, qui relèvent le cœur, qui donnent l'espérance et la foi, le respect des vertus, l'indulgence, fruit de la charité, l'indulgence même pour les vices, l'indulgence surtout pour les faiblesses et les erreurs des hommes. *Sursùm corda!* C'est ce qu'il ne faut cesser de dire à quiconque veut agir sur l'humanité par l'imprimerie. C'est cette action sur les cœurs que l'auteur des Caractères appréciait particulièrement dans les livres. « Quand une lecture vous élève l'esprit, a dit la Bruyère, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon, et fait de main d'ouvrier. »

Ad sanandos (homines) omnis nostra pergit oratio, avait dit avant lui Cicéron. Tous tant que nous sommes qui tenons une plume, qui faisons imprimer, comme on dit, nous devrions nous proposer cet utile objet : éclairer, instruire, améliorer.

Guéris des préjugés la lèpre héréditaire ;
Rends la sagesse aimable, et la raison vulgaire,

nous disait il y a plus de trente ans, hélas ! notre excellent maître M. Andrieux. Tous tant que nous sommes, écrivains, orateurs, historiens, riches ou pauvres, nous avons charge d'âmes ; et il est beau de porter au bien la génération qui s'élève, de la purger, autant qu'il est en nous, des mauvaises maximes et des vices du passé, de réprimer en elle l'égoïsme et les bas entraînements des sens et de la matière que l'esprit doit et peut se soumettre et gouverner. Que ce soit notre honneur de pouvoir dire comme l'orateur romain : *Ad sanandos omnis nostra pergit oratio*.

UN NAUFRAGE

C'était le 5 novembre 1821 ; le vent du nord-ouest, qui s'était élevé dès le matin, chassait avec violence les bateaux de pêche, les navires charbonniers et les autres bâtimens qui fréquentent ces bords. Tous les habitans étaient à leurs fenêtres, regardant les vaisseaux qui s'entassaient dans le port. On apercevait au loin des hommes placés sur les hauteurs, où le vent leur permettait à peine de se tenir, et qui cherchaient à reconnaître quels bâtimens étaient au large et quels dangers les menaçaient. Chacun était sous l'impression d'une même pensée de tristesse. Sur cette côte, en effet, où ce vent, quand il est dans sa force, pousse d'une manière irrésistible tant de navires en dérive sur les rochers qui la bordent, arriva bientôt une foule d'embarcations, cherchant un abri dans les ports de Scarborough et de Filey ; car, ceux-là passés, excepté Burlington, qui présente même un refuge moins sûr, il ne s'en trouve plus que de très-éloignés sur la côte. Le jour se levait sombre et menaçant ; un tel jour ne devait pas se passer sans de terribles accidens. Dès midi, la mer roulait d'immenses vagues

qui lançaient leur écume sur le haut des rochers, tandis que les vents déchainés remplissaient l'air de leurs redoutables mugissements. Bien des navires arrivaient à grand'peine jusqu'au port, après avoir, grâce aux efforts multipliés des équipages, évité le danger d'être jetés et brisés à la côte.

Parmi les bateaux de pêche qui cherchaient un asile dans la baie de Filey, il en était un qui appartenait à un jeune homme nommé George Joliffe. Par son activité et au moyen du peu que lui avait laissé son père, pêcheur comme lui, George était devenu le maître d'une barque montée par cinq hommes, et avec laquelle il faisait assez bien ses affaires. Cette barque était tout son bien ; aussi quelquefois, durant les longues heures de la nuit, et regardant la mer où ses filets étaient jetés, il songeait à ce qu'il deviendrait lui-même s'il arrivait quelque malheur à *la Belle-Suzanne*. La barque avait été baptisée du nom de sa femme ; et quand il se représentait, au milieu de leur petit logis si propre et si gai, situé dans une des ruelles de Scarborough, sa belle et bonne Suzanne avec ses deux enfants, il ne pouvait se défendre d'une invincible terreur à l'idée qu'un accident pouvait arriver à sa barque. Heureusement, ces pensées-là n'étaient que passagères et ne faisaient que le rendre plus actif et plus vigilant.

Il était depuis quelques jours, alors, au banc de Degger, occupé à pêcher la morue, lorsque l'état du ciel lui présagea un orage prochain. Aussitôt il leva ses filets, borda ses voiles et gouverna vers le port avec son adresse habituelle. Il ne tarda pas à se voir imité par les autres pêcheurs qui se trouvaient dans ces parages, et toutes les

barques se dirigèrent en même temps vers la côte. Mais avant qu'il eût aperçu la terre, le vent s'était élevé avec violence, et, au moment où il approchait du rivage, il acquit la certitude qu'il ne pourrait pas gagner le port de Scarborough, trop heureux d'entrer dans celui de Filey. Vers l'après-midi du 5 novembre, il put enfin s'y mettre à l'abri après de prodigieux efforts, et il jeta l'ancre au milieu des autres navires étrangers. Fatigués, couverts d'eau, épuisés par leurs longs efforts, ses quatre compagnons montaient avec lui au village de Filey, quand leur attention fut excitée soudain par une foule de matelots et de pêcheurs rassemblés au pied du phare, et qui, au milieu de l'émotion générale, tenaient leurs lunettes fixées du côté de la mer. Ils se retournèrent aussitôt et en aperçurent la cause. Un beau navire marchand sans voiles, et n'obéissant probablement plus au gouvernail, roulait emporté par les vagues, et se laissait aller à la dérive vers un groupe de rochers à pic entourés par la mer, et que l'on nomme le Spictan, écueil funeste sur lequel sont venus se briser tant de vaisseaux.

— Rien ne peut les sauver maintenant, dirent quelques voix avec un calme apparent qu'un étranger eût pris pour une preuve d'insensibilité. Déjà, cependant, on pouvait apercevoir un mouvement dans la foule. George Joliffe et ses compagnons comprirent ce que cela voulait dire : plusieurs de ces braves gens se disposaient à essayer de sauver ceux qui se trouvaient à bord du navire, que nulle puissance humaine ne pouvait arracher à sa perte. Il y avait, certes, peu d'espoir pour les passagers, car le rocher avait plusieurs milles de longueur et présentait, dans toute son étendue, un mur perpendiculaire, haut de

deux cents pieds, contre lequel venait se précipiter la mer avec de sourds mugissements. Quoique accablé de fatigue, George résolut sur-le-champ de se joindre à ceux qui voulaient porter secours, s'il était possible, à cette foule épouvantée qui se tenait sur le pont du navire, ou lui donner du moins la satisfaction de voir que ceux qui, plus fortunés, venaient de toucher la terre, ne restaient pas indifférents à son malheureux sort.

Se précipitant alors dans un cabaret voisin, il but une pinte de bière, prit un morceau de pain et de fromage, et sauta dans une charrette qui se dirigeait vers le rivage, portant déjà un grand nombre de pêcheurs. Un seul homme de son équipage avait consenti à l'accompagner, c'était son plus jeune frère. Les trois autres avaient déclaré qu'ils étaient à demi morts de fatigue, et ils restèrent en arrière.

La charrette allait d'un train désespéré, et beaucoup de gens suivaient la même route avec une égale vitesse. Pendant ce temps-là, une foule de jeunes marins à pied couraient le long des rochers, ayant pris le chemin le plus court pour arriver sur le lieu de la catastrophe. George et ceux avec qui il était atteignirent un point où ils laissèrent la charrette et s'avancèrent vers le rivage portant des rouleaux de cordes et des vêtements pour les naufragés. De temps en temps, on entendait le bruit du canon de détresse que tirait le navire en danger. Pendant un certain moment, on put penser que la foule qui était sur le pont avait l'espoir d'amener le vaisseau à l'abri de la terre et de jeter l'ancre alors; mais la terrible réalité de leur situation venait évidemment d'éclater aux yeux des victimes, et les spectateurs du désastre se précipi-

taient vers les rochers avec une anxiété plus grande, à mesure que les grondements successifs du canon d'alarme venaient frapper leurs oreilles.

Quand Joliffe et ses compagnons eurent gagné le haut des rochers, le soir approchait ; le vent soufflait toujours avec violence, et la mer ne présentait aux yeux qu'un vaste chaos. La foule regardait le navire dans un sombre silence, au milieu du bruit des flots et des vents. Un des mâts était tombé brisé sur le pont, où on n'apercevait que quelques personnes ; dans une attitude suppliante, elles tendaient leurs mains vers les marins placés sur les rochers, pour solliciter ce secours qu'on désespérait de leur donner. Au moment où le navire, ainsi abandonné, approchait des rochers, il rencontra un violent reflux des vagues qui reculait bruyamment après avoir frappé la terre ; il se pencha alors sur le côté, ballotté dans tous les sens sans pouvoir se diriger.

Les vagues venaient balayer le pont, et les passagers disparaissaient en poussant des cris qui se faisaient entendre même au milieu de la tempête. Les spectateurs réunis sur le rivage frémissaient d'horreur et sentaient que leur présence allait devenir inutile. Cependant ils ne pouvaient détacher les yeux de cet affreux spectacle ; comme poussés par une force étrange, ils contemplaient avec une morne terreur ce navire que chaque instant rapprochait de sa perte, quand tout à coup ils distinguèrent un vieillard, la tête nue, ses cheveux blancs ruisselants d'écume, cramponné au grand mât, les mains tournées vers le ciel et les yeux fixés sur eux, comme s'il eût conservé l'espoir qu'on allait le sauver. Une émotion soudaine parcourut la foule. Le vaisseau s'éleva au-dessus

des vagues, puis disparut dans l'abîme à peu de distance du rocher. Quelques secondes encore et c'en était fait. Des cordes furent jetées du rivage, mais la trop grande distance et la fureur du vent les empêchaient d'atteindre le but. Elles retombaient le long de la côte, et aucune n'arrivait à portée du bâtiment. On ne se décourageait pas cependant, et l'une d'elles put enfin être saisie par le vieillard.

A cette vue, un cri général se fit entendre, quoique la position fût trop affreuse pour permettre une faible espérance. Le navire arrivait sur les rochers, — un pas de plus, et il s'y brisait. Tous les yeux s'efforçaient de voir si le malheureux était parvenu à fixer la corde autour de lui. Il cherchait évidemment à le faire, tout en se tenant encore au mât, de peur d'être enlevé par la prochaine vague. Mais ses forces paraissaient épuisées; de différents côtés on murmurait ces mots :

« Il n'y parviendra jamais! »

En ce moment une nouvelle vague vint le couvrir en rugissant; il tenait toujours le mât embrassé; comme elle se retirait, il passa son bras sur son visage comme pour ôter l'eau de ses yeux, et il regarda le ciel. Il tenait convulsivement entre ses mains la corde qu'on lui avait jetée, trop faible, hélas! pour l'attacher à sa ceinture.

Au même instant, le navire était précipité sur les rochers avec un bruit terrible, et, se balançant en arrière, il retombait à demi enseveli dans l'abîme; puis, par une impulsion dernière, il se rejetait en avant, le grand mât tombait avec fracas, et la coque semblait s'ouvrir tout entière. On vit alors la sombre poupe du vaisseau se dresser encore une fois au-dessus des flots, puis dispa-

raitre enfin dans la profondeur de la mer, ne laissant que des morceaux informes et des débris flottants poussés par la vague frémissante sur ce rivage inhospitalier.

Le lendemain matin, le vent était tombé, et, aux premières lueurs du jour, de nombreux bateaux sortirent du port pour chercher si l'on pourrait recueillir quelque objet rejeté par les eaux. George fut un des premiers partis; la figure, les traits du vieillard qu'il avait vu la veille, étaient restés gravés dans sa pensée. Il y avait rêvé toute la nuit, et, pendant que les autres marins étaient occupés à chercher quelque butin, il ne put s'empêcher de jeter ses regards au loin pour tâcher d'apercevoir quelque mât flottant. Quoique le vent se fût calmé, la mer était restée houleuse, et il était dangereux d'approcher des rochers. Les autres bateaux étaient restés à recueillir tout ce qu'ils pouvaient sauver du naufrage. George seul cherchait encore le mât, et il l'aperçut bientôt enfin, mais à une distance considérable. Il fit aussitôt voile de ce côté et s'assura qu'il ne se trompait pas.

En effet, ses compagnons virent comme lui une des extrémités du mât, et un bras qui semblait l'étreindre dans un suprême effort. Joliffe laissa dériver son bateau dans cette direction, et en deux coups de rames il se trouva auprès du morceau de bois flottant. Après beaucoup de peines causées par l'agitation de la mer, il parvint à assujettir un lien au poignet du noyé, et d'un coup de hache il coupa la corde qui l'attachait au mât. Ils hissèrent alors dans le bateau le corps de celui qui, la nuit précédente, avait en vain imploré leur secours pendant l'orage. Quand ils le virent étendu sur le pont, ils furent étonnés de sa taille et de la dignité de sa personne. Ce

n'était pas, comme il leur avait semblé du haut des rochers, un homme de petite taille : il avait, au contraire, à peu près six pieds et paraissait d'une force remarquable. Quoique âgé de soixante-dix ans au moins, il avait une noblesse dans les traits, une expression de vive intelligence qui les frappa.

— C'est là un vrai gentilhomme, dit George ; il y aura quelque part du chagrin à cause de lui.

Tout en parlant, il remarqua que le vieillard portait aux doigts quelques bagues ornées de pierreries ; il les lui ôta soigneusement en disant à ses hommes :

— Vous voyez combien il y en a.

Et il les plaça dans sa poche. Il vit aussi qu'il avait un sac de cuir attaché au milieu du corps par une forte ceinture. Il la détacha et trouva dedans un gros paquet cacheté et enveloppé de toile cirée, ainsi qu'un papier plié avec le plus grand soin, et qui, étant mouillé, lui donna quelque peine à ouvrir. Ce papier contenait l'adresse d'une grande maison de commerce à Hull.

— Ces choses-là, dit George, je les remettrai moi-même aux négociants.

— Et notre part ? s'écrièrent ses compagnons.

— Ceci n'appartient ni à moi ni à vous, dit George ; s'il nous arrive quelque bénéfice pour avoir rempli un devoir, vous le partagerez. Quant à ces objets-là, je les défendrai au prix de ma vie, si c'est nécessaire. Et maintenant voyons s'il y a autre chose à emporter.

Les hommes qui, aux premiers mots, avaient laissé éclater leur mauvaise humeur, reprirent leur gaieté en entendant la fin, et recommencèrent leurs recherches. Ils attachèrent le mât à leur bateau, et, en quelques heures,

ils se trouvèrent en possession d'un butin considérable. Joliffe leur dit que, pour prévenir toute intervention de la police ou du maître du port dans les affaires du vieillard, il avait l'intention de débarquer près de Filey, et qu'il fallait diriger la barque de ce côté. Il plaça le sac sous sa veste goudronnée et se fit descendre dans une partie de la baie d'où il pouvait gagner la route de Hull sans être observé. Il rencontra très-heureusement la voiture, et le soir même il arrivait à Hull. Le lendemain matin, il se rendit à la maison de commerce indiquée sur le papier trouvé dans le sac du noyé, et il en informa les chefs de ce qui était arrivé. Quand il eut dépeint la personne du mort et qu'il leur eut mis sous les yeux le sac avec le papier qu'il contenait, les négociants semblèrent frappés d'une muette terreur; ils se regardèrent, et enfin l'un d'eux s'écria :

— Grand Dieu! c'est certainement M. Anckersvord!

Ils ouvrirent le papier, conférèrent ensemble quelque temps, et, s'adressant à Joliffe :

— Vous vous êtes conduit en honnête homme, lui dirent-ils; nous pouvons vous assurer que vous serez récompensé de votre noble conduite. Ces papiers sont pour nous très-précieux, car nous vous dirons franchement qu'ils sauvegardent d'importants intérêts. C'est, hélas! un événement bien triste! Un de nous va vous accompagner pour faire rendre les derniers devoirs à notre vieil et respectable ami et associé. Voici d'abord dix livres pour vous et autant à distribuer entre vous et vos compagnons.

George pria les négociants de lui donner un reçu par écrit du paquet et des bagues qu'il venait de leur re-

mettre, et il l'obtint sans peine. Pour abréger, nous dirons que les restes du noyé furent ensevelis dans la vieille église de Scarborough, et qu'un grand nombre de personnes les plus considérables de Hull assistèrent aux funérailles.

L'hiver qui suivit ces événements fut très-mauvais. Avant qu'il fût terminé, George Joliffe lui-même avait fait naufrage. *La Belle-Suzanne* se perdit, par un épais brouillard, sur les rochers de Filey; son frère se noya, et lui-même ne fut sauvé qu'à grand'peine avec un seul de ses hommes. Sa femme, frappée par ce malheur affreux, était accouchée avant terme, et, minée par l'inquiétude et le chagrin, elle était restée toujours malade. George ne possédait plus rien, et il s'était engagé à bord d'un autre navire, endurant les rigueurs de l'hiver et les fatigues de cette vie de marin pour la simple portion de la semaine. On était au mois d'avril, un dimanche, et, pour sa première sortie, Suzanne prit le bras de son mari pour aller se promener à la montagne du château. Ils revenaient à leur petite maison, la malheureuse femme, pâle, épuisée par la souffrance, et traînant ses deux enfants derrière elle, quand, près de leur porte, ils aperçurent un étranger jeune et de bonne mine qui s'entretenait avec madame Bright, leur voisine.

— C'est lui, dit madame Bright en les voyant; voilà M. Joliffe.

L'étranger ôta son chapeau, fit un grand salut à M. Joliffe, et, paraissant en proie à une vive émotion, il dit à George :

— Je me nomme Anckersvord.

— Ah! s'écria George, car tout ce que le nouveau venu

allait lui apprendre se présentait en même temps à son esprit.

— Je suis, reprit l'étranger, le fils de celui qui, après le naufrage du *Danemaud*, a été recueilli par vos soins : je voudrais avoir un moment d'entretien avec vous.

George resta un instant embarrassé ; mais madame Joliffe se hâta d'ouvrir la porte et invita M. Anckersvord à entrer.

— Vous êtes Anglais ? dit George quand le jeune homme fut assis.

— Non, répliqua celui-ci, je suis Danois ; mais j'ai été élevé à Hull, et je considère l'Angleterre comme une seconde patrie, patrie dont les hommes comme vous, monsieur Joliffe, me rendraient fier quand même je n'aurais pas d'autres raisons.

George rougit ; les yeux de madame Joliffe étincelèrent de plaisir et d'orgueil, et elle ne prit pas la peine de le cacher ; après une courte conversation, l'étranger fut bientôt au courant des malheurs arrivés à cette pauvre famille depuis que George avait si noblement sauvé les restes de son père et préservé ses biens.

— La Providence, dit M. Anckersvord, a voulu que notre reconnaissance eût son entier effet. J'étais arrêté par l'hiver à Archangel quand ces tristes nouvelles m'arrivèrent ; sans cela j'aurais été ici plus tôt. Mais me voilà, et au nom de ma mère, de ma sœur et de mon frère, de ma femme, de mes associés enfin, je vous prie, monsieur Joliffe, d'accepter le meilleur bateau de pêche actuellement en vente dans le port de Hull ; si l'on n'en peut trouver un de premier rang, on en fera construire un. Je vous demande aussi de recevoir 1,000 livres comme un

petit capital de garantie contre les désastres qui se rencontrent si souvent dans votre profession ; si un pareil jour se présentait encore, que ce témoignage de notre gratitude vous fasse penser que nous n'avons pas fait tout ce que nous voudrions ; envoyez alors vers nous, et vous n'enverrez pas en vain.

Il est inutile de dire le bonheur que la visite de M. Anckersvord fit naître dans la petite maison et celui qu'il emporta lui-même au fond du cœur, après ce devoir accompli. Madame Joliffe recouvra promptement la santé et la force, et George put bientôt contempler avec orgueil une nouvelle *Belle-Suzanne* qui déployait ses voiles sur les flots. Nous eûmes la curiosité, l'autre jour, de nous informer s'il y avait encore une *Belle-Suzanne* parmi les bateaux du port de Scarborough. Nous ne pûmes l'y découvrir, mais on nous apprit qu'un joyeux garçon d'une cinquantaine d'années, le capitaine Joliffe, était le maître du beau vaisseau marchand *le Holger-Danske*, qui fait des voyages réguliers entre Copenhague et Hull, et que son fils, jeune homme plein d'avenir, était le commis de confiance de la maison Davidsen, Anckersvord et C^{ie}, à laquelle appartient *le Holger-Danske*. C'était assez, nous avions tout compris, et nous ressentîmes une véritable satisfaction à la pensée que la noble conduite du pêcheur avait rencontré des cœurs dignes de la comprendre. Il nous reste, de notre côté, un souhait à former : c'est que *le Holger-Danske* continue toujours ses heureuses traversées.





LA CAVERNE DU TIGRE.

LA CAVERNE DU TIGRE

AVENTURE DANS LES MONTAGNES DU PÉROU

J'étais venu au Pérou, en 1826, pour y surveiller, au nom d'une compagnie formée à Londres, l'exploitation de mines qui n'existaient pas. L'inspection des localités me fit bientôt reconnaître que mes patrons avaient été pris pour dupes. Mais avant de retourner en Europe, je voulus du moins que cet immense voyage, le long des rivages de l'Atlantique et de la mer Pacifique, ne fût pas perdu pour ma curiosité et mon instruction; je résolus avec deux de mes compagnons, MM. Wharton et Lincoln, de le mettre à profit, en allant visiter la plus haute et la plus imposante des montagnes du Pérou, le Chimborazo.

Un jour, après avoir passé la nuit précédente dans un village indien, nous continuions à circuler autour de la large base de ce géant des Andes, lorsqu'en levant la tête je remarquai que l'éclat dont les neiges éternelles environnent sa cime disparaissait peu à peu sous un épais brouillard. Les Indiens qui nous servaient de guides je-

taient des regards alarmés vers ces vapeurs sinistres, et assuraient, en secouant la tête, qu'un violent orage éclaterait bientôt sur nous. Leurs craintes ne tardèrent pas à se vérifier. Le brouillard, développant ses plis, s'étendit avec rapidité sur les flancs de la montagne, et nous fûmes plongés dans d'épaisses ténèbres. L'atmosphère était suffocante, et cependant si humide, que l'acier de nos montres se couvrit de rouille et que ces montres s'arrêtèrent. La rivière près de laquelle nous marchions coulait avec un redoublement d'impétuosité. Tout à coup, et comme par magie, s'élançèrent des rochers qui étaient à notre gauche une multitude de ruisseaux qui entraînaient avec eux des troncs d'arbres et des arbustes qu'ils avaient déracinés; j'y aperçus aussi un serpent énorme qui s'y débattait et qui paraissait faire d'inutiles efforts pour résister à la violence de leurs eaux. Bientôt le tonnerre se fit entendre, et tous les échos de la montagne lui répondirent à la fois. A tout moment d'éblouissants éclairs déchiraient la nue, au-dessus de nous, au-dessous, à côté; il nous semblait que nous plongions dans un océan de feu. Nous nous abritâmes sous l'ombrage d'un grand arbre, tandis qu'un de nos guides nous cherchait un asile plus sûr. Il ne tarda pas à revenir, et il nous annonça qu'il avait découvert une caverne spacieuse, où nous trouverions une protection suffisante contre la violence des éléments. Nous en prîmes la route sur l'heure; mais ce ne fut pas sans beaucoup de peines et quelque danger, que nous parvinmes à y arriver.

La tempête se prolongeait avec un bruit si épouvantable, que nous ne pouvions pas nous faire entendre les uns des autres. Je m'étais placé en silence à l'entrée de la

caverne, et j'observai, à travers l'ouverture qui était longue et étroite, la scène du dehors. Les cèdres les plus élevés étaient abattus ou se courbaient comme des roseaux. Des singes et des perroquets tués par la chute des branches jonchaient le sol; les ruisseaux étaient devenus de grandes rivières qui sillonnaient dans tous les sens les flancs de la montagne qu'ils divisaient en losanges. Mais je tenterais vainement de décrire cette grande scène: quiconque n'a pas connu l'Amérique du Sud ne saurait s'en faire une idée. Assurément ce n'est pas à tort qu'on lui a donné le titre de Nouveau Monde. En voyant ces superbes accidents de la nature, on dirait qu'elle y a encore toute la séve de la jeunesse, tandis qu'elle sommeille et qu'elle semble engourdie par l'âge dans l'ancien continent.

Le spectacle que j'avais devant les yeux me faisait craindre que nous ne fussions obligés de passer plusieurs jours dans cette caverne. Cependant, quand la tempête eut un peu diminué de sa violence, nos guides en sortirent pour voir si nous pourrions continuer notre route. La grotte dans laquelle nous avions cherché un asile était si sombre, que lorsque nous nous éloignions de l'entrée, nous ne pouvions plus voir à un pouce en avant de nous. Tandis que nous parlions des embarras de notre position, des cris et des gémissements plaintifs, sortis du fond de la grotte, vinrent tout à coup arrêter notre attention. M. Wharton et moi nous écoutions avec un sentiment d'effroi ces cris sinistres; mais Lincoln, notre étourdi et jeune ami, se jetant à plat ventre, se traîna avec Frank, mon chasseur, le long de la caverne pour reconnaître la cause de ce bruit. A peine avaient-ils fait

quelques pas, que nous les entendimes pousser une exclamation de surprise; et bientôt ils reparurent portant chacun sous le bras un animal singulièrement tacheté, qui avait la taille d'un petit chat, et dont les mâchoires étaient armées de dents incisives formidables. Les yeux de ces animaux étaient d'un ton verdâtre; ils avaient de longues griffes à leurs pieds; leur langue, d'un rouge de sang, pendait hors de leur gueule. A peine M. Wharton les avait-il regardés qu'il s'écria : « Juste ciel! nous sommes dans la caverne d'un » Mais il fut interrompu tout à coup par les voix de nos guides qui accouraient vers nous, en s'écriant : « Un tigre! un tigre! » Et aussitôt ils grimperent avec une singulière prestesse au haut d'un cèdre placé près de la caverne, et se cachèrent dans ses branches.

La première impression d'horreur et de surprise m'avait d'abord glacé d'effroi; mais, dès que ce sentiment fut un peu dissipé, je me jetai sur mes armes à feu. M. Wharton avait aussi repris possession de ses sens, et il nous appela à lui pour l'aider à boucher l'ouverture de la caverne avec une énorme pierre, qui heureusement s'en trouvait tout près. Le sentiment du danger qui s'approchait augmentait notre force; car nous commençions à entendre distinctement les rugissements de l'animal, et nous étions perdus s'il atteignait l'entrée de la caverne avant que nous eussions pu la fermer. Nous n'avions pas encore fini que nous le vîmes se diriger en bondissant vers son repaire. Dans ce moment terrible, nous redoublâmes nos efforts, et la grande pierre interposée entre lui et nous, nous mit à l'abri de son attaque. Il y avait cependant un petit espace vide entre cette

pierre et le haut de l'ouverture, à travers lequel nous pouvions voir la tête du tigre, où étincelaient ses yeux qui lançaient sur nous des regards furieux. Ses rugissements ébranlaient les profondeurs de la caverne, et ses petits y répondaient par des gémissements aigus. Notre redoutable ennemi avait d'abord tenté d'enlever la pierre avec ses griffes puissantes, et ensuite de la reculer avec sa tête; l'inutilité de ses efforts ne fit qu'augmenter sa rage. Il poussa un cri plus perçant que tous les autres, et ses yeux enflammés semblaient darder la lumière dans l'épaisseur des ombres de notre retraite. Un instant, je fus presque tenté de le plaindre, car c'était un sentiment de paternité qui irritait sa colère.

« Il est temps de tirer sur lui, me dit M. Wharton avec le sang-froid qui ne le quittait pas; visez à ses yeux; la balle traversera son cerveau, et nous aurons une chance d'en être délivrés. »

Frank prit son fusil à deux coups, et Lincoln ses pistolets. Le premier plaça le canon de son arme à quelques pouces du tigre, et le second fit de même. Au commandement de M. Wharton, l'un et l'autre lâchèrent leurs détentes au même instant, mais le coup ne partit pas. Le tigre qui, en entendant la détente, avait senti que c'était une attaque dirigée contre lui, fit un bond pour se jeter de côté; mais voyant qu'il n'avait pas été atteint, il revint à sa première place avec un redoublement de furie. La poudre des deux amorces avait été mouillée. Tandis que Frank et Lincoln la répandaient par terre, attendu qu'elle ne pouvait plus être bonne à rien, M. Wharton et moi nous nous occupions de la recherche des boîtes à poudre. Il faisait si sombre que nous

fûmes obligés de chercher à tâtons, en nous trainant sur le sol. Lorsque je me trouvai en contact avec les petits du tigre, j'entendis un bruit semblable à celui du frottement d'un morceau de métal, et bientôt je reconnus que ces animaux jouaient avec nos boîtes à poudre. Par malheur ils avaient ôté le bouchon avec leurs griffes, et la poudre répandue sur le sol humide ne pouvait plus nous servir. Cette cruelle découverte nous plongea dans la plus profonde consternation.

« Tout est perdu ! » s'écria M. Wharton : « Il ne nous reste plus qu'à voir lequel vaut le mieux de mourir de faim avec les animaux qui sont enfermés avec nous, ou de mettre un terme immédiat à nos souffrances, en laissant pénétrer dans la caverne le monstre qui en est dehors. »

En parlant ainsi, il alla se placer près de la pierre qui nous protégeait et fixa des regards intrépides sur les yeux étincelants du monstre. Le jeune Lincoln, au désespoir, faisait mille imprécations. Frank, qui avait plus de sang-froid, prit un morceau de corde qu'il portait dans sa poche, et se dirigea vers l'autre bout de la caverne sans nous dire dans quel but. Bientôt nous entendîmes un sifflement étouffé, et le tigre, qui l'avait entendu également, parut encore éprouver un plus grand trouble. Il allait et revenait devant l'entrée de la caverne, d'un air égaré et furieux ; puis il s'arrêta tout à coup, et dirigeant sa tête vers la forêt, il poussa des cris assourdissants. Nos deux guides indiens profitèrent de cette occasion pour lui lancer des flèches, du haut de l'arbre où ils étaient cachés. Il fut frappé plusieurs fois ; mais sa peau épaisse faisait rejaillir ces traits inoffensifs. A la fin, cependant,

l'une de ces flèches l'atteignit près de l'œil et resta fixée dans sa blessure. Sa fureur fut alors portée à son comble ; il se lança vers l'arbre, et, se dressant sur sa tige en la saisissant avec ses griffes, il parut vouloir le renverser. Mais, quand il fut parvenu à se débarrasser de sa flèche, il redevint plus tranquille, et se plaça de nouveau à l'entrée de la grotte.

Frank reparut alors, et un coup d'œil m'apprit ce qu'il venait de faire. De chacune de ses mains pendait un petit tigre attaché à la corde avec laquelle il l'avait étranglé. Avant que je fusse averti de ce qu'il méditait, il les avait jetés l'un et l'autre au tigre à travers l'ouverture. L'animal ne les vit pas plutôt, qu'il commença à les examiner attentivement et en silence, en les retournant avec précaution de côté et d'autre. Dès qu'il fut convaincu qu'ils étaient morts, il poussa un cri de désespoir si pénétrant que nous fûmes obligés de boucher nos oreilles. Quand je reprochai à mon chasseur cet acte d'une barbarie gratuite, je vis bien par la rudesse de ses réponses qu'il avait perdu tout espoir de salut, et que dès lors il regardait comme dissous les rapports de subordination du serviteur au maître. Pour moi, sans que je susse pour quelle raison, j'espérais toujours qu'un secours inattendu viendrait me tirer de l'affreuse position où j'étais.

Cependant le tonnerre avait cessé de se faire entendre, et un vent paisible et doux succédait à la violence de l'ouragan. Les chants des oiseaux résonnaient de nouveau dans la forêt, et les gouttes de pluie, frappées par les rayons du soleil, étincelaient sur les feuilles comme des milliers de diamants. Je voyais par l'ouverture de notre antre ce réveil de la nature succéder au tumulte des élé-

ments; et le contraste que faisait cette scène tranquille avec notre situation la rendait encore plus affreuse. Nous étions dans un tombeau d'où rien ne paraissait pouvoir nous faire sortir; car un monstre plus épouvantable que le cerbère de la Fable en gardait l'entrée. Il s'était couché près de ses petits. C'était un animal superbe et d'une grande taille; ses membres, étendus dans toute leur longueur, laissaient voir la force prodigieuse de ses muscles; de ses mâchoires, armées de grandes dents, tombaient de larges flocons d'écume. Tout à coup un long rugissement se fit entendre à distance: le tigre y répondit par un gémissement plaintif; et les Indiens poussèrent un cri qui nous annonça qu'un nouveau danger nous menaçait. Nos craintes furent confirmées au bout de quelques minutes; car nous vîmes un tigre, moins grand que le premier, se diriger en courant vers l'endroit où nous étions.

« Cet ennemi sera encore plus dangereux que l'autre, dit M. Wharton; car c'est la femelle, et celles de ces animaux sont impitoyables pour ceux qui les ont privées de leurs petits. »

Les rugissements de la tigresse quand elle eut examiné les corps de ses petits surpassèrent tout ce que nous avions déjà entendu, et le tigre y mêla des cris lamentables. Tout à coup ses hurlements cessèrent; elle ne fit plus entendre qu'un murmure sombre, et nous la vîmes avancer ses naseaux fumants à travers l'ouverture, et regarder de tous côtés, comme pour découvrir ceux qui avaient détruit ses petits. Ses regards tombèrent bientôt sur nous, et aussitôt elle s'élança en avant avec fureur, comme pour pénétrer dans notre lieu de refuge. Peut-

être serait-elle parvenue , au moyen de sa force prodigieuse , à pousser la pierre , si nous n'avions pas réuni tous nos efforts pour la retenir. Quand la tigresse vit qu'elle ne pouvait pas réussir, elle se rapprocha du tigre , et , pendant quelques instants , elle parut se consulter avec lui ; puis ils s'éloignèrent ensemble d'un pas rapide , et disparurent à nos regards. De moment en moment , à mesure qu'ils s'éloignaient , leurs rugissements devenaient plus faibles , et bientôt ils cessèrent de se faire entendre.

Dès qu'ils se furent éloignés , nos deux guides indiens parurent à l'entrée de la caverne , et nous pressèrent de profiter , en fuyant , de la seule occasion que nous eussions de nous sauver , attendu que les tigres étaient allés chercher dans le haut de la montagne une autre ouverture qu'ils connaissaient sans doute , pour pénétrer dans l'intérieur de la grotte. En conséquence , nous nous mîmes tous en grande hâte à pousser la pierre qui en fermait l'entrée , et nous sortîmes de ce tombeau où nous avions craint d'être ensevelis vivants. M. Warthon fut le dernier qui le quitta , parce qu'il ne voulut pas en sortir avant d'avoir retrouvé son fusil à deux coups ; pour nous , nous ne songions qu'à nous échapper. Nous entendions de nouveau les rugissements des tigres , quoiqu'à distance ; et , suivant la trace de nos guides , nous nous jetâmes dans un sentier de côté. Le grand nombre de racines et de branches dont la tempête avait jonché le chemin que nous suivions rendait notre fuite lente et difficile. M. Wharton , marin plein d'activité , ne marchait cependant qu'avec peine , et nous étions obligés , pour ne pas le perdre , de nous arrêter de temps en temps.

Nous marchions ainsi depuis un quart d'heure, quand un cri perçant poussé par un des Indiens nous apprit que les tigres étaient sur notre trace. Nous nous trouvions alors devant un pont de roseaux que l'on avait jeté sur un torrent. Il n'y a guère que les Indiens avec leur démarche légère qui puissent s'avancer sans crainte sur des ponts de ce genre, qui frémissent et oscillent à chaque pas que l'on y fait. Profondément enfoncé entre ses deux rives semées de roches aiguës, le torrent coulait au-dessous avec violence. Lincoln, Frank et moi, nous traversâmes ce pont sans accident; mais M. Wharton était encore au milieu, tâchant d'y garder son équilibre, quand les tigres débouchèrent du bois voisin; sitôt qu'ils nous aperçurent, ils bondirent vers nous, en poussant des hurlements épouvantables. Cependant Wharton était parvenu sans encombre de l'autre côté du torrent, et j'étais occupé avec Frank et Lincoln et mes deux guides à escalader les rochers qui se trouvaient en face de nous. M. Wharton, quoique les tigres fussent tout près de lui, ne perdit pas son courage et sa présence d'esprit. Aussitôt qu'il fut parvenu de l'autre côté du pont, il tira son couteau de chasse, et coupa les liens qui l'attachaient à l'une des rives; il espérait de cette manière mettre un obstacle insurmontable à la poursuite de nos ennemis; mais à peine avait-il accompli sa tâche que nous vîmes la tigresse se précipiter vers le torrent, et tenter de le franchir par un saut. Ce fut un spectacle curieux de voir ce redoutable animal suspendu un instant au-dessus de l'abîme; mais cette scène passa comme l'éclair. Sa force n'était pas égale à la distance; avant qu'il eût atteint le fond du torrent, il avait été déchiré en mille pièces par

les pointes des rochers. Cette catastrophe ne découragea pas son compagnon qui, d'un vigoureux élan, parvint à franchir le ravin. Toutefois il n'atteignit la rive opposée qu'avec ses griffes de devant. Suspendu de cette manière au-dessus du précipice, il s'efforçait de prendre pied. Les Indiens poussèrent de nouveau un cri sauvage, comme si tout espoir était perdu. Mais M. Wharton, qui était tout près du tigre, s'avança courageusement vers lui, et lui plongea son couteau de chasse dans la poitrine. Furieux au delà de tout ce que je puis dire, le monstre, rassemblant toutes ses forces, fixa ses griffes de derrière sur le rocher et parvint à saisir Wharton par la cuisse; mais mon héroïque ami conserva toute son intrépidité; il prit de sa main gauche un tronc d'arbre pour lui servir de support, et retourna avec vigueur son couteau de chasse dans la poitrine du tigre.

Tout cela fut l'ouvrage d'un instant. Les Indiens, Lincoln, Frank et moi nous courûmes à son aide: Lincoln, saisissant le fusil de Wharton qui était près de lui, asséna un coup de crosse si vigoureux sur la tête du tigre, que l'animal étourdi lâcha prise et fut précipité dans l'abîme. Mais ce malheureux jeune homme n'avait pas calculé la force de son coup; il pencha en avant, ses pieds glissèrent, et, ses mains ne trouvant aucun point d'appui, il tomba dans le torrent, se débattit un instant à sa surface, et s'y enfonça ensuite pour ne plus reparaître.

Nous poussâmes d'abord un cri de désespoir; puis, pendant quelque temps, nous gardâmes un sombre silence. Dès que je fus revenu de ma stupeur, j'aperçus le pauvre Wharton évanoui au bord du précipice. Nous exa-

minâmes sa blessure ; elle était profonde , et le sang en coulait en abondance. Les Indiens cueillirent quelques plantes dont l'application arrêta l'hémorragie. Wharton continuait à être insensible ; mais son pouls était très-agité. Le soir étant venu , il fallut nous résigner à passer la nuit dans cet endroit sous l'abri de quelque rocher. Les Indiens allumèrent du feu pour tenir les bêtes féroces éloignées de nous. Je mangeai quelques fruits que nos guides me donnèrent ; et ce fut assurément le plus triste repas que j'eusse fait de ma vie. Je ne goûtai aucun sommeil pendant toute la nuit ; assis près de Wharton , j'écoutais avec effroi ses profondes aspirations. Le lendemain matin nos guides pensèrent que ce que nous pouvions faire de mieux , c'était de transporter notre malheureux ami au village , où nous avions couché la nuit précédente ; en conséquence , avec des branches et des roseaux , ils construisirent à la hâte un petit pont pour repasser le torrent. Lorsque nous fûmes de retour au village , malgré tous les soins qui lui furent prodigués , Wharton ne reprit pas connaissance. Le troisième jour ses membres éprouvèrent tout à coup un frémissement convulsif ; il se leva sur son séant en prononçant quelques mots confus. La main de la mort était sur lui ; bientôt il retomba sur son chevet , et quelques minutes après il n'existait plus.

Tel fut le dénoûment de mon triste voyage au Chimborazo. Dès que j'eus rendu les derniers devoirs à M. Wharton , je me hâtai de m'éloigner des lieux qui me rappelaient de si cruels souvenirs , et je profitai de la première occasion pour revenir en Europe.

LES OLIVES

PASO, PAR LOPE DE RUEDA¹

PERSONNAGES

TORUVIO, vieillard. — AGUEDA DE TOREGUANO, sa femme. — MENCIGUELA, leur fille. — ALOJA, voisin.

(Une rue de village.)

TORUVIO.

Grand Dieu, quel temps! Jamais orage pareil ne m'a poursuivi du haut en bas de la montagne. J'ai cru que le ciel allait se détraquer et les nuages rouler jusqu'à terre. Encore, si mon souper était prêt; mais la señora ma femme n'y aura pas même pensé. Que la malerage l'étouffe! Holà! Menciguela, ma fille! Bien! tout le monde dort dans le village. Agueda de Toreguano! Holà! m'entends-tu?

MENCIGUELA.

Jésus, mon père! voulez-vous donc briser la porte?

1. Lope de Rueda, qu'on pourrait surnommer le Thespis espagnol, était né vers 1500 à Séville, où il exerçait le métier de batteur d'or. Ses *Pasos* sont, comme celui qu'on va lire, des espèces de proverbes ou d'églogues vivement et naturellement écrits. Il mourut à Cordoue en 1565, dans sa soixante-cinquième année.

TORUVIO.

Bon! voyez la langue, à présent! voyez quel bec! Et pourriez-vous me dire où est votre mère, señora?

MENCIGUELA.

Elle est chez la voisine pour l'aider à cuire des écheveaux de soie.

TORUVIO.

Peste soit des écheveaux de soie, d'elle et de vous! Allez l'appeler à l'instant.

AGUEDA, arrivant.

Allons, allons, monsieur le faiseur d'embarras! Vous allez voir que, parce qu'il apporte une mauvaise charge de bois, il n'y aura plus moyen de s'entendre avec lui.

TORUVIO.

Ouais! une mauvaise charge de bois! Cela vous plaît à dire, señora, mais je jure, moi, par le ciel de Dieu, que c'est tout au plus si, avec l'aide de votre filleul, j'ai pu la mettre sur mes épaules.

AGUEDA.

Soit, nous voilà bien lotis!... Mais en quel état êtes-vous, mon mari! Comme vous voilà fait!

TORUVIO.

Je suis trempé comme une soupe. Vite, ma femme, donnez-moi, je vous prie, quelque chose à manger.

AGUEDA.

Eh! que diable voulez-vous que je vous donne? Je n'ai rien.

MENCIGUELA.

Jésus, mon père, comme ce bois est mouillé!

TORUVIO.

Oui-dà, vraiment ; ça n'empêchera pas a mère de dire encore que c'est la rosée.

AGUEDA.

Cours, petite fille ; va apprêter une couple d'œufs pour le souper de ton père ; tu arrangeras ensuite son lit... Je gagerais, mon mari, qu'il ne vous est pas encore venu en tête de travailler à ce plant d'oliviers que je vous ai tant recommandé.

TORUVIO.

Et pourquoi donc serais-je rentré si tard, si ce n'était pour faire ce que vous m'aviez dit ?

AGUEDA.

A la bonne heure ! Et où avez-vous planté ?

TORUVIO.

Là-bas, près du figuier où je vous ai embrassée un jour ; vous en souvenez-vous ?

MENCIGUELA.

Mon père, quand vous voudrez souper, tout est prêt.

AGUEDA.

Vous ne savez pas ce que j'ai pensé, mon mari ? Ce re-plant que vous venez de mettre en terre aujourd'hui rendra, d'ici à six ou sept ans, quatre à cinq fanègues d'olives, et, en ajoutant un rejeton par-ci, un autre rejeton par-là, dans vingt-cinq ou trente ans vous aurez un champ d'oliviers en plein et bon rapport.

TORUVIO.

Rien de plus vrai, ma femme ; cela ne peut manquer de faire merveille.

AGUEDA.

Savez-vous ce que j'ai pensé, mon mari ? Non ? Eh

bien, écoutez-moi. Je ferai la cueillette des olives, vous les transporterez sur votre petit âne, et Menciguela les vendra au marché. Mais souvenez-vous de ce que je vous dis, ma fille, vous ne devez pas donner le *celemín*¹ pour moins de deux réaux de Castille.

TORUVIO.

Deux réaux de Castille! Oh! par exemple, ce serait conscience. Il suffit de les laisser à quatorze ou quinze deniers le *celemín*.

AGUEDA.

Taisez-vous donc! C'est du plant de la meilleure espèce, du plant de Cordoue.

TORUVIO.

Et quand ce serait du plant de Cordoue, le prix que je dis est suffisant.

AGUEDA.

Taisez-vous, encore une fois, et ne me rompez pas la tête. Ah çà, ma fille, vous m'avez entendue : deux réaux de Castille, et rien de moins.

TORUVIO.

Encore! Viens ici, petite fille. Combien feras-tu les olives?

MENCIGUELA.

Ce qu'il vous plaira, mon père.

TORUVIO.

Quatorze ou quinze deniers?

MENCIGUELA.

Oui, mon père.

1. Douzième de la fanègue, environ un boisseau.

AGUEDA.

Comment, oui, mon père! Viens ici, petite fille. Combien feras-tu les olives?

MENCIGUELA.

Ce que vous voudrez, ma mère.

AGUEDA.

Deux réaux de Castille?

TORUVIO, avec colère.

Miséricorde! Deux réaux de Castille! (*A Menciguela.*)
Je vous promets que, si vous ne faites pas ce que je vous dis, je vous donnerai plus de deux cents coups d'étrivières. Voyons, parlez : combien les ferez-vous?

MENCIGUELA.

Comme vous dites, mon père.

TORUVIO.

Quatorze ou quinze deniers?

MENCIGUELA.

Oui, mon père.

AGUEDA.

Qu'est-ce à dire? Oui, mon père! (*Elle la bat.*)
Attrape! attrape! Voilà pour t'apprendre à me désobéir.

TORUVIO.

Laissez cette enfant.

MENCIGUELA.

Ah! ma mère! ah! mon père! ne me tuez pas!

ALOJA, entrant.

Qu'est-ce que c'est, voisins? Pourquoi maltraitez-vous cette petite?

AGUEDA.

Ah! monsieur, c'est ce mauvais garnement qui pré-

tend donner tout ce que nous avons pour rien; il veut ruiner la maison. Des olives grosses comme des noix!...

TORUVIO.

Je jure par les os de mes pères qu'elles ne sont pas seulement comme des grains de millet.

AGUEDA.

Et moi je dis que si.

TORUVIO.

Et moi je dis que non.

ALOJA.

Allons, voisine, faites-moi le plaisir de rentrer chez vous. Je me charge d'arranger tout cela. (*Elle rentre.*) Expliquez-vous maintenant, voisin. De quoi s'agit-il? Voyons vos olives; y en eût-il vingt fanègues, je les achèterai.

TORUVIO.

Ce n'est pas cela, monsieur, ce n'est pas cela, vraiment; nous n'en sommes pas où vous croyez. Les olives ne sont pas dans notre maison; elles ne sont encore que dans notre fonds.

ALOJA.

Alors, transportez-les ici; vous pouvez compter que je vous les achèterai toutes au plus juste prix.

MENCIGUELA.

Ma mère en veut deux réaux le celemin.

ALOJA.

C'est bien cher!

TORUVIO.

N'est-il pas vrai, monsieur?

MENCIGUELA.

Mon père n'en demande que quinze deniers.

ALOJA.

Montrez-m'en un échantillon.

TORUVIO.

Mon Dieu ! vous ne voulez pas me comprendre, monsieur. J'ai mis en terre aujourd'hui du replant d'olivier, et ma femme dit que, dans six ou sept ans, on pourrait récolter quatre ou cinq fanègues d'olives, que ce sera elle qui les cueillera, moi qui les porterai au marché, et notre fille qui les vendra, et qu'elle ne doit pas les laisser à moins de deux réaux ; je soutiens que non, elle soutient que si : voilà toute l'affaire.

ALOJA.

Plaisante affaire, ma foi ! Vit-on jamais chose pareille ? Les oliviers sont à peine plantés, et déjà ils sont cause des pleurs de votre enfant.

MENCIGUELA.

C'est bien vrai ! Qu'en dites-vous, monsieur ?

TORUVIO.

Ne pleure pas, Menciguela. Cette petite, monsieur, vaut son pesant d'or. Allons, mon enfant, va mettre la table ; je te promets de t'acheter un tablier sur le produit des premières olives que nous vendrons.

ALOJA.

Adieu, voisin. Rentrez aussi chez vous, et vivez en paix avec votre femme.

TORUVIO.

Salut, monsieur.

ALOJA, seul.

Il faut convenir que nous voyons ici-bas des choses qui passent toute croyance. On se querelle pour les olives quand les oliviers n'existent pas encore !

L'ESCLAVE ET LE SINGE

TRADUIT DE L'ESPAGNOL DE CAMPILLO

Les singes des bords de l'Orénoque, ce roi des fleuves, sont la plupart de la grande espèce, et rappellent, par la taille surtout, le gorille de Corée. Ces grands singes ont un goût singulier pour le maïs, et l'on en profite pour leur tendre un piège, dans lequel ils ne manquent jamais de donner. On verse du maïs au fond d'un vase de terre très-fort et très-lourd, dont le col est allongé et l'ouverture fort étroite. On porte et on attache ensuite ce vase au pied d'un arbre, où l'on aperçoit quelque singe perché; puis on s'éloigne. Le singe descend de l'arbre peu de temps après, introduit une de ses mains, ordinairement la droite, dans l'ouverture du vase, prend au fond une poignée de maïs, et essaye de retirer la main; mais il ne le peut, tant qu'il la tient fermée, et il ne peut se résoudre à l'ouvrir pour ne point laisser échapper le maïs qu'il y tient. L'embarras où il se trouve, chose singulière, lui fait jetter des cris qui avertissent le chasseur; il accourt et assomme le singe qui se laisse frapper et tuer plutôt que de lâcher prise. On peut, en préparant et en

plaçant de la sorte plusieurs vases, prendre dans une même chasse autant de singes qu'on a placé de vases. Tous se laissent tuer l'un après l'autre plutôt que d'abandonner la poignée de maïs qu'ils tiennent. Il n'y a pas d'exemple qu'un seul ait jamais ouvert la main pour échapper au chasseur. Le père Gumilla, jésuite, parle de cette chasse dans son ouvrage intitulé : *El Orinoque ilustrado* (l'Orénoque illustré). C'est ce qui a donné à Campillo l'idée du dialogue suivant ; il suppose que le chasseur est un esclave.

L'ESCLAVE.

Tu es bien sot de m'attendre.

LE SINGE.

Eh ! pourquoi viens-tu me trouver ?

L'ESCLAVE.

Quoi ! tu préfères une poignée de maïs à la conservation de ta vie !

LE SINGE.

Quoi ! tu veux m'ôter la vie pour épargner une poignée de maïs !

L'ESCLAVE.

Que tu es gourmand !

LE SINGE.

Que tu es avare !

L'ESCLAVE.

Je ne fais qu'obéir à mon maître.

LE SINGE.

En ce cas, ton maître est un barbare et toi un lâche.

L'ESCLAVE.

Insolent !

LE SINGE.

Comme il te plaira ; mais avoue qu'il n'est pas glorieux de ne faire que ce qu'un autre exige. Je ne suis qu'un singe, mais au moins je suis libre.

L'ESCLAVE

Tu fais donc ce que tu veux ?

LE SINGE.

Oui.

L'ESCLAVE.

Eh bien ! je te laisse la vie, et va-t'en.

LE SINGE.

Tu vois bien ce qui m'en empêche.

L'ESCLAVE.

Ouvre la main, et tu pourras t'échapper aisément.

LE SINGE.

Cela est plus fort que moi : je n'abandonnerai pas ce que je tiens.

L'ESCLAVE.

Je vois bien que dans ce monde chacun a son esclavage. Un peu de maïs te maîtrise, comme un Espagnol me domine. Tu ne peux désobéir à ton maître, et il faut que j'obéisse au mien : mœurs !

KOURLI

ANECDOTE ORIENTALE

(Traduit de l'arabe.)

Il y a des gens qu'on ne sait dans quelle catégorie placer. On a beau les connaître et les observer, on ne saurait dire au juste s'ils appartiennent à la classe des sots ou à celle des méchants. A peine ont-ils fait un trait qui semble ne pouvoir pas partir d'un homme qui a le sens commun, qu'ils font une méchanceté si bien concertée qu'il est impossible de l'attribuer à leur bêtise.

L'histoire secrète d'Agra rapporte que Schah-Baham se trouva dans ce cas avec un de ses omrahs nommé Kourli. On accusait cet omrah d'avoir commis des injustices.

— Il sera pendu, dit Schah-Baham.

— Mais sire, lui répliqua-t-on, le pauvre Kourli a la tête si faible que c'est une question à décider s'il sent assez la différence de la gauche et de la droite pour savoir s'il commet une injustice ou non.

— Dans ce cas, dit Schah-Baham, qu'on le mette aux Petites-Maisons.

— Cependant, sire, comme il a le bon sens d'éviter un char de foin, et de faire place à un pilier prêt à lui fendre le tête, parce qu'il comprend que le pilier ne lui fera pas place...

— Il comprend cela ! s'écria le sultan. Par la barbe du Prophète ! ne me parlez plus de lui. Demain on verra s'il y a une justice dans Agra.

— Bien des personnes assureront pourtant à Votre Altesse que cet omrah — sauf sa bêtise qui le rend parfois méchant — est le plus honnête homme du monde.

— Excusez, interrompit un des courtisans présents, c'est tout juste le contraire. Kourli ne doit tout ce qu'il a de bon qu'à sa bêtise. Il serait dix fois pire qu'il n'est, s'il savait comment s'y prendre.

— Savez-vous bien, mes amis, que tout ce que vous dites n'a pas le sens commun, répliqua Schah-Baham. Entendez-vous, s'il vous plait. Kourli, dit l'un, est méchant parce qu'il est *bête*.... Non, dit l'autre, il est bête parce qu'il est *méchant*.... Vous n'y êtes pas, s'écrie le troisième ; il serait plus méchant s'il n'était pas *si bête*... Qui diable comprend ce galimatias ? Que quelqu'un me dise à présent ce qu'il faut que je fasse de cet homme ! car il est trop méchant pour les Petites-Maisons, ou trop bête pour la potence.

— Voilà précisément ce que c'est, dit la sultane Daredjan : Kourli est trop bête pour être fort méchant ; et cependant Kourli serait moins méchant s'il était moins bête.

— Que le diable emporte cet homme énigmatique ! s'écria Schah-Baham. Nous sommes ici à nous rompre la tête pour savoir s'il est un âne ou un coquin ; et vous

verrez à la fin qu'il est l'un et l'autre. Après y avoir bien pensé, savez-vous ce que je ferai? Je le laisserai aller. Sa méchanceté balancera sa bêtise; et, *pourvu qu'il ne soit plus omrah*, il ne fera pas grand mal par l'une ni par l'autre. Le monde est grand. Laissez-le aller (*itimad-daoulet*); mais, auparavant, qu'il vienne remercier la sultane. Il y a trois minutes que je n'aurais pas donné une figue pour sa tête.

Pendant longtemps on n'a pu découvrir pourquoi Schah-Baham est surnommé *le Sage* dans les annales de l'Indoustan; mais après cette décision, le problème est résolu. Les sept Sages de la Grèce n'auraient pas pu défaire ce nœud gordien mieux que Schah-Baham ne le trancha.

LE LICENCIÉ VIDRIERA

NOUVELLE

TRADUITE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, DE MICHEL DE CERVANTES¹

Deux gentilshommes, étudiants à Salamanque, se promenant un jour sur les bords du Tormes, y trouvèrent, endormi sous un arbre, un jeune garçon d'environ onze ans, vêtu en paysan. Ils ordonnèrent à un domestique d'aller le tirer de son sommeil. Il s'éveilla, et ils lui demandèrent d'où il était et ce qu'il faisait là, dormant dans cette solitude. A quoi l'enfant répondit que le nom de sa terre natale, il l'avait oublié, et qu'il allait à Salamanque chercher un maître pour le servir, à la seule condition de pouvoir étudier tout en le servant. Ils lui

1. Nous avons essayé de traduire *le Licencié Vidriera* ou *le Licencié de Verre*, que M. Viardot, dans la préface de sa version française des *Nouvelles* de Cervantes, a déclaré intraduisible. C'est la première fois qu'on tente de faire passer dans notre langue, d'une manière complète, cette nouvelle qui a effrayé tous les traducteurs, et qui présente, en effet, des difficultés de traduction presque insurmontables.



LE LICENCIÉ DE VIDRIERA.

demandèrent s'il savait lire. Il répondit que oui, et qu'aussi il savait écrire.

— De sorte, dit un des gentilshommes, que ce n'est pas faute de mémoire que tu as oublié le nom de ta patrie?

— Que ce soit pour ceci ou pour cela, répondit l'enfant, ni le nom de ma patrie ni celui de mes parents, personne ne le saura jusqu'à ce que je puisse leur faire honneur, à eux et à elle.

— Mais de quelle façon penses-tu leur faire honneur? dit l'autre gentilhomme.

— Par mes études, répondit l'enfant, parce que j'ai ouï dire que c'est des hommes doctes qu'on fait les évêques.

Cette réponse porta les deux cavaliers à le prendre et à l'emmener avec eux, et ils le firent étudier de la façon dont on a coutume de faire étudier les domestiques en cette université. L'enfant prit le nom de Thomas Rodaja, et, à ses manières comme à ses habits, ses maîtres estimèrent qu'il devait être fils de quelque pauvre laboureur de Castille ou d'Estramadoure. A peu de jours de là, ils l'habillèrent de noir, et, quelques semaines après, Thomas donna des preuves d'une rare intelligence, servant ses maîtres avec tant de fidélité, de ponctualité et de diligence, que, tout en suivant exactement ses études, il semblait ne s'occuper que de les servir; et, comme le bon service du serviteur porte la volonté du maître à le bien traiter, Thomas Rodaja n'était déjà plus le domestique des deux cavaliers étudiants, mais leur compagnon. Finalement, en huit années qu'il passa avec eux, il se rendit si fameux dans l'université par son bon esprit et

ses connaissances étendues, que de toute espèce de gens il était estimé et aimé. Il s'était principalement adonné à l'étude des lois; mais où surtout il excellait, c'était dans les lettres, les humanités, comme on dit : *humaniores litteræ*. Il avait une mémoire si heureuse, qu'elle était pour tout le monde un sujet d'étonnement, et il la rehaussait tellement par son excellent esprit, qu'il n'était pas moins renommé pour l'un que pour l'autre.

Le temps arriva où ses maîtres, ayant achevé leurs études à Salamanque, durent s'en retourner dans leur pays, qui était une des meilleures villes de l'Andalousie. Ils y emmenèrent Thomas, qui demeura avec eux quelque temps. Mais, tourmenté bientôt du désir d'aller reprendre ses études à Salamanque (car il en est peu qui n'aspirent à y revenir, de ceux qui ont goûté les paisibles délices de la vie studieuse qu'on y mène), il demanda à ses maîtres la permission d'y retourner. Courttois et libéraux, ils la lui accordèrent, le pourvoyant de telle sorte, qu'avec ce qu'ils lui donnèrent il avait de quoi subsister trois ans. Il prit congé d'eux, leur témoignant par ses paroles sa gratitude, et sortit de Malaga (qui était la patrie de ses maîtres) par la côte de la Zambra, chemin d'Antequera. A peine y avait-il fait quelques pas, qu'il y aperçut un gentilhomme à cheval, vêtu d'un brillant habit de voyage, suivi de deux domestiques aussi à cheval. Il le joignit et apprit qu'il faisait le même voyage que lui. Ils furent bientôt camarades, devisèrent de diverses choses, et Thomas donna tout d'abord des preuves de son vif esprit. Le cavalier n'en donna pas moins de son élégance et de sa pratique des cours. Il dit à notre étudiant qu'il était capitaine d'infanterie au service de Sa Majesté, et que son

alférez était en ce moment chargé de former sa compagnie dans les dépendances de Salamanque, pour passer de là en Italie. Il se répandit en louanges sur la vie de soldat, lui peignit très au vif la beauté de la ville de Naples, les délices de Palerme, l'abondance de Milan, les festins de la Lombardie, les splendides repas des hôtelleries; il porta aux nues la vie indépendante de l'homme de guerre et la liberté dont il jouissait dans ces belles contrées, sous les glorieuses et victorieuses bannières de l'Empereur; mais il ne dit rien de la corvée, du froid des gardes de nuit, du péril des assauts, des horreurs des batailles, de la famine des sièges, de l'explosion des mines, non plus que de beaucoup d'autres choses du même prix, que des esprits mal faits prennent et tiennent pour l'accompagnement obligé de cette vie et pour la principale charge du métier. En somme, il lui dit tant de choses, et il les lui dit si bien, que la sagesse de notre Thomas Rodaja commença à battre la chamade et son désir à s'enflammer pour cette vie que guette et menace incessamment la mort. Le capitaine, qui s'appelait don Diego de Valdivia, très-satisfait de la bonne tenue, de l'esprit et de la désinvolture de Thomas, l'invita à venir avec lui en Italie, s'il tenait, par curiosité, à la voir. Il lui offrit à cet effet sa table et même, s'il était nécessaire, sa bannière, son alférez devant en quitter la garde sous peu. Il fallut peu d'efforts pour engager Thomas à accepter l'invitation. L'occasion lui parut bonne de voir l'Italie, les Flandres et d'autres pays, et il se détermina surtout par cette raison que les longues pérégrinations rendent les hommes sages. A cela, le plus qu'il emploierait serait trois ou quatre années, qui, ajoutées au peu qu'il en avait, ne

sauraient l'empêcher de reprendre à temps ses études. Et, comme si tout devait concourir à le pousser sur cette pente, le capitaine lui dit que, content de l'avoir avec lui en Italie, il ne voulait pas l'enrôler dans sa compagnie ni le tenir pour attaché au drapeau comme les autres soldats, tout en le faisant jouir des secours et de la paye ordinaires affectés à leur service.

— Ce serait aller contre ma conscience, dit Thomas, et contre celle du seigneur capitaine; c'est pourquoi j'aime mieux aller libre qu'engagé.

— Une conscience si scrupuleuse, dit don Diego, est plus d'un religieux que d'un soldat; mais, de quelque façon que ce soit, nous voilà camarades.

Pleins d'affection déjà l'un pour l'autre, ils arrivèrent le soir à Antequera, et, en peu de jours, dans les campagnes de Salamanque, où ils trouvèrent la compagnie de don Diego de Valdivia déjà formée et prête à prendre le chemin de Carthagène. Elle partit en effet, et les deux nouveaux amis avec elle, pour ce port, de conserve avec quatre autres compagnies qui allaient également s'y embarquer, se logeant en route et se nourrissant aux dépens de ceux qui se trouvaient placés sur leur passage. Thomas remarqua dans ce trajet l'autorité des commissaires, l'exigence de certains capitaines, l'air important des marchands-logis, l'industrie et l'art de grouper les chiffres des payeurs, les plaintes des peuples, le rachat des billets de logement, l'impudence des nouveaux enrôlés, les démêlés des habitants avec leurs hôtes, l'habitude de demander des bagages au delà du nécessaire, et enfin l'impossibilité presque absolue de ne pas faire tout ce qu'il remarquait et qui lui paraissait mal. Déjà Thomas

avait quitté l'habit d'étudiant et revêtu l'habit militaire, et il s'abandonna, comme on dit, à la grâce de Dieu, ne gardant de tous ses livres, qui étaient nombreux, qu'un volume des *Heures de la Vierge* et un *Garcilasso* sans commentaire, qu'il plaça dans ses deux poches de côté. Ils arrivèrent à Carthagène plus tôt qu'ils ne l'auraient voulu, car cette vie des soldats en route, et logeant chez les bourgeois, est large et variée, et marquée chaque jour de choses plaisantes et nouvelles. Ils s'embarquèrent là sur quatre galères de Naples, et Thomas Rodaja goûta peu l'ennuyeuse vie de ces maisons flottantes où, la plupart du temps, les puces vous mangent, les forçats vous volent, les matelots vous molestent, les rats rongent vos effets et le tangage vous fatigue. Les bourrasques et les tourmentes qu'ils essayèrent en mer, principalement dans le golfe de Lyon, le remplirent d'effroi. Deux tempêtes les assaillirent, dont l'une les jeta en Corse, et l'autre, en sens contraire, les poussa vers Toulon, sur la côte de France. Battus par la pluie et le vent, fatigués, exténués, ayant passé plusieurs nuits sans sommeil, mouillés jusqu'aux os et les yeux cernés, ils arrivèrent enfin et jetèrent l'ancre dans le port abrité de Gênes-la-Superbe. Ils y débarquèrent, et, après avoir visité une église, le capitaine se rendit, avec tous ses camarades, dans une des meilleures hôtelleries de la ville, où ils mirent en oubli toutes les tempêtes passées dans leur présent *gaudeamus*. Là ils connurent la suavité du treviano, la force du montefiscone, la vigueur de l'aspérino, la générosité des deux vins grecs de Candie et de Samos, le grand vin de Cincoviñas, la douceur et le naturel paisible de madame Grenache, et jusqu'à la rusticité

savoureuse de la Chentola. Le vin grossier et plat de Romagne fut le seul qui n'osât paraître en si bonne compagnie. L'hôte, leur ayant ainsi fait passer la revue de tant et de si différents vins, offrit de leur présenter encore, s'ils le voulaient, et non en imitation, mais bien réellement et véritablement, les maîtres vins d'Espagne, le madrigal, le coca, l'alaejos, le bouillon fameux et renommé de l'impériale plus que royale cité, séjour des dieux, de la gaieté et du rire (Ciudad-Real); il offrit l'esquivias, l'alanis, le cazalla, le guadalcanal, le membrilla, sans oublier le rivadavia et le descargamaria. Il leur nomma enfin plus de vins et leur en donna plus à boire que n'en put avoir dans ses celliers Bacchus lui-même. Le bon Thomas ne vit pas non plus sans étonnement les blonds cheveux aux reflets dorés des Génoises, l'agilité et la gaillarde tournure des hommes, mais surtout l'admirable beauté de la ville, qui, sur les jaunes rochers où elle s'élève, semble avoir ses édifices et ses palais incrustés comme des diamants dans de l'or. Le lendemain débarquèrent toutes les compagnies qui devaient incontinent faire route pour le Piémont; mais Thomas ne voulut point faire ce voyage, et résolut de se rendre de là par terre à Rome et à Naples; ce qu'il fit en effet, en promettant de revenir, par la grande Venise et par Notre-Dame de Lorette, à Milan et en Piémont, où le capitaine don Diego de Valdivia lui dit qu'il le trouverait au retour, si toutefois, comme il l'espérait, on ne le faisait pas partir trop tôt avec sa troupe pour les Flandres, où le bruit courait qu'il serait prochainement appelé.

Thomas prit congé du capitaine deux jours après, et

en cinq jours arriva à Florence, non sans avoir vu premièrement Lucques, ville assez petite, mais bien bâtie, et dans laquelle mieux qu'en aucune autre partie de l'Italie sont bien vus et choyés les Espagnols. Florence lui plut extrêmement, tant par son agréable situation que par son éclat, ses somptueux édifices, son fleuve riant et ses larges et tranquilles rues. Il y passa quatre jours, et de là se rendit à Rome, reine des cités et autrefois maîtresse du monde. Il visita ses temples, adora ses reliques, admira sa grandeur, et, de même qu'aux ongles on reconnaît le lion (*ab ungue leonem*), de même, à ses marbres mutilés, à ses statues à demi brisées ou entières, à ses arcs de triomphe, à ses thermes en ruine, à ses magnifiques portiques et à ses grands amphithéâtres, à son fleuve sacré, qui baigne toujours d'un cours égal ses rives sanctifiées par la présence des reliques sans nombre des martyrs qui y trouvèrent leur sépulture ; à ses ponts, qui semblent se regarder les uns les autres ; à ses superbes rues, qui, par leur seul nom, surpassent en prestige celles de toutes les autres villes du monde : la voie Appienne, la Flaminienne, la Julienne, et tant d'autres du même prix ; aux sept monts enfin qu'elle renferme dans sa vaste enceinte, le Célius, le Quirinal, le Vatican, et les quatre autres qui ne réveillent pas de moins glorieux souvenirs, il reconnut la grandeur et la majesté de Rome. Il fut frappé aussi de l'autorité du collège des cardinaux, de la puissance spirituelle du souverain pontife, du concours et de la variété des nations qui affluent dans Rome. Il vit tout et prit note de tout. Enfin, après s'être confessé à un grand pénitencier et avoir baisé la mule du pape, chargé d'*agnus Dei* et de rosaires à gros et à petits grains, il résolut

de se rendre à Naples ; et, comme c'était un temps d'agitation, mauvais et périlleux pour tous ceux qui entrent à Rome ou qui en sortent par la route de terre qui mène à Naples, il s'y rendit par mer. A l'admiration qu'il avait eue à la vue de Rome s'ajouta celle que lui causa la vue de Naples, citée, à son avis et à celui de tous ceux qui l'ont vue, la plus agréable de l'Europe et même du monde entier.

De là il passa en Sicile et vit Palerme, et ensuite Messine. De Palerme il admira la situation et la beauté ; de Messine, le port, et de toute l'île l'abondance qui lui a justement valu d'être appelée le grenier de l'Italie. Il revint par Naples à Rome, et de là se rendit à Notre-Dame de Lorette, dans le saint temple de laquelle il ne vit parois ni murailles, tant elles étaient couvertes d'ex-voto de toutes sortes, d'amulettes, de béquilles, de chaînes, de cœurs d'or et d'argent, de menottes, d'anneaux de fer, de chevelures, de demi-figures de cire, de peintures et de rétables, témoignages manifestes des innombrables grâces répandues de la main de Dieu, par l'intercession de sa divine Mère et la vertu de cette très-sainte image de sa grâce, sur ceux qui, par tous ces objets précieux, entretiennent ornés les murs de sa maison. Il vit la chambre même et la place où se récitait le plus haut message et s'accomplissait le plus grand mystère qu'aient vu jamais, sans le comprendre, les cieux, les anges et les habitants des demeures éternelles. Il s'embarqua ensuite à Ancône et se rendit à Venise, ville qui, si Colomb ne fût venu au monde, n'eût point eu de pareille. Il n'en est point ainsi, grâce au ciel et au grand Fernand Cortès qui conquiert la grande Mexico pour que la grande Venise ne restât pas

sans égale au monde. Ces deux fameuses cités se ressemblent par cette singularité qui leur est commune et particulière, que leurs rues sont des canaux où l'on ne va qu'en gondole et en pirogue : celle d'Europe, admiration du monde antique ; celle d'Amérique, étonnement du monde nouveau. Il lui sembla que la richesse de Venise était infinie, son gouvernement prudent, sa situation inexpugnable, grande son abondance, agréables ses environs ; qu'en un mot, toute, dans son ensemble et en chacune de ses parties, elle était digne de sa renommée répandue jusque dans les pays les plus reculés et les plus sauvages du globe, et il estima que la principale cause de sa puissance était son vaste et fameux arsenal où se fabriquent les galères et les navires innombrables qui portent au loin la gloire et le lion de Saint-Marc. Il s'en fallait de peu aussi que n'égalassent les plaisirs et les passe-temps de l'île de Calypso ceux que trouva notre curieux voyageur à Venise ; si bien qu'ils lui firent oublier presque le but de son voyage. Toutefois, après un mois de séjour et de délices, il s'en souvint, et, par Ferrare, Parme et Plaisance, il gagna Milan, officine de Vulcain, objet de haine et de convoitise pour le royaume de France, ville enfin dont on dit qu'elle *peut dire et faire*, heureuse et fière à bon droit de son dôme et de sa merveilleuse abondance de toutes les choses nécessaires à la vie humaine. Il fut de là à Asti, et il y arriva à temps, car le lendemain en partait le régiment de Valdivia pour les Flandres. Il fut très-bien reçu de son ami le capitaine, et, en sa compagnie et comme son camarade, il passa en Brabant et s'arrêta à Anvers, ville non moins faite pour émerveiller que celles qu'il avait vues en Italie. Il visita

Gand et Bruxelles, et trouva tout le pays disposé à prendre les armes pour entrer en campagne le printemps suivant.

Ayant de la sorte satisfait le désir qui l'avait porté à voir ces divers pays, il résolut de retourner en Espagne et à Salamanque pour y achever ses études. Il quitta la Flandre au très-grand déplaisir de son camarade, le capitaine Valdivia, qui le pria, au moment des adieux, de l'instruire au moins de sa santé et des accidents de son voyage. Il gagna l'Espagne par la France, sans voir Paris, en ce moment troublé par la guerre civile, et il arriva sain et sauf à Salamanque, où il fut accueilli comme un frère par les amis qu'il y avait laissés ; et, le ciel et ses amis aidant, il poursuivit heureusement ses études, et travailla si bien, qu'il parvint en peu de temps à prendre ses degrés de licencié en droit.

Ce fut au moment où sa destinée semblait être fixée, et où il se proposait de suivre fructueusement la carrière où il était entré par la bonne porte, qu'un événement imprévu vint tout changer pour lui.

Il était arrivé à Salamanque depuis peu, au moment où Thomas obtenait sa licence, une dame inconnue, fastueuse et brillante, de celles qui savent, comme on dit, prendre les gens au filet. Aussitôt accoururent à l'amorce et à l'appau tous les oiseaux du lieu, de telle sorte qu'il n'y eut écolier même qui ne la visitât. Quelques-uns en parlèrent à Thomas, et lui dirent que cette dame avait, à ce qu'elle racontait elle-même, habité l'Italie et les Flandres, et, pour voir s'il la connaissait, ils l'engagèrent à la visiter. Thomas se laissa entraîner comme à son corps défendant chez la belle inconnue, qui, dès qu'elle l'eut

vu, conçu pour lui un étrange et violent amour. On sait l'histoire de la courtisane amoureuse. Celle-ci fut bel et bien prise à première vue ; et comme, à ce qu'il semble, elle avait du bien et n'exerçait pas ce métier pour vivre, elle s'abandonna à sa passion. Elle la laissa voir, puis la déclara à Thomas. Mais Thomas, plus épris des charmes de ses livres que de tous autres, ne répondit en aucune façon au goût de la dame, qui en fut pour ses avances. Se voyant dédaignée, et pensant que, par les moyens ordinaires et communs de la galanterie, elle ne pouvait conquérir le rocher où la volonté de Thomas semblait retranchée, elle résolut de recourir à des moyens, à son avis, plus efficaces pour arriver à ses fins. Conseillée par une bohémienne mauresque, elle donna à Thomas, dans un coing confit de Tolède, une de ces préparations qu'on appelle charmes ou philtres amoureux, croyant simplement lui donner une chose par laquelle il serait porté à l'aimer non-seulement d'un amour charnel, mais d'un amour réel et profond, — comme s'il y avait au monde herbes, enchantements ni paroles capables de forcer le libre mouvement du cœur qu'on appelle amour. Et aussi ceux ou celles qui donnent de ces breuvages ou de ces mangers pour faire aimer, comme ils disent, sont-ils tout simplement appelés empoisonneurs ; car ils ne font pas autre chose en cela que donner du poison à qui les prend, ainsi que l'a fait voir l'expérience en mainte occasion. Tel fut l'effet de ce que contenait ce fruit maudit sur le pauvre Thomas, que, sitôt qu'il l'eut mangé, il commença à frapper des pieds la terre, à battre l'air de ses mains, et à se rouler sur le sol dans d'effroyables convulsions, l'écume à la bouche comme un épileptique. Il passa plusieurs heu-

res dans cet état, au bout desquelles, ses convulsions calmées, il se trouva dans une sorte de prostration profonde, et dit, d'une langue troublée et embarrassée, qu'un coing qu'il avait mangé l'avait fait mourir, et en même temps il nomma qui le lui avait donné. La justice, instruite du fait, fit rechercher la malfaitrice, mais en vain. Effrayée du mauvais succès de son philtre et des suites qu'il pouvait avoir, elle s'était soustraite aux recherches par une prompte fuite, si bien qu'elle ne reparut jamais et que personne n'en entendit plus parler depuis.

Six mois durant Thomas garda le lit, pendant lesquels il sécha, au point qu'il n'eut plus, comme on dit, que la peau sur les os; et, quoiqu'on lui fit tous les remèdes imaginables, on ne put le guérir que de son infirmité corporelle, mais non de son infirmité d'esprit, de telle sorte qu'il se retrouva sain de l'un et fou de l'autre, de la plus étrange folie qu'entre toutes les folies de l'homme on eût jamais vue. Le malheureux s'imagina qu'il était de verre, et telle fut l'intensité de cette croyance en lui, que, sitôt que quelqu'un s'en approchait, il jetait les hauts cris, et, d'une voix suppliante, priait qu'on ne le touchât point, par cette raison qu'il n'était pas fait comme les autres hommes, mais réellement et véritablement tout de verre, des pieds à la tête. Pour le tirer de cette hallucination, beaucoup, sans avoir égard à ses cris et à ses prières, s'approchèrent de lui et le prirent entre leurs bras, lui disant qu'il voyait bien qu'il se trompait, et que, quoiqu'on le touchât et secouât, il ne se cassait point. Mais, tout ce qu'on gagnait à cela, c'était de voir le pauvre fou se jeter et se rouler par terre en poussant mille cris; il fallait le porter dans sa chambre, où il restait profondé-

ment évanoui pendant trois ou quatre heures, au bout desquelles il reprenait ses sens, mais pour renouveler ses plaintes et ses prières de ne point le toucher si on ne voulait le mettre en morceaux. Il disait qu'on pouvait lui parler de loin et lui demander ce qu'on voudrait sur tout sujet ; qu'à tout il répondrait avec plus de raison qu'il ne l'avait fait jamais, par cela même qu'il n'était plus maintenant un homme de chair et d'os, mais de verre, matière subtile et délicate où l'âme avait un jeu plus libre et une vue plus claire des choses que dans la grossière et pesante matière dont le corps humain est fait, qui n'est que terre dans la chair et pierre dans les os.

Quelques-uns voulurent expérimenter s'il disait vrai quant à la justesse de ses réponses, et ils lui adressèrent de nombreuses et difficiles questions sur toutes sortes d'objets, auxquelles il répondit avec une très-grande finesse d'esprit. Et ce ne fut pas sans un très-grand étonnement que les lettrés de l'université et les professeurs, tant en médecine qu'en philosophie et en droit, reconnurent, en un sujet en proie à une aussi extraordinaire folie que celle de croire qu'il était de verre, une intelligence si vive et si lucide de toutes choses qu'à toute demande il pût répondre avec finesse et à propos. Il ne s'abandonnait pas cependant lui-même, comme le témoignaient ses appréhensions et ses cris, et dès le premier jour, il demanda qu'on lui donnât une couverture dont il pût envelopper ce vase fragile qui lui tenait lieu de corps, de peur qu'à revêtir quelque habit il ne se mit en pièces. On lui donna, pour lui complaire, une robe grise de minime, extrêmement ample, qu'il endossa avec toutes sortes de précau-

tions et fixa sur lui avec une corde molle de coton. Il ne voulut chausser de souliers d'aucune espèce, et il redoutait si fort l'approche des gens, qu'il ne se croyait en sûreté contre leurs atteintes que s'il était hors de la portée de la main de ceux avec qui il conversait. On ne le voyait se résoudre à prendre quelque nourriture que quand on lui présentait à manger au bout d'un bâton dans un panier d'osier, où on mettait du pain et quelques fruits selon la saison ; car il ne voulait manger ni chair ni poisson ; il ne buvait qu'à la fontaine ou dans le fleuve, et toujours dans le creux de sa main. Quand il allait par les rues, il en prenait toujours le milieu, en regardant avec anxiété les toits, dans la crainte qu'il ne lui tombât sur la tête quelque tuile. L'été, il dormait dans les champs à la belle étoile, et l'hiver dans les granges où l'on conserve la paille, dans laquelle il s'enterrait jusqu'au cou, disant que c'était la plus convenable et la plus sûre couche que pût choisir un homme de verre comme lui. Quand il tonnait, il tremblait comme un homme saturé de vif-argent, il courait dans la campagne sans reprendre haleine, et ne rentrait dans les lieux peuplés que lorsque l'orage avait cessé. Ses amis le firent tenir pendant quelque temps enfermé ; mais, voyant que sa maladie s'aggravait par la claustration, ils se déterminèrent à le laisser aller libre selon son désir, et il put de nouveau parcourir la ville, où il était un objet d'étonnement et de pitié pour tous ceux qui le connaissaient, et de curiosité pour les autres. Les enfants surtout s'obstinaient à courir après lui ; et lui, avec son bâton, les écartait, les priant de lui parler sans le toucher pour ne pas le casser, parce que, étant de verre, leur disait-il, il était très-fragile et facile à casser.

Mais les enfants, qui sont la plus contrariante engeance du monde, loin d'avoir égard à ses prières et à ses cris, se mirent à le harceler de plus belle, et allèrent jusqu'à lui jeter des ordures et même des pierres pour voir si réellement il était de verre comme il le disait. Il poussait alors de si lamentables cris, il s'agitait et se livrait à de tels excès de douleur et à des mouvements si désespérés, que les passants en étaient émus, et ils grondaient et châtiaient les petits drôles qui le tourmentaient. « Que me voulez-vous, leur cria-t-il un jour que ceux-ci l'avaient obsédé plus qu'à l'ordinaire, enfants obstinés comme des mouches, acharnés comme des sauterelles, impudents et hardis comme des puces ? Suis-je par hasard le mont Testacho de Rome pour que vous me jetiez tant de tessons et de tuiles ? » Pour l'entendre se plaindre et répondre à tout, il était toujours suivi de beaucoup de gens, et les enfants finirent par prendre le parti plus sage de ne plus le tourmenter et de s'amuser de ses réponses.

Elles n'étaient pas toujours intelligibles, mais on se les racontait par la ville. Tout le monde à Salamanque s'en entretenait, et les doctes mêmes admiraient la doctrine et le sens profond qui se cachaient quelquefois sous les voiles de ses reparties étranges.

Comme il passait un jour par la friperie de Salamanque, une fripière lui dit : « Sur mon âme, seigneur licencié, combien me chagrine votre infortune ! Je pleurerais bien sur vous, si je pouvais pleurer. » Il se tourna vers elle, et, d'un ton mesuré, lui dit : « Pleurez, filles de Jérusalem, sur vous et sur les fruits de vos entrailles. » Le mari de la fripière comprit la malice du propos et lui dit : « Mon frère licencié de Verre (Vidriera, ainsi disait-il

qu'il s'appelait), vous tenez plus du mauvais plaisant que du fou. — On ne s'offense d'un menu propos, répondit-il, que quand il signifie quelque chose. » Passant un jour par le bas quartier, où est la maison qu'habitent certaines femmes, il en vit un grand nombre sur la porte de cette maison, et dit que c'étaient l'avant-garde de l'armée de Satan et les plus fidèles alliées du roi et des princes de l'enfer. Quelqu'un lui demanda quel conseil ou quelle consolation il pourrait donner à un sien ami qui était tout triste de ce que sa femme l'avait quitté pour s'en aller avec un autre. A quoi il répondit : « Dis-lui qu'il rende grâce à Dieu qui a permis qu'on emmenât de sa maison son ennemie. — Donc il n'ira pas la chercher? dit l'autre. — Pas même en pensée, répliqua Vidriera, parce que, la retrouver, ce serait retrouver et ramener chez soi la marque et l'écriveau, l'auteur et le témoin de son déshonneur. — Tu parles d'or, dit le même; mais que ferai-je, moi, pour vivre en bonne intelligence avec ma femme? » Il lui répondit : « Donne-lui ce dont elle a besoin, laisse-la commander à tous dans ta maison; mais ne souffre sous aucun prétexte qu'elle te commande à toi. » Un enfant lui dit : « Seigneur licencié Vidriera, je veux m'éloigner de mon père parce qu'il me bat de verges souvent. » Il lui répondit : « Considère, enfant, que les coups de verges que les pères donnent à leurs fils n'ont rien d'infamant et empêchent de mériter ceux du bourreau qui déshonorent. » Étant à la porte d'une église, il vit prêt à y entrer un campagnard de ceux qui font sonner haut leur qualité et comme leur blason de vieux chrétiens, derrière lequel venait un autre campagnard connu pour être chrétien de si fraîche date qu'on pou-

vait le tenir pour tout à fait juif encore, et le licencié cria au premier : « Attendez, *Dimanche*, *Samedi* doit passer avant vous. » Des mattres d'école, il disait qu'ils étaient bien heureux, n'ayant affaire qu'à de petits anges, si ces petits anges n'avaient si souvent besoin d'être mouchés. Un autre lui demanda ce qu'il pensait des entremetteuses. Il répondit que c'étaient les éclaireurs et les maréchaux des logis de l'armée de Satan.

La nouvelle de sa folie et de ses réponses et dits se répandit bientôt par toute la Castille, et un prince ou grand seigneur de la cour, en ayant été informé, conçut le désir de le faire venir près de lui ; il chargea à cet effet un cavalier de ses amis qui habitait Salamanque de le lui envoyer. L'ayant un jour rencontré, ce cavalier lui dit : « Que le seigneur Vidriera sache qu'un grand personnage de la cour désire le voir et l'envoie chercher. » A quoi il répondit : « Que Votre Grâce m'excuse près de ce seigneur : je ne suis pas fait pour la cour, car j'ai de la pudeur et ne sais point flatter. »

Malgré cela, ce cavalier obtint de lui qu'il ferait le voyage, et, pour le transporter à Valladolid, où se trouvait la cour, on usa de cette invention : on le mit dans un panier rempli de paille, de ceux dans lesquels on a coutume de porter le verre, en forme de cacolet (de l'un et de l'autre côté des bêtes de somme), en ayant soin de remplir de pierres d'un poids égal l'autre panier pour lui faire contre-poids, non sans placer entre la paille, du côté où il était, quelques objets en verre pour qu'il crût qu'on le portait en effet comme un vase de verre.

Il arriva ainsi de nuit à Valladolid, et on le tira de son panier dans la maison du seigneur qui l'avait envoyé

chercher, de qui il fut très-bien reçu, et qui lui dit : « Qu'il soit le bienvenu, monsieur le licencié de Verre. Comment-a-t-il été en chemin? comment va-t-il de santé? » A quoi il répondit : « Aucun chemin n'est mauvais quand on arrive au bout, si ce n'est celui qui mène à la potence. De santé, je suis entre les deux, parce que mon sang est en guerre avec mon cerveau. »

Le lendemain, ayant vu sur de grandes perches que portaient de nombreux valets quantité de faucons et d'autres oiseaux qui servent à la chasse au vol, il dit que cette chasse était digne des princes et des grands seigneurs, mais qu'elle avait cet inconvénient, que le profit qu'on en tirait était payé dans la proportion de deux mille pour un. La chasse aux lièvres était plus de son goût, surtout avec un simple chien de chasse bon coureur, qui coûtait moins à nourrir que toute cette fauconnerie.

Le cavalier s'amusa fort de sa folie, et la trouvant inoffensive, le laissa sortir et se promener par la ville, sous la protection et la garde d'un homme chargé particulièrement d'empêcher les enfants de lui faire du mal. De ceux-ci et de toute la ville il fut connu en moins de six jours; et, à chaque pas, dans chaque rue, et à tout venant qui le questionnait, il répondait à sa manière, et souvent d'une étrange et bizarre façon, mais non pas toujours sans à-propos. Un étudiant lui demanda un jour s'il était poète, parce qu'il paraissait avoir une aptitude égale à toute chose. « Jusqu'à présent, lui répondit-il, je n'ai été ni si hardi ni si sot que d'y prétendre. — Je n'entends pas ce hardi et ce sot, dit l'étudiant. — Je n'ai pas été si sot, répondit Vidriera, de devenir un mauvais poète, ni

si hardi que de tenter, dans la crainte de mal tourner, d'en devenir un bon. »

Un autre étudiant lui demanda en quelle estime il tenait les poètes. Il répondit : « L'art, en une très-grande, les poètes eux-mêmes, presque en aucune. — Et pourquoi? lui dit l'étudiant. — C'est, répondit-il, que les poètes sont la meilleure ou la pire chose de ce monde, selon qu'ils sont bons ou mauvais ; mais il y en a si peu de bons qu'on ne peut en tenir compte, et c'est pourquoi je les estime si peu. Mais la poésie est la première des sciences, parce qu'elle renferme en soi toutes les autres, que de toutes elle se sert, de toutes elle se pare et s'embellit, et de toutes tire ces merveilleuses productions qui remplissent le monde de lumière, de plaisir et d'étonnement. Je n'ai jamais oublié, ajouta-t-il, en quelle estime étaient tenus jadis les bons poètes, et il me ressouvient de ces vers d'Ovide qui disent :

Cura ducum fuerunt olim regumque poetæ :
Præmiaque antiqui magna tulère chori.
Sanctaque majestas, et erat venerabile nomen
Vatibus, et largæ sæpe dabantur opes.

Moins encore ignoré-je le haut caractère des poètes que Platon appelle les divins interprètes des dieux, ce qui a fait dire au même Ovide :

Est Deus in nobis, agitante calescimus illo.

Et ailleurs :

At sacri vates, et divum cura vosamur.

Cela ne se peut dire que des bons poètes ; car, des mau-

vais, des débitants de sonnettes rythmées et rimées, que s'en peut-il dire, sinon qu'ils sont la plus sotte et la plus arrogante engeance du monde? Il faut voir, poursuivit-il, un de ces poètes inédits, au moment où il veut faire lecture d'un sonnet de sa façon aux personnes qui l'entourent ; il les salue, il leur sourit, disant : — Que Vos Seigneuries écoutent un petit sonnet que, la nuit dernière, à telle occasion, j'ai fait, lequel, à ce qu'il me semble, quoiqu'il ne vaille pas grand'chose, ne laisse pas d'avoir je ne sais quoi de délicat et d'agréable. Et là-dessus il minaude, tord ses lèvres, arque ses sourcils, plonge la main dans sa poche, et, d'entre mille papiers malpropres et à demi déchirés, où gisent un millier d'autres sonnets, il tire celui dont il veut régaler la compagnie, et le débite enfin d'un petit ton doux, tendre et adorablement languoureux. Que si, par hasard, ceux qui l'écoutent en moqueurs ou en ignorants ne se répandent pas en louanges, il dit : « Ou Vos Seigneuries n'ont pas entendu le sonnet, ou je n'ai pas bien su le dire, et c'est pourquoi il sera bon que je le récite une autre fois et que Vos Seigneuries y prêtent plus d'attention, car, en vérité, le sonnet le mérite. Et il se remet comme devant à le réciter avec de nouvelles contorsions et de nouvelles poses. Ils sont beaux à voir aussi ces messieurs se déchirant les uns les autres à belles dents. Que dirai-je des aboiements des jeunes chiens du métier contre les vieux mâtins solennels et vénérables? et de celui qui veut qu'on estime et tienne à grand prix la sottise qui s'assied sous le dais et l'ignorance qui s'accoude au siège des grands? » On lui demanda pourquoi les poètes, pour la plupart, étaient pauvres. Il répondit que c'était parce qu'ils le voulaient bien, ayant

tant de richesses sous la main dans la personne de leurs dames, qui toutes étaient richissimes, puisqu'elles avaient les cheveux d'or, le front d'argent, les yeux d'émeraudes, d'escarboucles ou de saphirs, les dents de perles, les lèvres de corail et la gorge d'albâtre, sans compter que leurs yeux, pour peu qu'elles aient du chagrin, pleurent des perles et des diamants de la plus belle eau; que, sous leurs pas, la plus dure et la plus stérile terre enfante à l'instant des jasmins et des roses, et que leur haleine est de pure ambre, de musc ou de civette; toutes choses qui sont des marques certaines de la plus grande richesse. Ces choses et d'autres encore, il les disait des mauvais poètes, ne disant des bons que du bien, et les élevant plus haut que les cornes de la lune. Il n'aimait pas plus les mauvais peintres que les mauvais poètes, et ayant vu un jour, sur le haut côté du pavé de la rue San-Francisco, certains tableaux peints d'une main grossière, il dit que les bons peintres se contentaient d'imiter la nature dans un ensemble harmonieux de lignes et de tons qui constituaient leur œuvre et leur invention, et que les mauvais croyaient avoir fait merveille quand ils avaient barbouillé et chargé leurs toiles de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

S'étant un jour trouvé, selon lui, en grand danger d'être cassé par je ne sais quel choc, il se réfugia dans la boutique d'un libraire, où, à peine étant, il dit: « Je trouverais votre métier, seigneur libraire, des plus honorables, n'était qu'on y a deux petits défauts, dont un me paraît capital. » Le libraire le pria de les lui dire. « Le premier, répondit Vidriera, c'est la délicatesse qu'affectent les libraires quand ils achètent le privilège d'un livre,

et le second, le tour qu'ils jouent à l'auteur quand, par hasard, il publie son œuvre à ses frais, tour consistant en ce que, au lieu de mille cinq cents exemplaires qu'ils énoncent, ils en tirent trois mille, et quand l'auteur pense qu'on vend les siens, ce sont les leurs (si on peut les appeler ainsi) qu'ils écoulent. » Vinrent à passer en ce moment six condamnés aux verges que suivait la foule, et, comme le crieur public disait : « Le premier, comme voleur... » Vidriera se mit à crier aux gens qui les entouraient : « Ecartez-vous, frères, de peur que le compte ne commence par quelqu'un de vous. » Un enfant lui dit : « Frère Vidriera, demain on mène fouetter une ribaude. » Il répondit : « Si tu avais dit qu'on mène fouetter un ribaud, je l'aurais mieux aimé, car ce sont les ribauds qui font les ribaudes. » Il se trouvait là un garçon de chaise à porteurs qui lui dit : « De nous autres, seigneur licencié, n'avez-vous rien à dire ? — Non, répondit Vidriera, si ce n'est que chacun de vous autres sait plus de péchés qu'un confesseur, mais avec cette différence que le confesseur les sait pour les tenir secrets, et vous pour les publier dans les tavernes. » Un garçon muletier entendit cela, car toute sorte de gens s'arrêtait continuellement pour l'écouter, et lui dit : « De nous autres, seigneur Bouteille, il n'y a que peu ou rien à dire, parce que nous sommes gens de bien et nécessaires à la république. » A quoi Vidriera répondit : « A l'honneur du maître se mesure celui du valet. D'après cela, considère qui tu sers, et tu verras à quel point tu dois être honoré. Vous êtes les garçons, vous autres, de la plus méchante canaille que porte et nourrisse la terre. Une fois, lorsque je n'étais pas de verre, je fis un voyage sur une mule de louage, et je

lui comptai cent vingt et un vices, tous capitaux et propres à faire damner le genre humain. Tous les garçons muletiers tiennent du ribaud, du larron et du bateleur. Si leurs maîtres (ils appellent ainsi ceux qu'ils portent sur leurs mules) sont d'un caractère bénévole, Dieu sait comme ils les traitent; si ce sont des étrangers, ils les volent; des étudiants, ils les injurient; des religieux, ils les scandalisent; mais, est-ce un militaire, ils tremblent devant lui et filent doux. Tous ces gens-là ont une manière de vivre extraordinaire et qui n'appartient qu'à eux. Le charretier passe la plus grande partie de sa vie dans un espace d'une vare et demie, car il ne doit y avoir guère plus que cela du joug des mules à la bouche de la charrette. Il chante la moitié du temps, et l'autre moitié il jure ou il crie : A diu! ou à dia! avancez derrière! i donc la grise! et autres propos amoureux semblables. Que si, par hasard, chemin faisant, une de ses roues s'embarbe en quelque ornière, il s'aidera plus, pour l'en tirer, de deux jurons que de trois mules. Quant aux mariniers, on sait ce qu'ils valent : gens sans urbanité, ne sachant d'autre langage que le grossier jargon dont on use à bord; dans la bonace diligents, paresseux dans la tempête. Dans la tourmente, beaucoup commandent et peu obéissent. Leur Dieu, c'est leur navire, et leur passe-temps de voir les passagers tourmentés du mal de mer. Les voituriers sont gens qui ont fait divorce avec les draps de lit et se sont mariés avec leurs sièges de cuir rembourré d'étoupe. Ils sont si diligents et si appliqués à leur besogne, que, pour ne pas perdre leur journée, ils perdent leur âme. Leur musique est le bruit du mortier des cuisines d'auberge, leur sauce la faim, leurs matines la dis-

tribution des portions d'avoine et d'orge à leurs bêtes, et leurs messes le tintement des grelots de leurs mules. »

En disant cela, il était sur le pas de la porte d'un apothicaire, et, se tournant vers le maître, il lui dit : « Votre Seigneurie ferait un salutaire métier si elle n'était si ennemie des lampes. — Et de quelle façon en suis-je ennemi, seigneur Bocal? demanda l'apothicaire. — Je dis cela, répondit Vidriera, parce que, pour les huiles qui vous manquent, vous prenez volontiers celle de la lampe, qui est plus à la portée de votre main. Vous avez aussi un autre petit défaut, suffisant, tout petit qu'il est, à discréditer et à perdre à jamais de réputation le plus habile médecin du monde. Il y a au moins, si ce n'est vous, des apothicaires qui, plutôt que de convenir qu'ils n'ont pas telle ou telle drogue dans leur boutique, au lieu des choses qui leur manquent et qui sont écrites dans l'ordonnance du médecin, en mettent d'autres qui, à leur avis, en peuvent tenir lieu et auxquelles ils aiment à supposer la même vertu, ce qui le plus souvent n'est pas; si bien que la médecine mal composée opère au rebours de l'ordonnance du médecin. Heureux quand l'effet qu'elle produit n'est pas le contraire de ce qu'on s'en promettait et ne conduit pas le malade *ad patres*. » Quelqu'un là-dessus lui demanda ce qu'il pensait des médecins. Il répondit : « *Honora medicum propter necessitatem, etenim creavit Altissimus. A Deo enim est omnis medela, et a rege accipiet donationem. Disciplina medici exaltavit caput illius, et in conspectu magnatum collaudabitur. Altissimus de terra creavit medicinam, et vir prudens non abhorrebit illam.* Ainsi parle l'Écclésiaste de la médecine et des bons médecins; mais des mauvais

on pourrait dire tout le contraire, parce qu'il n'y a point de gens plus nuisibles à la république qu'eux. Le juge nous peut mal appliquer ou refuser la justice ; l'avocat peut soutenir dans son intérêt une injuste prétention ; le marchand nous tromper sur la marchandise ou nous voler sur le prix ; en un mot, toutes les personnes à qui nous avons affaire nécessairement nous peuvent faire quelque dommage ; mais nous ôter la vie sans être sujet à la crainte du châtement, personne ne le peut. Seuls les médecins nous peuvent tuer et nous tuent sans peur et de pied ferme, sans autre arme qu'une simple ordonnance, et le fossoyeur met tout aussitôt le corps de leur délit à six pieds sous terre. Lorsque j'étais homme de chair et non de verre tel que vous me voyez, je me souviens qu'un médecin (des mauvais dont je parle) fit pour un malade que je connaissais une ordonnance au bas de laquelle était écrit : *Sumat diliculo*. Le malade prit le remède le lendemain à la pointe du jour, comme il était dit là, et à midi il était mort. La médecine qui guérit est bonne ; mais la médecine qui tue est mauvaise, et il n'y a pas de bonne médecine là où le médecin est mauvais. »

A cause de ces choses et de beaucoup d'autres qu'il disait des différentes professions sur lesquelles on l'interrogeait, la foule l'entourait et le suivait sans lui faire de mal, mais aussi sans le laisser un moment en repos. Les enfants surtout le poursuivaient de leurs questions et quelquefois de leurs cris, et il n'eût pas pu toujours s'en défendre, si son gardien n'eût pris soin de les contenir. Un d'entre eux lui demanda une fois ce qu'il avait à faire pour ne porter envie à personne. Il lui répondit : « Dors, car tout le temps que tu dormiras tu seras l'égal des plus

huppés, objets de ton envie. » Il passa par hasard devant lui en ce moment un juge commis dans une cause criminelle, accompagné de beaucoup de monde et de deux alguazils. « Je gage, dit-il, que ce juge porte en son sein des vipères, des pistolets à la ceinture, et des foudres dans les mains pour en frapper ceux qui comparaitront à son tribunal, innocents ou coupables. Je me rappelle avoir eu un ami qui, ayant à juger un accusé, rendit une sentence si exorbitante, qu'elle dépassait de plusieurs degrés la faute du délinquant. Je lui demandai pourquoi il avait rendu une sentence si cruelle, et fait une si manifeste injustice. Il me répondit qu'il avait accordé l'appel de l'arrêt, et que par là il laissait le champ libre aux seigneurs du conseil pour montrer leur clémence en le modérant et le réduisant à sa juste proportion. Je lui réponds qu'il eût été mieux de l'avoir rendu de manière à leur épargner ce soin, d'autant que par là ils l'eussent tenu pour juge droit et sage. Mais ainsi va le monde. »

Dans le cercle qui, comme on l'a dit, se pressait toujours autour de lui pour l'écouter, se trouvait une fois un homme de sa connaissance en habit de lettré, que quelqu'un appela monsieur le licencié, et Vidriera, sachant que celui qu'on appelait ainsi n'avait pas même le titre de bachelier, lui dit : « Prenez garde, compère, que les frères de la Rédemption des captifs ne viennent à rencontrer votre titre, car ils l'emmèneraient à coup sûr comme n'étant pas à vous. » Sur quoi cet ami lui dit : « Traitons-nous bien, Vidriera ; vous n'ignorez pas que j'ai toujours recherché les hautes et profondes connaissances. — Je sais, répliqua Vidriera, que vous ressem-

blez assez en cela à Tantale, ne pouvant atteindre les hautes et poursuivant en vain les profondes. »

Étant un jour arrêté devant la boutique d'un tailleur, il le vit tranquillement assis une main sur l'autre, et il lui dit : « Sans doute, monsieur le maître, que vous êtes dans le chemin du salut. — A quoi le voyez-vous ? demanda le tailleur. — A quoi je le vois ? répondit Vidriera ; à ce que, n'ayant rien à faire, vous n'aurez pas l'occasion de mentir. » Des cordonniers, il disait que jamais, à leur avis, ils ne faisaient mal un soulier ; car si, à celui qui le chaussait, il était étroit et trop serré, ils disaient qu'il en devait être ainsi, la mode étant, pour être galamment chaussé, d'être chaussé juste ; et d'ailleurs on ne l'aurait pas porté deux heures qu'on y serait à l'aise comme dans des pantoufles. Était-il trop large ; rien n'était plus gênant qu'une chaussure étroite, et il fallait avant tout être chaussé commodément.

Un jeune garçon déluré, petit clerc dans une étude, le pressait surtout de questions, et lui apportait des nouvelles de tout ce qui se passait dans la ville, car de toute chose il était curieux, et il aimait à gloser sur tout. Mais Vidriera avait réponse à tout. « Eh ! Vidriera, lui dit un matin ce jeune gars, il est mort cette nuit dans sa prison un rameur de galères qui était condamné à être pendu. — Il a bien fait, répondit notre héros, de se hâter de mourir avant que le bourreau s'assit sur lui. »

Des pâtisseries, il disait qu'ils avaient dans ces derniers temps joué à la *dobladilla* (jeu défendu consistant à doubler la mise) sans en être punis, ayant porté le pâté de deux sous à quatre, celui de quatre à huit, et celui de huit à seize, de leur seule autorité privée et pleine puis-

sance. Des montreurs de marionnettes, il disait pis que pendre, non sans raison; mais surtout que c'était une gent vagabonde et qui traitait indécemment les choses divines, parce qu'avec les figures qu'ils montraient dans leurs portraits ils tournaient la dévotion en ridicule, et qu'il leur arrivait quelquefois d'entasser dans un grand sac à farine toutes ou la plupart des figures du Vieux et du Nouveau Testament, et de s'asseoir dessus pour manger et boire dans les gargotes et les tavernes. En somme, il disait qu'il s'étonnait que qui en avait le pouvoir ne leur imposât pas un silence perpétuel dans leurs baraques, ou ne les bannît pas du royaume.

Il vint à passer une fois devant lui un comédien vêtu comme un prince, et, en le montrant du doigt, il dit : « Je me souviens d'avoir vu celui-là sur les planches avec le visage enfariné, et vêtu d'une souquenille à l'envers; ce qui ne l'empêche pas, à chaque bout de champ, hors de ses tréteaux, de jurer sa foi de gentilhomme. — Il doit l'être, répondit un des assistants, car il y a beaucoup de comédiens qui sont bien nés et gens de qualité. — Il se peut, répliqua Vidriera; mais ce dont on a le moins besoin pour jouer la farce, c'est d'être bien né; il suffit qu'on soit galant et bien tourné et qu'on ait la langue bien pendue. C'est, après tout, à la sueur de leur front qu'ils gagnent leur pain par un incontestable travail, obligés à tout apprendre par cœur et à vivre de la vie des Bohémiens, changeant fréquemment de lieu, s'évertuant à contenter les autres, et à accommoder leur goût au goût d'autrui, tout leur avoir consistant en cela. Ils ont encore une qualité, qui est que dans leur métier ils ne trompent personne, puisque, à un moment donné et ostensiblement

ils exposent leur marchandise sur la place publique, au jugement et à la vue de tout le monde; leurs relations avec les auteurs sont aussi très-pénibles, et ce n'est pas sans peine qu'ils les contentent; enfin il faut qu'ils gagnent beaucoup pour qu'au bout de l'an ils ne se trouvent pas si endettés qu'ils soient contraints de faire banqueroute à leurs créanciers. Avec tout cela, ils sont nécessaires à la république, comme le sont les jardins ornés de fleurs, les promenades plantées d'arbres, les sites agréables, les jeux de paume et de boules, et toutes les choses qui amusent honnêtement. » Il disait qu'en aimant une comédienne on aimait en même temps en une seule personne une reine, une nymphe, une déesse, une servante et une bergère, — une comédienne ayant à jouer tour à tour tous ces personnages et les jouant comme si elle n'eût jamais été autre chose. Quelqu'un lui demanda quel avait été, à son avis, l'homme le plus heureux du monde. Il répondit que c'était le seigneur *Nemo*, parce que *Nemo novit patrem, Nemo sine crimine vivit, Nemo sua sorte contentus, Nemo ascendit in cælum*. Des rusés, il dit une fois qu'ils se piquaient d'être passés maîtres en une science qui, dans la pratique, fait défaut souvent et tourne contre qui l'emploie; présomptueux d'ordinaire, qui croient pouvoir calculer et réduire en démonstrations mathématiques — qui de soi sont infailibles — les mouvements et les pensées mobiles et changeants de leurs adversaires. Il en voulait particulièrement à ceux qui se teignaient la barbe. Deux hommes une fois, dont l'un était Portugais et l'autre Castillan, s'étant pris de querelle, le premier saisit dans sa main sa barbe qui était teinte, et dit à l'autre : « *Par cette barbe que je tiens...* » sur quoi Vidriera accourut, disant :

« Holà ! l'homme, ne dites pas *que je tiens*, mais *que je teins*. » D'un vieux lettré dont la barbe était jaspée de plusieurs couleurs par l'effet d'une mauvaise teinture, Vidriera disait qu'il avait la barbe aussi multicolore qu'un habit d'Arlequin. A un autre qui portait la barbe moitié blanche et moitié noire, pour l'avoir négligée et en avoir laissé pousser les poils, il dit de ne porter de défi à personne en jurant par sa barbe, de peur qu'on ne lui dit qu'il mentait de la moitié de sa barbe. Une fois il raconta qu'une jeune belle personne, très-spirituelle et très-enjouée, pour complaire à ses parents, consentit à se marier avec un vieillard tout blanc, qui, la veille du jour des épousailles, eut recours, pour se rajeunir, non à la fontaine de Jouvence, qu'il ne savait où trouver, mais à la petite bouteille d'eau-forte et d'argent de son barbier, avec laquelle il renouvela si bien sa barbe et sa chevelure, que, de blanches comme neige qu'elles étaient la veille, elles parurent le lendemain noires et luisantes comme de la poix. L'heure vint de célébrer le mariage ; mais, en voyant son fiancé si changé du blanc au noir, la jeune personne demanda où était le mari qu'on lui avait montré, disant que ce n'était pas là celui qu'elle avait accepté et qu'elle n'en voulait point d'autre. En vain ses parents lui dirent que c'était bien l'homme qu'ils lui avaient choisi pour époux ; elle répliqua que cela ne pouvait être, l'autre étant un homme grave, à l'aspect vénérable et à cheveux blancs, et celui-ci un damoiseau aux cheveux brillants et noirs comme le jais ; que tout au plus ce pouvait être le jeune frère de l'autre. L'homme se fâcha et quitta la place, et le mariage fut rompu.

Tel était notre bon Thomas Rodaja, surnommé le li-

cencié Vidriera ou Vitrage. Et, à tout prendre; il disait de telles choses, que, n'eût été à cause des grands cris qu'il poussait quand on le touchait ou s'en approchait, de l'habit qu'il portait, de son étrange manière de prendre ses repas et de sa manie de ne vouloir dormir qu'à ciel ouvert en été et l'hiver dans des greniers à paille, comme nous l'avons dit, toutes choses par lesquelles il donnait d'éclatants témoignages de sa folie, personne n'eût pu croire qu'il ne fût pas un des hommes les plus sensés du monde.

Un peu plus de deux ans il vécut dans ce singulier état de folie. Mais enfin un religieux de l'ordre des Hiéronymites, qui possédait une science particulière et comme le don de rendre l'ouïe aux sourds et quelquefois la parole aux muets, mais surtout la raison aux fous, entreprit de le guérir de son infirmité et y réussit. Après un mois de traitement, la science et la charité du Hiéronymite furent couronnées d'un plein succès, et Thomas Rodaja fut rendu à la raison, comme s'il n'eût jamais été fou de sa vie. Et il ne recouvra pas seulement sa raison, mais toutes les connaissances qu'il avait acquises, avec le même fonds d'esprit qu'il n'avait pas entièrement perdu même quand il se croyait de verre. Dès qu'il le vit guéri, le bon religieux, qui l'avait amené avec lui dans son couvent, lui fit revêtir un habit de lettré et le renvoya à la ville, convaincu qu'il y donnerait autant de preuves de sagesse qu'il en avait donné de folie et y pourrait exercer sa profession avec honneur et profit. Thomas retourna à Valladolid, se donnant à connaître désormais sous son vrai nom pour le licencié Ruéda et non plus Rodaja. Il ne fut pas long à être reconnu des enfants de la ville, qui l'avaient tant suivi quand il était fou. Toutefois, comme ils le vi-

rent en un habit si différent de celui qu'il avait coutume de porter, ils n'osèrent pas pousser des cris à sa vue ni lui adresser des questions. Ils le suivaient cependant et se disaient les uns aux autres : « N'est-ce pas là le fou Vidriera? — Oui, par ma foi! c'est lui. Il paraît sage; mais il peut être aussi fou bien vêtu que mal vêtu. Adressons-lui quelques questions et sortons de notre incertitude. »

Tout cela, le licencié l'entendait murmurer autour de lui, et il se taisait et allait par les rues plus embarrassé et plus suivi que quand il était sans jugement.

Les hommes le reconnurent après les enfants, et avant qu'il fût arrivé à la place du Conseil il traînait après lui plus de deux cents personnes de toute condition et de tout âge. Avec ce cortège, plus nombreux que celui d'un recteur suivi des quatre Facultés, il arriva sur la place, où il fut en un instant environné par surcroît de tous ceux qui s'y trouvaient. Se voyant là avec toute cette tourbe autour de lui, il éleva la voix et dit : « Messieurs, je suis le licencié Vidriera, mais non celui que vous étiez accoutumés à voir; je suis maintenant le licencié Rueda. Des événements et des malheurs qui arrivent dans le monde par la permission du ciel m'avaient ôté la raison; la miséricorde de Dieu me l'a rendue. Par les choses sensées qu'on rapporte que je disais quand j'étais fou, vous pouvez juger de celles que je dirai sage. Je suis gradué en lois de l'université de Salamanque, où j'ai étudié dans la pauvreté et où j'ai été le second en licence; d'où l'on peut inférer que le mérite plus que la faveur a été mon titre au grade que j'ai obtenu. Je suis venu ici, en cette grande mer de la ville, pour y pousser ma barque, ou, sans figure, pour y plaider et gagner ma vie; mais si vous ne

me laissez tranquille, j'y serai venu ramer et gagner la mort. Pour l'amour de Dieu, considérez que me suivre, c'est me poursuivre, et ne faites point que ce que je trouvais étant fou, à savoir ma subsistance, je ne puisse le trouver devenu sage. Ce que vous aviez coutume de me demander par les places autrefois, venez maintenant me le demander dans ma maison; vous verrez que celui qui vous répondait bien, à ce qu'on dit, en battant le pavé et à l'aventure, vous répondra mieux sur sa chaise et à tête reposée. »

Tous l'écoutèrent, mais quelques-uns à peine s'éloignèrent. Il retourna à son hôtellerie presque aussi accompagné qu'il l'était en arrivant sur la place. Il sortit le lendemain et il en fut de même; il prêcha de nouveau la foule et cela ne servit de rien; il dépensait et ne gagnait chose quelconque, si bien que, se voyant sur le point de mourir de faim, il résolut de quitter cette ville de Valladolid qu'on appelait la cour parce que le roi y faisait alors sa résidence, et d'aller en Flandre où il pensait faire valoir les forces de son bras, puisqu'il ne pouvait faire valoir celles de son esprit; et, mettant à exécution son dessein, il dit au sortir de la cour : « Adieu, ô cour! qui gonfles les voiles des hardis présomptueux qui ne doutent de rien et coupes les ailes des vertueux que tient abattus la froide pauvreté! qui nourris abondamment les bouffons éhontés et laisses mourir de faim les gens de mérite honteux! » Il dit cela et s'en fut en Flandre, où la vie qu'il avait commencé à honorer par les lettres il acheva de l'honorer par les armes, dans la compagnie de son bon ami le capitaine Valdivia, laissant à sa mort la renommée d'un prudent et valeureux soldat.

UNE MORT VOLONTAIRE¹

Virgile a réservé dans ses enfers une place à ces morts infortunés que nous appelons *suicides*, meurtriers d'eux-mêmes. Il les montre séparés des autres ombres, tristes et livrés à l'éternel et inutile regret d'une vie dont ils eurent le malheur de vouloir se délivrer : c'est là leur supplice.....

. Quàm vellent æthere in alto
Nunc et pauperiem et duros perferre labores?
Fata obstant.

On voit dans cette triste et touchante image le sentiment judiciaire de l'antiquité sur la mort volontaire. L'homme qui avait mis fin à ses jours semblait avoir été chercher en échange de la vie quelque chose de plus dur à supporter que la vie, ou de plus triste au moins à se

1. Ce morceau d'élite d'Armand Carrel, une des plus belles pages de la littérature française, fut inséré dans la *Revue de Paris*, en juin 1830, peu de jours après le suicide de Sautélet. C'est un monument à la fois historique et littéraire.

« Certes, dit en parlant de ce morceau M. Sainte-Beuve, dans sa belle étude sur Carrel des *Causeries du Lundi*, si jamais une lecture peut dégoûter du suicide une âme mâle et ferme, c'est la lecture de cet

figurer qu'elle. On le plaignait d'avoir fait un mauvais choix. Cela n'empêchait point que Caton, Brutus, Cassius, Aria, Pœtus, se déroband par la mort à la servitude ou à l'infamie, ne fussent admirés; mais il y avait un privilège pour certaines situations et pour certaines âmes. On distinguait entre ne pouvoir survivre à la liberté de sa patrie et succomber à ses propres disgrâces. On concevait une hauteur de vertu plus qu'humaine qui se devait de ne jamais habiter avec la tyrannie; passé cela, il n'y avait plus qu'une seule cause à la mort volontaire, la cause que la triste humanité portera toujours avec elle, le désespoir résultant des malheurs privés. On n'avait que de la compassion pour cette sorte de suicide.

Au temps où nous vivons, il n'y a et ne peut y avoir d'autre mort volontaire que celle-là, et nous avons aussi de la pitié, une vive pitié pour elle. Une philosophie, une religion, presque également exigeantes, la condamnent; nos mœurs la conçoivent, la comportent à peu près comme le duel, et sans en souffrir davantage. C'est un mal dépendant de mille maux et correctif de quelques-uns dans un état de société dont il est sage de se contenter, comme du moins mauvais qui puisse être.

A quoi bon discuter si la vie est ou n'est pas à nous,

article de Carrel. Hélas! ce qu'il dit là contre le suicide, ne pourrait-on pas, en partie, le dire aussi contre le duel, qui n'est souvent qu'une autre forme de suicide, comme cela fut trop vrai de celui qui écrit et de son cas suprême?

« Dans ces pages de Carrel sur *une Mort volontaire*, il a passé comme un frisson d'épouvante. C'est un bel article, sombre, fier, tendre sans faiblesse, moral sans déclamation, et comme avait seul le droit de l'écrire un homme qui avait sondé la vie et vu plus d'une fois en face la mort. »

et s'il nous est permis de nous en défaire quand il ne nous plaît plus de la conserver? Il n'y a point d'orgueil humain dans le suicide, pas la moindre pensée de révolte contre le ciel. C'est l'acte d'un découragement incurable; l'évasion tristement délibérée d'un malheureux homme qui a senti faillir son courage ou ses forces; c'est l'issue d'une lutte presque toujours bien longue entre une destinée souffrante et le plus puissant de tous les instincts, celui qui attache à la vie. Quand une dernière goutte a fait déborder cette coupe de douleur qui s'était insensiblement remplie pendant des années et que la catastrophe arrive, les vrais sages ne demandent point si la victime a bien ou mal décidé en principe, mais si elle était tombée en effet dans une situation à ne plus rien pouvoir tirer de la vie, ni consolations ni ressources.

Laissons le droit, quel qu'il soit, dans une matière où aucune justice humaine ne saurait le faire respecter. C'est un fait qu'il dépend de nous de quitter la vie et de descendre chez les morts.

Mille chemins ouverts y conduisent toujours,

a dit le poète.

Chose étrange que le favori de la création soit le seul être qui se tue; que seul il ait la conscience de son existence, et seul aussi la faculté d'en sortir quand elle lui est à charge! L'homme, pas plus que le dernier des animaux, ne saurait rien changer au mécanisme de ses organes. Il ne commande point à la circulation, à la respiration, à la nutrition de s'arrêter en lui ou de se reprendre à son bon plaisir. Tout cela s'accomplit sans lui. Il

ne lui a point été donné de pouvoir conduire ou refaire à son gré les diverses lois en vertu desquelles il existe physiquement; son intelligence, toute supérieure qu'elle puisse être à d'aveugles fonctions vitales, n'en est qu'usufruitière, et non pas modératrice; mais il est arbitre de la durée de ce bel ensemble. Il peut en finir quand il lui plaît avec la cause supérieure et inconnue qui préside en lui à ce fait merveilleux qu'on appelle la vie; il ne saurait faire tomber avant le temps marqué par sa constitution particulière un poil de sa chevelure ou de sa barbe, et il sera tout entier tombé en pourriture et mangé aux vers dans six semaines s'il est pris aujourd'hui d'un besoin de destruction de soi, dont peut-être le moindre incident heureux et inattendu le ferait revenir demain. Ceux qui voient arriver cela tous les jours trouvent tout simple qu'on puisse se tuer et qu'on ne puisse changer à volonté son embonpoint en maigreur, et sa maigreur en embonpoint; mais cela n'en est pas moins un sujet infini d'étonnement et de méditation.

Tout homme a donc, sauf le jugement d'en haut, la triste faculté de se tuer, et trouvera toujours qu'il en a le droit quand la vie lui fera plus de peur que la mort. L'abus, il est rarement à craindre. L'instinct qui attache à la terre tous les êtres répandus à sa surface suffit bien pour empêcher les destructions trop promptes ou sans causes suffisantes. Il n'y a point de croyance morale ou religieuse qui luttât contre le désespoir et la nécessité de finir aussi énergiquement que cet amour de la vie avec lequel nous sommes tous nés. Celui qui se tue sans éprouver ce combat est malade, insensé ou maniaque; mais nul homme en jouissance de santé et de raison ne prend, à

proprement parler, la vie en haine et ne trouve la mort plus riante, parce qu'il a perdu les moyens de vivre heureux, ou le courage de travailler à le devenir. On flotte pendant des mois, des années, entre l'espoir d'un meilleur sort et la difficulté de vaincre l'horreur qu'inspire la destruction de soi. A la moindre lueur de succès, à la plus faible espérance d'un retour de fortune, on se reprend à la vie avec une énergie qu'on dirait invincible. L'expédient le plus misérable, s'il promet d'écarter d'un jour la détermination fatale, est saisi avec une imprévoyance et une joie d'enfant. Ce n'est que quand l'esprit s'est épuisé à chercher inutilement de nouvelles diversions, à inventer des moyens de salut, et que l'espérance, toujours trompée, ne sait plus à quelles illusions s'abuser encore, que l'irrévocable, l'irrémissible nécessité de subir son sort arrive enfin. Alors un peu de dignité se retrouve. Cet homme abandonné qui n'avait plus ni force ni raison à opposer à ses chagrins ou à ses penchants pernicieux, seul avec lui, à cette heure suprême, s'examine en juge inexorable, se condamne à mort, et sans désespérer s'exécute. Certes, cela n'est point méprisable... L'âme la plus commune a là quelques instants d'un sublime et effrayant empire sur elle-même; car tout homme a vécu, a aimé, a connu quelque bien sur la terre, et tout au moins a joui d'un beau ciel, a eu des sens, des passions qui lui laissent à regretter... Qu'est-ce donc quand c'est un homme élevé qui se donne la mort; quand cet homme a le sentiment de son rang dans l'univers comme créature; quand il est jeune encore, qu'il a connu tout le prix de la vie, qu'il en peut mesurer la perte et que ses croyances lui montrent plus encore à compromettre?

Peut-être une situation si cruelle vaut la peine qu'on essaye de se la représenter. — Qui de nous n'a pas songé une fois à l'instant inappréciable qui marquera pour lui, un peu plus tôt, un peu plus tard, le passage du connu à l'inconnu, de la réalité quelquefois triste à un état dont il n'aura plus conscience et qui sera le vide, le rien, cette chose déconcertante pour la raison, qu'on appelle d'un mot confus le néant. J'ai pu conduire par la pensée ma vie jusqu'à cet instant rapide comme l'éclair où la vue des objets, le mouvement, la voix, le sentiment m'échapperont, et où les dernières forces de mon esprit se réuniront pour former l'idée je meurs; mais la minute, la seconde qui suivra immédiatement, j'ai toujours eu pour elle une indéfinissable horreur; mon imagination s'est toujours refusée à en deviner quelque chose. Les profondeurs de l'enfer sont mille fois moins effrayantes à mesurer que cette universelle incertitude,

. To die, — to sleep. . .
To sleep! perchance to dream.

J'ai vu chez tous les hommes, quelle que fût la force de leur caractère ou de leurs croyances, cette même impossibilité d'aller au delà de leur dernière impression terrestre, et la tête s'y perdre, comme si en arrivant à ce terme on était suspendu au-dessus d'un précipice de dix mille pieds. On chasse cette effrayante vue pour aller se battre en duel, livrer l'assaut à une redoute, ou affronter une mer orageuse; on semble même faire fi de la vie; on se trouve un visage assuré, content, serein; mais c'est que l'imagination montre le succès plutôt que la mort; c'est que l'esprit s'exerce bien moins sur le danger que

sur les moyens d'en sortir. Ce n'est que dans la mort volontaire qu'on est vraiment face à face avec l'impression anticipée de sa propre destruction. Rien ici qui voile l'abîme; nul moyen de détourner les yeux. Le passage n'est point facilité par l'affaiblissement des organes, comme le plus souvent dans la mort naturelle; ni par l'exaltation de quelque passion ou l'abrutissement, comme dans les autres morts violentes. Loin de là, il faut que l'esprit soit présent et fasse lui-même l'office d'exécuteur. L'infortuné plein de vie et de raison qui, le pistolet appliqué contre la tête, pense encore, veut encore, sait qu'il ne va plus ni penser ni vouloir aussitôt que du doigt il aura touché la détente fatale. Il appelle toute sa résolution au secours de ce faible et suprême effort qui ne suffirait pas à écraser le moindre insecte. Sans doute il tremble, il s'y reprend à plusieurs fois; enfin le mouvement échappe.... il s'est élancé dans l'incompréhensible infini, et l'on ne trouvera plus de lui que le cadavre d'un supplicié.

Voilà pourtant comme meurent tous les jours des hommes que nous avons aimés, avec lesquels nous avons vécu, et de qui l'on entend dire légèrement : « Il s'est brûlé la cervelle », comme s'il en coûtait si peu de se décharger une arme à feu dans la tête! Eh bien! il n'y a certainement point de supplice humain comparable en horreur à la violence qu'ont eu à se faire eux-mêmes ces fugitifs infortunés.... Parmi les catastrophes de ce genre qu'on a pu citer depuis trois mois, et qui malheureusement se sont trouvées nombreuses, il y en a eu une si généralement sentie, si vivement déplorée, et qui a atteint un homme d'une nature et d'une situation si particulières, que non-seulement le silence n'est point commandé sur

elle comme il l'est ordinairement par l'intérêt des familles, mais que c'est plutôt un devoir à remplir que d'en consigner quelque part les détails. Cette mort, c'est celle de l'infortuné Sautelet. Quiconque s'est mêlé de littérature depuis six ans a connu cet excellent jeune homme. Tous ceux qui ont vécu dans son intimité, avec lesquels il s'est entretenu de ses chagrins, de ses projets, de ses idées, et le nombre en est grand, car il avait le cœur aussi mobile, aussi désireux de nouveaux liens, que bon, attaché et aimant, aussi facile à découvrir ses plus secrètes impressions, qu'empressé et habile à se faire confier celles des autres; tous ceux-là, dis-je, imagineront facilement si aucune des tortures morales qui peuvent accompagner la mort volontaire lui a été épargnée. Il aimait la vie, il en savait le prix; il avait reçu de la nature une de ces organisations distinguées qui semblent appelées à jouir de tout avec un je ne sais quoi d'exquis qui n'est pas fait pour le commun des hommes. Les habitudes de sa personne donnaient à qui ne connaissait pas ses chagrins intérieurs l'idée d'une existence douce, molle, aisée, méditative à la fois et sensuelle. Jeune, il s'était enfoncé avec passion dans les études philosophiques, et s'y était fort distingué. Au bout de quelques années, les formes avaient paru le fatiguer de la science; il s'était mis à chercher le monde, et ce qui l'avait dominé depuis lors, c'était le besoin de faire l'expérience de tout dans la vie, une inconcevable curiosité pour toutes sortes d'esprits et de caractères, un goût singulier à montrer en lui l'homme intérieur, et à fouiller chez les autres pour le trouver. Toute conversation avec lui tournait vite en épanchement, et quelquefois dès la première ou la seconde vue. Doué

au plus haut degré de la faculté d'analyser promptement et finement tout ce qu'il éprouvait, il se divulguait on ne peut plus volontiers. Il aimait à parler de ce qu'il y avait de bon et de mauvais en lui, à s'avouer faible, indolent, capricieux, dépourvu de suite, incapable de s'attacher à une besogne. Toute sa prétention était qu'on lui accordât quelque chose d'élevé, de sensible, de fin, d'intelligent, qui n'était pas à sa place dans la situation où le sort l'avait mis, et qui l'eût rendu singulièrement propre à manier les hommes quels qu'ils fussent, et à les attirer à lui sans effort. On cédait à la bonhomie charmante avec laquelle il s'exposait ainsi, et on se laissait aller avec lui à des assauts de liberté d'esprit au bout desquels on s'étonnait d'avoir à lui demander le secret sur des aveux d'amour-propre ou de conscience, sur des peines de cœur, des soucis de position qu'on avait soigneusement enfermés en soi et cachés à tout le monde. Il était ainsi sur le pied de l'intimité avec nombre de personnes qui n'avaient d'intime ami que lui, et dont il avait surpris le secret en les payant du sien, qu'il semblait toujours laisser échapper pour la première fois. Il savait l'histoire cachée, le roman de chacun. Il se tenait soigneusement au courant des incidents, des progrès, des retours, ne revoyant souvent les gens qu'à de longs intervalles et lorsqu'il pouvait y avoir du nouveau de son côté ou du leur. Il fallait absolument qu'il dît toutes ses impressions et qu'il recueillît celles des autres. Il était parvenu, dans cette singulière façon d'occuper sa vie, à être un homme très-affairé, pliant sous le poids des relations confidentielles, négociant au besoin pour l'un, intrigant, s'il fallait, pour l'autre; sortant de chez lui le matin et rentrant tard, étonné

de n'avoir fait autre chose que causer. Il mettait à soutenir ce rôle, si facile à user et à discréditer, un art de paraître toujours neuf, toujours ingénu, toujours attrayant et digne de confiance, qui, appliqué d'une manière plus sérieuse, eût montré en lui l'homme véritablement supérieur.

Ce ne sont pas là encore, bien s'en faut, tous les traits d'un des caractères les plus singuliers de ce temps, et qui certes a bien mérité de laisser une trace après lui; je ne m'arrête qu'à ceux qui contrastent d'une manière plus cruelle avec cette tragique mort à laquelle on ne voulait pas croire quand de bien loin encore l'infortuné l'annonçait. Tous les amis de Sautelet savaient que sa jeunesse avait été extrêmement malheureuse. Il en racontait des choses qui le rendaient croyable quand il disait avoir plus d'une fois songé au suicide avant sa dix-huitième année; il assurait y avoir rêvé depuis encore à chacune de ses traverses; enfin il jurait que son pressentiment invincible avait toujours été qu'il finirait ainsi. On le plaisantait presque sur ces présages; on lui disait qu'il aimait trop la vie pour avoir de ces pensers funestes; que surtout il manquait de l'énergie nécessaire pour accomplir un projet de mort volontaire, en supposant qu'il le conçût jamais. Il se rendait de bonne grâce à l'opinion qu'on avait de lui, et consentait même à rire de ce qu'il y avait d'un peu étrange à voir venir une telle proposition d'un visage comme le sien. Cependant, depuis dix-huit mois environ, ses traits, d'une beauté régulière et douce, s'étaient chargés d'une teinte de mélancolie toujours plus sombre. Depuis six mois peut-être il lui arrivait beaucoup moins de mêler à ses entretiens ces idées de suicide sur les-

quelles on l'avait toujours trouvé trop léger, trop glissant pour en être sérieusement frappé. Sans doute sa résolution était déjà fort avancée; il évitait ce qui eût pu la trahir, et travaillait en même temps à s'y soustraire; mais, hélas! trop tard et quand ses efforts ne pouvaient plus qu'être inutiles... On ne le savait pas.

Le jour qui précéda la nuit fatale il avait vu tous ceux de ses amis auxquels il croyait devoir un adieu particulier. Il était parfois abattu et préoccupé; ce jour-là il le parut peut-être moins qu'à l'ordinaire.

La nécessité l'avait endurci à un point dont on ne l'eût pas cru capable. Il ne fléchit un instant qu'à la vue d'un tout jeune enfant qui lui tenait de près, et qu'il aimait tendrement. Il ne put caresser pour la dernière fois l'innocente créature à peine entrée dans la vie sans que le cœur lui manquât, lui qui aussi touchait aux portes de la vie, mais condamné à en sortir dans la nuit même. Une domestique fut le seul témoin des sanglots qui vinrent le suffoquer; mais il se déroba, et le lendemain il était trop tard quand la scène fut rapportée. Rentré chez lui, il ne manifesta aucun trouble, sa présence d'esprit était parfaite. Il s'occupa de minutieux détails de composition et d'impression pour le numéro du *National* qui devait paraître le lendemain, et que déjà il n'était plus destiné à lire¹. Vers une heure il s'enferma, et là com-

1. La catastrophe dont il est parlé ici eut lieu dans la nuit du 12 au 13 mai. Le dernier numéro du *National* signé A. SABTELET, propriétaire-gérant — (le 131^e de la première année; on sait que le premier numéro parut le 3 janvier 1830) — porte la date du 13 mai. Le lendemain, 14 mai, le *National* était signé: « A. THIERS, rédacteur en chef, signant provisoirement le journal, en remplacement de M. Sau-

mencèrent les longues agonies de son âme. Il avait de dernières volontés à prescrire, des instructions à laisser, des adieux à faire, et malheureusement plus d'un pardon à accorder et à demander pour lui-même. Il écrivit quinze lettres; la dernière à cinq heures du matin. Celle-ci, adressée à une famille qui n'était pas la sienne, mais qui lui en avait tenu lieu pendant les malheurs d'une jeunesse quelquefois pauvre et abandonnée, commençait par ces mots, qu'on ne saurait lire sans attendrissement : « La nuit est bien avancée, et je n'ai plus guère de pré-
« sence d'esprit pour vous entretenir de la résolution que
« j'ai prise. Si ma nature faible, indolente, avait pu être
« changée, elle l'aurait été par vous tous... J'ai été in-
« corrigible... » Hélas ! il n'y avait rien que de très-réparable dans ce mal qui lui avait paru ne pouvoir être effacé que par la mort; mais le courage lui avait manqué pour user de toutes ses ressources. Il ne se sentait pas capable des efforts de constance et de travail qui l'eussent infailliblement rendu à la sécurité, au bonheur; et c'était là ce qu'il appelait être incorrigible... Suivant toute apparence, il ne vécut pas longtemps après cette cruelle et trop irrévocable condamnation de l'emploi de sa vie. On n'entendit point l'arme à feu. Le théâtre de la catastrophe était une petite chambre située à l'extrémité la plus reculée d'un appartement très-vaste. Ce ne fut qu'à l'heure où l'on entrait habituellement chez lui dans la

telet, décédé. » Le *National* ne parlait point dans ce numéro du suicide de son gérant; on y lisait seulement : « On a appelé aujourd'hui à la sixième chambre, jugeant correctionnellement, l'affaire du *National*; mais le gérant, M. Sautelet, étant mort hier, la cause a été renvoyée à huitaine, pour produire l'acte de décès. »

matinée, qu'on le trouva baigné dans son sang et déjà refroidi.

Si l'homme qui a résolu sa propre destruction pouvait savoir quel spectacle il laissera après lui, je ne dis pas à ses amis, mais à des curieux, à des allants et venants, à des hommes de police; s'il savait les conversations qui se tiendront, pendant une douzaine d'heures, auprès de lui roide, étendu, souillé, méconnaissable, peut-être il reculerait d'horreur, ou du moins, sa dernière prière serait qu'on voilât ses restes à tous les regards, surtout à ceux qui aimèrent en lui une créature élevée et faite pour passer de la vie à la mort sans déchirement de ses traits, sans dispersion de ses plus nobles parties. Je ne manquerai point ici à un pieux devoir envers un homme si digne d'égards et de regrets, bien que l'impression que m'a laissée le suicide consommé pût servir à d'autres si j'essayais de la reproduire. J'ose dire qu'après cette vue un homme qui aurait eu quelquefois de funestes pensées contre lui-même ne se tuerait point, et croirait que c'est toujours un devoir de vivre, un opprobre d'aller à la terre dans cet état épouvantable. Il n'est donné qu'à la main hideuse du bourreau de flétrir ainsi la création dans son œuvre la plus parfaite.

Et pourtant il y a dans le suicide d'un homme qu'on aimait quelque chose dont la pensée est plus insupportable que la vue même d'un cadavre privé de la noble empreinte de l'humanité. C'est une image bien affreuse que celle qui a frappé plusieurs des amis du malheureux Sautet, au moment où ils entraient chez lui, ne s'attendant à rien de tel; mais l'idée de ce qu'il a pu souffrir dans les préparatifs de sa mort est encore plus affreuse.

Quand on a bien connu cet excellent et faible jeune homme, on se le figure hésitant jusqu'à sa dernière minute, demandant grâce encore à sa destinée, même après avoir écrit quinze fois qu'il s'est condamné et qu'il ne peut plus vivre. Sans doute il a pleuré amèrement et longtemps sur le bord de ce lit où il s'est frappé. Peut-être il s'est agenouillé pour prier Dieu, car il y croyait; il disait que la création serait une absurdité sans la vie future. Ses mains auront chargé les armes, sans qu'il leur commandât presque, et, pendant ce temps, il appelait ses amis, sa mère, quelque objet d'affection plus cher encore au secours de son âme défaillante. Il était là, s'asseyant, se levant avec anxiété, prêtant l'oreille au moindre bruit qui eût pu suspendre sa résolution ou la précipiter. Une fenêtre légèrement entr'ouverte près de son lit a montré qu'après avoir éteint sa lumière et s'être plongé dans l'obscurité, il avait fait effort pour apercevoir un peu du jour qui naissait et qui ne devait plus éclairer que son cadavre... Enfin il a senti qu'il était seul, bien seul, abandonné de tout sur la terre, qu'il n'y avait plus autour de lui que les fantômes créés par ses derniers souvenirs. Il a cherché un reste de force et d'attention pour ne se pas manquer, et sa main a été sûre....

Mais ce n'est pas encore tout que les souffrances morales de la lutte décisive; on sera plus épouvanté encore si l'on remonte de phase en phase cette incurable maladie de désespoir à laquelle il fallait que notre infortuné Sautetlet succombât si jeune. Il y a donc eu un jour, trois mois, six mois (qui sait?), avant la catastrophe, où s'est révélé à lui tout le péril de sa situation, et où, pour la première fois, à tort ou à raison, il a songé à la mort,

comme moyen... Il y a eu successivement d'autres moments solennels où il a vu échouer une première combinaison de salut, puis une seconde, une troisième, une quatrième... Il y a eu un jour où il a fallu qu'il se déclarât à lui-même que tout espoir était perdu; qu'il n'avait plus devant lui qu'une, deux, trois semaines de vie; et peut-être, accablé, fatigué d'assauts, il s'est encore reposé sur ces trois semaines comme sur un siècle. Mais enfin est venu un moment où, sans toucher précisément au terme, il a fallu qu'il désignât à peu près irrévocablement le jour et l'heure fixes où il finirait. Peut-être s'est-il manqué de parole à lui-même une fois, deux fois, sur cette détermination terrible.... et pendant ces jours, ces semaines, ces mois qu'il était toujours tournant autour de la tombe entr'ouverte, il lui fallait vivre comme nous! Il semblait prendre à nos espérances politiques, à nos discussions littéraires, le même intérêt que nous! Il s'asseyait encore avec un air de plaisir à un bon repas; il se parait pour aller à une réunion, à un spectacle! Il se rencontrait dans nos entretiens mille choses qui devaient déchirer l'âme d'un mourant; et il ne laissait point échapper l'affreux secret!

Voilà donc ce que c'est que le suicide! Y a-t-il une mort plus misérable? Et c'est là ce que des sophistes appellent désertir un poste, violer un dépôt confié par le ciel... Hélas! on n'a pas cessé d'aimer la vie quand on la quitte; mais on est à bout de moyens pour y trouver encore bonheur et considération.

LA MÈRE DE WASHINGTON.

A l'époque où Washington fut nommé commandant en chef des armées américaines, et peu de temps avant qu'il allât rejoindre les troupes à Cambridge, la mère de ce héros quitta sa maison de campagne pour s'établir au village de Frédéricksburg, situé moins loin du théâtre de la guerre ; elle y resta durant presque toute la lutte révolutionnaire, placée sur la ligne des postes : tantôt c'était un courrier qui passait, apportant la nouvelle d'une victoire ; tantôt c'était un messager de malheur, annonçant les désastres d'une défaite ; mais la fortune favorable ou contraire ne put altérer le calme de son âme. Mettant toute sa confiance en Dieu, elle montra à ses concitoyennes que les vaines terreurs étaient indignes des femmes dont les fils combattaient pour les droits de l'homme , pour la liberté et pour le bonheur des siècles futurs.

A la nouvelle de ce glorieux passage de la Delaware, qui vint relever les espérances abattues des Américains, plusieurs des amis de mistriss Washington se réunirent chez elle pour la féliciter. Elle les reçut avec dignité, disant que l'événement était fort heureux ; que Georges

paraissait avoir bien mérité de la patrie ; et comme les patriotes ne cessaient de louer la conduite du général : « Mes bons messieurs, répondit-elle, ceci est de la flatterie... mais mon Georges n'oubliera jamais les leçons que je lui ai données, il ne s'oubliera pas lui-même, en dépit de tant d'éloges. »

On a répandu le bruit absurde et auquel personne n'a pu ajouter foi, que la mère de Washington était royaliste. Comme toutes les personnes qui avaient passé l'âge de l'enthousiasme, cette dame douta longtemps du succès des armes de son pays. Elle craignit que les ressources des indépendants ne fussent insuffisantes contre une nation aussi formidable que la Grande-Bretagne ; et que leurs soldats, braves, mais indisciplinés et mal équipés, ne pussent soutenir le choc des phalanges si bien éprouvées et si bien commandées du monarque anglais. Mais ces appréhensions étaient aussi celles d'un grand nombre d'hommes et même de patriotes ardents ; et lorsque mistriss Washington fut informée de la prise de Cornwallis, elle s'écria, en élevant les yeux au ciel : « Dieu soit loué, la guerre est terminée ; la paix, l'indépendance et le bonheur vont habiter notre patrie ! »

Mistriss Washington conserva jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans une activité incroyable. Plusieurs habitants de Frédéricksburg la citent encore comme un modèle pour le gouvernement domestique. Elle était dans l'usage d'aller tous les jours à sa petite ferme, où elle montait à cheval, parcourant tous ses champs, donnant ses ordres et en surveillant l'exécution. Quoiqu'elle fût peu riche, cette activité et l'ordre qu'elle mettait dans toutes ses affaires lui procuraient les moyens de faire d'abondantes

aumônes. Rien de ce qui touche à l'économie domestique (si nécessaire dans ces temps de troubles et de privations) n'avait échappé à ses soins attentifs.

A l'âge de quatre-vingt-deux ans, une maladie cruelle (un cancer à l'estomac) l'obligea à ne plus sortir de sa modeste habitation ; mais elle trouva de bien douces consolations dans les soins que ses nombreux enfants et petits-enfants lui rendirent jusqu'à ses derniers moments. Sa fille, mistriss Lewis, lui était particulièrement chère. Cette dame la pria souvent de venir passer le reste de ses jours chez elle ; et son fils lui offrit de consacrer le Mont-Vernon à sa vieillesse ; mais elle répondit à tous les deux : « Je vous sais gré de toutes vos offres ; mes besoins sont peu de chose dans ce monde, et je me sens capable de me suffire à moi-même. » Le colonel Fielding Lewis, son gendre, lui ayant proposé un jour de se charger de ses affaires. « Fielding, lui dit-elle, tenez mes livres en règle, car vos yeux sont meilleurs que les miens ; mais laissez-moi la direction du reste. »

Une seule faiblesse déparait peut-être cette âme énergique ; c'était la crainte du tonnerre. Dans sa jeunesse une de ses amies, étant assise à table tout près d'elle, fut frappée de la foudre et périt à l'instant. Le souvenir de cette scène ne s'effaça jamais de la mémoire de mistriss Washington. A l'approche d'un orage, on la voyait fuir dans sa chambre, et elle n'en revenait que lorsqu'il était passé.

Pieuse sans affectation, elle avait coutume de se retirer chaque jour dans un lieu solitaire, et là, en *présence de la nature seule*, elle adressait à l'Éternel ses ferventes prières.

Au retour des armées combinées de New-York, et après une absence qui avait duré près de sept ans, il fut enfin permis à cette mère de revoir et d'embrasser son illustre fils¹. Arrivé près de Frédéricksburg avec une suite brillante et nombreuse, Washington envoya demander à sa mère quand il lui serait agréable de le recevoir : et, se détachant de son escorte, le maréchal de France, le commandant en chef des armées combinées de France et d'Amérique, le libérateur de sa patrie, le héros du siècle, vint, seul, à pied, présenter ses hommages à celle qu'il vénérât comme l'auteur de ses jours et de sa renommée. Nulles trompettes, nulles bannières déployées, ne proclamèrent son approche : il connaissait trop bien sa mère pour croire qu'elle serait touchée par l'appareil de l'orgueil et de la puissance.

Mistriss Washington était seule quand on lui annonça son fils. Elle le reçut en l'embrassant, et en lui donnant

1. Le commandant en chef resta absent de son pays natal depuis le printemps de 1775 jusqu'à la fin de l'année 1781. Il avait coutume de faire venir sa femme auprès de lui à la fin de chaque campagne, et de la renvoyer au Mont-Vernon à l'ouverture de la campagne suivante ; aussi cette dame disait-elle que, pendant la guerre de la révolution, elle avait entendu le premier et le dernier coup de canon de chaque campagne. Une année qu'elle était restée plus tard que de coutume dans le camp formé sur l'Hudson, il arriva qu'une alarme fut donnée. L'ennemi, disait-on, s'approchait du côté de New-York. Les femmes des généraux Greene et Knox et plusieurs autres se trouvaient en même temps au quartier général. Les compagnons de Washington proposèrent de les renvoyer sous bonne escorte. Le commandant en chef s'y opposa, disant : « Nous nous battons mieux en présence de ces dames. » Tout fut préparé pour le combat, mais l'ennemi qui croyait surprendre les Américains, voyant leurs troupes en état de défense, se retira sans coup férir.

les noms de son enfance ; elle compta les rides que les soucis et les travaux avaient gravées sur son front ; l'entretint beaucoup du temps passé, de ses vieux amis, et ne dit pas un mot de sa gloire présente.

Cependant le village de Frédéricksburg se remplissait d'officiers français et américains, et de patriotes accourus des environs pour accueillir les vainqueurs de Cornwallis. Les citoyens du village préparèrent un bal magnifique, auquel mistriss Washington fut spécialement invitée. « Bien que mes jours de danse soient un peu loin de moi, dit-elle, je me ferai un plaisir de prendre part à la joie publique. »

Les officiers étrangers étaient impatients de voir la mère de leur général. Ils avaient entendu parler vaguement du caractère peu commun de cette femme ; et, jugeant d'après ce qu'ils avaient vu en Europe, ils s'attendaient à la voir paraître avec la pompe qui accompagne les dames d'un haut rang, dans l'ancien monde. Quelle fut leur surprise quand mistriss Washington se présenta dans la salle du bal, appuyée sur le bras de son fils, et portant le costume simple, mais élégant, des Virginiennes d'autrefois. Son air, quoique imposant, était plein de bienveillance. Elle reçut les compliments de tout le monde sans le moindre signe de vanité ; et, après avoir joui quelque temps du plaisir des autres, elle observa qu'il était l'heure où les personnes âgées doivent se coucher, et se retira donnant le bras à Washington.

On était dans l'admiration de voir tant de simplicité dans une personne à qui tout semblait devoir inspirer une sorte d'orgueil. Les officiers français surtout se prosternaient devant cette force de caractère qui la rendait supé-

rieure à sa propre grandeur. Ils disaient avec naïveté n'avoir rien vu de semblable en Europe, et on les entendit déclarer que si telles étaient les mères en Amérique, ce pays pouvait s'attendre à d'illustres enfants.

Ce fut à cette fête que, pour la dernière fois de sa vie, le général Washington dansa un menuet avec mistriss Willis. Le menuet était fort en vogue à cette époque ; il était très-propre à faire briller la belle figure et la taille élégante du général. Aussi les braves Français qui étaient présents affirmèrent-ils qu'on ne dansait pas mieux à Paris.

Avant son départ pour l'Europe en 1784, le marquis de La Fayette se rendit à Frédéricksburg pour voir la mère de son général, et lui demander sa bénédiction.

Conduit par un des petits-fils de mistriss Washington, ils approchaient de la maison, lorsque le jeune homme s'écria : Voici ma grand'maman, et le marquis aperçut la mère de son honorable ami qui travaillait à son jardin. Quelques éloges que La Fayette en eût entendu faire, cette entrevue ajouta encore à son estime pour elle, et il demeura persuadé que les dames romaines pouvaient avoir des émules dans les temps modernes.

Le marquis parla des heureux effets de la révolution, du glorieux avenir qui s'offrait à l'Amérique régénérée, annonça son prochain départ pour la France, paya à la mère son tribut d'amour et d'admiration pour le fils, et conclut en lui demandant sa bénédiction. Il obtint de l'octogénaire la faveur qu'il demandait ; mais mistriss Washington ne répondit que par ces paroles aux louanges qu'il avait prodiguées à son fils : « Je ne suis pas surprise
« de ce que Georges a fait ; car il a toujours été un très-
« bon garçon (*very good boy*). »

Immédiatement après l'organisation du gouvernement actuel, et avant de se diriger sur New-York, le président de la république se rendit auprès de sa mère. « Le peuple, lui dit-il, vient de m'élever à la dignité de premier magistrat des États-Unis ; mais avant d'en commencer les fonctions, je suis venu pour vous faire mes adieux. Dès que les lois du gouvernement me laisseront quelque relâche, je reviendrai dans la Virginie. » — « Et tu ne me verras plus, interrompit-elle ; mon grand âge et la maladie cruelle dont je suis affectée m'annoncent une mort prochaine. Mais va, mon cher Georges, accomplir les hautes destinées auxquelles Dieu semble t'avoir appelé. Que la grâce du ciel ne t'abandonne jamais, je te donne ma bénédiction. » Le président était profondément ému, sa tête était renversée sur l'épaule de sa mère, dont le faible bras entourait son cou ; il versait d'abondantes larmes ; mille souvenirs se présentaient à son esprit ; il se rappelait avec amour les soins qu'elle avait pris de sa jeunesse, et s'il songeait à l'avenir, tout semblait lui annoncer une séparation éternelle.

Ses pressentiments n'étaient que trop fondés. Sa respectable mère mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, avec le sentiment d'une vie bien employée, et l'espoir d'en trouver la récompense.

Mistriss Washington avait une taille moyenne et bien proportionnée. La sœur du général était une très-belle femme et ressemblait beaucoup à son frère ; lorsqu'elle s'amusait à se vêtir d'un manteau et à se couvrir la tête d'un chapeau militaire, on la prenait facilement pour ce grand homme.

Dans ses derniers jours mistriss Washington parla sou-

vent de son *bon fils*, jamais du libérateur de la patrie. Était-ce insensibilité, était-ce défaut d'ambition? ni l'un ni l'autre. Lacédémonienne par son caractère, elle lui avait enseigné la vertu, sa gloire n'en était qu'une conséquence.

COUDEIN

COMMANDANT DU RABEAU DE LA *MÉDUSE*

A la fin de l'année 1857 est mort à la Tremblade, petite ville de l'arrondissement de Marennes, où il était né, un des hommes les plus honorables de la marine française, un de ceux qui ont figuré comme acteurs dans le drame le plus poignant peut-être qu'ait vu le commencement de ce siècle, si fertile en tragédies émouvantes.

Nous voulons parler du commandant Coudein.

Embarqué comme mousse en 1803, à peine âgé de dix ans, il était devenu en 1810 aspirant de première classe et s'était fait de glorieux états de service sur les vaisseaux le *Dalmate* et le *Friedland*, sur les frégates l'*Ems* et la *Flore*, lorsqu'en 1816 il passa à bord de la frégate la *Méduse*.

Il s'agissait alors de rentrer, en vertu des traités de Vienne, dans nos possessions d'Afrique occupées par les Anglais depuis 1808. Dans ce but une expédition s'or-

ganisa à Rochefort. Elle se composait de trois cent soixante-cinq individus distribués sur la frégate la *Méduse*, la corvette l'*Écho*, la flûte la *Loire* et le brick l'*Argus*. Le commandement de l'escadrille était confié à M. de Chaumareys, capitaine de frégate.

On sait que M. de Chaumareys, fort honnête d'ailleurs, était l'homme du monde le moins propre à exercer un commandement. Enlevé brusquement à la marine par la révolution, il avait passé plus de vingt années dans des occupations complètement étrangères à son état, de sorte que si, comme tant d'émigrés, il n'avait rien appris, en revanche il avait tout oublié. On raconte à ce sujet une anecdote qui serait risible si elle ne se rattachait pas aux scènes douloureuses que nous allons rappeler. Ne trouvant plus dans sa mémoire certains termes techniques du langage marin, M. de Chaumareys s'était adressé à un vieux quartier-maître avec qui il avait navigué jadis.

« Mon ami, lui avait-il dit, je viens de passer vingt années dans mes terres; j'aurais besoin de me remettre au courant de certaines choses. Allons sur le pont: nous ferons faire quelques manœuvres et vous me rappellerez les termes du métier. »

On va sur le pont, le quartier-maître donne un ordre à un mousse; mais celui-ci l'ayant mal exécuté:

« Triple imbécile! lui cria le vieux marin, est-ce que tu viens de passer, toi aussi, vingt années dans tes terres? »

Il serait superflu, aujourd'hui, de faire le procès au gouvernement qui avait nommé M. de Chaumareys. Il y a longtemps que l'opinion publique a jugé ce système

qui comptait dans les états de service des marins les années passées à Coblantz. On peut dire qu'il y a arrêté, et que si un conseil de guerre a puni la faiblesse du commandant de la *Méduse*, la France entière a condamné l'incurie du ministre.

C'est le 17 juin, 1816 à sept heures du matin, que l'expédition du Sénégal partit de la rade de l'île d'Aix. Le 28, elle longeait la côte de Madère, et mouillait le lendemain devant Sainte-Croix, principale ville de l'île de Ténériffe.

Le 1^{er} juillet, la *Méduse* passa la ligne, et son équipage n'oublia point de se livrer aux burlesques cérémonies du baptême et de la distribution des dragées du *bonhomme Tropicque*. Tandis que M. de Chaumareys présidait à ces jeux avec une sécurité qui provenait de son ignorance, le navire s'engageait de plus en plus dans le dangereux golfe de Saint-Cyprien. Dans la nuit, la corvette l'*Écho*, voyant que la frégate ne paraissait pas tenir compte du voisinage probable du danger, lui fit de nombreux signaux auxquels on répondit à peine. Le lendemain matin, à six heures, la *Méduse* changea sa route, mais pour en prendre une qui la portait directement sur le banc d'Arguin. A midi, M. Maudet, enseigne de quart, faisait son point, et, prévoyant le malheur qui allait arriver, il accourait auprès d'un ex-officier auxiliaire, nommé Richefort, dont M. de Chaumareys suivait tous les avis : « Laissez donc, lui répondit-on, nous sommes dans les cent brasses. » Cependant quelques précautions étaient prises ; on jetait de temps en temps la sonde, qui tout à coup ne donna que dix-huit brasses, et bientôt six brasses seulement. En ce moment

une volonté prompte et énergique pouvait encore éviter le péril ; mais le commandant perdit la tête ; la frégate talonna et s'échoua dans un endroit où la pleine mer ne donnait que six mètres de profondeur.

C'était le 2 juillet 1816, à trois heures un quart de l'après-midi. Les journées du 3 et du 4 se passèrent en vaines tentatives pour relever le navire, et en préparatifs de sauvetage, dont le principal fut la construction d'un radeau. Malheureusement tous ces efforts se faisaient sans ordre, étant dirigés sans fermeté. Le 5 au matin on s'aperçut que l'eau pénétrait jusque dans l'entrepont, et un abandon immédiat fut jugé indispensable. Pour l'exécuter on avait cinq embarcations et le radeau sur lequel s'entassèrent cent quarante-sept personnes ; dix-sept individus préférèrent rester à bord de la frégate, et deux cent trente-six trouvèrent place dans les canots. C'était un spectacle navrant que de voir cette multitude se précipiter en désordre sur les moyens de salut.

Le radeau, naturellement incapable de se diriger, devait être remorqué par les embarcations réunies en colonne, et on espérait ainsi gagner la terre, qu'on ne jugeait pas éloignée de plus de douze à quinze lieues. Trois canots, en effet, s'attelèrent tout d'abord à la machine et l'emmenèrent au large ; on était à deux lieues de la frégate ; on attendait la chaloupe et le dernier canot, quand il arriva un événement qu'on essaya plus tard de faire passer pour un grand malheur, mais qu'on s'accorde généralement à regarder comme un grand crime. Le radeau cessa d'être remorqué. On voudrait croire que la remorque a cassé, que des Français, dans

l'espoir de rendre leur salut moins difficile, n'ont pas volontairement abandonné cent cinquante de leurs compatriotes à une mort presque certaine ; mais la vérité ne semble pas permettre cette interprétation.

Ainsi allégées, les embarcations ne tardèrent pas à toucher la côte voisine, d'où les naufragés, après une marche longue et pénible, ont presque tous regagné Saint-Louis.

Ainsi le radeau était abandonné en pleine mer. Lorsque les malheureux qui le montaient virent leurs compagnons s'éloigner en ne songeant qu'à leur propre salut, il sortit de ces cent cinquante poitrines un cri de rage et de vengeance qui se perdit dans l'immensité.

Le radeau pouvait avoir vingt mètres de long sur sept de large ; mais quoiqu'il fût solidement construit, le milieu seul en était habitable ; les naufragés étaient pressés les uns contre les autres, et leur poids faisait enfoncer la machine de plus d'un mètre ; personne ne pouvait remuer ; on avait de l'eau jusqu'à la ceinture. Tout cela formait une masse humaine d'où s'échappaient des cris confus, et dont le tableau peut-être produirait un effet plus saisissant encore que l'épisode choisi par Géricault.

Daniel Coudein, aspirant de première classe, âgé de 23 ans, avait reçu le commandement du radeau ; grièvement blessé à la jambe droite, il eût pu se faire relever de ce poste dangereux ; un de ses camarades voulait le remplacer. Coudein refusa, donnant un noble exemple de cette fermeté qui manqua si complètement à M. de Chaumareys.

Vingt-cinq livres de biscuit trempé d'eau de mer, six

barriques de vin et deux petites pièces à eau, telles étaient les provisions du radeau. Le biscuit avait disparu avant la première nuit.

Cette nuit fut terrible. — Un ciel sombre, une mer affreuse, les cris des naufragés mêlés au bruit des vagues qui se roulaient sur eux, quel spectacle ! Le matin, une vingtaine d'hommes avaient disparu. La journée du 6 fut assez belle ; on espérait revoir les embarcations ; mais le soir rien n'avait paru et des clameurs séditieuses, enfantées par le désespoir, commencèrent à se faire entendre. La nuit arriva, chargée de nuages noirs ; le vent souffla, la mer grossit, d'énormes vagues déferlèrent sur le radeau, entraînant dans l'abîme ces malheureux qui se cramponnaient à tout. Par instants, ils avaient quelques minutes de répit. C'est dans un de ces intervalles que plusieurs entre eux, croyant qu'ils allaient être infailliblement engloutis, voulurent adoucir leur mort par l'ivresse, et, quand ils eurent bu jusqu'à en perdre la raison, essayèrent d'entraîner leurs compagnons dans une catastrophe commune, en coupant les amarrages qui unissaient entre elles les pièces du radeau. Un soldat, armé d'une hache d'abordage, avait commencé l'œuvre de destruction. La révolte devenait générale ; il était grand temps d'aviser.

Une vingtaine d'hommes, à la tête desquels figuraient MM. Coudein, Corréard, ingénieur, et Savigny, chirurgien de la marine, entreprirent de résister à cette horde de furieux et de sauver le radeau. Un coup de sabre abattit le soldat qui coupait les amarrages. Ce fut le signal d'une lutte acharnée. Armés de sabres et de baïonnettes, les révoltés assaillirent vingt fois le groupe hé-

roïque des officiers ; vingt fois ils furent repoussés, puis chargés à leur tour. Plusieurs furent précipités dans l'Océan. Dans un des entr'actes de cette lutte effroyable, une femme, la seule qui fût sur le radeau, avait été jetée à l'eau ainsi que son mari. M. Corréard les sauva, aidé du chef d'atelier Lavillette. La femme était une cantinière qui avait su se distinguer sur les champs de bataille de l'empire.

Il était minuit : la mer avait repris toute sa violence ; mais les révoltés semblaient abattus par la fatigue, et il se fit une trêve d'une heure. Au bout de ce temps, les soldats se soulevèrent de nouveau. Cette fois la lutte prit un caractère d'acharnement incroyable. Sur cet étroit espace, avec de l'eau jusqu'aux genoux, au milieu d'une nuit sombre, au-dessus de l'Océan déchaîné, plus de cent hommes, exaspérés par le désespoir, se ruèrent les uns sur les autres, se frappant au hasard à coups de couteau, de sabre et de baïonnette, se mordant jusqu'à emporter des lambeaux de chair, se saïssissant corps à corps, blasphémant et roulant ensemble dans l'abîme. Assurément, depuis que deux hommes ayant des intérêts opposés se sont rencontrés sur la terre, il s'est accompli bien des scènes de meurtre, bien d'affreuses tueries ; mais jamais peut-être, jamais carnage humain n'a été plus rempli d'horreur, plus propre à émouvoir profondément l'imagination et le cœur que le drame sans nom dont le radeau de la *Méaüse* fut le théâtre dans cette nuit du 6 juillet.

Daniel Coudein faillit y succomber. Épuisé par cette lutte prolongée, à laquelle sa blessure ne l'avait point empêché de prendre une part active, il s'était couché

sur une barrique, à côté d'un jeune mousse qui lui était dévoué. Tout à coup il se sentit enlevé et précipité à la mer ; mais ni sa présence d'esprit, ni son courage ne l'abandonnèrent, et il put regagner le radeau en sauvant le pauvre enfant qui s'était cramponné à lui.

La moitié des naufragés, c'est-à-dire une soixantaine d'hommes avaient disparu dans cette nuit funeste. Pour comble de malheur, plusieurs pièces de vin et les deux barils d'eau douce avaient été consommés ou jetés à la mer. Une barrique de vin, voilà tout ce qui restait à ces malheureux, qui n'avaient pas mangé depuis quarante-huit heures. Quelques cadavres étaient demeurés accrochés entre les planches du radeau ; on les coupa par tranches et on les dévora.... « Beaucoup, néanmoins, n'y touchèrent pas, — disent MM. Corréard et Savigny ; — presque tous les officiers furent de ce nombre. Voyant que cette affreuse nourriture avait relevé les forces de ceux qui l'avaient employée, on proposa de la faire sécher pour la rendre un peu plus supportable au goût. Ceux qui eurent la force de s'en abstenir prirent une plus grande quantité de vin. Nous essayâmes de manger des baudriers de sabres et des gibernes ; nous parvînmes à en avaler quelques petits morceaux. Quelques-uns mangèrent du linge, d'autres des cuirs de chapeaux sur lesquels il y avait un peu de graisse ou plutôt de crasse. Nous fûmes forcés d'abandonner ces derniers moyens. Un matelot tenta de manger des excréments, mais il n'y put réussir. »

Le troisième jour fut assez beau et la nuit assez calme. « L'eau, — disent les mêmes narrateurs, — nous venait jusqu'au genou, et, par conséquent, nous ne

pouvions reposer que debout, serrés les uns contre les autres, pour former une masse immobile. Enfin, le quatrième soleil après notre départ revint éclairer notre désastre et nous montrer dix ou douze de nos compagnons gisants sans vie... Nous donnâmes à leurs cadavres la mer pour sépulture, n'en réservant qu'un seul destiné à nourrir ceux qui, la veille, avaient serré ses mains tremblantes en lui jurant une amitié éternelle. »

Le soir du quatrième jour fut signalé par un événement providentiel. Il était temps, car les survivants commençaient à douter de cette Providence qui semblait les avoir oubliés dans le champ immense où se débattait leur infortune. Un banc de poissons-volants ayant passé sous le radeau, un grand nombre resta engagé dans les interstices des planches, et les naufragés en remplirent un tonneau. Un concert d'actions de grâces s'éleva vers le ciel.

La nuit, commencée heureusement, s'acheva dans un nouveau massacre. Ces hommes que la mort environnait de toutes parts ne songeaient qu'à s'entretuer, tant il y a de mauvais instincts au fond de notre chétive nature. Quelle fut la cause de cette troisième boucherie? Faut-il croire MM. Corréard et Savigny l'attribuant à un complot formé pour jeter les officiers à la mer? Doit-on penser plutôt que ceux-ci, voyant combien peu de provisions restaient encore, ont voulu se débarrasser d'une partie de leurs compagnons? Ces deux opinions ont été ardemment soutenues et nous avons sous les yeux un exemplaire de la relation de MM. Corréard et Savigny sur les marges duquel un témoin oculaire du naufrage a accumulé des notes qui accusent la cruauté des survivants, et par-

ticulièrement de M. Savigny. Quoi qu'il en soit, gardons-nous d'être sévères pour les uns ou les autres, et songeons combien la série de malheurs que les naufragés avaient subis devait altérer leur sens moral.

Daniel Coudein se distingua dans cette nuit en sauvant la cantinière, que les soldats, pour la seconde fois, avaient jetée dans les flots.

Quand parut le cinquième soleil, les naufragés étaient réduits à trente, tous blessés ou contusionnés. On n'avait plus qu'une douzaine de poissons et du vin que pour quatre jours. On jura de punir de mort ceux qui prendraient du vin en dehors de leur ration, et dans la même journée deux soldats, qui buvaient à la barrique avec un chalumeau, subirent la peine capitale. Vers le soir, le jeune mousse dont nous avons parlé s'éteignit d'épuisement. Ici nous recourons au récit de MM. Corréard et Savigny : « Nous ne restâmes donc plus que vingt-sept. Sur ce nombre, quinze seulement paraissaient pouvoir exister encore quelques jours ; tous les autres, couverts de larges blessures, avaient presque entièrement perdu leur raison. Cependant ils avaient part aux distributions et pouvaient avant leur mort, disions-nous, consommer trente ou quarante bouteilles de vin qui, pour nous, étaient d'un prix inestimable. On délibéra : mettre les malades à la demi-ration, c'était leur donner la mort tout de suite. Après un conseil présidé par le plus affreux désespoir, il fut décidé qu'on les jetterait à la mer. Ce moyen, quelque répugnant, quelque horrible qu'il nous parût à nous-mêmes, procurait aux survivants six jours de vin à deux quarts par jour. Mais la décision prise, qui osera l'exécuter ? L'ha-

bitude de voir la mort prête à fondre sur nous, la certitude de notre perte infaillible sans ce funeste expédient, tout, en un mot, avait endurci nos cœurs devenus insensibles à tout autre sentiment qu'à celui de notre conservation. Trois matelots et un soldat se chargèrent de cette cruelle exécution ; nous détournâmes les yeux et nous versâmes des larmes de sang sur le sort de ces infortunés. Parmi eux étaient la misérable cantinière et son mari. Tous deux avaient été gravement blessés dans les différents combats ; la femme avait eu une cuisse cassée entre les charpentes du radeau, et un coup de sabre avait fait au mari une profonde blessure à la tête. Nous avons besoin de croire qu'en précipitant le terme de leurs maux, notre cruelle résolution n'a raccourci que de quelques instants la mesure de leur existence.

« Cette femme, cette Française, à qui des militaires, des Français, donnaient la mer pour tombeau, s'était associée pendant vingt ans aux glorieuses fatigues de nos armées ; pendant vingt ans elle avait porté aux braves, sur le champ de bataille, ou de nécessaires secours, ou de douces consolations. Et elle !... c'est au milieu des siens, c'est par les mains des siens !... Lecteurs, qui frémissiez au cri de l'humanité outragée, rappelez-vous du moins que c'étaient d'autres hommes, des compatriotes, des camarades qui nous avaient mis dans cette affreuse situation.

« Cet expédient horrible sauva les quinze qui restaient ; car lorsque nous fûmes joints par le brick l'*Argus*, il ne nous restait que très-peu de vin, et c'était le sixième jour après le cruel sacrifice que nous venons de décrire. »

Ces derniers jours se passèrent dans des alternatives continuelles d'angoisses et d'espérances. Tantôt un papillon ou un goëland annonçant le voisinage de la terre ravivait tous les cœurs; tantôt les rayons du soleil africain redoublaient les ardeurs d'une soif que rien ne pouvait éteindre. Du reste, la paix n'était plus troublée, et pourtant un événement vint prouver que ces souffrances ne se fussent pas prolongées longtemps sans qu'on en vint aux dernières extrémités. Deux hommes avaient trouvé sur le radeau un petit citron et un sac rempli de gousses d'ail: on se disputa ces trésors avec une énergie qui tenait de la férocité.

L'épuisement excessif qui devait suivre une telle dépense de forces physiques et morales produisait chez quelques-uns un effet singulier. Une sorte d'extase s'emparait d'eux: ils croyaient aborder dans une terre promise, marcher au milieu des fleurs, s'asseoir à des festins sardanapalesques, et ils donnaient tous les signes d'une joie délirante. « Attendez, criait un autre, voici un navire: j'y vais; dans une heure je reviendrai vous sauver. » Et il fallait mille efforts pour l'empêcher de se lancer dans les flots.

Quand on était moins abattu, on essayait de causer; on se rappelait la patrie, qui, elle aussi, venait de traverser de terribles épreuves. Le sergent Lavillette racontait ses campagnes. Parfois le caractère français reparaisait dans une boutade: « Si le brick est envoyé à notre recherche, — disait l'un, — prions Dieu qu'il ait pour nous des yeux d'*Argus*. »

Dans la journée du 16 on construisit un petit radeau qu'on espérait diriger; mais un matelot l'ayant fait chavirer on y renonça.

Le 17 au matin les naufragés sortaient de cet assoupissement qui, pour eux, remplaçait le sommeil ; quelques-uns faisaient leurs prières, quand un capitaine d'infanterie poussa un grand cri et montra un brick à l'horizon. Cette fois ce n'était pas un vain mirage. Il n'y avait doute que sur la question de savoir si le brick approchait ou s'éloignait. Malgré ce doute, l'allégresse était excessive ; chacun s'ingéniait à trouver de nouveaux modes de signaux ; on priait, on chantait, on appelait... Mais au bout d'une heure le brick avait disparu.

Retombés dans un sombre abattement, les malheureux s'étaient dressé une tente qui les préservait du soleil, et, couchés là depuis deux heures, parlaient d'écrire leurs noms sur un mât pour transmettre à leurs familles la connaissance de leurs malheurs. Tout à coup un maître canonnier qui avait quitté la tente revint, respirant à peine, les yeux brillants de joie et criant :

— Sauvés ! voilà le brick qui est sur nous !...

On se précipita hors de la tente et on vit le brick à une demi-lieue.

C'était l'*Argus* ! c'était le salut !

Les quinze survivants étaient :

MM. Dupont, capitaine d'infanterie ; Lheureux, lieutenant d'infanterie ; Lozack sous-lieutenant ; Clairret, sous-lieutenant ; Griffon du Bellay, commis de marine ; Coudein, aspirant de 1^{re} classe ; Charlot, sergent-major ; Courtade, maître-canonnier ; Lavillette, chef d'atelier ; Coste, matelot ; Thomas, pilotin ; François, infirmier ; Jean Charles, soldat noir ; Corréard, ingénieur-géographe ; Savigny, chirurgien.

Nous croyons qu'aujourd'hui le seul survivant de ce

grand désastre est M. Griffon du Bellay, qui habite Rochefort.

Peu de mois après M. de Chaumareys, traduit à Rochefort devant un conseil de guerre, était déclaré convaincu d'avoir forfait à l'honneur, condamné à trois ans de prison et dégradé.

L'opinion des juges, écrite par chacun d'eux, a été, conformément à la loi, enfermée dans une enveloppe et scellée de divers cachets qui sont encore intacts. Le procès, du reste, avait jeté peu de lumière. On omit, d'un commun accord, de parler des scènes du radeau, et Daniel Coudein, après avoir raconté comment il avait été *abandonné* par les canots remorqueurs, demanda la permission de s'en référer pour le reste à son rapport au ministre. Ce rapport est lui-même très-incomplet.

M. Coudein, comme la plupart de ses compagnons, a toujours éprouvé la plus vive répugnance à faire le récit des souffrances qu'il avait endurées sur le radeau. Quand des indiscrets poussaient trop loin leurs allusions, son visage, d'ordinaire ouvert et souriant, se voilait de tristesse. Une nuit, pourtant, un de nos amis l'entendit pendant deux heures dépeindre à grands traits ces émouvantes péripéties. Notre ami ne songe pas à cette nuit sans épouvante.

Appelé à la retraite en 1852, alors qu'il était capitaine de vaisseau et major général de la marine à Rochefort, M. Coudein s'était retiré dans le bourg natal, au milieu de sa famille. Sa mort y laisse des regrets unanimes, car sur l'homme de cœur il avait greffé l'homme de bien.

ROBERT BAGE

LE FABRICANT DE PAPIER ROMANCIER DE DARLEY

Robert Bage, romancier anglais, à qui Walter Scott a consacré une notice biographique et littéraire dans la grande collection en dix volumes (*Ballantyne's novelists library*), contenant les chefs-d'œuvre des romanciers espagnols, français et anglais, dont l'illustre Écossais s'était chargé d'écrire les notices, appartenait, suivant la remarque de Walter Scott, à cette classe d'auteurs qu'on ne rencontre qu'en Angleterre, cultivant avec succès les lettres et exerçant en même temps des professions regardées sur le continent comme incompatibles avec le caractère d'auteur. En France, en Allemagne, ajoute Walter Scott, Bage, fabricant de papier, et Richardson, imprimeur, employant leur papier et leurs presses à la publication de leurs ouvrages, paraîtraient des espèces de phénomènes. Sans insister sur ce que cette assertion a de trop absolu, il est certain qu'on ne cite pas parmi nous beaucoup d'exemples d'hommes ayant à la fois écrit et exercé une profession industrielle comme Bage et Ri-

chardson, et qui aient pris une place aussi élevée qu'eux entre les écrivains de profession.

Miss Catherine Hutton, fille de M. Hutton de Birmingham, antiquaire très-connu en Angleterre, avait communiqué à Walter Scott, pour le travail de sa notice sur Bage, un mémoire intéressant contenant de nombreux détails sur la vie de cet auteur, et sa correspondance avec M. Hutton. Une analogie de talent et des relations de commerce avaient lié d'une étroite amitié M. Hutton et Bage. Les extraits des lettres de celui-ci, qu'on verra plus loin, prouvent qu'au milieu de l'amertume de ses préjugés politiques, de l'embarras des affaires, et de la routine ennuyeuse de sa profession, l'auteur des *Dunes de Barham* (*Barham Downs*) avait conservé la douce gaieté de son caractère. On serait tenté de croire qu'il a tiré du brouillon de sa correspondance les traits distinctifs des hommes d'affaires qui figurent dans ses romans. — Nous laissons parler Walter Scott.

Le père de Robert Bage avait une papeterie à Darley, hameau situé sur la rivière Derwent, près de Derby. On ne parlait guère de lui que pour remarquer qu'il avait eu quatre femmes. Robert était fils de la première ; il était né à Darley le 29 février 1728. Sa mère mourut peu de temps après sa naissance, et son père quitta Darley pour aller demeurer à Derby, où Bage fut élevé dans une école ordinaire. Il y fit des progrès tels qu'il excita l'étonnement et l'admiration de tous ceux qui le connaissaient. A sept ans il savait déjà assez bien le latin. Il apprit ensuite la fabrication du papier sous la direction de son père, qui avait conservé sa papeterie de Darley.

A vingt-trois ans Robert Bage épousa une jeune personne qui avait de la beauté, du bon sens, un heureux caractère et de l'argent. Il est probable que le premier de ces avantages fut le premier oublié ; mais le bon sens et le bon caractère assurèrent le bonheur de la vie domestique de Bage ; l'argent l'aïda à établir à Elford, à quatre milles de Tamworth, une papeterie qu'il a dirigée jusqu'à la fin de sa vie.

Quoiqu'il suivit ses affaires avec beaucoup d'attention, et qu'il fabriquât le meilleur papier du canton, la direction de sa manufacture et ses occupations littéraires ne suffisaient pas à un esprit aussi étendu que celui de Robert Bage. Sa manufacture marchait seule avec la régularité d'une machine, et lui laissait un loisir qu'il employait à satisfaire sa soif de connaissances. Il apprit le français sans le secours d'un maître ; et l'usage, peut-être trop fréquent, qu'il fait de cette langue dans *la Belle Syrienne*, prouve qu'elle lui était familière. Il y avait neuf ans qu'il était marié quand il se mit à l'étude des mathématiques ; et il a probablement voulu se désigner lui-même en faisant dire à un de ses personnages, « qu'il est redevable à cette science d'une grande rectitude d'imagination, et d'un goût pour l'uniformité dans les actions ordinaires de la vie. »

Bage forma, en 1765, une société de commerce avec trois personnes ; le célèbre docteur Darwin était un des associés, et l'entreprise était une fonderie de fer. Au bout de quatorze ans, époque fixée pour la liquidation de la société, Bage se trouva en perte, à ce que l'on croit, d'une somme de quinze cents livres sterling. La raison et la philosophie du fabricant de papier auraient eu longtemps

à lutter contre un échec aussi considérable ; l'homme de lettres eut recours au consolateur éprouvé du malheur, du besoin et de la prison même : une occupation littéraire. Il composa un roman en deux volumes, qu'il vendit trente livres sterling au libraire Lowndes. En 1781, *le Mont Hennet* annonça un nouveau romancier remarquable par l'esprit, l'imagination et la gaieté, par ses opinions libérales et ses connaissances étendues. Mais, comme le dit Bage lui-même : « Un éloge exagéré est une mauvaise lettre de recommandation ; » et la vérité, qui était son idole, exige que nous reconnaissons que *le Mont Hennet* pêche souvent contre la bienséance.

Bage publia successivement *les Dunes de Barham*, en 1784, deux volumes ; *la Belle Syrienne*, en 1787, deux volumes ; *Jacques Wallace*, en 1788, trois volumes ; *l'Homme tel qu'il est*, quatre volumes, en 1792 ; et *Hermsprong ou l'Homme tel qu'il n'est pas*, en 1796, trois volumes. C'est peut-être une chose sans exemple en littérature que de six ouvrages différents, composés dans un espace de quinze années, le dernier soit incontestablement le meilleur. Plusieurs des romans de Bage ont été traduits en allemand, et publiés à Francfort.

Ceux qui ont lu la vie de Hayley, par Cowper, ne seront pas fâchés d'entendre l'auteur leur parler de lui-même, plutôt que son biographe. C'est ce qui nous engage à donner quelques extraits des lettres de Robert Bage à son ami William Hutton de Birmingham. Hutton a acheté presque tout le papier que Bage a fabriqué dans le cours de quarante années ; et, quoique les lettres de Bage fussent des lettres d'affaires, elles sont écrites dans un style qui lui était particulier. L'amitié se mêle plus ou moins aux

détails d'affaires ; car le commerce n'avait pas éteint dans l'âme de Bage ce noble sentiment.

Comme fabricant de papier, Bage dit à son ami :

28 mars 1785.

« Je te jure que je suis un des hommes du monde qui prennent le plus de précautions avec l'*accise* (impôt indirect). Dans les cas douteux, j'interprète toujours la loi contre moi-même, et si je me croyais vulnérable en quelque endroit, j'endosserais l'armure d'Achille. Je suis déjà armé de pied en cap des armes de la droiture ; mais tout cela ne signifie rien avec nos gens de l'*accise*. »

15 août 1787.

« Oh ! comme je voudrais que tu exerçasses tout ton esprit à écrire une histoire de l'*accise*, pour faire connaître l'injustice, l'inégalité, qui président aux clauses des actes du parlement, et cette éternelle tendance à opprimer les sujets. Ce serait le livre le plus utile à faire. Tu ne peux recevoir dans ton magasin que du demi-bleu, et encore au risque d'avoir des contestations avec les seigneurs de l'échiquier ; car je ne sais si j'ai bien compris certaines gens qui n'ont que bien rarement la bonne fortune de s'entendre eux-mêmes. Le papier que j'ai envoyé est au prix le plus bas que puisse le donner un fabricant pour vivre et boire de la petite bière. »

10 décembre 1788.

« Les auteurs, surtout quand ils ont acquis une certaine réputation, doivent être sincères, et dire des *choses*

muettes le bien et le mal qu'il y a à en dire. Le papier fait avec des cordes n'est pas assez épais, je l'avoue; mais pourquoi l'habiller de la tête aux pieds, comme tu l'habilles? Si j'y vois clair, il a de bonnes qualités, et j'espère que les bons habitants de Birmingham les découvriront. Mais il est trop mince! j'en suis réellement fâché; comme je ne saurais le rendre plus épais, tout ce que je puis faire, c'est de réduire le prix. Tu proposes six sous par rame! j'y consens. Si tu crois qu'il faille rabattre douze sous, rabats-les. Concilie la justice et la pitié; je t'abandonne à leur influence réunie. »

23 février 1789.

« La certitude que je ne puis donner mon papier au prix stipulé est ce qui me l'a fait fabriquer trop mince. Il faut cependant corriger ce défaut; et je le corrigerai, que tu doives changer mon prix ou non. Il vaut mieux renoncer à quelque profit que de changer un bon renom contre un mauvais. »

11 mars 1793.

« Je ne suis pas un faiseur de comptes. Je ne vois pas pourquoi je me donnerais la peine d'en faire, puisque tu peux les faire toi-même, et que surtout il est probable que tu les feras mieux à mon gré que je ne pourrais les faire. Si le papier est si fort au-dessous du poids que tu sois obligé de diminuer le prix, je supporterai avec toi la perte. Si tu en as une grande quantité, rabats un schelling par ballot; rabats-en deux. Tu es disposé, je le vois avec plaisir, à me traiter en ami. »

30 juin 1795.

« Tout est contre moi. Les ouvriers me demandent des prix que je ne puis donner ; les femmes menacent de démolir ma fabrique ; les chiffons haussent de prix à cause du fret et de l'assurance ; les officiers de l'accise saisissent mon papier ! Pourras-tu me dire si messieurs de l'accise peuvent saisir du papier qui a été laissé à la disposition du fabricant ? du papier qui a été marqué, timbré, signé par l'officier de l'accise ? du papier qui a payé le droit d'accise ? Fait-on de ces choses-là ? Faut-il que je me pendre ? »

6 juin 1799.

« Tu ne sauras t'imaginer à quel point les officiers de l'accise sont tourmentants pour la couleur. Ne voulaient-ils pas saisir une assez grande quantité de papier commun que la gelée avait blanchi ? Ils ont une antipathie décidée pour tout ce qui est plus blanc que la toile à sac. »

Bage avait effectivement eu du papier saisi par les officiers du fisc ; ce même papier lui avait été rendu ; il avait été saisi une seconde fois et rendu encore. Si sa prudence et son intégrité sont manifestes dans les extraits de ses lettres que l'on vient de lire, l'ignorance et la folie des gens de l'accise est évidente.

Nous allons donner quelques extraits qui ont un rapport moins direct avec son commerce de fabricant de papier.

« J'en jure par Junon, mon cher Guillaume, il n'existe pas au monde un homme qui désire plus d'avoir des relations avec un autre que je désire d'en avoir avec toi. Le lien qui nous unit ne saurait être rompu sans me causer une douleur égale à la torture. Tu n'es pas aussi certain d'avoir trouvé la place où Henri VII fut perdu, que tu dois l'être d'avoir trouvé Elford et un ami. »

« J'ai reçu ton pamphlet, et je ne sais pas si je ne l'ai pas lu avec plus de plaisir qu'aucun de tes autres ouvrages. Il y a de la chaleur, et les raisonnements sont justes. Souviens-toi seulement que ta satire est dirigée contre les institutions des jurés et les cours des comtés ; tu aurais dû te borner à en censurer les abus. Mais pourquoi m'adresses-tu des injures, à moi ? N'as-tu pas eu connaissance du *Mont Hennet* et des *Dunes de Barham* avant la publication de ces ouvrages ? Oui, certainement. Je crois que tu as eu également connaissance de *la Belle Syrienne*. De quoi donc m'accuses-tu ? Sois donc juste ; pourquoi me traites-tu d'incrédule ? Je crois tout ce que tu dis. J'attends avec impatience ton *Histoire de Derby*. Je suis assez hargneux pour grogner de payer trente pour cent *ad valorem* sur mes cartons, car je paye cela et plus, comme si on pouvait faire trop pour son roi et pour son pays. Mais je serai récompensé de tout cela quand ton *Histoire de Derby* paraîtra. »

« Miss Hutton a été le pacifique messager des bonnes dispositions des journalistes. Je savais qu'elle avait du goût et du jugement ; je savais encore que ses éloges iraient au delà des justes bornes ; mais je croyais aussi qu'elle ne consentirait pas à flatter sans fondement. »

« Déjeuner tranquillement, faquin ! C'est aussi ce que

je fais quand ma maison ne fume pas, que ma femme ne gronde pas, que les journaux ne me donnent pas d'humeur, que mes ouvriers ne clabaudent pas pour une augmentation de salaire. Mais il faut que je gagne mon pain en mangeant aussi peu que possible ; car milord Pitt voudra avoir tout le surplus. N'importe ; dans dix ans je ne me soucierai de rien. »

« Encore une assemblée de mes ouvriers ! Encore une augmentation de gages ! c'est la troisième. Comment tout cela finira-t-il ? William Pitt paraît recourir à une autre de ses manœuvres : l'invasion, au moment où le parlement va s'assembler, afin que, dans notre effroi, nous donnions notre argent sans crier. »

« Si tu es retourné dans le pays de Galles, et que tu ne sois pas mort d'extase, j'espère avoir bientôt de tes nouvelles. En attendant, je suis toujours, et toujours davantage, tout à toi. »

« Je crains bien que ta manière de m'envoyer des billets des uns et des autres ne m'expose à en voir revenir souvent qu'il faudra rembourser. Mais je n'ai reçu de toi que du bien ; pourquoi n'en recevrais-je pas quelque mal ? Dans ce pays, le plus beau, le plus libre, le meilleur des pays possibles, tout va de mal en pis, et pourquoi pas toi aussi ? »

« J'ai eu beau chercher dans ta dernière lettre la mauvaise humeur que tu prétends qu'il y a, je n'ai pu la découvrir. Et dis-moi, je te prie, pourquoi aurais-tu de l'humeur si tu pouvais en avoir ? Détourne ton courroux de moi, et porte-le sur les vents et les brouillards. Je crains qu'à l'avenir tu ne t'en prennes aux chiffonniers de Londres et d'Allemagne, où les prix ont augmenté, où ils

augmentent et devraient diminuer, mais ne diminueront point, parce que nous commençons le siècle par ne pas faire ce que nous devrions faire. Ce que nous ferons à la fin, c'est ce que je ne sais pas, et ce dont je ne m'embarasse pas. »

Au mois d'octobre 1800, Bage alla voir Hutton à Birmingham, où Hutton passait les heures de la journée qu'il donnait aux affaires. Miss Hutton et son père furent frappés de l'altération qu'ils remarquèrent dans les traits de Bage ; ils crurent y apercevoir des symptômes alarmants et le voir pour la dernière fois. Bage lui-même paraît avoir eu cette idée : en quittant ses amis, il pressa affectueusement la main de Samuel Hutton, petit-neveu de M. Hutton, et lui dit : « Adieu, mon cher enfant, nous nous reverrons dans le ciel. »

Il paraît cependant que, rendu chez lui, Bage se flat-
tait de revoir encore son ami dans ce monde. Deux mois plus tard, il écrivait à Hutton : « Dis à Miss Hutton que j'ai pensé à elle cent fois depuis que je ne l'ai vue ; c'est au point que je craignais d'en être amoureux. Je l'aime autant qu'un homme qui a soixante et treize ans et qui est marié doit aimer. Je pense souvent à l'aller voir, et je tâcherai de réaliser ce projet, mais pas encore. »

Au mois d'avril il pouvait à peine écrire une lettre. En juin, il était mieux, et s'occupait des affaires de sa fabrique ; mais dans une réponse à son ami, qui lui annonçait qu'il avait le dessein de lui faire une visite, il disait : « J'aurais été bien aise et fâché, mon cher Guillaume, de te voir à Tamworth. » Il mourut le 1^{er} septembre 1801.

Bage avait quitté Elford pour aller demeurer à Tam-

worth, où il passa les huit dernières années de sa vie. Sa femme lui survécut, mais mourut peu après lui. Il avait eu trois fils ; il en perdit un au moment où il approchait de la virilité. Il fut très-affecté de la perte de ce fils. L'ainé, Charles, avait établi une filature considérable de coton à Shrewsbury. Il est mort en 1822, à l'âge de soixante et dix ans. Édouard, le plus jeune de ses fils, fut placé apprenti chez un chirurgien-apothicaire à Tamworth, où il exerça ensuite sa profession. Il est mort plusieurs années avant son frère. Ils avaient tous deux hérité d'une grande partie des talents de leur père et de toute son intégrité.

Robert Bage était d'une taille au-dessous de la moyenne, mince, mais bien proportionnée. Il avait le teint blanc et coloré, des cheveux blonds et naturellement bouclés. Sa physionomie, très-expressive, avait de la douceur ; ses manières étaient polies et son âme très-ferme. Il avait une intégrité à toute épreuve et une aversion invincible pour l'imposture. L'humanité, la bienfaisance, la générosité que l'on remarque dans les caractères de ses héros, n'étaient pas étrangérés au sien, et sa vie privée en offrait continuellement la preuve. Il donnait de l'argent à des personnes qu'il n'avait jamais vues, et parce qu'il avait entendu dire qu'elles étaient dans le besoin. Il gardait ses domestiques et ses chevaux jusqu'à la dernière vieillesse ; car hommes et quadrupèdes lui étaient attachés. Sa conduite envers ses fils fut, dans leur enfance, celle d'un père tendre ; quand ils devinrent hommes, il les traita en hommes et en égaux, et encouragea en eux l'indépendance de caractère et de conduite qu'il réclamait pour lui-même.

En parlant des domestiques, Bage dit dans *la Belle Syrienne* : « Je plains ces malheureux maîtres qui par leur gravité imperturbable étouffent les émotions d'un cœur affectionné, dans la crainte qu'il ne sorte de la bouche d'un domestique des paroles familières qui choqueraient leur orgueil. »

Dans le même ouvrage il dit d'un père : « Au lieu de la verge de fer il employait l'autorité de la douce persuasion, cultivait les affections de ses enfants par un commerce continuel avec eux, et par une tendresse qui ne se démentait jamais. »

Peu importe dans quelle bouche Robert Bage met ses sentiments : ils étaient dans son cœur, il ne s'en écarta jamais, et tout ce qui l'entourait s'en ressentait.

Charles Bage, fils aîné de notre auteur, l'a comparé avec son ami Hutton, dans une lettre à miss Catherine Hutton, en date du 6 octobre 1806, qu'elle a bien voulu nous communiquer.

« Le contraste entre la vie de votre père et celle du mien est curieux. Ils avaient tous deux de grands talents ; ils étaient tous deux d'un caractère doux, sensible, bien-faisant, qui était peint dans leur physionomie. Ils étaient indignés des excès de l'orgueil et du pouvoir ; ils étaient industrieux et aimaient beaucoup la littérature. Avec toutes ces qualités, qui leur étaient communes, leur succès dans la vie a été bien différent. Mon père n'a jamais ambitionné les richesses, et n'a jamais été dans l'opulence. Les talents du vôtre étaient continuellement excités par le contact du monde ; ceux du mien étaient arrêtés par sa résidence habituelle dans le voisinage d'une petite ville dont il fuyait la société, parce qu'il n'y

trouvait pas le charme de la conversation qui convenait à un esprit aussi cultivé que le sien. Mais tel est l'empire de l'habitude que, quoique dans sa jeunesse il fût étourdi et aimât le monde, il finit par mettre son bonheur à lire, à écrire et à faire un quadrille avec des femmes, dont il paraît qu'il préféra toujours la société à celle des hommes. »

Après avoir donné au lecteur une idée de la vie et du caractère de Bage, nous allons présenter quelques observations critiques sur ses ouvrages.

L'objet que se proposait Robert Bage, dans les romans qu'il a publiés, était plutôt de tracer des caractères que de faire des histoires; plutôt de propager ses opinions philosophiques et politiques, que d'amuser le lecteur par les événements merveilleux d'une fiction, ou de l'intéresser aux malheurs de ses personnages. Il n'est pas douteux qu'un homme du caractère de Bage ne fût de bonne foi dans les opinions qu'il chercha à répandre. Il adopta la marche de Voltaire et de Diderot, qui, pour rendre plus formidables leurs attaques contre le système religieux et politique qu'ils voulaient changer, rassemblèrent toute leur artillerie dans des contes amusants. Bage a emprunté de ces romans de l'école française son style élégant, badin et ironique; et s'il ne peut être comparé à ses modèles pour l'esprit, il faut convenir que, dans plusieurs passages il a une veine d'*humour* anglaise dont Voltaire lui-même est privé.

Nous ne nous étendrons pas sur le but et la tendance de ces ouvrages. Le style de Bage indique assez qu'il avait eu une éducation de quaker; et, dans tous ses ouvrages,

ces chrétiens primitifs sont peints sous les couleurs les plus aimables. Cependant il ne s'est pas conformé aux dogmes de la secte, et il s'était jeté dans le vague du scepticisme.

Un sectaire, qui se fait infidèle par raisonnement, ne pouvait être partisan de l'Église anglicane ni des doctrines qu'elle enseigne. On doit peut-être attribuer en partie les opinions politiques de Bage aux fréquentes visites des officiers de l'accise, qui percevaient un impôt destiné à soutenir une guerre qu'il n'approuvait pas. Il était assez naturel qu'un homme qui ne voyait dans les percepteurs de l'impôt que des sangsues publiques, et dans les soldats soudoyés par cet impôt que des assassins patentés, pensât que toutes les affaires de ce monde étaient conduites par un mauvais génie. S'il avait la conscience du talent, il pouvait bien s'imaginer qu'il avait mission pour rétablir l'ordre moral. C'est une opinion très-répandue en France, et parmi nous chez les admirateurs de l'école philosophique française, que les hommes de lettres sont les hommes les plus capables de constituer des gouvernements, ou en d'autres mots, que plus aisément et mieux on fait un livre, plus on est propre à gouverner un État. Quiconque a lu les ouvrages de l'ingénieuse madame de Staël, une des femmes les plus remarquables de son époque, s'aperçoit qu'elle a cru, jusqu'au dernier moment de sa vie, qu'on devait faire les révolutions et gouverner les empires par des pamphlets lancés à propos dans le public. Une nation qui jouit depuis longtemps du bienfait de la liberté de la presse ne croit pas si généralement à l'omnipotence des talents littéraires. Elle sait que toutes les questions peuvent être

déballées sous différents points de vue, et rarement elle adopte une proposition par cela seul qu'elle a été faite et discutée par un orateur habile. Je ne pense point qu'une bonne cause ait beaucoup à redouter d'une discussion libre, et je reconnais que les romans de M. Bage sont l'œuvre d'un vrai talent, quoique je ne partage ni ses opinions religieuses, ni ses doctrines politiques. Ces ouvrages sont plus propres à confirmer dans leur manière de penser ceux qui ont des idées semblables, en leur procurant un triomphe aux dépens de leurs adversaires, qu'à convaincre ceux qui voudraient examiner avec calme. Quand on est disposé à brûler en effigie un homme que l'on croit dangereux, on s'embarrasse peu si son costume et sa ressemblance sont exagérés. Il est de même facile à un auteur de faire la caricature de ceux qu'il considère comme des ennemis, ou un portrait flatteur et d'imagination de ceux en qui il voit des amis. Quand on observe le monde avec impartialité, on est bientôt convaincu que M. Bage n'a pas saisi les traits caractéristiques qui distinguent les classes supérieure et inférieure de la société. Il est bien vrai que les diverses classes sont sujettes à des tentations qui leur sont particulières, et leur situation relative sert à faire apprécier toute la sagesse de cette prière : « Ne me donne ni les richesses ni la pauvreté. » Mais ces inclinations instinctives diffèrent de celles dont M. Bage fait les attributs particuliers des classes supérieure et inférieure. Presque tous ses grands hommes rappellent les géants des anciens romans de chevalerie, dont on pouvait deviner les mauvaises qualités par leur haute stature, et qu'il fallait combattre et couper en morceaux, parce qu'ils avaient quelques pouces de plus que

le commun des hommes. Les vices des hautes classes sont autres que ceux que Bage a peints. De nos jours les gens de qualité sont trop indifférents ou trop indolents pour avoir ces passions violentes et irrégulières qui en faisaient de petits tyrans et des oppresseurs au temps de la féodalité. Leur grand défaut est un manque d'énergie, ou, pour parler plus clairement, une apathie que troublent à peine les risques auxquels ils exposent leur fortune pour jouir d'une excitation momentanée. Dans le nombre des hommes de haut rang et de talent qui restent échoués sur les bords du « lac de l'Oisiveté » de Spenser, on en trouverait beaucoup qui n'ont besoin que d'être réveillés de cette apathie pour mériter notre estime ; et parmi ceux qui inspirent plus de mépris que de pitié, c'est une apathie égoïste qui est leur attribut dominant.

Les habitudes des classes inférieures sont loin de produire exclusivement cette abondante moisson de vertus et de générosité que les écrits de Bage nous donneraient le droit d'attendre d'elles. Il faut convenir, au contraire, qu'elles sont assez naturellement mécontentes de leur condition, trop souvent disposées à saisir les jouissances passagères que le hasard leur présente, et facilement tentées par la promesse d'améliorer leur sort, ou au moins d'étendre la sphère de leurs plaisirs aux dépens de leurs mœurs.

Quand on veut tenir la balance égale, on est porté à croire que, dans la société, la condition la plus favorable à la vertu est celle de l'homme qui n'est ni dans le besoin ni dans l'abondance ; de l'homme qui n'est pas tellement au-dessus de la nécessité de se livrer au travail qu'il puisse être blasé bientôt par la satisfaction de ses désirs,

mais qui n'est pas dans un rang assez bas pour être exaspéré par ses efforts contre l'indigence, ou captivé par les séductions auxquelles l'indigence rend difficile de résister.

Après avoir essayé de tracer cette distinction entre les vices des classes riches et ceux des classes indigentes, nous invitons le lecteur à prendre ces mots dans un sens relatif. Les hommes ne sont pas riches ou pauvres en raison de leurs moyens de fortune, mais plutôt de leurs besoins et de leurs désirs. Celui qui sait proportionner ses dépenses à son revenu, quelque modique qu'il soit, résiste aux tentations qui assiègent l'indigence; et l'homme riche, qui se fait un devoir de bien employer sa richesse, sera également à l'abri des pièges dont l'opulence est entourée.

Les fausses couleurs sous lesquelles Bage présente les diverses classes de la société ne sont pas la seule erreur que l'on remarque dans ses écrits. On y trouve une tendance dangereuse à relâcher les principes de la morale sur la question où son joug est peut-être le plus salutaire et le plus utile à la société.

Fielding, Smollet et d'autres romanciers, en feignant de ne pas blâmer avec assez de sévérité cette violation de la morale, qu'on traite trop légèrement de peccadille chez les hommes, ont peut-être eu ce tort; mais, dans quelques occasions, Bage s'est permis cette licence avec l'autre sexe; il va quelquefois jusqu'à se jouer des liens du mariage, institution sociale la plus favorable à la religion et au bon ordre, et celle qui, dans ses conséquences, établit le mieux la distinction qui sépare l'homme des vils animaux. Toute l'influence que les femmes ont dans

la société; leur droit à l'exercice de ces soins maternels qui sont notre éducation première; l'empire salutaire qu'elles exercent avec douceur pour réprimer les passions de l'homme; ce pouvoir qu'elles ont de protéger notre jeune âge, et de rendre moins triste notre vieillesse, toutes choses dépendent tellement de la pureté de leurs mœurs et du charme que la chasteté répand autour d'elles, que laisser percer un doute sur le prix de leur vertu, c'est enlever la pierre angulaire sur laquelle repose la société civile avec tous ses avantages et toutes ses consolations. On conçoit facilement que miss Ross, dans *les Dunes de Barham*, soit victime des artifices d'un séducteur dans des circonstances faites pour exciter la compassion, et nous ne poussons pas le scrupule jusqu'à dire qu'elle ne peut plus reparaître dans la société, lorsque sa conduite subséquente a pu faire oublier son erreur. Mais elle devrait s'y présenter dans l'attitude du repentir, et non comme une personne qui réclame un droit à une place dont elle n'est jamais déchue. Son déshonneur ne peut pas être aux yeux d'un mari une tache assez commune pour en faire le sujet d'une excellente plaisanterie dans une lettre à son ami. Elle doit penser à ses erreurs, non pas seulement avec repentir, mais encore avec une véritable humiliation. Les lois de la société l'exigent de celle même qui a été trompée et que l'on est porté à plaindre; il ne pourrait y avoir d'autres concessions là-dessus sans ouvrir la porte à la licence. A cette absence de principes se joignent souvent des expressions peu délicates, faute essentielle contre le goût, mais qui est à nos yeux moins condamnable que le reproche que l'on peut faire aux romans de Bage de tendre à relâcher les principes

d'une morale nécessaire au bon ordre et au bonheur de la société. Ces expressions sont un peu châtiées dans l'édition que nous publions, et s'il s'en trouve encore qui prêtent à la censure, elles trouveront leur excuse dans l'exemple des romanciers plus anciens que Bage.

Après avoir relevé cette grande erreur de Bage sous le rapport des mœurs, nous ferons aussi remarquer que ses opinions sur la conduite de l'autre sexe ne sont pas des règles plus exactes que celles qui le rendent si indulgent pour les faiblesses des femmes. Hermsprong, qu'il offre comme un modèle idéal de la perfection humaine, est un homme qui, dégagé de tout ce que les nourrices et les prêtres lui avaient enseigné, entre dans le monde sans se soumettre à aucun frein religieux ou politique, qui ne reconnaît de règles de conduite que celles qu'il s'est faites lui-même, et qui évite ou repousse toutes les tentatives dont s'entourent les passions, parce que sa raison en aperçoit toutes les conséquences funestes. Selon l'expression énergique de notre poète moral, Wordsworth, c'est « un être raisonnant qui se suffit à lui-même, un être intellectuel qui comprend toute chose. »

Mais a-t-il jamais existé un tel homme? pouvons-nous croire à cette perfection dans un être à qui la nature a donné des passions et des faiblesses; qui se trouve sans cesse exposé à des tentations, et à qui on ne donne, pour les combattre, que les armes d'une philosophie pratique? Que le lecteur s'interroge lui-même: — Ne craindrait-il pas de s'écarter des sentiers de la morale et de la vertu, s'il croyait ne devoir compte de sa conduite qu'à lui seul, et s'il n'avait d'autre autorité que la raison, ce juge si sujet à être séduit et aveuglé par les sophismes que l'es-

prit humain appelle à son secours pour justifier les passions? Que le lecteur, dis-je, s'interroge, et si sa conscience répond affirmativement, il est « *ce monstre sans défaut que le monde n'a jamais vu,* » ou il se trompe aussi grossièrement que ce bon dévot qui, rapportant toute sa conduite à une inspiration intérieure, ne croyait pas pouvoir être criminel au moment même où il commettait un crime.

Nous ne traitons pas ce sujet en théologien : la nature de notre ouvrage n'admet pas une discussion aussi grave. Mais nous rappellerons, même dans ces pages fugitives, à ceux qui croient n'avoir besoin pour guide que de la morale des philosophes, ou plutôt des sophistes modernes, que depuis longtemps on a fait en grand l'essai de leur système. Quelle que soit la supériorité des modernes dans les sciences physiques, on ne contestera pas que sans le secours des lumières de cette raison, que l'on assure de nos jours être une règle suffisante de conduite, les anciens avaient sur la morale autant de lumière que les philosophes modernes. Toutefois, en reconnaissant ce que leur système a fait pour le perfectionnement de l'espèce humaine parmi ces professeurs de morale, il y a bien peu d'hommes qui aient laissé des exemples propres à accréditer la doctrine qu'ils enseignaient. Il y a eu, à la vérité, quelques philosophes qui ont été pour leurs disciples des modèles de conduite morale. Nous ne rechercherons pas avec envie si la vanité, le désir de paraître conséquent, l'importance attachée au fondateur d'une secte, ont été le principe de leurs actions, quoique le moindre de ces motifs soit un auxiliaire puissant pour la tempérance, surtout lorsque l'âge, en calmant les passions,

en a fait une vertu plus facile. Mais les satires de Juvénal, de Pétrone, et surtout de Lucien, nous montrent assez le peu d'effet que les doctrines de Zénon, de Platon, d'Épictète, de Socrate, d'Épicure, avaient produit sur leurs disciples, et le peu d'influence que la barbe du stoïcien, les subtilités de l'académicien et les mortifications des cyniques, avaient sur les sectes dont les dénominations rappelaient les noms de ces grands philosophes. On voit que ces hommes qui affectaient le mépris des plaisirs des sens avaient tous les vices du siècle le plus corrompu, et y ajoutaient l'hypocrisie de prétendre suivre, pour règle de conduite, les lois de la véritable sagesse et de la raison.

Si, dans les temps modernes, ceux qui ne reconnaissent de règle que la philosophie ne se sont pas livrés aux mêmes dérèglements, c'est parce que les principes de religion qu'ils affectent de mépriser ont inculqué dans les esprits un sentiment moral, inconnu avant la propagation du christianisme. Depuis que la religion chrétienne est devenue celle de l'Europe, ce sentiment moral est presque inné dans la société européenne, et les novateurs ne peuvent en méconnaître l'influence : ils sont donc réduits à prétendre que la raison peut obtenir les mêmes résultats que les doctrines annoncées du haut de la chaire chrétienne, et pratiquées par les fidèles.

Enfin, pour opposer une autorité du même genre à une autre, nous engageons le lecteur à comparer le caractère du philosophe Square, de *Tom Jones*, avec celui des philosophes de Bage, et à examiner sérieusement si un système de morale, qui laisserait l'homme juge suprême et unique de ses actions, est bien propre à

former un caractère noble, éclairé, généreux, et capable d'exercer sur les autres une grande influence par son énergie et des exemples continuels de vertu ; ou s'il n'est pas plus vraisemblable que cet homme, abandonné à sa raison, accommodant sa morale à ses penchants et à ses convenances, ne sera qu'un égoïste, un sophiste hypocrite, qui, ayant toujours le mot de morale à la bouche, trouvera perpétuellement des prétextes pour se livrer à toutes les tentations que son intérêt et ses passions lui conseilleront de satisfaire.

Loin de nous la pensée de vouloir insinuer que les fausses notions de Bage l'aient égaré dans sa conduite. Ce que nous connaissons de sa vie privée indique tout le contraire. Son style, ainsi que nous l'avons déjà dit, nous fait penser qu'il appartenait à la secte morale et bienfaisante des quakers ; et si leurs doctrines l'ont conduit à des opinions erronées, il n'a pu y puiser rien de favorable au relâchement des mœurs. Dans ses romans, les quakers sont toujours représentés sous des couleurs aimables ; le caractère d'Arnold, et celui surtout de miss Carlile, sont des peintures admirables de l'alliance du talent et même de l'esprit aux sentiments et aux manières particulières de cette secte intéressante, qui se rapproche des institutions primitives de la foi.

Si Bage était lui-même sans vices, ses principes n'en sont pas moins propres à favoriser le vice dans la société. Des hommes d'un caractère plus hardi que le sien en pourraient abuser pour agir autrement que lui, et ce danger nous imposait le devoir de montrer qu'ils ne sont fondés que sur des sophismes.

Les ouvrages de Bage, abstraction faite de cette ten-

dance pernicieuse, sont incontestablement d'un grand mérite. Ils sont amusants et instructifs. Son unique but est de développer le caractère de l'homme, et il faut avouer qu'il en avait trouvé la clef. La partie narrative de ses romans est rarement bien intéressante; c'est la conduite des personnages, comme êtres pensants et parlants, qui captive notre intérêt; et, contre l'ordinaire, le lecteur n'est presque jamais tenté de passer les dialogues pour arriver plus vite au récit des événements. Les conversions subites et invraisemblables n'embarrassent nullement Bage. Sir George Osmond passe tout d'un coup de l'égoïsme et de l'avarice à la générosité et à la libéralité, parce que la vertu lui paraît aimable dans son frère et dans ses amis.

Bage ne connaît pas bien cette espèce de caractère formé par les professions ou la *nationalité*. Ses marins n'ont rien de piquant; ses Irlandais sont une charge de ceux que l'on voit sur la scène; ses Écossais sont une mauvaise caricature, et il leur fait parler un langage que l'on n'a pas parlé depuis la tour de Babel. Le talent de Bage consiste surtout à analyser les opérations secrètes d'une intelligence supérieure, comme celle de Paracelsus Holman; et ce mérite est grand, si l'on considère combien il est plus difficile de saisir la variété de caractère que produit l'habitude de ce travail métaphysique, que de peindre ceux qui reçoivent leur empreinte des mœurs et des usages du pays où ils se développent.

Il règne dans les romans de Bage un ton de légèreté et de gaieté agréable, et lors même que vous êtes tenté d'en vouloir à l'auteur de chercher à faire prévaloir la mauvaise raison sur la bonne, la facilité et l'*humour* de

son style vous réconcilient avec lui. Nous ne croyons pas qu'on doive s'abstenir de lire les ouvrages d'un romancier aussi distingué, parce qu'ils contiennent des erreurs philosophiques. Nous avons tâché de les faire remarquer; et, comme nous sommes loin de penser que c'est dans des livres de cette nature que les jeunes gens inconsidérés puisent leurs opinions sur des sujets graves, nous les recommandons aux oisifs, dans la persuasion qu'ils n'oublieront pas qu'une bonne plaisanterie n'est pas un argument : un romancier, semblable au maître d'un théâtre de marionnettes, dispose son drame à sa fantaisie; et, soit que le diable s'envole en emportant Polichinelle, ou que Polichinelle étrangle le diable, cela ne prouve rien en faveur de la force comparative de l'un ou l'autre des personnages; cette force ne dépend que des caprices de celui qui fait mouvoir les ressorts secrets.

SAMUEL RICHARDSON

Une dame dont le nom sera cher longtemps aux amis de la littérature, mistress Barbauld, a déjà écrit avec esprit et avec une élégante simplicité la vie de Richardson, qui fut excellent homme autant qu'écrivain ingénieux. Les principales circonstances de notre notice sont, comme on doit le présumer, extraits de cet ouvrage, auquel nous ne pourrions rien ajouter d'important, et qu'on trouve en tête de la correspondance de Richardson, publiée en 1804, par Philips, en six volumes.

Samuel RICHARDSON naquit dans le comté de Derby, en 1689. Son grand-père avait eu plusieurs fils : sa famille appartenait à la classe moyenne de la société ; et sa fortune avait été tellement réduite que ses enfants furent élevés pour être artisans. La mère de Richardson descendait aussi de parents honnêtes ; mais la mort de son père et de sa mère, qui ne survécurent l'un à l'autre qu'une demi-heure dans la peste qui désola l'Angleterre en 1663, l'avait laissée orpheline dans un très-bas âge : on ne dit point quel était son nom. Le père de Samuel était menuisier, et avait été employé en cette qualité par le malheu-

reux duc de Monmouth. Craignant peut-être le même sort que Collège, son compagnon, et bien connu dans ce temps-là sous le nom du menuisier protestant, il se retira à Shrewsbury.

Ayant essayé des pertes considérables dans son état, Richardson le père ne put donner à son fils Samuel qu'une éducation très-ordinaire ; et Samuel, qui devait parvenir à un rang si éminent dans la littérature anglaise, ne connaissait d'autre langue que la sienne. Malgré ces désavantages même, le jeune Richardson se livra de très-bonne heure avec une propension singulière au genre de talent qui devait rendre son nom immortel. Nous allons transcrire ses propres expressions, car on ne peut rien y changer.

« Je me ressouviens que l'on me remarquait dès mon jeune âge comme doué d'invention. Je n'aimais point à jouer comme les autres écoliers ; mes camarades m'appelaient *le Sérieux* et *M. Gravité* : cinq d'entre eux se plaisaient particulièrement à sortir seuls avec moi, soit pour faire une promenade, soit pour me mener chez leurs pères ou pour venir chez le mien, et se faire conter mes histoires, comme ils disaient. Je leur en contais quelques-unes de vraies que j'avais lues ; je leur en disais d'autres que j'inventais, qu'ils aimaient beaucoup, et qui souvent les touchaient. L'un d'eux entre autres, je me rappelle, voulait que j'écrivisse une histoire, c'est ainsi qu'il l'appelait, sur le modèle de *Tommy Pots*¹ : j'ai oublié maintenant ce que c'était ; je me souviens seulement que le héros était un domestique à qui une jeune et belle demoi-

1. Conte d'enfant du genre de ceux de la *Bibliothèque bleue*.

selle donnait la préférence (à cause de son bon naturel) sur un jeune lord qui était un libertin. Toutes mes histoires, je suis fier de le dire, avaient une excellente morale. »

Mais Richardson trouva dans l'autre sexe un auditoire dont l'âme avait encore plus d'affinité avec son jeune talent. Une vieille dame, il est vrai, paraît avoir reçu assez mal une lettre d'avis amical, dans laquelle le futur moraliste faisait contraster les prétentions de ladite dame à la piété avec le plaisir qu'elle trouvait à médire des gens en leur absence ; mais il était bien accueilli des jeunes personnes sentimentales.

« Timide et réservé, dit-il, j'étais recherché par toutes les jeunes personnes de goût dans le voisinage et qui avaient quelque instruction. Cinq à six de ces jeunes demoiselles, quand elles se réunissaient pour coudre, qu'elles avaient un livre qui leur plaisait et qu'elles croyaient devoir me plaire aussi, *m'empruntaient* pour leur en faire la lecture : leurs mères y assistaient quelquefois ; et les mères et les filles goûtaient fort les remarques qu'elles m'excitaient à faire. Je n'avais que treize ans, lorsque trois de ces jeunes demoiselles, ayant une haute opinion de ma taciturnité, me révélèrent, à l'insu les unes des autres, leurs secrets amoureux, pour m'engager à leur donner des copies de lettres ou à corriger les réponses aux lettres de leurs amants ; aucune d'elles n'a jamais su que j'étais le secrétaire des autres. On me chargeait de gronder, de rebuter même quand on se fâchait, quand on avait été offensée, ou qu'on se plaignait, au moment même où le cœur de celle qui voulait gronder ou rebuter se montrait à moi plein d'estime et

d'affection, et que, craignant d'être prise au mot, on me disait d'adoucir ce terme-ci, de changer ce mot-là. Une de ces jeunes personnes, enchantée de l'ardeur de son amant, de ses serments d'un amour éternel, et à qui je demandais ce qu'il fallait écrire, me dit : — Je ne saurais trop vous le dire ; mais (le cœur sur les lèvres) vous ne pouvez lui écrire avec trop de douceur. Toute sa crainte était de s'exposer à encourir le dédain par sa bonté. »

Le père de Richardson avait eu l'ambition de faire de son fils un ecclésiastique ; mais sa fortune ne lui permettant pas de lui donner l'éducation qu'exige ce ministère, Samuel fut destiné à une profession liée de près à la littérature, et il fut mis en apprentissage, en 1706, chez M. Wilde, imprimeur. Industriel, intelligent, réglé dans ses habitudes, attentif à ses devoirs, dont aucune passion ne le détournait, Richardson fit des progrès rapides dans la profession d'imprimeur.

« Je fis mes sept années d'apprentissage, dit-il, sous un maître qui m'enviait toutes les heures qui ne tournaient point à son profit, les moments même de loisir et de récréation que mes camarades, moins dociles, le *forçaient* de leur accorder, et dont les apprentis jouissaient chez les autres maîtres. Je prenais sur mes heures de repos le temps que j'employais à lire pour cultiver mon esprit ; et j'entretenais une correspondance avec un *gentleman* très-riche, d'un état bien au-dessus du mien, et qui, s'il eût vécu, avait l'intention de faire beaucoup pour moi : voilà les seules occasions que j'eusse de profiter de mes dispositions naturelles. Un petit incident que je puis faire connaître, c'est que j'avais soin d'acheter ma

chandelle, afin que mon maître, qui m'appelait la colonne de sa maison, ne pût se plaindre de la moindre chose ; je ne me fatiguais pas en veillant trop tard, afin que mes occupations de la journée n'en souffrissent pas. »

La correspondance entre Richardson et le gentleman qui avait si judicieusement choisi l'objet de son patronage était volumineuse ; mais, à la mort prématurée de cet ami, elle fut, d'après ses intentions, livrée aux flammes.

Richardson passa encore plusieurs années dans les obscures occupations de l'imprimerie, avant de prendre ses lettres de citoyen de Londres et de s'établir maître imprimeur. On découvrit bientôt ses talents pour la littérature, et il écrivit, pour rendre service aux libraires, des préfaces, des épîtres dédicatoires, et autres articles du même genre pour les ouvrages qu'il imprimait pour eux. Il imprima plusieurs des journaux périodiques recherchés à cette époque, et M. Onslow, orateur de la Chambre des communes, obtint pour lui l'impression lucrative des journaux de la Chambre ; quoique Richardson ait eu à se plaindre de quelques retards dans les paiements, il dut retirer de grands avantages de cette entreprise.

Ponctuel à remplir ses engagements, surveillant soigneusement ses affaires, Richardson se trouva sur le chemin de la fortune, et jouit de la considération qui l'accompagne. En 1754, il fut élu maître de la corporation des stationers¹ ; en 1760, il acheta une moitié de la pa-

1. *Stationers*, marchands papetiers, qui font aussi en petit le commerce de la librairie.

tente d'imprimeur du roi, et par là augmenta considérablement son revenu. Il était fort à son aise, et, indépendamment de sa maison dans *Salisbury Court*, il prit une maison de campagne, d'abord à North-End, près de Hammersmith, et ensuite à Parsons-Green.

Richardson a été marié deux fois : d'abord à Allington Wilde, fille de l'imprimeur chez lequel il avait fait son apprentissage, et ensuite, en 1731, à la sœur de James Leake, libraire : cette seconde femme survécut à son mari. Il fait un tableau touchant des malheurs de famille qu'il éprouva dans une lettre à lady Bradshaigh.

« Je vous ai dit, madame, que j'ai été marié deux fois ; et j'ai été heureux dans ces deux mariages ; vous le croirez quant au premier, lorsque je vous dirai que je chéris encore la mémoire de la femme que j'ai perdue ; quant au second, lorsque je vous assurerai que je puis la chérir sans rien diminuer du mérite de ma femme actuelle, et sans qu'elle s'en plaigne, car elle en parle en toute occasion avec autant d'affection et d'estime que moi-même.

« J'ai eu de ma première femme cinq fils et une fille ; quelques-uns eussent été d'aimables petits babillards ; ils avaient l'air de jouir d'une bonne santé, avaient une figure animée et annonçaient de l'esprit. La mort de l'un d'eux a, je crois, accéléré celle de sa mère, qui n'a jamais pu se consoler de l'avoir perdu. J'ai eu de ma femme actuelle cinq filles et un fils ; ce fils, qui donnait de grandes espérances, est mort ; j'ai perdu une fille ; il m'en reste quatre qui sont d'excellentes filles, et leur mère est tendre et d'un très-bon exemple pour elles.

« Ainsi, j'ai perdu six fils (tous mes fils) et deux

filles, dont je ne me suis séparé, pour répondre à votre question, qu'avec le plus grand regret. J'ai été aussi privé de parents très-proches et qui m'étaient bien chers; ces pertes m'ont profondément affligé. Je suis, je puis le dire, très-sensible aux impressions de cette nature. J'ai perdu un père, un père honnête, un bon père, par accident : il se cassa la cuisse en faisant un effort pour ne pas tomber après avoir glissé en traversant sa cour. J'ai longtemps pleuré mon père, que je n'ai point quitté dans sa dernière maladie. J'ai perdu hors d'Angleterre deux frères que j'aimais tendrement. Un ami, plus précieux que beaucoup de frères, m'a été enlevé. Enfin onze morts m'ont affligé dans le cours de deux années! Mes nerfs furent si affectés par ces coups redoublés, que j'ai été obligé, après avoir consulté bien des médecins et essayé de tous les remèdes, de me mettre à un régime, non comme moyen de guérison, mais comme palliatif. Depuis sept ans je m'abstiens de vin, de viande et de poisson : en ce moment je suis en deuil d'une sœur, dont je n'aurais jamais voulu me séparer si cela eût dépendu de moi. Après tant de malheurs, ne me permettez-vous pas, madame, de rappeler à un monde frivole, plongé dans les plaisirs, ce que c'est que cette vie à laquelle on attache tant de prix, et d'engager mes semblables à s'armer contre ses vicissitudes? »

Mais cet aimable et excellent homme, malgré tant de pertes dans sa famille, n'était pas privé de tous les objets sur lesquels ses affections pouvaient s'exercer. Quatre filles lui restaient pour remplir les devoirs que l'âme sensible de leur père lui rendait si chers. Mary épousa, du vivant de son père, M. Ditcher, chirurgien estimé à

Bath. Martha, qui avait été le principal secrétaire de son père, épousa après sa mort Edward Bridgen; et Sarah épousa M. Crowther, chirurgien dans Boswell-Court. Anne, d'un caractère aimable, mais dont la santé délicate avait souvent alarmé ses parents, survécut à toutes ses sœurs et à sa mère. Un neveu de Richardson lui rendit dans ses dernières années les soins d'un fils tendre, et l'aida à conduire ses affaires. Ici se termine tout ce qu'il est nécessaire de dire sur la famille et la postérité de cet auteur célèbre.

La vie privée de Richardson n'offre rien qui puisse exiger de longs détails. Nous avons parlé des occasions successives qui, prudemment et habilement saisies, l'élevèrent au premier rang dans une profession très-estimable. Toujours très-laborieux, il ne se livra à aucune spéculation, et ne se hâta point de vouloir jouir de la fortune qui lui souriait. Son industrie lui procura l'indépendance et enfin la richesse. Cette fortune, acquise légitimement, fut administrée avec prudence, et dépensée libéralement. Maître bon et généreux, il savait encourager ses ouvriers à persévérer dans cette assiduité de travail à laquelle il devait d'avoir fait sa fortune : on dit qu'il avait coutume de cacher un petit écu parmi les caractères pour récompenser le compositeur qui arriverait le premier le matin à l'imprimerie. Sa judicieuse hospitalité ne connaissait point de bornes. Un de ses correspondants le peint assis à sa porte comme un vieux patriarche, invitant tous ceux qui passaient à entrer pour se rafraîchir, « et cela, dit mistress Barbauld, soit qu'ils apportassent avec eux de quoi amuser leur hôte, soit qu'ils eussent besoin de son attention ou de celle de sa famille. »

Il était généreux, bienveillant envers les auteurs indigents, classe d'hommes avec laquelle sa profession le mettait en contact : il vint plus d'une fois au secours du docteur Johnson, lorsque celui-ci était pauvre, et l'aida à se faire connaître. Les révolutions de sa vie domestique, quand on a déjà parlé des pertes qu'il éprouva dans sa famille, se bornent à deux grands événements. Il changea sa maison de campagne à North-End, où, comme tous les gens riches de la cité, il allait souvent, pour en prendre une à Parsons-Green, et il transporta son imprimerie d'un côté de Salisbury-Court à l'autre : il se plaint quelque part que mistress Richardson n'approuvait pas ce dernier changement. Si on examine de plus près la vie privée de Richardson (et qui n'aime pas à connaître les plus petits détails relatifs à un homme d'un si beau génie?), on trouve tant à louer et si peu à censurer, que l'on croit lire l'analyse d'un de ces aimables caractères qu'il a tracés dans ses ouvrages. L'amour de l'espèce humaine, le désir de faire des heureux, ou d'être le témoin de leur bonheur, un calme que ne troublèrent jamais les passions; des plaisirs bornés à une conversation élégante, à une hospitalité sans bornes, et à un échange continuel de tout ce qu'il y a de douceur dans le commerce de la vie, voilà ce qui caractérise sa bonté et sa simplicité naturelles. Il aimait les enfants, et avait l'art de s'en faire aimer; car à cet égard les enfants ont la sagacité du chien; on ne les trompe point par des attentions qui ne sont pas sincères.

Une dame qui, dans son enfance, était souvent à la campagne chez Richardson, fait un tableau parfait de la manière de vivre de cette famille vertueuse, et de l'ordre

qui régnait dans la maison. Il y avait dans les récits de Richardson un charme qui captivait toute son attention, et un soir qu'elle le priaît de prolonger un peu plus longtemps la veillée, elle se rappelle la bonté avec laquelle il accueillit sa pétition, et se rendit garant qu'elle n'aurait pas besoin de la servante pour la coucher et éteindre la chandelle. Tout insignifiants que puissent paraître ces souvenirs, ils prouvent que l'auteur de *Clarisse* était dans son intérieur cet homme doux et bon que nous aimons à nous figurer en pensant à lui.

Le défaut dominant de Richardson paraît avoir été la vanité. Cette vanité devait naturellement être excitée par la réputation dont il jouissait en Angleterre et chez l'étranger, et par l'admiration continuelle du cercle dans lequel il vivait. La vanité est une faiblesse qui s'enracine facilement dans l'esprit de tout homme qui a été loué aussi généralement que Richardson, mais il nourrit et laissa fortifier ce penchant qu'un homme d'un caractère plus ferme aurait combattu et surmonté. La coupe de Circé changeait les hommes en bêtes; la coupe de la louange, vidée à longs traits et avidement, manque rarement de rendre le sage fou jusqu'à un certain point. Il semble que le défaut de fermeté dans le caractère de Richardson, joint à la sensibilité naturelle de son cœur, lui fit préférer la société des femmes, qui, par la vivacité de leurs sentiments et leur désir naturel de plaire, admirent toujours, ou plutôt idolâtrèrent le génie et le flattent volontiers. Richardson voyait tous les jours des personnes de ce sexe, conversait tous les jours avec elles, ou leur écrivait; or ses ouvrages étaient, à ce qu'il paraît, le sujet inépuisable de ses conversations et de sa correspondance.

Le docteur Johnson, d'un orgueil plus élevé, ne pouvait lui pardonner une si puérile vanité; voilà sans doute le motif du jugement de ce redoutable critique, rapporté par Boswell. Après avoir rendu à Richardson le tribut d'éloges qu'il ne pouvait refuser à son talent, Johnson ajoute: « L'étude continuelle de Richardson était d'éviter de petits inconvénients, et de se procurer de petits plaisirs; tel était son désir de primer, qu'il avait soin d'être toujours entouré de femmes qui l'écoutaient sans oser contredire ses opinions, et il portait si loin la manie de paraître distingué partout et toujours, qu'il était dans l'usage de donner des étrennes considérables aux gens du président de la Chambre des communes Onslow, afin qu'ils le traitassent avec respect. »

Boswell raconte une anecdote qui tend à confirmer le jugement de Johnson, et qu'il tenait d'une dame présente à la conversation citée par lui.

Un gentleman, revenant de Paris, se trouva chez Richardson à sa maison de campagne à North-End, où il y avait une société nombreuse, et crut faire plaisir au maître de la maison en lui disant qu'il avait vu sa *Clarisse* sur la table du frère du roi. Richardson, remarquant qu'une partie de la compagnie causait à part, affecta de n'avoir pas entendu, et profita du premier moment de silence général pour dire au gentleman: « Je crois, Monsieur, que vous disiez quelque chose sur.... » Il s'arrêta dans l'espérance que le conteur allait recommencer; mais celui-ci déçut son attente, et répondit: « Oh! rien qui vaille la peine d'être répété! »

Le fait est que Richardson, naturellement réservé et d'une constitution nerveuse, ayant reçu une éducation

fort ordinaire, ne se souciait point de rencontrer les esprits âpres de son temps, dont la critique pouvait être trop sévère. Il paraît qu'il était réservé même en présence de Johnson, qui lui avait des obligations; et, quoique ce tout-puissant Aristarque assurât dans son langage d'une franchise parfois triviale qu'il avait le talent *de le faire regimber* et de l'animer, de tous les auteurs célèbres de cette époque le docteur Young est le seul avec lequel Richardson ait été lié, et qui ait entretenu avec lui une correspondance suivie presque jusqu'à sa mort. Aaron Hill, qui entreprit patriotiquement de lui faire boire des vins de manufacture anglaise¹, et M. Edwards, auteur du *Code de critique*, quoique tous deux hommes de mérite, ne peuvent être cités comme faisant exception.

La société de Richardson se bornait à un petit cercle de personnes aimables et de talent, qu'on pourrait comparer à des astres qui se contentaient de faire leurs révolutions dans des sphères inférieures autour de l'auteur de *Clarisse*, auquel ils ne disputaient point la position centrale. Les familles de Highmore et de Duncombe ont produit plus d'un individu de cette classe; et, indépendamment de mistress Donellan, des miss Fielding, que Richardson aimait malgré les torts de leurs frères envers lui, il y avait une miss Mulso, une miss Westcombe et d'autres dames, remplies de vénération pour leur bon instituteur, qui leur avait permis de l'appeler leur père adoptif. Lorsque Richardson composa *Clarisse* et *sir Charles Grandison*, il lisait une partie de son travail tous les matins à quel-

1. On appelle en Angleterre *vins de manufacture anglaise* les vins de groseilles, de fleur de sureau, etc., qui se font en Angleterre.

ques-unes de ses favorites, et recevait, comme on le supposera facilement, un ample tribut de louanges dans ce cercle choisi, qui se permettait peu de critiques. Miss Highmore, qui avait hérité de son père son goût de la peinture, a fait un dessin d'une de ces matinées, dans lequel Richardson, en robe de chambre et en bonnet de nuit, lit à ce petit groupe le manuscrit de *sir Charles Grandison*.

Tout cela était fort aimable, mais tenait peut-être à un *goût féminin* de flatteries et d'applaudissements ; et nous sommes forcés de reconnaître que notre auteur ne dédaignait pas l'encens offert par des mains moins pures que celles de sa société habituelle. Nous ne nous arrêterons point à Lætitia Pilkington, qui, sans doute, dut à ses besoins plutôt qu'à ses louanges exagérées les bontés de Richardson, malgré l'infamie attachée à son nom. Mais nous sommes scandalisés de voir le vieux Cibber ¹, ce vétéran d'iniquités, admis dans la société du vertueux Richardson, et ce barbon libertin se rendre agréable à l'auteur de *sir Charles Grandison* par des plaisanteries vulgaires, comme celles que nous ne pouvons nous dispenser de transcrire :

« Je viens d'achever la lecture des feuilles que vous m'avez confiées : je n'ai jamais eu de plus forte preuve de votre malice, pouvez-vous bien me tenir ainsi le bec dans l'eau jusqu'à ce que je vous revoie : par Dieu ! je suis

1. Si Walter Scott parle ici tout à fait sérieusement, il nous semble qu'il traite avec un peu de sévérité l'auteur-comédien que Pope a fait figurer assez injustement dans la *Dunciade*. Cibber, il est vrai, avait vécu avec les courtisans licencieux de Charles II, et conservait la tradition de leurs mœurs, comme le prouvent ses comédies.

bien impatient de savoir ce qu'elle est devenue. Quoi, vous! je ne sais comment vous appeler! Ah! ah, vous pouvez rire tant qu'il vous plaira: comment osez-vous me regarder en face, si votre héroïne n'ose plus se montrer? Dans quel infâme et infernal état vous l'avez plongée! pour l'amour de Dieu, envoyez-moi la suite, ou je ne sais que dire! »

Un autre passage de la lettre de ce *vieux vaurien* est un échantillon de la plaisanterie de bon ton d'un libertin de théâtre, s'adressant à l'auteur le plus sentimental du temps, et lui parlant du caractère le plus parfait qu'il ait tracé, et pour lequel il avait une prédilection marquée. « Le délicieux repas que j'ai fait de miss Byron, dimanche dernier, m'a donné de l'appétit, et j'en voudrais une autre tranche avant que le public ait la pièce entière. Si vous le trouvez bon, nous irons, mistress Brown et moi, demain à cinq heures, pignocher un morceau de miss Byron; mais nous vous prions d'engager mistress Richardson et toute votre famille à en prendre leur part. »

L'amour de la louange, quand on s'y livre sans réflexion, habitue un auteur à savourer les applaudissements d'hommes méprisables, et à les préférer à la censure des hommes sages; mais, ce qui est moins pardonnable, elle les entraîne à envier aux autres la faveur dont ils jouissent dans l'opinion du public. Richardson avait un trop grand fonds de bonté et d'honnêteté pour laisser l'envie s'enraciner dans son cœur; cependant un sentiment présomptueux de son importance l'a rendu injuste envers les autres. Il était trop disposé à mal penser des auteurs auxquels on peut reprocher avec justice de n'avoir pas toujours observé, dans leurs ouvrages, les règles des conve-

nances et de la délicatesse. Il fait dans sa correspondance un tableau de la jeunesse du docteur Swift très-injurieux à la réputation morale de ce grand écrivain, et que le docteur Barrett est parvenu à démontrer n'être qu'une calomnie. Richardson a aussi dénoncé avec une sévérité presque sans exemple le manque de décence que l'on peut reprocher à *Tristram Shandy*, sans payer au génie de l'auteur le tribut d'éloges qui, dans tous les cas, lui était dû. Richardson s'est réuni à Aaron Hill pour répéter l'éternel refrain, que Pope avait trop écrit.

Enfin, si une insulte gratuite de Fielding justifie en quelque sorte l'éloignement que Richardson avait pour l'auteur de *Tom Jones*, il le manifeste trop souvent, quoiqu'il prenne la précaution de l'attribuer à un sentiment de charité et de candeur ; et l'on est tenté de soupçonner que le succès de *Tom Jones* entraînait pour le moins autant que l'immoralité prétendue de ce roman dans l'opinion défavorable que Richardson exprime si souvent de Fielding. Il eût été plus généreux de réfléchir que, tandis qu'il était en sûreté dans le port, ou poussé par le vent favorable des applaudissements publics, son rival avait à lutter contre le courant et l'orage¹. Mais nous avons fait dans la vie de Fielding des remarques qui nous dispensent de nous étendre davantage sur ce sujet. De tous les tableaux de la vie des hommes de lettres, celui qui nous montre deux écrivains d'un talent

1. Telle n'a pas été la conduite de sir Walter Scott envers son rival de gloire lord Byron. Sans partager ses arguments en morale et en politique, il a su rendre hommage loyalement, même à l'odyssée satirique de don Juan, au lieu de se joindre aux détracteurs hypocrites du grand poète.

supérieur occupés à se déprécier l'un et l'autre est le plus humiliant pour la nature humaine, et le plus pénible à contempler pour tout lecteur honnête et éclairé. Il paraît du reste que Fielding est le seul écrivain contre lequel Richardson ait nourri de l'inimitié. Mais on regrette que dans sa correspondance on ne trouve rien qui annonce de l'attachement ou de l'admiration pour le génie de ses contemporains.

On serait tenté de penser que l'envie seule peut s'arrêter si longtemps sur cette tache singulière d'un caractère aussi aimable et aussi pur. Mais il n'est pas inutile de faire apercevoir que la soif de la louange et un sentiment d'émulation littéraire, faiblesses bien pardonnables en elles-mêmes, et si naturelles aux tempéraments poétiques, ont des conséquences préjudiciables à la réputation méritée de l'auteur le plus ingénieux et de l'homme le plus estimable, comme un insecte corrompt le baume le plus précieux. Les auteurs, surtout ceux qui cultivent la littérature légère, doivent bien se pénétrer de cette grande vérité : que leur art est exposé à la censure, *non est tanti*; et que, par cette raison, ils doivent éviter, comme la cour d'Alcine, cette espèce de société qui forme autour d'un écrivain de quelque réputation une atmosphère de complaisance, de condescendance et de flatterie.

En terminant ces observations, nous ne pouvons omettre de dire que la correspondance de Richardson avec une de ses admiratrices les plus enthousiastes, et la plus distinguée par ses talents, commença et continua pendant quelque temps d'une manière qui aurait pu former un incident agréable dans un de ses romans; cette dame était lady Bradshaigh, épouse de sir Roger Brads-

haigh, de Haigh, dans le comté de Lancastre. Les grands talents de cette dame et son goût passionné pour la littérature eurent à combattre les préjugés qui, dans ce temps-là, flétrissaient d'une sorte de ridicule la femme qui, épouse d'un homme du grand monde, riche et considéré dans sa province, aurait eu un commerce épistolaire avec un auteur de profession. Pour satisfaire le désir très-vif qu'elle avait d'entrer en correspondance avec un écrivain aussi distingué que Richardson, lady Bradshaigh eut recours à l'expédient romanesque de lui écrire sous un nom supposé, et avec toutes les précautions que l'on prend pour des desseins moins honnêtes.

Richardson et son inconnue s'écrivirent très-souvent et finirent par désirer de part et d'autre de se connaître personnellement. L'auteur fut prié de se promener dans le parc de Saint-James, à une heure fixée, et d'envoyer le signalement exact de sa personne, afin que sa belle correspondante, gardant toujours l'incognito, pût le distinguer de la foule des passants vulgaires. Le portrait suivant a toute l'exactitude avec laquelle l'auteur décrivait les dehors de ses personnages imaginaires : il est en même temps précieux en ce qu'il nous fait connaître un homme de génie, dont le talent d'observer la vie du monde et les mœurs se trouvent joint à des habitudes d'une vie timide et retirée.

« Je traverse le parc une ou deux fois la semaine pour aller à ma petite solitude ; mais j'y serai pendant une semaine tous les jours trois ou quatre heures, à vos ordres, jusqu'à ce que vous me disiez que vous avez vu une personne qui ressemble au signalement suivant : — Petit, plutôt gras que maigre, malgré ses infirmités ;

taille de cinq pieds cinq pouces environ ; perruque blonde ; habit de drap de couleur claire, tout le reste noir ; le plus souvent une main dans sa veste ; dans l'autre une canne sur laquelle il s'appuie sous les basques de son habit, afin qu'elle lui serve de soutien presque invisible quand il a des tremblements et des étourdissements auxquels il est sujet, mais Dieu merci, moins qu'autrefois ; regardant droit devant lui, à ce qu'imaginent les passants, mais observant tout ce qui s'agite à droite et à gauche, sans remuer la tête, et se tournant rarement ; teint brun-clair ; il a encore toutes ses dents ; visage assez doux, les joues un peu rouges ; paraissant quelquefois avoir à peu près soixante-cinq ans, quelquefois beaucoup moins ; un pas régulier et gagnant du terrain sans se presser ; yeux gris, trop souvent obscurcis par des vertiges, rarement vifs, mais très-vifs si l'espérance de voir une dame qu'il aime et qu'il honore se réalise ; le regard toujours fixé sur les dames ; si elles ont de grands paniers sous leur jupon, il prend un air fier et dédaigneux, afin qu'on le prenne pour un sage, et peut-être n'en paraît-il que plus simple ; quand il se trouve près d'une dame, jamais son œil ne se fixe d'abord sur son visage, mais c'est sur ses pieds ; et de là il le relève, assez vite pour un œil qui n'est pas vif ; on croirait (si l'on pensait qu'il valût la peine qu'on le remarquât) que, d'après l'air de la dame et son visage (qu'il regarde le dernier), on croirait, dis-je, qu'il juge intérieurement qu'elle est comme ceci, ou comme cela ; puis il passe au premier objet qu'il rencontre, se retournant alors seulement, s'il a été frappé en bien ou en mal, comme s'il voulait voir si la dame paraît être plus ou moins bien sous un jour ou sous l'autre. Le

signalement est-il assez distinct, si vous êtes déterminée à conserver tous les avantages que vous avez? Et pensez-vous, madame, que vous puissiez faire quelque chose de cette figure bizarre, grotesque? quelque chose qui excite votre gaieté plutôt que de l'arrêter? J'ai la présomption de dire (et permettez-le-moi) que vous aimeriez mieux voir cette figure qu'aucune de celles que vous ayez jamais vues, quand vous vous apercevriez que vous êtes plus grave que vous ne voudriez l'être. »

Lady Bradshaigh, comme toutes les femmes en semblables occasions, ne put résister à l'envie d'exercer une petite tyrannie capricieuse. On ne fit point attention d'abord aux promenades de Richardson dans le parc. Les deux correspondants semblèrent se plaire à y mettre de la coquetterie, mais ils étaient prêts à prendre de l'humeur, et des plaintes assez vives commencèrent de la part du monsieur. La dame laissa enfin tomber le masque, et continua sous son vrai nom la correspondance. On lui doit la justice de dire que la raison et l'esprit avec lesquels elle défend ses opinions, alors même qu'elles sont contraires à celles de Richardson, font que ses lettres sont les plus agréables du recueil, et contrastent avec celles de quelques autres dames qui se contentaient d'être les échos des opinions et des sentiments du romancier.

Lady Bradshaigh avait une sœur, lady Echlin, qui correspondait aussi avec Richardson : il paraît que c'était une excellente femme ; mais il n'y a dans ses lettres ni l'esprit ni le talent que l'on remarque dans celles de lady Bradshaigh. Lady Echlin avait néanmoins ses moments d'ambition critique. Elle essaya même de réformer Lovelace, à ce que nous apprend mistress Barbauld, et se fit

aider par un certain docteur Christian, dans ce pieux dessein, qui était, sans qu'il soit besoin de le dire au lecteur, une entreprise très-morale, mais trop difficile à exécuter.

L'admiration de son siècle, les louanges de sa société, l'affection si bien méritée de ses amis et de sa famille, ne mirent point Richardson à l'abri des misères attachées à l'humanité. Cet aimable écrivain éprouva des malheurs domestiques, ainsi que nous l'avons vu ; il avait une santé précaire, et le système nerveux souvent très-affecté. Une vie sédentaire, une grande application, avaient rendu extrêmement délicate sa constitution, qui n'était pas forte naturellement ; et l'on croira sans peine que le travail d'une imagination constamment dans les régions de la fiction était plus capable d'augmenter que de soulager les attaques de nerfs qu'il éprouva dès sa jeunesse. Si, comme il l'a dit quelque part, il s'identifiait avec les caractères que son imagination créait, au point de pleurer sur les malheurs de Clarisse et de Clémentine, cette sensibilité excessive, ces émotions continuelles, ont dû aggraver sa maladie. Dans ses dernières années, ses nerfs étaient tellement agités, qu'il ne pouvait porter un verre de vin à sa bouche, et qu'il ne pouvait boire que dans un grand gobelet. Le principal commis de la maison ayant l'oreille très-dure, Richardson ne pouvait plus supporter la fatigue de parler haut ; il était obligé de communiquer avec lui par écrit. Il ne dépassa pas de beaucoup le temps marqué par le psalmiste pour la durée ordinaire de la vie. Le 4 juillet 1761, Samuel Richardson mourut, à l'âge de soixante-douze ans, et fut enterré, d'après ses ordres, à côté de sa première femme, dans la nef de l'é-

glise de Sainte-Bride ; sa mort laissa dans le deuil toutes les personnes admises dans sa société, et excita les regrets de tous ceux qui admiraient ses talents, consacrés à faire chérir la vertu. Mistress Carter, son amie, composa l'épithaphe qu'on va lire, et qui, à ce que nous croyons, n'est pas sur sa tombe.

« Si jamais la bienveillance vous fut chère, si jamais la sagesse mérita votre sincère estime, si jamais une imagination aimable séduisit votre attention, approchez-vous avec respect de cette poussière : c'est celle de Richardson.

« Quoique sa muse connue dans les régions les plus lointaines pût se passer de l'honneur de cette humble pierre, cependant son ombre aimante sera charmée du plus simple gage de l'amitié et de l'amour. Car souvent l'amour et l'amitié exilés d'un monde vénal, et souvent l'innocence au doux visage, la charité vêtue de blanc et les larmes aux yeux, visiteront le cloître où repose celui qui les célébra.

« Apprends cela, lecteur, apprends-le de celle dont une vraie douleur inspire les accents et les vers sans art. Ah ! si elle pouvait moduler sur un rythme harmonieux l'éloge d'un époux, d'un père, d'un citoyen, d'un ami, comme sa muse vanterait aussi son jugement exquis et sa verve féconde ! Mais non, n'espère pas de cette pierre sculptée les louanges qui ne sont gravées que dans nos cœurs. C'est là que sa gloire trouve un sanctuaire durable ; et toujours ses pages touchantes consoleront la vérité, l'honneur et l'aimable vertu, tant que le goût et la science couronneront ces îles favorisées. »

On ne saurait trop louer le caractère de Richardson

comme homme, en faisant la part des circonstances et de la fragilité humaine. Nous allons le considérer comme auteur, et, à cet effet, examiner sa carrière littéraire et les ouvrages qu'il a laissés.

Ce ne fut que par hasard que Richardson trouva le genre de composition auquel son génie était surtout propre. De tout temps il eut de la facilité pour le style épistolaire ; et, dès son enfance, il avait été accoutumé, comme nous l'avons vu, à prêter sa plume et par conséquent à écrire pour des personnes dont les caractères étaient différents du sien. Il ne peut y avoir de doute que, employé par les jeunes personnes dont il était le secrétaire et le confident, ce talent naturel dût se perfectionner : il n'est pas moins certain que l'exercice de ce talent devait être très-agréable à l'écrivain. Le hasard le décida à écrire pour le public. Le récit de cette circonstance sera bien plus intéressant, venant de la plume de Richardson lui-même : nous allons donc copier ce qu'il dit à ce sujet dans sa lettre à Aaron Hill, qui était, ainsi que le public, très-curieux de savoir si l'histoire de Paméla était fondée sur des réalités.

« Je vais maintenant répondre à votre question, si l'histoire de Paméla est fondée sur un fait.

« Il y a environ vingt-cinq ans que j'étais intimement lié avec un noble ami, qui, hélas ! n'existe plus ! » (C'est probablement le correspondant d'un rang élevé et riche dont nous avons parlé plus haut). « Il entendit raconter une histoire semblable à celle de Paméla, dans une des excursions qu'il était dans l'habitude de faire pendant l'été, accompagné d'un seul domestique. Dans toutes les

auberges où il s'arrêtait, il s'informait de ce qu'il y avait à voir dans le voisinage : il s'informa particulièrement du nom du propriétaire d'une belle maison près de laquelle il avait passé à deux milles environ de l'auberge, et dont la situation lui avait plu.

« C'est une belle maison, lui dit l'aubergiste. Le propriétaire, M. B..., a de belles terres dans plus d'un comté. Son histoire et celle de sa femme attirent l'attention de tous les voyageurs bien plus que la maison et les jardins, qui valent pourtant bien la peine d'être vus. La dame est une des plus belles femmes de l'Angleterre ; mais les qualités de son cœur et de son esprit la rendent sans égale. Bienfaisante et sage, elle est aimée et estimée des grands et des petits. A l'âge de douze ans, la mère de M. B..., dame vraiment respectable, la prit en qualité de femme de chambre, à cause de sa douceur, de sa modestie, et de son esprit au-dessus de son âge. Ses parents, ruinés pour avoir cautionné des amis, étaient honnêtes et pieux ; ils avaient élevé leur fille dans les meilleurs principes. Quand ils éprouvèrent leurs premiers malheurs, ils ouvrirent une petite école dans leur village, où ils étaient fort aimés : le mari enseignait aux garçons l'écriture et les premières règles de l'arithmétique ; la femme enseignait aux filles à coudre, à tricoter et à filer : mais cela ne leur réussit pas ; et, quand mistress B... prit leur fille à son service, le mari gagnait sa vie à travailler à la journée, et aux travaux les plus pénibles de l'agriculture.

« La jeune fille, croissant tous les jours en beauté comme en modestie, et se faisant remarquer par ses bonnes manières et sa bonne conduite, fixa à l'âge de quinze ans l'attention du fils de la dame. C'était un jeune

homme dont les principes n'étaient pas très-sévères ; et, à la mort de sa mère, il mit en œuvre tous les moyens de tentation pour séduire la jeune fille. Elle eut recours à plusieurs stratagèmes innocents pour éviter les pièges tendus à sa vertu : une fois cependant elle fut, dans son désespoir, sur le point de se noyer. Sa noble résistance, sa prudence et ses excellentes qualités désarmèrent celui qui avait espéré la séduire, et il résolut d'en faire sa femme. Elle se conduisit avec tant de douceur, de dignité et de modestie, qu'elle se fit aimer de tout le monde, même des parents de son mari, qui la méprisaient d'abord ; elle jouit maintenant des bénédictions du pauvre, du respect des riches et de l'amour de son époux.

« Celui qui me raconta cette histoire ajouta qu'il avait eu la curiosité de séjourner, du vendredi au dimanche, dans le voisinage, afin de voir cet heureux couple à l'église, où il allait régulièrement. Il les vit : il y avait dans leurs personnes un mélange de douceur, d'aisance et de dignité ; il n'avait jamais vu une femme plus faite pour être aimée ; le mari était aussi un très-bel homme, et paraissait fier de l'objet de son choix ; la femme attirait le respect des personnes de rang, et les bénédictions des pauvres. Mon ami me raconta leur histoire avec un véritable enthousiasme.

« Voilà, monsieur, le fondement de l'histoire de Pamela ; mais je ne pensais pas à en faire un roman. Ce fut ce que je vais vous dire qui me déterminà à la publier.

« M. Rivington et M. Osborne ¹, dont vous voyez les

1. Libraires-éditeurs de l'époque.

noms sur la page du titre, me pressaient depuis longtemps de leur donner un petit livre (qu'on leur demandait souvent, me disaient-ils), en forme de lettres sur les choses utiles de la vie ordinaire. Cédant enfin à leur importunité, je me mis à penser aux sujets qui me paraissaient les plus propres à remplir ce cadre, et jetai sur le papier plusieurs lettres. Dans le nombre, je pensai à en donner une ou deux pour mettre sur leurs gardes les jeunes personnes placées dans la situation où *Paméla* se trouve. Je ne songeais guère à faire un volume, et encore moins deux. Mais, en me rappelant ce que mon ami m'avait raconté tant d'années auparavant, je m'imaginai que son récit, écrit d'une manière facile, naturelle et conforme à sa simplicité, pourrait donner l'idée d'un nouveau genre d'ouvrage, capable d'inspirer aux jeunes gens du goût pour des lectures différentes de celle des romans composés avec emphase et prétention, et qui, dégagé des invraisemblances et du merveilleux dont presque tous les romans abondent, servirait la cause de la religion et de la vertu. Je laissai donc aller ma plume, et *Paméla* devint ce qu'elle est aujourd'hui. Mais je comptais si peu sur le succès de cette production, que je n'eus pas le courage d'envoyer les deux volumes à vos dames, avant que le public en eût jugé favorablement.

« Lorsque je composais *Paméla*, ma digne et respectable femme et la jeune dame qui est avec nous, à qui j'avais lu quelques parties du roman commencé, mais sans les mettre dans mon secret, avaient coutume de venir tous les soirs dans mon petit cabinet. — Avez-vous quelque chose à nous dire de *Paméla*, M. Richardson? — C'était la question ordinaire; — Nous venons pour

apprendre s'il lui est arrivé quelque chose de nouveau, etc. Cela m'encouragea, et je travaillai avec tant d'ardeur, malgré les occupations de mon état, que, d'après un memorandum que je fis sur mon manuscrit, l'ouvrage, commencé le 10 de novembre 1739, était achevé le 10 de janvier 1740. Dût-on m'accuser de vanité, et quelque opinion que l'on prenne du goût des deux personnes que je consultais, ces circonstances me rappellent souvent l'histoire de la servante de Molière.

« Vous serez étonné, d'après l'opinion peu favorable que j'avais de ce roman, de la préface que j'y ai mise. Voici le fait. L'approbation de mes deux juges du sexe féminin, et de deux autres amies qui voulurent bien faire des préfaces pour mon livre, mais que je trouvai trop longues et trop minutieuses dans les détails, me décida à faire moi-même la préface. Encouragé par le jugement favorable de ces quatre personnes, et sachant que les neuf dixièmes des lecteurs jugent sur parole, je fis la préface que vous connaissez, et je me mis à couvert sous le masque d'éditeur¹. Voilà, monsieur, toute l'histoire. »

Paméla, dont nous connaissons maintenant l'origine, fut publiée en 1740, et fit une grande sensation. Jusqu'alors les romans étaient tous dans l'ancien goût français; ce n'était que l'histoire des amours sans fin de princes et de princesses, racontée en style exagéré à froid, et d'une métaphysique absurde. Ces productions fastidieuses n'offraient pas la moindre expression d'un senti-

1. Sous le titre emprunté d'éditeur, il louait beaucoup l'ouvrage; quelques-uns de ses amis l'en blâmèrent.

ment vrai. On ne cherchait pas à y peindre l'espèce humaine telle qu'elle est dans le cours ordinaire de la vie ; tout était phébus et galimatias ; l'auteur était toujours monté sur des échasses, ou avait chaussé le cothurne. Richardson n'eût-il pas d'autres titres à la gloire, il aurait du moins celle d'avoir arraché ces masques qui déguisaient tous les traits naturels de la physionomie humaine, pour nous la présenter enfin dans sa nudité, avec toutes ses nuances mobiles, et agitée par les mouvements des passions. Les lecteurs qui ont été obligés de lire les énormes *in-folio* vides de sens dont nos ancêtres se servaient comme de potions soporifiques, peuvent seuls apprécier le plaisir que fit éprouver ce retour inespéré à la nature et à la vérité.

Huit ans après la publication de *Paméla*, Richardson fit paraître *Clarisse*, ouvrage sur lequel repose à jamais sa réputation d'auteur classique anglais. Cette histoire, comme celle de *Paméla*, est très-simple ; mais la scène se passe dans une plus haute sphère de la société, les caractères sont tracés d'un pinceau plus vigoureux, et tous les accessoires ont quelque chose de plus élevé.

Il est possible que les vicissitudes de la mode et du goût aient, par diverses causes, obscurci pour un temps la réputation de Richardson. Peut-être aussi la génération présente lui fait-elle, par cette espèce d'oubli, payer la haute réputation dont il a joui autrefois. Car, si l'on accorde aux auteurs l'immortalité, ou quelque chose qui en approche, il semble que ce n'est, comme dans le beau conte oriental de Nourjahad, qu'à la condition qu'ils seront exposés à des intervalles de sommeil et d'oubli. Malgré tous ces désavantages, il faudra dans tous les

temps reconnaître que le génie de Richardson a fait honneur à la langue dans laquelle il a écrit ; il faudra encore convenir qu'il a constamment consacré ses grands talents à la morale et au perfectionnement de la nature humaine en général.

EXTRAIT D'UN GRAND OUVRAGE

INTITULÉ

BIOGRAPHIE DES AUTEURS MORTS DE FAIM

Homère, qu'ils appellent le prince des poètes, était, sans contredit, le roi des gueux. Il allait de ville en ville, récitant ses vers pour avoir du pain. Je sais qu'après sa mort sept villes se disputèrent l'honneur de l'avoir vu naître. Cela est très-honorable sans doute ; mais n'auraient-elles pas mieux fait de se cotiser pour lui faire une petite pension pendant sa vie ? Je dis petite, parce que Homère n'aurait pas été fort exigeant, et aurait senti qu'on ne pouvait pas lui donner autant qu'à un comédien ou à un gladiateur. Vous serez immortels ; mais commencez d'abord par mourir de faim... Voilà la destinée des poètes.

Il semble que, de tous les genres de poésie, l'épopée soit celui qui rapporte le moins. Le Tasse se trouva réduit à un tel état de dénûment, qu'il fut obligé d'emprunter un petit écu pour vivre une semaine ; il alla tout couvert de haillons, depuis Ferrare jusqu'à Sorrento, dans le

royaume de Naples, pour y visiter une sœur qui y demeurerait; mais Voltaire se trompe en disant qu'il n'en obtint aucun secours; il fut très-bien reçu par sa sœur Cornélie. Le poëte fait allusion à sa pauvreté dans un joli sonnet qu'il adresse à sa chatte, en la priant de lui prêter l'éclat de ses yeux : *n'ayant point de chandelle pour écrire ses vers*. C'est le titre du sonnet :

Non avendo candele per scrivere i suoi versi.

Il est vrai que, le lendemain du jour où il mourut, il allait être couronné au Capitole par le pape Clément VIII; mais les juifs de la Lombardie ne lui auraient pas prêté un sou sur sa couronne de laurier.

Milton eut beaucoup de peine à vendre son *Paradis perdu*; enfin le libraire Thompson lui en donna dix livres sterling, en stipulant que la moitié du prix ne serait payable que dans le cas où cet ouvrage aurait une seconde édition. — Ce poëme a valu plus de cent mille écus à la famille du libraire...

Au reste, si Milton vécut pauvre, ce fut de sa faute. Il avait été zélé républicain, et, à l'époque de la restauration, il crut sottement qu'il devait conserver son opinion et ses principes.

Le Camoëns avait pour tout revenu une pension de vingt écus que lui faisait le roi Sébastien, à la cour duquel il était obligé de paraître tous les jours. — Le soir, il envoyait un esclave mendier de porte en porte. Cet esclave, plus sensible que les compatriotes de ce poëte illustre, l'avait suivi à son retour des Indes et ne voulut jamais l'abandonner. Le Camoëns mourut, si l'on en croit quelques écrivains, dans un hôpital où ses protecteurs

eurent la bonté de le faire transporter. La générosité et l'admiration de ses concitoyens éclatèrent après sa mort. On mit cette épitaphe sur son tombeau : *Ci gît Louis Camoëns, le prince des poètes de son temps.*

Cervantes vécut dans l'indigence. Ses premiers essais ne l'empêchèrent pas d'être valet de chambre du cardinal Aquaviva. Ses comédies, qui eurent le plus grand succès, son admirable *Don Quichotte*, ne purent le tirer de la misère. La cour, où son mérite était bien connu, ne fit rien pour lui. On rapporte que Philippe III, étant un jour sur un balcon de son palais, aperçut un étudiant qui lisait un livre avec la plus grande attention, et qui de temps en temps interrompait sa lecture pour se frapper le front avec des signes extraordinaires de plaisir. « Ce jeune homme, dit-il, a perdu la tête ou il lit *Don Quichotte*. » Aussitôt les courtisans coururent vers l'étudiant pour savoir quel livre il lisait, et trouvèrent que la conjecture du roi était juste. C'était sans doute un éloge bien flatteur pour Cervantes ; mais il ne fut suivi d'aucun bienfait ; et celui qui en était l'objet mourut pauvre comme il avait vécu.

L'Arioste se plaint souvent de sa pauvreté dans ses satires. Il occupait une maison très-petite. Ses amis lui demandant pourquoi, après avoir décrit dans son *Roland* tant de palais somptueux, il avait bâti une maison aussi mesquine, il répondit « qu'il était plus facile d'assembler des mots que des pierres. »

Il fut cependant gouverneur d'une province de l'Apenin ; mais les poètes ne sont pas propres à remplir de grandes places ; ils ne savent pas s'enrichir.

L'ingénieux auteur de *Gil Blas*, étranger aux douceurs

que procure une aisance honnête, habita longtemps une petite chaumière aux environs de Paris, pendant que ses ouvrages faisaient la fortune des libraires. Si l'on en croit les mémoires du temps, deux particuliers se battirent en duel, après s'être disputé le dernier exemplaire de la seconde édition du *Diable boiteux*. Dans sa vieillesse, Le Sage fut obligé de se retirer, avec sa femme et ses filles qu'il n'avait pu marier, chez un de ses fils, chanoine de Saint-Omer.

Tristan, auteur de *Marianne*, et d'autres tragédies qui furent toutes représentées avec un grand succès, *passait*, dit Boileau, *l'été sans linge, et l'hiver sans manteau*. Il se plaint sans cesse, dans ses vers, de son indigence. Voici son épitaphe qu'il composa lui-même :

Ebloui de l'éclat de la faveur mondaine,
 Je me flattai toujours d'une espérance vaine.
 Faisant le chien couchant auprès d'un grand seigneur,
 Je me vis toujours pauvre et fâchai de paraître.
 Je vécus dans la peine, attendant le bonheur,
 Et mourus sur un coffre en attendant mon maître.

Louis XIV demanda un jour à Racine ce qu'il y avait de nouveau dans la littérature ; le poète répondit qu'il venait de voir le grand Corneille mourant et manquant de tout, même de bouillon ; le roi garda le silence et envoya un secours à Corneille. Quinault vécut fort à son aise ; mais il faisait des prologues.

Où serait mort La Fontaine, si, après avoir passé près de vingt ans chez madame de la Sablière, il n'eût trouvé un asile chez madame Hervart ? J'ai appris, lui dit cette amie

compatissante, j'ai appris la mort de madame de la Sablière, et je viens vous proposer de venir demeurer chez moi. — J'y allais, répondit La Fontaine.

Durier, auteur de *Scévole* et de plusieurs autres tragédies, travaillait à la hâte pour faire subsister sa famille du produit de ses ouvrages. Le libraire Sommaville lui donnait un écu par feuille. Le cent de vers alexandrins lui était payé quatre francs, et le cent de petits, quarante sous : encore le libraire avait-il exigé que ces vers fussent *rendus chez lui*. Une des filles du poète venait de la campagne une fois par semaine, traversait à pied le faubourg Saint-Antoine et une partie de la ville, pour livrer à Sommaville l'ouvrage de son père. Vigneul de Marville (le P. Bonaventure d'Argonne) fait une peinture touchante de la détresse de ce poète infortuné. « Nous allâmes le voir par un beau jour d'été, dans un village obscur, à une petite distance de la ville. Il nous reçut avec joie, nous parla de ses nombreux projets, et nous montra plusieurs de ses ouvrages ; mais ce qui nous intéressa le plus, c'est que, craignant de nous faire voir sa pauvreté, il résolut de nous procurer quelques rafraîchissements. Nous nous plaçâmes à l'ombre d'un gros chêne orné d'un épais feuillage ; la nappe fut mise sur le gazon ; sa femme nous apporta du lait, et il nous servit des cerises, avec de l'eau fraîche et du pain bis. Il nous reçut avec beaucoup de gaieté ; mais nous ne pûmes prendre congé de cet homme estimable, qui était d'un âge avancé, sans verser des larmes en le voyant si maltraité de la fortune. »

Dufresny devait trente pistoles à sa blanchisseuse ; il l'épousa afin de s'acquitter. *Pauvreté n'est pas vice*, lui disait un jour un de ses amis. *C'est bien pis*, répondit le

poète. Au reste, il faut convenir que la sienne était la suite de sa mauvaise conduite ; et Voltaire a eu raison de dire :

Et Dufresny, plus sage et moins dissipateur,
Ne fût pas mort de faim, digne mort d'un auteur.

On a dit de l'abbé Pellegrin :

Le matin catholique et le soir idolâtre,
Il dînait de l'autel et soupaît du théâtre.

L'archevêque de Paris le força d'opter, et il préféra le théâtre, qui lui rapportait plus que l'autel. C'est à cette époque qu'il établit un magasin dans lequel on trouvait pour un prix très-modique : *chansons, sermons, madrigaux, panégyriques, épithalames, cantiques, rôle de princesses, de confidentes, etc.*

Ce commerce ne l'enrichit pas. Il vivait pauvrement et était fort mal vêtu. Un mauvais plaisant lui ayant demandé un jour à quelle bataille son manteau avait été percé de trous : *A la bataille de Cannes*, répondit l'abbé, tombant à coups de canne sur l'impertinent qui insultait à sa misère. — Lorsqu'on joua son opéra de *Loth*, au moment où l'acteur chantait : *L'amour a vaincu Loth*, on cria du parterre : *Qu'il en donne une à l'auteur.*

A la première représentation d'un autre opéra, on arrêta, comme coupeur de bourses, un individu qui disait sans cesse à son voisin : *Faut-il couper?* C'était un tailleur. L'abbé Pellegrin lui avait demandé un habit. L'artiste n'avait consenti à le faire que dans le cas où l'opéra réussirait, et il avait mené avec lui un de ses gar-

çons, dont le bon goût lui était connu. C'est à ce garçon qu'il demandait à chaque instant s'il pouvait *couper* l'habit de l'auteur.

D'Allainval, auteur de l'*École des Bourgeois*, mourut à l'Hôtel-Dieu, le 3 mai 1753. J'invite MM. les auteurs du nouveau *Dictionnaire historique* à consulter les registres des hospices : ils y trouveront des renseignements bien précieux, qu'ils chercheraient en vain ailleurs.

Il est à remarquer que ce pauvre d'Allainval, qui n'avait ni feu ni lieu, a donné aux Italiens une fort jolie pièce, intitulée *l'Embarras des richesses*.

Boissy, auteur de plusieurs comédies, dont quelques-unes sont restées au théâtre, vécut longtemps dans une affreuse détresse. Il la cachait avec soin. Trop fier pour demander des secours, il s'enfermait chez lui et s'imposait toutes sortes de privations. Enfin le découragement s'empara de lui, ainsi que de la malheureuse femme qui partageait son sort ; ils résolurent, l'un et l'autre, de céder à leur destinée et de se laisser mourir de faim. Quelques voisins charitables apprirent ce funeste dessein ; ils pénétrèrent dans la retraite de Boissy, et, par de prompts secours, de douces consolations, parvinrent à le réconcilier avec la vie.

Le jour de la première représentation de l'*Amant jaloux*, l'auteur (D'Hèle) écrivit à Grétry :

« Il ne m'est pas permis d'aller chez vous ; venez donc chez moi tout de suite, et apportez environ dix louis, sans quoi je vais au For-l'Évêque, au lieu d'aller ce soir aux Italiens. »

Son lit, c'est Grétry qui parle, était entouré d'huis-

siers. D'Hèle s'était laissé condamner par défaut à l'instance de la femme qui lui avait dépensé sa fortune, et qui exigeait encore le loyer de la chambre qu'elle lui avait donnée chez elle.

Étant un jour chez un de ses amis, il se revêtit d'une culotte dont il avait besoin et sortit. L'ami rentre, et en s'habillant ne trouve pas tout ce qu'il lui fallait. D'Hèle seul était entré, mais on n'osait le soupçonner; cependant, le soir, au Caveau, l'ami posant la main sur la cuisse de D'Hèle, lui dit : Ne sont-ce pas là mes culottes? — Oui, répondit D'Hèle; je n'en avais pas.

Je l'ai vu longtemps, dit toujours Grétry, je l'ai vu longtemps presque nu. Il n'inspirait pas la pitié; sa noble contenance, sa tranquillité, semblaient dire : Je suis homme, que peut-il me manquer?

Agrippa, qu'on accusait d'être en commerce avec le diable, ne sut pas profiter de cette liaison pour s'enrichir. Il mendia longtemps en Allemagne, en Angleterre et en Suisse; et, après avoir passé une partie de sa vie en prison, il mourut à l'hôpital de Grenoble.

Henri Estienne, auteur d'une excellente version d'Anacréon en vers latins, et d'autres ouvrages estimés, mourut à l'hôpital de Lyon à l'âge de soixante-dix ans, et son petit-fils Antoine termina ses jours à l'Hôtel-Dieu de Paris, âgé de quatre-vingts ans.

Notre savant historiographe André Duchesne, qui avait recueilli avec tant de soin toutes les pièces authentiques servant à l'histoire de France, se vit obligé de fagoter à la hâte des ouvrages médiocres et de prostituer son talent pour avoir du pain. Bientôt la misère le chassa de Paris. Il se retira dans une petite ferme qu'il avait en

Champagne, et se tua en tombant du haut d'une charrette chargée de foin.

L'historien Varillas vivait de peu, avec de bons ecclésiastiques. *Semper parcè et duriter se habebat*. Son appartement était un galetas, où le soleil régnait pleinement en été, et le froid en hiver. Ses fenêtres étaient mal fermées, et sa cheminée était sans feu. Un lit mal garni, trois ou quatre chaises usées, une table vermoulue, une lampe, une écritoire, peu de livres et beaucoup de manuscrits, faisaient toute sa richesse. Il était si mal vêtu que Furetière, dans son *Dictionnaire satirique*, parle des cordes de son manteau où la vermine vivait à son aise.

Vaugelas, écrivain estimé, auteur d'une bonne traduction de *Quinte-Curce* et d'excellentes remarques sur la langue française, se tenait caché dans un petit coin de l'hôtel de Soissons pour éviter la poursuite de ses créanciers. Il mourut très-pauvre, et légua son corps aux chirurgiens pour payer une partie de ses dettes.

La Bruyère a décrit dans ses *Caractères* l'état dans lequel il s'est trouvé longtemps. — « Qu'on ne me parle plus d'encre, de papier, de plumes, de style, d'imprimeur ; je renonce à ce qui a été, qui est et qui sera livre... Suis-je mieux nourri et mieux vêtu ? Suis-je dans ma chambre à l'abri du nord ? Ai-je un lit de plume, après vingt ans entiers qu'on me débite dans la place ? J'ai un grand nom, dites-vous, et beaucoup de gloire ; dites que j'ai beaucoup de vent qui ne sert à rien. Ai-je un grain de ce métal qui procure toutes choses ? »

Diderot fut longtemps obligé de donner des leçons pour vivre ; il faisait aussi des sermons. Un missionnaire lui en commanda six, qu'il lui paya cinquante écus. L'auteur

estimait cette affaire une des meilleures qu'il eût faites.

Tout est cher à Paris, et surtout le pain, disait un écrivain, et cet écrivain était Jean-Jacques Rousseau ! Dans les commencements, il allait tous les jours prendre une demi-tasse au café Procope : la conversation des gens de lettres qui s'y réunissaient était pour lui un délassement agréable ; mais bientôt sa bourse l'avertit qu'elle ne pouvait pas longtemps suffire à cette dépense. Il n'alla plus au café que de deux jours l'un, et, un mois après, il cessa tout à fait d'y aller.

Malfilâtre était en proie à la misère et à ses créanciers lorsqu'il commença son poëme de *Narcisse*. M. de Savine, évêque de Viviers, alla le voir, et trouva (ce sont ses termes) *le jeune homme le plus aimable dans les horreurs de l'indigence, et dans les frayeurs continuelles d'être arrêté et emprisonné à cause des dettes qu'il avait contractées*. Il engagea Malfilâtre à se soustraire pour quelque temps aux poursuites de ses créanciers, en changeant de nom et de résidence, et loua pour lui un petit appartement à Chaillot. Le poëte s'y retira sous le nom de *La Forêt*, et au bout de quelques mois il y eut achevé son poëme de *Narcisse*. Peu après, il tomba sérieusement malade. Cependant une femme à qui il devait, ayant découvert sa retraite, l'y vint trouver. Malfilâtre, en la voyant, se crut perdu. « Rassurez-vous, lui dit cette excellente femme ; je ne viens point vous demander mon argent, mais vous inviter à venir à Paris, chez moi, où vous recevrez les soins dont vous aurez besoin. » Malfilâtre accepta la proposition. Cette femme compatissante et généreuse, dont le nom mérite d'être connu, s'appelait madame La Noue ; elle était tapissière et demeurait

près de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Elle prit les plus grands soins de Malfilâtre ; mais l'état de cet infortuné jeune homme était devenu incurable. Après deux ou trois mois de souffrances, il mourut chez madame La Noue, âgé de trente-quatre ans. Gilbert a dit :

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré ;
S'il n'eût été qu'un sot, il aurait prospéré.

Ce même Gilbert était, dit fort délicatement La Harpe, *au pain de l'archevêque de Paris et au vin de Fréron.*

Il paraît que ces secours étaient insuffisants, car Gilbert mourut très-malheureux, et c'est à l'Hôtel-Dieu de Paris qu'il termina, dans le désespoir et la misère, une vie trop courte pour les lettres et pour sa gloire.

Après la chute de *Gustave*, La Harpe se trouva dans une détresse cruelle. Voltaire lui proposa de venir avec sa femme passer quelque temps à Ferney pour rétablir ses affaires ; La Harpe y demeura treize mois. Pendant son absence, Dorat mit en mouvement toutes ses coteries pour nuire à celui qu'il croyait être son ennemi. Voltaire, effrayé pour son protégé, s'abaissa jusqu'à écrire à Dorat une lettre suppliante. « Je vous prie, lui disait-il, je vous prie de considérer que c'est un jeune homme qui a autant de talent que peu de fortune. »

La Harpe tomba à cette époque dans un tel découragement, qu'il fut sur le point d'accepter une éducation à cinq cents lieues de sa patrie.

L'abbé Raynal, jeune et pauvre, accepta une messe à dire tous les jours pour vingt sous. S'étant enrichi en écrivant contre la traite des nègres, il céda sa messe à

l'abbé de la Porte, en retenant huit sous dessus. Celui-ci, devenu moins gueux par le moyen de ses compilations, la sous-loua à l'abbé Dinouart, en retenant quatre sous outre les huit sous de l'abbé Raynal; si bien que cette pauvre messe, grevée de deux pensions, ne valait que huit sous à l'abbé Dinouart.

M. de Chabrit promettait à la France un écrivain du premier ordre. M. Garat, après avoir analysé dans le *Mercur de France* l'ouvrage de cet auteur, intitulé *de la Monarchie française et de ses Lois*, s'exprime ainsi : « Au moment même que nous félicitons ainsi M. de Chabrit de ses progrès, que nous l'invitions à de nouveaux progrès encore, une destinée malheureuse terminait les jours de ce jeune écrivain, et l'entraînait au tombeau au milieu de son ouvrage et de sa carrière. Né sans fortune, exposé à tous les besoins de l'homme et n'occupant son esprit que des besoins des nations, le malheur et des chagrins que le désespoir lui a fait trop tôt juger éternels ont empoisonné et fini sa vie. »

L'abbé de Molière était un homme simple et pauvre, étranger à tout, hors à ses travaux sur Descartes. Il travaillait dans son lit, faute de bois, sa culotte par-dessus son bonnet, les deux côtés pendant à droite et à gauche. C'est dans cette position qu'il se vit enlever un jour le fruit de ses faibles épargnes. Les circonstances de ce vol sont si singulières, que je veux, en les rapportant, égayer un peu ce tableau des misères littéraires. Un matin, l'abbé de Molière entend frapper à sa porte. — Qui est là ? — Ouvrez. (Il tire un cordon, et la porte s'ouvre.) — Qui êtes-vous ? — Donnez-moi de l'argent. — De l'argent ? — Oui, de l'argent. — Ah ! j'entends, vous êtes un vo-

leur. — Voleur ou non, il me faut de l'argent. — Vraiment oui, il vous en faut. Eh bien ! cherchez là-dedans. (Il tend le cou, et présente un des côtés de sa culotte. Le voleur fouille.) — Eh bien ! il n'y a pas d'argent. — Vraiment non, il n'y en a pas ; mais il y a ma clef. — Eh bien ! cette clef ? — Cette clef, prenez-la. — Je la tiens. — Allez-vous-en à ce secrétaire. Ouvrez. (Le voleur met la clef à un autre tiroir.) Laissez donc ; ne dérangez pas : ce sont mes papiers. Ventrebleu ! finirez-vous ? Ce sont mes papiers. A l'autre tiroir vous trouverez de l'argent. — Le voilà. — Prenez ; fermez donc le tiroir. (Le voleur s'enfuit.) — Monsieur le voleur, fermez donc la porte. Morbleu ! il laisse la porte ouverte ! quel chien de voleur ! Il faut que je me lève par le froid qu'il fait. Maudit voleur ! L'abbé saute en pied, va fermer la porte, et revient se remettre à son travail, sans songer qu'il ne lui restait plus de quoi dîner.

Le célèbre Dryden mourut dans la misère à l'âge de soixante-dix ans. On lui fit de magnifiques funérailles, ce qui inspira à Pope ce vers de son épître au docteur Arbuthnot :

Si Dryden meurt de faim, on l'enterre avec pompe.

Purchas, qui avait passé sa vie à voyager et à étudier, fut arrêté, à la requête de son imprimeur, au moment où il allait publier la relation de ses voyages et le fruit de ses méditations.

Rusworth, auteur des *Collections historiques*, passa les dernières années de sa vie et mourut dans une prison où il était détenu pour dettes.

Rymer, auteur de la collection des *Fædera*, fut obligé de vendre ses livres pour subvenir à ses besoins.

Simon Ockley, orientaliste, a peint sa détresse avec les couleurs les plus vives. La préface de ses ouvrages est datée d'une prison où ses créanciers le retenaient depuis plusieurs années.

Spencer, poète aimable, languit dans la misère pendant tout le cours de sa vie.

Savage, pressé par le besoin, vendit pour dix guinées un poème fort gai, intitulé *le Rôdeur*, qui lui avait coûté plusieurs années de travail.

Samuel Boyer, auteur d'un poème sur la Création, termina ses jours dans une affreuse indigence. Il fut trouvé mort dans un grenier.

John Stow avait quitté son métier de tailleur, et était devenu savant antiquaire; mais, voyant que ses études archéologiques allaient le conduire à l'hôpital, il fut trop heureux de reprendre son aiguille.

Floyer Sydenham consacra toute sa vie à la traduction de Platon, et mourut dans une maison de force, où souvent il fut privé de sa nourriture journalière. — Oh ! avec quelle ferveur les gens de lettres doivent dire à Dieu chaque matin : *Panem quotidianum da nobis hodiè!*

Butler, dans son poème d'Hudibras, avait fait une satire ingénieuse et piquante des partisans enthousiastes de Cromwell, et avait ainsi servi la cause de Charles II. Ce prince citait souvent cet ouvrage et en savait plusieurs morceaux par cœur. — Vous croyez peut-être que l'auteur en recevait une pension considérable ? — Vous vous trompez : Butler vécut et mourut pauvre. Un de ses amis fut obligé de faire les frais de son enterrement.

Chatterton, que les Anglais regardent aujourd'hui comme un de leurs plus grands poètes, s'est tué de désespoir. Il n'avait pas encore dix-huit ans. En 1770 il vint à Londres, où il espérait trouver quelques ressources, soit en copiant les ouvrages des auteurs, soit en corrigeant leurs épreuves. Ses espérances ayant été trompées, il s'empoisonna. On a su depuis que souvent il avait manqué de pain, et qu'il regardait comme un mets délicieux une tourte de deux sous.

A l'âge de vingt et un ans, la pauvreté de Linnée était telle, qu'il manquait souvent des choses les plus nécessaires à la vie, et qu'il était réduit à se servir des vieux souliers qu'on avait jetés comme hors d'usage, et qu'il raccommodait lui-même avec des morceaux de carton. Cependant, à cette époque, on admirait ses connaissances en botanique, et il mettait en ordre les matériaux de sa *Bibliotheca botanica*.

Wondel, le Shakespeare de la Hollande, après avoir vécu longtemps du mince produit d'une boutique de bas, mourut de besoin à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Ses obsèques offrirent un spectacle singulier : son corps était porté par quatorze poètes aussi pauvres que lui.

Le savant Alde Manuce se rendit insolvable en empruntant une modique somme d'argent pour faire transporter sa bibliothèque de Venise à Rome, où il était mandé. La vente de cette bibliothèque ne put le tirer de la misère.

Bentivoglio, quoique cardinal, ne put échapper à la pauvreté qui poursuit les gens de lettres. Il tomba vers la fin de ses jours dans une extrême indigence, et, après avoir vendu son palais pour satisfaire à ses créanciers, il

ne laissa en mourant, à ses héritiers, que la réputation que ses ouvrages lui avaient faite.

Winkelman fut obligé de se faire maître d'école dans un village; et, comme il le dit lui-même, tandis qu'il enseignait l'A, B, C, à des enfants couverts de teigne et de gale, il cherchait le beau, et méditait sur les morceaux sublimes de Platon et d'Homère. Il se nourrissait presque toujours de pain et d'eau, et faisait souvent quarante lieues à pied pour voir un tableau ou une statue.

Xylander vendit pour une somme très-modique sa traduction latine de *Dion Cassius*; le libraire ayant exigé des notes, notre savant les fit et les lui vendit pour un dîner. Son extrême pauvreté, et les travaux non interrompus auxquels il était forcé de se livrer pour vivre, lui firent contracter une maladie dont il mourut à l'âge de quarante-quatre ans.

Je ne sais quel homme de lettres disait: « La Bastille ne vient pas, et je ne sais comment payer mon terme qui va échoir. » C'était une ressource pour les gens de lettres que cette Bastille que l'on a détruite d'une manière fort irréfléchie. Quelle chère ils y faisaient! Marmontel eut le bonheur d'y être admis pour une parodie fort ingénieuse dont il n'était pas l'auteur; et, quoique accoutumé à de très-bons dîners, il fut émerveillé de celui qui lui fut servi dans cette maison royale. « Bury (son domestique) m'invite à me mettre à table, et il me sert la soupe. C'était un vendredi. Cette soupe en maigre était une purée de fèves blanches, au beurre le plus frais, et un plat de ces mêmes fèves fut le premier que Bury me servit. Je trouvai tout cela très-bon. Le plat de morue qu'il m'apporta ensuite était meilleur encore. La petite pointe d'ail

qui l'assaisonnait avait une finesse de saveur et d'odeur qui aurait flatté le goût du plus friand Gascon. Je trouvai qu'on dinait fort bien en prison.

« Comme je me levais de table et que Bury allait s'y mettre (car il y avait encore à dîner pour lui dans ce qui me restait), voilà mes deux geôliers qui rentrent avec des pyramides de nouveaux plats dans les mains. A l'appareil de ce service en beau linge, en belle faïence, cuiller et fourchette d'argent, nous reconnûmes notre méprise; mais nous ne fîmes semblant de rien; et, lorsque nos geôliers, ayant déposé tout cela, se furent retirés : *Monsieur*, me dit Bury, *vous venez de manger mon dîner; vous trouverez bon qu'à mon tour je mange le vôtre. — Cela est juste*, lui répondis-je. »

Veut-on maintenant savoir en quoi consistait ce second dîner? Comme c'était un jour maigre, le gouverneur, par un trait de délicatesse exquise, avait ordonné que le philosophe fût servi en gras. On lui apporta donc un excellent potage, une tranche de bœuf succulent, une cuisse de chapon bouilli, ruisselant de graisse et fondant, un petit plat d'artichauts frits en marinade, un d'épinards, une très-belle poire de cressane, du raisin frais, une bouteille de vin vieux de Bourgogne, le tout sans préjudice du café et des liqueurs. L'après-dîner, le gouverneur visita l'heureux prisonnier, et lui proposa un poulet pour son souper.

C'est ainsi que l'on était traité à la Bastille. Je ne parle pas de la bibliothèque, où l'on trouvait les meilleurs livres; des promenades, où l'on respirait un air si pur, et de la partie qu'on faisait, le soir, chez le commandant ou chez M. le major. La Providence semblait avoir ménagé

aux hommes de lettres cette aimable retraite, dans laquelle ils jouissaient d'un doux loisir si nécessaire à leur génie, et qu'ils cherchent en vain dans le tourbillon de la société. Aussi, sans parler de la *Henriade*, que de bons ouvrages sont sortis de la Bastille!

Il m'eût été très-facile d'ajouter beaucoup de noms bien connus à la liste des auteurs malheureux que je viens de citer; mais il est temps de terminer un tableau aussi affligeant; je me contenterai de citer, en finissant, un passage extrait d'un ancien numéro du *Mercur de France* :

« Ministres des rois, dit dans cet article M. Cosseph d'Ustariz (pseudonyme de Garat, qui fut ministre sous la Convention et sénateur sous l'Empire), évaluez à la rigueur le pain nécessaire pour nourrir un homme, l'eau qui doit l'abreuver, l'habit décent auquel les portes ne sont pas fermées; et avec cette somme que vous donnerez à quelques jeunes gens, vous ferez naître des hommes dont les idées éclaireront vos vues et vos desseins sur la félicité des peuples. Donnez cela et ne donnez pas davantage; refusez ou retirez tout à qui fera dans ce genre une demande de plus. Celui qui ne trouve pas dans le nécessaire et dans son talent tous les biens qu'il désire, et le dédommagement des plaisirs dont il se prive, n'a point de talent. Celui-là n'est fait ni pour éclairer son siècle, ni pour s'illustrer lui-même. Qu'il rampe, qu'il s'enrichisse et cherche sa félicité dans des jouissances que le plus grossier des hommes pout goûter mieux que lui. »

UN ORIGINAL

Parmi les habitués du café *** , celui qui fréquentait le plus assidûment et aux heures les plus régulières cet établissement, vers l'année 1815, était un petit vieillard assez proprement vêtu, quoique d'après une mode qui constituait un véritable anachronisme. Il était affublé d'une perruque à marteaux et à queue, mais sans poudre; il portait invariablement, en été comme en hiver, une culotte de drap noir, des bas de laine de même couleur, des bottes à retroussis tombant presque sur le coude-pied, garnies de tirants tout droits, par côté et derrière; sa longue veste rayée tombait assez bas pour recouvrir un ventre assez rondelet, et son habit marron à grandes basques et à gros boutons de métal rappelait par sa coupe les beaux jours du Consulat; le tout était couronné d'un chapeau à pain de sucre, dit Robinson, qui était parfaitement assorti avec le reste de l'équipement. Ce costume, qui était à peu près celui de la plupart de ces vieux hobereaux qu'on voyait surgir de tous côtés à la suite des Cent-Jours, comme ces innocentes petites grenouilles vertes après une pluie de printemps, n'avait rien, je ne

dirai pas de bizarre, mais d'insolite pour l'époque. La seule chose qui pût exciter quelque étonnement dans cet individu, c'était sa présence dans un établissement qui passait pour le point de réunion des libéraux, tandis que les hommes de sa tenue se montraient ordinairement au café de Valois, qui n'était pas loin de là.

Le petit homme venait au café *** tous les matins à dix heures sonnant; il demandait une tasse de café à la crème et un pain de gruau, qu'il chapelait lui-même à sa guise, mais il fallait que ce pain fût rassis. Comme on connaissait sa manie, on prélevait un pain sur la consommation du jour, et on le gardait au vieillard pour son déjeuner du lendemain; pour cette raison, les garçons et le maître de la maison se le désignaient entre eux sous la dénomination de « l'homme au pain rassis. »

La manière d'être du petit vieux était uniforme à tel point, qu'il semblait mû par des ressorts un peu moins compliqués que ceux d'un automate. Lorsqu'il arrivait dans l'établissement, il s'acheminait, sans regarder ni à droite ni à gauche, vers une petite table ronde, isolée, incommode, et qui, pour ce motif, était toujours vacante. Aussitôt qu'il était servi, il mettait dans la poche de son gilet deux des cinq morceaux de sucre qui figuraient à côté de sa tasse; il préparait tous les jours le même nombre de tartines de beurre, les saupoudrait, je crois, du même nombre de grains de sel, et ne lisait aucuns journaux. Ce dernier point partageait à son égard les opinions de la galerie. Quelques-uns de ses cohabités, se fondant sur une profonde et constante indifférence en matière de politique et de littérature, le regardaient comme une variété de l'espèce des crétins; les

autres, plus judicieux, selon moi, le considéraient, précisément pour la même cause, comme un homme de sens et de portée supérieure. Quoi qu'il en soit, l'homme au pain rassis ne laissait jamais échapper de sa bouche que le petit nombre de paroles indispensablement nécessaires. Lorsqu'il avait achevé sa tasse de café, il battait ordinairement une marche avec ses doigts sur le marbre de la table, remontait de temps en temps les tiges de ses bottes qui retombaient au moment même dans leurs plis, donnait un sou au garçon qui lui rendait sa monnaie, et sortait sans saluer la dame du comptoir.

Cet original prêtait trop au ridicule pour que les habitués et les garçons n'essayassent pas d'en faire le plastron de leurs plaisanteries. Un sous-lieutenant à demi-solde eut l'idée de se placer, quelques instants avant l'arrivée du vieillard, à la table qu'il affectionnait. Le petit homme, sans se déconcerter, s'assit de l'autre côté.

« Il n'y a pas de place pour deux ici, » dit le jeune fier-à-bras en frissonnant ses moustaches.

« Je me gênerai, » répondit modestement l'inconnu.

Le jeune homme s'empressa de lui laisser le champ libre.

Une autre fois un des garçons répandit à dessein du café brûlant sur les doigts que le vieil habitué avançait à un moment donné pour indiquer le *quantum sufficit* du mélange. Le consommateur indigné se leva sans rien dire, et, par un mouvement beaucoup plus énergique et plus rapide qu'on ne l'eût attendu de son âge, il mit la pointe de sa botte à retroussis en contact avec cette partie que la veste du mauvais plaisant laissait à découvert.

Le garçon ne reparut plus dans la salle. En punition de l'attentat, la justice du maître l'avait relégué dans le laboratoire, ainsi qu'on nommait déjà la cuisine d'un café-restaurant.

Bref, l'homme au pain rassis réussit à mettre les rieurs de son côté, quoiqu'il ne semblât guère attacher d'importance à leur assentiment; et, malgré les deux ou trois petites mystifications que sa douceur et sa fermeté firent avorter, il continua sans interruption ses visites au café ***.

Un jour, c'était vers la fin de 1817, le vieillard sortit sans payer sa dépense. Comme il n'avait fait aucune observation à cet égard; on s'imagina que c'était un oubli et que le lendemain le bonhomme solderait ce petit arriéré. Le maître du café, en faisant cette supposition, avait, comme on dit, compté sans son hôte. L'homme au pain rassis déjeuna comme de coutume, empocha les deux morceaux de sucre, battit une marche avec ses loigts, remonta ses bottes et fit exactement tout ce qu'il avait coutume de faire, à l'exception du paiement, qu'il supprima comme la veille, sans que sa figure trahît le moindre embarras, sans qu'il daignât dire un seul mot pour expliquer cette notable dérogation à ses anciens usages.

Le limonadier patienta huit jours; puis, comme la fin du mois approchait, il voulut attendre cette époque avant de rien demander à l'habitué dont il ignorait le nom et le domicile; enfin, comme ce terme de rigueur s'écoula sans que le petit vieillard eût parlé d'acquitter sa dépense, le maître du café prit le parti de lui en présenter la note.

Étienne, le premier garçon de l'établissement, qui affectionnait l'homme au pain rassis, parce qu'il avait comme lui des habitudes minutieuses dont il ne se départait jamais, habitudes qui, pour le dire en passant, tournaient à l'avantage de son service et de ses économies, Étienne, disons-nous, eut assez de pénétration pour supposer que l'embarras de l'homme au pain rassis ne devait être que le résultat d'une gêne momentanée, puisqu'il continuait à faire la même dépense; et, soit calcul de la part du garçon, soit pure bonté d'âme, il proposa au patron de cautionner son débiteur.

Dix mois s'étaient écoulés depuis cette époque. Le limonadier et ses garçons faisaient tous les jours des gorges chaudes aux dépens du pauvre Étienne, endosseur trop confiant d'une dette qui menaçait de s'accroître indéfiniment. Le garçon lui-même commençait à trouver la conduite de son client plus que bizarre, lorsqu'un beau matin, l'habitué demanda sa note et la paya, en ajoutant pour le garçon une somme de quinze francs trente centimes comme gratification, à raison d'un sou par jour, pendant dix mois, dont six avaient trente et un jours.

Si l'intérêt avait guidé le premier garçon, son attente eût été péniblement déçue; car on sait que les gratifications des consommateurs sont versées dans une caisse commune, et que les serviteurs de la maison les partagent, après toutefois que le maître a prélevé pour lui la part du lion. Les quinze francs trente centimes que reçut le généreux Étienne pour unique récompense se réduisaient, après ce partage, à la valeur d'une pièce de dix sous tout au plus; mais il fit à mauvais jeu bonne

mine ; il remercia gracieusement le vieillard, mit sa gratification dans l'urne du comptoir, et le montant de la note, qu'il avait déjà acquittée lui-même jour par jour, dans sa poche.

Le petit homme le suivait des yeux en battant sur le marbre une marche un peu plus longue que de coutume ; mais nul indice ne put faire croire qu'il se fût aperçu de la belle conduite du garçon à son égard.

A la fin de la même année, c'est-à-dire trois ou quatre mois après la liquidation du vieil habitué, le propriétaire de l'établissement, qui avait fait sa fortune, annonça l'intention de vendre son fonds de commerce et de se retirer.

Le lendemain du jour où cette question eut été agitée entre quelques habitués privilégiés et la dame du comptoir, l'homme au pain rassis, après avoir déjeuné, fit un léger signe de tête au premier garçon qui le servait, et il sembla vouloir entrer en conversation avec lui. Étienne n'eût pas été plus surpris s'il eût vu l'une des figures peintes sur le stuc entre les glaces de la salle ouvrir la bouche pour demander une demi-tasse. Mais ce que le vieillard avait à dire était encore plus surprenant que tout ce que pouvait imaginer le garçon.

— Monsieur Étienne, dit le vieux en guignant le garçon de l'œil, vous êtes un bon enfant et je vous veux du bien.

Le garçon fit un petit mouvement d'épaules qu'on pouvait traduire *ad libitum* par cette réponse banale : bien obligé, ou peu m'importe. Le vieillard n'y prit pas garde et continua :

— Monsieur Étienne, vous êtes un garçon rangé. Je sais cela comme bien d'autres choses dont je ne parle point,

parce que je sais le prix des paroles, et je ne gaspille pas les bonnes choses, moi. Je gage que vous avez des économies.

Étienne fit un bond en arrière qui pour le coup n'avait nul besoin d'interprétation.

Un emprunteur ! exclama intérieurement le garçon.

Le questionneur devina la pensée du garçon, et il fit une grimace dont vous trouverez le modèle sur les figures du moyen âge qui servent de gouttières au portique de l'église Saint-Eustache. Il profita de la position de sa langue et de sa bouche pour tousser cinq à six fois, tandis que ses petits yeux gris achevaient le sourire.

— Étienne, continua-t-il, c'est comme je le pensais ; vous avez de l'argent placé, car vous craignez les écornifleurs. C'est très-bien, mon garçon, il faut savoir veiller aux mailles de sa bourse, afin que ce qui est venu lentement ne s'en retourne pas trop vite ; mais parlons peu et parlons bien. Pensez-vous qu'un homme intelligent, qui dirigerait un établissement comme celui-ci, trouverait assez de chances favorables dans son entreprise pour risquer un prix d'achat aussi considérable que celui dont parle votre patron.

— C'est selon, dit le garçon, qui abordait avec complaisance le thème favori de ses réflexions. Si l'acheteur entendait son affaire et qu'il ne fût pas obligé d'emprunter à gros intérêt, comme cela se pratique, la somme nécessaire pour l'acquisition, je crois qu'il y aurait là une fortune.

— Eh bien, mon enfant, il faut la faire.

— Merci ! et avec quoi ?

— Avec tes économies, bien entendu.

— Belles économies ! quarante mille francs tout au plus.

— Tu as quarante mille francs, Étienne?... Depuis combien de temps travailles-tu ?

— Voilà vingt-trois ans que je porte la veste et le tablier ; j'en ai trente-neuf.

— Comme je le disais, tu es un brave garçon. Celui qui a pu amasser quarante mille francs en mettant sou sur sou deviendrait millionnaire à la tête d'une maison comme celle-ci. Décidément, il faut que tu fasses l'affaire. Je connais quelqu'un qui pourra t'aider. Combien te faut-il ?

— Rien, car je ne veux pas m'endetter de deux cent mille francs. On ne sait pas ce qui peut arriver, et puis les intérêts emporteraient tout le profit. J'aime mieux rester garçon et me retirer avec de bonnes petites rentes dans deux ou trois ans, que de risquer de pourrir à Sainte-Pélagie dans la peau d'un banqueroutier.

— Ce que tu dis là est sensé, mon enfant. Mais laisse-moi faire.

Là-dessus, le vieillard remonta la tige de ses bottes et partit sans dire un mot de plus. Le lendemain matin, il vint une demi-heure plus tôt que de coutume. Étienne, en le voyant, s'empressa d'essuyer la table. L'homme au pain rassis l'arrêta par le bras.

— Où est le patron ? dit-il.

— A l'entre-sol, dans le cabinet.

— Allons le trouver.

Étienne marcha devant le vieillard pour le guider. Son cœur battait avec violence ; car, bien qu'il eût passé toute la journée de la veille et une partie de la nuit à se

convaincre que le bonhomme était fou, cependant son air d'assurance et la finesse qui brillait dans ses regards venaient de réveiller toute sa perplexité. Lorsqu'ils furent tous deux devant le maître de l'établissement, le vieillard entama la conversation sans aucun préambule.

— Combien voulez-vous de votre établissement? lui dit-il.

— Avant de vous répondre, repartit le limonadier surpris au dernier point de l'interpellation et qui soupçonnait ou une mystification ou une scène de folie; avant de répondre à une semblable demande et d'entrer en affaire avec vous, permettez-moi de vous faire aussi une question; à qui ai-je l'honneur de parler?

— C'est juste; il est bon que les deux parties contractantes se connaissent avant d'entrer en arrangement. Je suis le baron Rogelet, ex-fournisseur des armées de l'empire.

— Le baron Rogelet, dit le patron en s'inclinant; attendez-donc, je connais ce nom; je l'ai vu figurer dernièrement dans les journaux.

— Sans doute, à propos d'un procès en interdiction que lui intentait son indigne famille pour jouir plus vite de sa fortune, sous le prétexte spécieux que le bonhomme, qui a des idées et des manières à lui, n'est rien de plus qu'un pauvre fou. Mais le baron Rogelet leur a rendu, comme on dit, une balle pour un pois; il est rentré dans la libre administration de ses biens, qui avaient été séquestrés par provision, et il a pu rendre à ce brave garçon la petite somme dont il avait eu la générosité de répondre pour le vieil original. Maintenant que

nous nous connaissons, parlons d'affaires. Combien voulez-vous pour votre établissement ?

— Deux cent quatre-vingt mille francs.

— Ce n'est pas trop cher, et vous les trouverez. Mais vous courrez quelques risques à l'affaire, parce que celui qui vous succédera sera nécessairement un homme de métier qui n'aura pas la somme nécessaire et qui prendra des arrangements avec vous pour vous payer d'année en année. Or, par le temps qui court, on n'assure pas les maisons contre les tremblements de terre; les plus solides établissements sont à la merci des révolutions. De sorte que deux cent quarante mille francs comptant valent mieux pour vous, à mon sens, que trois cent mille à terme. Voilà, continua le baron en tirant de sa poche un vieux portefeuille qui fermait avec des cordons, voilà deux cent mille francs en bons billets de banque ici. Étienne va vous faire un acte de transfert pour deux mille francs de rente inscrits en son nom sur le grand-livre. Si tout cela vous va, c'est une affaire terminée. Voilà comme j'aime que les transactions se traitent; j'en ai fait bien d'autres dans ma vie en moins de temps que cela.

Étienne et son patron étaient stupéfaits. Le baron semblait prendre plaisir à jouir de leur surprise, et il se frottait les mains en reproduisant la grimace dont nous avons indiqué une copie.

— Il faudrait cependant, dit le patron, que l'acte fût passé par-devant notaire.

— A qui le dites-vous ? La vente sera faite en bonne forme, dans notre intérêt commun à tous trois.

— A propos d'intérêt, murmura tout bas Étienne en

saisissant le pan de l'habit du baron, il faut que je sache...

— Tu es un nigaud, répondit le vieillard. Je t'oblige en ami et non en usurier. Tu me feras ton billet; je ne veux pas autre chose; mais, comme je n'ai pas le projet de te faire cadeau de ces deux cent mille francs, je m'arrangerai de manière à ce que tu ne sois pas longtemps mon débiteur.

Étienne tombait de son haut... L'homme au pain rassis descendit dans la salle du café. Pendant que le cessionnaire et son acquéreur s'habillaient tous deux, il prit tranquillement sa tasse de café, sans oublier les deux morceaux de sucre qu'il économisait au profit de la poche de sa veste; il battit une superbe marche, remonta ses bottes et partit avec ses deux acolytes pour aller terminer, par le moyen d'un trait de plume, une affaire de deux cent quarante mille francs.

Quatre ou cinq jours après cet événement, le petit vieillard, qui continuait à prendre quotidiennement et dans le silence le plus complet son déjeuner ordinaire, fit signe à M. Étienne, qui trônait alors dans le comptoir et qui accourut bien vite près de son bienfaiteur.

— Étienne, as-tu le cœur sensible, mon enfant? dit le baron.

— Peuh? dit Étienne en donnant quelque fixité à son regard comme s'il interrogeait ses souvenirs; peut-être oui, peut-être non.

— C'est-à-dire que c'est selon l'occasion. Cette incertitude me plaît; elle me prouve que tu n'as pas le cœur pris. Le cœur, vois-tu bien, n'est qu'un sot en affaires, et le mariage est la plus grande affaire de la vie. Il faut te marier, Étienne.

— J'y avais déjà pensé, monsieur. Pour faire l'économie d'une dame de comptoir.

— Étienne, tu as des vues bornées, mon garçon ; tu as besoin de bons conseils. Heureusement, je suis là. Mets ce soir, à huit heures, tes plus beaux habits ; je viendrai te prendre, nous irons faire une visite ensemble.

Le soir, à l'heure dite, le vieillard était devant le comptoir. Étienne était prêt. M. Rogelet monta avec lui dans un fiacre, qui les conduisit rue Serpente ; ils montèrent quatre étages d'une maison de peu d'apparence et entrèrent dans un chétif appartement, où deux dames les reçurent avec de grandes démonstrations de politesse.

— Madame Dupré, dit le baron à l'une d'elles avec l'expression d'une familiarité bienveillante et amicale, voilà le brave garçon dont je vous ai parlé ; c'est un homme que j'estime et pour lequel je vous demande votre affection. — Étienne, ajouta-t-il en se tournant vers le limonadier, voilà la veuve d'un homme qui m'a rendu de bons services ; elle veut bien permettre que tu viennes quelquefois lui présenter tes hommages.

Pendant que M. Rogelet faisait cette présentation dans toutes les formes, la fille de madame Dupré, qui se nommait Rose, et qui, sans être fort jolie, avait du moins toute la fraîcheur et le vif incarnat de la fleur dont elle portait le nom, regardait M. Étienne du coin de l'œil, et M. Étienne, tout en saluant madame Dupré le moins gauchement qu'il pouvait, considérait aussi à la dérobée la jeune demoiselle.

Le résultat de cette double investigation fut assez favorable pour tous deux ; car, bien que le limonadier ne fût plus de la première jeunesse, il avait une tournure

passable, une figure où se peignaient la franchise et la douceur de son caractère, et sa mise était aussi soignée que celle du fashionable le plus élégant. Ce point est plus important qu'on ne le croit dans le résultat d'une première entrevue.

Toutefois, Étienne se tint sur la réserve. Il trouvait la jeune personne fort à son gré, mais l'intérêt qu'elle inspirait à son bienfaiteur lui semblait un peu louche. L'état plus que mesquin de l'appartement et la toilette excessivement simple des deux dames ne lui semblaient point cadrer avec les espérances que lui avait fait entrevoir M. Rogelet en lui parlant de mariage le matin. Il fit à ce sujet des suppositions à perte de vue lorsqu'il fut de retour chez lui, et la plus plausible fut que le baron, en lui faisant épouser une fille qu'il semblait avoir prise sous sa protection particulière, voulait exiger que sa créature reconnût ainsi le prix de ses bienfaits.

Mais il était écrit qu'Étienne se tromperait jusqu'au bout sur les intentions du vieillard. Il est vrai que les apparences ne lui permettaient pas d'avoir une autre opinion, et qu'en réalité ses suppositions ne l'égarèrent pas loin du but de M. Rogelet ; car, dès le lendemain, le bon homme lui déclara tout uniment que cette jeune fille était celle qu'il lui destinait pour épouse. Le motif de l'intérêt qu'il lui portait n'avait rien que d'honorable, car le commerçant Dupré, le père de Rose, avait rendu de réels services au fournisseur, et la délicatesse de la veuve ne permettait pas qu'il les reconnût au moyen de sacrifices pécuniaires. C'est pourquoi il avait formé le projet de s'acquitter envers son ancien ami en mariant avantageusement sa fille.

Or, Étienne était à la tête d'un bel établissement, il était en passe de faire une fortune rapide; il avait de plus toutes les qualités qui peuvent plaire à une femme et assurer son bonheur. Étienne était donc le mari qu'il fallait à Rose.

C'était tout au plus si le limonadier était satisfait de ce petit arrangement, où M. Rogelet lui avait ménagé un rôle purement passif. Mais la jeune fille était réellement aimable; l'amour se mit de la partie, et, la reconnaissance aidant, Étienne, au bout d'une semaine d'hésitation, fit une demande en forme et obtint la main de la gentille protégée du baron.

Le lendemain matin, le vieil habitué fit encore un signe au limonadier après avoir préalablement expédié son déjeuner.

— Eh bien ! dit-il en battant sa marche suivant sa coutume, tu épouses la petite, et cela sans aucun motif d'intérêt. C'est fort bien, mon ami, tu as mon approbation. Et voici mon présent de noce, ajouta-t-il en déchirant la reconnaissance de deux cent mille francs souscrite par le limonadier.

Étienne, dans l'élan de sa gratitude, voulait se jeter aux pieds du bon vieillard, qui le repoussa doucement.

— Encore deux ou trois réparations aussi adroitement faites que celles-là, pensait-il en poussant un soupir de satisfaction, et je pourrai mourir tranquille sans avoir imposé à mon nom la tache d'une restitution déshonorante. Voilà pourtant, continua-t-il tout haut, ce que mes collatéraux appellent des dilapidations insensées et des prodigalités sans motif...

Il serait à désirer que tous les possesseurs de fortunes

mal acquises fussent attaqués sur leurs vieux jours d'une manie semblable à celle du baron Rogelet.

Étienne, devenu millionnaire suivant la prédiction de l'homme au pain rassis, a cédé, il y a quelque trente ans, son établissement au prix de 500,000 francs, et s'est retiré dans son magnifique hôtel du faubourg Saint-Honoré.

MADAME GEOFFRIN

Madame Geoffrin s'est fait, dans le dernier siècle, par ses relations avec les gens de lettres et par sa bonté, sans y prétendre, et sans avoir jamais rien écrit, une réputation qui égale celle des femmes les plus célèbres de son temps, et qui vaut surtout par les leçons et les exemples qu'on en peut tirer.

Marie-Thérèse Rodet, depuis madame Geoffrin, naquit à Paris le 2 juin 1699, d'un père officier de la maison de madame la dauphine, et d'une mère appartenant à la bonne bourgeoisie de la capitale. Elle n'était pas née, pour ainsi dire, que sa mère, qui voulait en faire un petit prodige, s'adressait déjà à sa grand'mère pour savoir comment il fallait s'y prendre pour l'élever.

« Je ne suis pas surprise, ma chère fille, lui répondit la verte et spirituelle grand'mère, que vous soyez *encore indécise* sur le genre de *talent* auquel vous donnerez la préférence dans l'éducation de votre fille. Quant à moi, je n'y avais pas encore songé. Mais comme vous me le mandez, *elle a déjà six semaines*. Il est bien temps, en effet, de se former un plan pour son éducation. Vous

n'avez jamais bien pu démêler, dites-vous, quel est celui que j'ai suivi pour la vôtre. Je le crois sans peine, car je n'ai jamais eu de plan. J'ai toujours fait ce que je croyais le mieux, sans jamais y songer d'avance. Comme je ne vous perdais pas de vue, votre caractère, vos goûts, vos inclinations m'indiquaient la route que j'avais à suivre. Je me suis trouvé chaque jour ce qu'il me fallait de raison pour diriger la vôtre. Je n'en demandais pas davantage. Si je vous ai rendue plus habile que moi, tant mieux ; mais je ne vois pas la nécessité que votre fille le soit plus que vous. Savez-vous que je meurs de peur que vous n'en fassiez un prodige ? Si c'est là l'objet de vos désirs, ma chère enfant, vous faites bien d'y rêver d'avance, car c'est le temps où vous en recevrez le plus de satisfaction. Rêvez donc, je le veux bien, aux perfections futures de votre fille, vous en jouirez d'autant plus pour votre compte, et ce n'est pas encore à votre âge que l'amour maternel est désintéressé. »

Madame Geoffrin perdit cette tendre mère, ainsi que son père, peu après, et passa aux mains de cette grand'mère dont nous venons de parler, qui prit d'elle le plus grand soin, à sa manière toutefois et selon des idées qui lui étaient propres. La tournure d'esprit que madame Geoffrin montra dans la suite tenait à l'éducation qu'elle en reçut, qui fut non pas commune, mais simple à un point qui la rendait parfois un peu extraordinaire. « J'ai perdu mon père et ma mère au berceau, nous dit-elle elle-même dans une de ses lettres qui nous a été conservée ; j'ai été élevée par une vieille grand'mère qui avait beaucoup d'esprit, et son bon sens la faisait jouir d'une très-grande considération. Elle avait très-peu d'instruc-

tion, mais son esprit était si éclairé, si adroit, si actif, qu'il ne l'abandonnait jamais : il était toujours à la place du savoir. Elle parlait si agréablement des choses qu'elle ne savait pas, que personne ne désirait qu'elle les sût mieux ; et quand son ignorance avait été trop visible, elle s'en tirait par des plaisanteries qui déconcertaient les pédants qui avaient voulu l'humilier. Elle ne m'a fait apprendre dans mon enfance simplement qu'à lire et elle me faisait beaucoup lire. Elle m'apprenait à connaître les hommes en me faisant dire ce que j'en pensais, et en me disant aussi le jugement qu'elle en portait ; elle m'obligeait à lui rendre compte de tous mes mouvements et de tous mes sentiments, et elle les rectifiait avec tant de douceur et de grâce, que je ne lui ai jamais rien caché de ce que je pensais et sentais ; mon intérieur lui était aussi visible que mon extérieur, mon éducation était continue ; je ne quittais jamais ma grand'mère, et tout était pour moi un sujet d'instruction. »

Mariée à quinze ans à M. Geoffrin, qui portait le titre de lieutenant-colonel de la milice bourgeoise de Paris, et y fut un des fondateurs de la manufacture des glaces, elle en eut plusieurs enfants. Restée veuve jeune encore avec une fortune qui, sans être de premier ordre, était cependant assez importante, et qu'elle s'appliqua dès lors à bien gérer et à augmenter même, en quelque sorte pour le bonheur d'autrui, elle en fit le plus noble usage. « Elle fonda ses plaisirs, son bonheur même, dit un auteur, sur la bonté et la bienfaisance. »

C'est de ce moment que la vie de madame Geoffrin devint surtout intéressante. Trois hommes de lettres distingués, l'abbé Morellet, Thomas et d'Alembert, qui vé-

curent de longues années dans son intimité, lui avaient voué une amitié qui ne se démentit jamais, et chacun des trois nous a laissé un éloge de madame Geoffrin, écrit après sa mort, avec les souvenirs de l'attachement profond et solide qu'elle leur avait inspiré. C'est dans ces écrits que nous l'avons cherchée et trouvée avec les vifs caractères et les traits originaux de sa physionomie.

« Madame Geoffrin, née dans un état médiocre, dit l'abbé Morellet, avec une fortune qui n'était pas d'abord assez considérable pour suppléer, comme il arrive souvent, à la naissance, n'ayant même aucun de ces talents extraordinaires qui attirent fortement l'attention du public, et font disparaître la distance des rangs dans la société, a vu se rassembler chez elle les hommes de lettres les plus distingués, les artistes les plus célèbres et de la France et des pays étrangers, les personnes les plus considérables par leur naissance, leur rang et leurs dignités. Enfin, elle a vu les souverains la rechercher, entrer en commerce de lettres avec elle, et ceux que la curiosité attirait en France, se faire un plaisir de cultiver sa société.

« Lorsqu'on cherche les causes de cet empressement, continue l'abbé Morellet, et qu'on ne les trouve ni dans la fortune, ni dans le rang, ni dans la naissance, ni dans l'étendue des connaissances de madame Geoffrin, il est naturel de demander par quelle route elle était arrivée à un but auquel les circonstances ne paraissaient pas devoir la conduire. »

Madame Geoffrin aimait les gens de lettres. Elle avait connu, chez madame de Tencin, une partie de ceux qui avaient alors le plus de célébrité. Elle sut leur plaire et

les attirer ; et, après la mort de madame de Tencin, ils prirent l'habitude de se rassembler chez elle. Elle leur donnait à dîner le mercredi, et tous les soirs sa maison leur était ouverte.

« En disant que les gens de lettres et les artistes ont été le premier fonds de la société de madame Geoffrin, je suis bien éloigné, dit l'abbé Morellet, de vouloir faire entendre qu'on n'allait pas chez elle surtout pour elle-même. Je ne crains pas d'être démenti par aucun de ceux qui ont mérité de la connaître, en disant que, lorsque sa considération, arrivée au plus haut degré, avait donné la plus grande étendue à ses relations ; lorsqu'en allant chez elle on y trouvait la meilleure compagnie en tout genre, on y allait encore pour jouir des agréments de son esprit et de l'aimable singularité de son caractère. »

Cette singularité tenait à un mélange de sagesse d'esprit et de vivacité de caractère, « qui donnait à la raison, dit Thomas, je ne sais quoi de piquant, et quelquefois une sorte d'impatience de se montrer qui était involontaire, et dont elle ne s'apercevait pas elle-même. » « Avouez, disait-elle un jour à Fontenelle, que j'ai souvent raison. — Qui, répondit-il, mais vous l'avez trop tôt. » Et l'instant d'après, tirant sa montre : « Votre raison, dit-il, est comme ma montre, elle avance. »

Par suite de la même vivacité, sa sensibilité se produisait quelquefois sous ces formes brusques qui ne font que la rendre plus aimable. Elle prétendait qu'elle s'était fait dans le monde un état de *grondeuse*. En effet, madame Geoffrin grondait tout le monde, ses amis pour leur intérêt, et ses connaissances, disait-elle, *pour son plaisir*, car elle savait bien qu'elle ne corrigeait personne. Dans

les derniers temps de sa vie, son âge, la considération dont elle jouissait, lui donnaient de grands droits; elle n'en usait pourtant qu'avec précaution; elle savait toujours à qui elle parlait. Entourée de gens d'un rang distingué, avec des manières toujours en apparence aussi libres, elle ne confondait pas les nuances. D'ailleurs on était accoutumé à ses leçons, et la manière piquante dont elle les donnait ne permettait guère de s'en fâcher.

Un jeune homme, un jour, à diner chez elle, avait entrepris de couper une volaille avec un couteau si petit qu'il rendait son opération interminable, et en même temps il avait entamé une histoire qui n'en finissait pas par sa longueur. « Monsieur le comte, dit madame Geoffrin un peu impatientée, il faut avoir à table de grands couteaux et de petites histoires. »

« Elle avait, dit Thomas, de ces mots heureux qui échappent à une imagination vive et qui voit tout ce qu'elle peint. Mais elle rendait toujours des idées fines par des images familières. » Ainsi, elle disait que *le bien est toujours doublé de mal*. En parlant d'un homme à qui le commerce des gens d'esprit avait donné une réputation et même une certaine apparence de talent, elle disait que c'était *une bête frottée d'esprit*.

Occupée des soins de sa maison, qu'elle tenait avec autant d'ordre que d'agrément, occupée du soin de conduire sa fortune, et celui de la dépenser d'une manière qui pût rendre ses actes de bienfaisance aussi utiles qu'ils étaient étendus; occupée des arts comme le devraient être la plupart des femmes, pour les diriger et les encourager dans le bien, comme ornement et lien de la société, et non dans leurs tendances corruptrices ou

même simplement frivoles, madame Geoffrin n'était pas d'ailleurs *prêcheuse* ; mais elle avait horreur du mal, avec quelque éclat qu'il se produisît ; le talent qui ne servait qu'à prêter des charmes aux vices lui paraissait méprisable, et tout ce qui tendait à développer la personnalité au lieu de la charité humaine lui paraissait mauvais. Mais elle ne s'opposait au mal qu'en s'abstenant de l'encourager. Sa vertu, en d'autres termes, car il faut tout dire, était très-peu militante. Heureuse par sa raison, et soignant son bonheur comme on soigne sa santé, madame Geoffrin était sans cesse occupée à modérer les idées, les sentiments de tous ceux qui l'approchaient. *Tout ce qui était ardent autour d'elle l'inquiétait*, dit Thomas. Non qu'elle n'estimât, mais elle craignait l'ardeur. Elle craignait les partis violents, les mouvements trop brusques, les changements trop prompts, quelque utile qu'en pût être l'objet. « Il ne faut point, disait-elle, abattre la vieille maison, mais en bâtir une nouvelle à côté ; insensiblement, on quittera la mauvaise pour venir se loger dans la bonne dès qu'on en aura reconnu la commodité. » Avec autant de modération dans l'esprit, on sent que madame Geoffrin devait être portée à l'indulgence. C'est la plus aimable qualité de la vieillesse ; et madame Geoffrin s'était faite vieille de bonne heure. Personne, pour ainsi dire, ne l'a connue jeune. Elle avait même pris avant le temps le costume des personnes âgées, et savait lui donner dans sa simplicité une sorte d'élégance qui tenait peut-être à l'accord singulier qu'il y avait entre le costume et la tournure de son esprit et de ses habitudes. On peut dire qu'elle était faite pour être vieille. Et, en effet, la raison et la bonté, qui étaient

ses qualités principales, allaient en augmentant chez elle à mesure qu'elle avançait dans la vie.

« Je sens avec plaisir, disait-elle à d'Alembert, qu'en vieillissant je deviens *plus bonne*, car je n'ose pas dire *meilleure* ; j'ai pris pour devise, comme l'abbé de Saint-Pierre, ces deux mots : *Donner et pardonner*. »

« La passion de *donner*, ajoute d'Alembert, qui fut le besoin de toute sa vie, était née avec elle ; et elle la tourmenta pour ainsi dire dès ses premières années. Étant encore enfant, si elle voyait de sa fenêtre quelques malheureux demander l'aumône, elle leur jetait tout ce qui se trouvait sous sa main, son pain, son linge et jusqu'à ses habits. On la grondait de cette intempérance de charité, si je puis parler de la sorte ; on l'en punissait quelquefois, et elle recommençait toujours. »

Depuis, cette bienfaisance, toujours aussi active, avait pris un caractère d'ordre et de régularité qui lui donnait les moyens de l'étendre. Elle avait coutume de dire que *l'économie est la source de l'indépendance et de la libéralité*. Nous avons un exemplaire des œuvres morales de madame de Lambert qui lui a appartenu. Elle y a marqué et pour ainsi dire encadré à l'encre rouge le passage suivant de l'*Avis d'une mère à sa fille* :

« Il ne faut retrancher les dépenses superflues que pour être en état de mieux faire celles que la bien-séance, l'amitié et la charité inspirent. Pline, en renvoyant à son ami une obligation considérable qu'il avait de son père, avec une quittance générale, lui disait : — « J'ai peu de bien ; je suis obligé à beaucoup de dépenses ; mais je me suis fait un fonds de frugalité, et c'est d'où je tire les services que je rends à mes amis. » — « Prenez

sur vos goûts et sur vos plaisirs pour avoir de quoi satisfaire aux sentiments de générosité que toute personne qui a le cœur bien fait doit avoir. »

Lorsque madame Geoffrin avait touché ses rentes, le dimanche d'ensuite était constamment employé à distribuer dans de petits sacs les différentes sommes qu'elle destinait à payer le loyer de quelque pauvre vieille femme, l'éducation de quelques enfants, les mois de nourrice pour quelque autre. Outre ces actes de bienfaisance annuelle, elle en avait de journaliers, c'est-à-dire ceux que l'occasion lui demandait ; et il ne se passait guère de jours que cette occasion ne se présentât. En outre, parmi ceux de ses amis dont la situation était gênée, il n'y en a aucun qui n'ait éprouvé les effets de son amitié généreuse par des bienfaits qui ont répandu l'aisance sur leur vie. Elle disait à l'un d'eux, qui était plus jeune qu'elle, en lui assurant une rente de douze cents livres : — *Si vous devenez plus riche, vous donnerez cet argent-là pour moi quand je ne pourrai plus le donner.*

Lorsque madame Geoffrin s'était mis en tête de faire un présent, il n'y avait pas moyen de le refuser. Elle allait chez ses amis peu riches, examinait tout leur ménage, découvrait bientôt le meuble qui manquait, et alors il fallait le recevoir d'elle, et qui plus est le placer et l'employer à sa manière. On lui reprochait quelquefois l'espèce de despotisme d'amitié dont elle accompagnait ses dons. Elle en convenait ; mais elle disait que cette manière-là lui était plus agréable et plus commode : *et, ajoutait-elle, il faut faire commodément ce qu'on veut faire tous les jours.* Une de ses maximes était que, « de toutes

les manières d'obliger les malheureux, la plus commode est de leur faire soi-même le bien qu'ils veulent que vous obteniez des autres pour eux. »

« Sa bienfaisance, dit d'Alembert, se gardait bien d'importuner celle des autres. *Quand je raconte, disait-elle, la situation de quelque infortuné, à qui je voudrais procurer des secours, je n'enfonce point la porte; je me place seulement tout auprès, et j'attends qu'on veuille bien m'ouvrir.*

« Son illustre ami Fontenelle, continue d'Alembert, était le seul avec qui elle en usât autrement. Ce philosophe, si célèbre pour son esprit et si recherché pour ses agréments, sans vices et presque sans défauts, parce qu'il était sans chaleur et sans passion, n'avait aussi que les vertus d'une âme froide, des vertus molles et peu actives, qui, pour s'exercer, avaient besoin d'être averties, mais qui n'avaient besoin que de l'être. Madame Geoffrin allait chez son ami et lui peignait avec intérêt et sentiment l'état des malheureux qu'elle voulait soulager. *Ils sont bien à plaindre*, disait le philosophe; et il ajoutait quelques mots sur le malheur de la condition humaine, puis il parlait d'autre chose. Madame Geoffrin le laissait aller, et quand elle le quittait : — *Donnez-moi*, disait-elle, *cinquante louis pour ces pauvres gens.* — *Vous avez raison*, disait Fontenelle, et il allait chercher les cinquante louis, les lui donnait et ne lui en reparlait jamais, tout prêt à recommencer le lendemain, pourvu qu'on l'en avertit encore. »

La bonté de madame Geoffrin ne se bornait point à donner, mais comme elle le disait, elle s'étendait aussi à pardonner. Malgré l'ordre qu'elle aimait à maintenir

dans sa maison, loin de gronder ses domestiques, c'était elle qui les consolait quand ils avaient fait quelque faute. C'est un trait de bonté de sa part qui a fourni à Mlle Lespinasse le sujet du petit morceau qu'elle a intitulé : *Quinzième chapitre du Voyage sentimental*. On apportait à madame Geoffrin, de chez Bouchardon, deux vases de marbre dont l'un se trouva cassé. Un des ouvriers lui conta l'affliction de celui de ses camarades à qui ce malheur était arrivé et sa crainte que leur maître ne le sût. Elle promit de n'en rien dire. Puis ensuite, lorsque les ouvriers furent partis, songeant par réflexion au chagrin qu'avait eu cet homme depuis la veille, elle lui envoya 12 fr. pour l'en dédommager.

Quelque part qu'elle découvrit le chagrin, il lui semblait que c'était à elle à le consoler. Un second trait pareil a fourni à mademoiselle Lespinasse un second chapitre dans le genre du premier. La laitière qui servait madame Geoffrin ordinairement avait perdu sa vache. Madame Geoffrin le sut et lui en donna une autre. Elle en fut dans la suite mal servie. Mais quand on lui disait que sa crème était mauvaise et qu'elle devrait bien changer de laitière, elle contait l'histoire et ajoutait : *Vous voyez bien que je ne puis pas quitter cette laitière-là.*

Personne, au reste, n'aimait moins qu'elle à parler de ses bonnes actions. Elle craignait les remerciements au point de s'en fâcher. Elle disait quelquefois en plaisantant qu'elle n'aimait que les ingrats. *On ne leur rend pas assez de justice,* disait-elle, *il n'y a vraiment qu'eux de commodes à obliger.*

On vient de voir quelques-unes de ses maximes favorites ; en voici d'autres :

« Il ne faut point donner de bons conseils à ceux qui en ont besoin, ni faire des reproches à ceux qui les méritent, ni chercher à amuser ceux qui s'ennuient.

« Le moyen de ne pas ennuyer les autres, c'est de leur parler d'eux.

« Il ne faut solliciter les gens en place que lorsqu'on est sûr d'obtenir.

« Il faut louer son ami à la manière de ceux à qui vous voulez en donner une bonne idée, et non pas à la vôtre ni à la sienne.

« Il ne faut pas laisser croître l'herbe sur le chemin de l'amitié.

« Parler de ceux qu'on aime fait à l'amitié ce que la culture fait aux plantes ; ce *parler* redouble et nourrit le sentiment que l'on a. »

N'ayant eu guère d'autre chagrin dans sa vie que le mal que lui faisait le chagrin d'autrui, et que celui de voir sa fille, mariée à M. de La Ferté-Imbault, dans des sentiments de fierté et d'égoïsme si éloignés de ses sentiments, madame Geoffrin mourut en octobre 1777, à l'âge de 78 ans, laissant un nom estimable et estimé de tous.

PARIS IL Y A MILLE ANS

Retiré dans mes études du moyen âge comme dans une solitude, je ne connais guère le Paris d'aujourd'hui. Je connais un peu mieux le Paris d'autrefois. Voici donc un récit du siège de notre ville en 885 et l'histoire des combats soutenus, il y a mille ans à peu près, sur le Pont-au-Change et la place du Châtelet, sur le Petit-Pont et vers la rue de la Huchette.

Je ne sais si ces vieilleries pourront avoir quelque curiosité : je les crois cependant convenablement placées dans cette brillante exposition des produits de notre littérature, ne serait-ce que pour servir de contraste. S'il est cependant quelques Parisiens qui aiment, comme moi, en se promenant dans notre vieille ville, à se représenter en idée l'état des lieux, il y a bientôt dix siècles, je serai heureux de pouvoir fournir quelques traits à leur imagination.

Ce fut dans les derniers jours du mois de novembre 885 que les Normands vinrent assiéger Paris. La Seine fut couverte de barques jusqu'à Saint-Cloud. Le fleuve, dit le poète historien Abbon, semblait avoir disparu dans

quelque gouffre qui le cachait à tous les regards et ne le rendait au jour que deux lieues plus loin.

Un mot de topographie pour l'intelligence du récit. Au nord de l'île de la cité, qui était alors tout Paris, un pont de bois avec une tour au bout du pont : ce pont est devenu notre Pont-au-Change; cette tour devint le Grand-Châtelet : aujourd'hui c'est la place du Châtelet.

Au midi, un pont de bois, avec une tour également au bout du pont : c'est notre Petit-Pont, et c'est là qu'était autrefois le Petit-Châtelet.

Sur les rives de la Seine, de riantes campagnes semées çà et là de monastères et d'églises.

Au midi, le grand monastère de Saint-Germain des Prés : c'est ce que nous appelons aujourd'hui l'Abbaye.

Au nord, l'église de Saint-Germain le Rond, aujourd'hui Saint-Germain l'Auxerrois, bâtie sur une petite colline qui n'est plus indiquée aujourd'hui que par la différence qui existe entre les maisons de la rue des Prêtres-Saint-Germain et les maisons du quai de l'École.

Le chef des Normands, Sigefroi, vint trouver l'évêque de Paris, Goslin. « Nous ne demandons, lui dit-il, que le passage libre sous les ponts de la ville ; si tu y consens, nous ne ferons jamais aucun mal à Paris et nous ne pillerons ni tes fiefs ni ceux du comte Eudes. » L'évêque lui répondit : « Le roi Charles a confié, après Dieu, cette ville à notre garde. Ce n'est pas pour que par elle le royaume souffre ruine et misère ; mais pour que par elle il soit sauvé. — Eh bien ! dit Sigefroi, demain j'attaquerai les tours de la ville. Prépare-toi au siège : pendant le jour tu auras pour occupation nos flèches à repousser ; le soir, des blessés à panser, et pour souper,

« la famine ; et nous ferons cela tous les ans, jusqu'à ce
« que je t'aie tranché la tête avec mon épée, et qu'ensuite
« je la donne aux chiens. »

Le lendemain matin, les gardes de la tour (le Grand-Châtelet) virent les Normands sortir de leurs bateaux. On sonna les cloches, les trompettes des hommes d'armes retentirent ; on courut à la tour et aux remparts. Il y avait là Eudes, son frère Robert, le comte Regnier et le brave abbé de Saint-Germain Èbles. L'évêque Goslin s'arma aussi. A cette époque les prêtres prenaient souvent les armes. Comme les monastères et les églises étaient pillés par les Normands, et que les seigneurs laïques ne s'inquiétaient pas de les défendre, les moines et les prêtres avoient pris le parti de se défendre eux-mêmes. La seconde moitié du neuvième siècle est le temps des prélats et des abbés guerriers.

Une bonne partie du clergé imita l'évêque et courut aux remparts. Il y avait un jeune homme, vassal de l'église, qui se nommait Frédéric. Quand il apprit que les païens venaient attaquer Paris, il courut à la cathédrale, fit sa prière devant le corps de saint Germain, qu'y avaient déposé les moines de Saint-Germain des Prés, réfugiés à Paris, puis, s'arma, et courut à la tour du grand pont. Il se plaça auprès de l'évêque et combattit avec lui pendant toute la journée. Quand le combat se ralentissait, il entonnait les psaumes avec l'évêque et le clergé. Vers le soir, il reçut une blessure et tomba. L'évêque fut aussi légèrement blessé d'une flèche. Frédéric fut emporté par deux moines de Saint-Germain, qui le montraient au peuple comme un martyr. L'évêque, appuyé sur un de ses prêtres, marchait devant le jeune homme, disant aussi

que c'était un martyr tué par les païens, que ses fautes lui étaient pardonnées, et qu'il irait en paradis s'il mourait de sa blessure. Arrivé à la cathédrale, Frédéric mourut, et à ce moment les moines assurèrent, avec plusieurs du peuple, qu'ils avaient vu une colombe toute blanche qui s'envolait au ciel sans qu'on sût d'où elle était partie, ce qui prouvait bien que c'était l'âme du jeune homme.

La tour du grand pont, bâtie autrefois par les Romains, avait été à demi ruinée par le temps ; pendant la nuit les Parisiens l'élevèrent avec des charpentes, et le matin les Danois virent une tour nouvelle qui surmontait l'ancienne tour. Ils revinrent à l'attaque : l'abbé Èbles avait fait préparer de grandes cuves pleines de poix bouillante. Quand les Normands furent au bas de la tour, les assiégés versèrent ces cuves. Il y eut des Normands qui furent brûlés vifs, les autres couraient en toute hâte à la Seine en jetant des cris, et leurs longs cheveux étaient en flammes. Alors les assiégés se mirent à pousser de grands éclats de rire et criaient : « A la Seine ! à la Seine ! Nous avons défait votre coiffure, il vous faut de l'eau pour la lisser. A la Seine ! » Èbles tua sept ennemis avec son arc, et en même temps il ne cessait de crier à ceux des moines qui faisaient bouillir la poix : « Soignez votre cuisine, frères ! »

Beaucoup de Normands, quoique ce ne fût pas encore l'heure du souper, se retiraient vers leurs barques, les uns fatigués, les autres blessés, quelques-uns mourants ; mais leurs femmes les recevaient avec des injures, les traitaient de lâches et s'arrachaient les cheveux de désespoir d'avoir de pareils maris. « Que viens-tu faire ? Pourquoi quittes-tu la tour ? Allez, fils des diables, vous ne l'emporterez pas, lâches comme vous êtes ! Est-ce que je

ne t'ai pas déjà donné à manger? n'as-tu pas du pain, du porc salé et du vin? Pourquoi reviens-tu sitôt aux tentes? Viens-tu encore te mettre à table? Gourmand! les autres reviennent-ils ainsi? et s'ils revenaient, on les traiterait de même!»

Fatigués de deux jours d'assaut inutile, les Normands suspendirent leurs attaques et établirent leur camp à Saint-Germain le Rond (Saint-Germain l'Auxerrois), et de là ils se répandirent dans la campagne. Ils allèrent sur la rive gauche dévaster de nouveau le monastère de Saint-Germain des Prés; le corps du saint avait été transporté à Paris, mais le tombeau restait. Les Normands le profanèrent de toutes les manières; ils firent de l'église une étable. On les voyait des remparts de Paris piller le monastère, mais on vit aussi les miracles par lesquels le saint vengea son cloître chéri. Le comte Eudes assura qu'étant sur les murs de Paris il avait vu un Normand précipité du haut du clocher de Saint-Germain par une main, qui disparut tout à coup dans les airs; un Normand, qu'on vit entrer dans l'église, une hache à la main, et qui s'en servit sans doute pour détruire les ornements de l'autel, fut aperçu comme on l'emportait hors de l'église : la hache s'était retournée contre lui et lui avait fendu la tête. Un autre fut tout à coup aveuglé en voulant voir le tombeau du saint. Enfin les bestiaux que les païens avaient mis dans l'église périrent tous sans qu'on pût manger leur chair, tant elle avait mauvaise odeur.

Cependant les mois de décembre et de janvier s'étaient écoulés. Le 2 février, jour de la purification de la Vierge, la rivière, pendant la nuit, s'accrut tout à coup et em-

porta le petit pont. La tour du petit pont, bâtie à l'entrée de notre rue Saint-Jacques, se trouvait de cette façon séparée de Paris et livrée sans défense aux Normands. C'était un poste important. Vers la quatrième heure de la nuit (dix heures du soir), l'évêque fit appeler Hervé, le plus courageux des vassaux de l'église cathédrale, et lui demanda les noms de ses onze plus braves compagnons. Hervé les nomma. « Prends-les avec toi, dit l'évêque, et, après avoir recommandé vos âmes et vos corps à Dieu, allez occuper la tour du petit pont; défendez-la, si les Normands viennent l'attaquer, jusqu'à ce que nous ayons pu rétablir le pont que les eaux viennent d'enlever. »

Hervé alla réveiller les onze vassaux qu'il avait nommés à l'évêque. C'étaient Hermanfroi, Herland, Odaucer, Ervic, Arnauld, Solius, Gosbert, Uvido, Ardrad, Hémar, Gossin. Ces braves s'armèrent sans bruit, et, s'étant réunis sous la conduite d'Hervé, ils marchèrent jusqu'à la pointe de l'île qui regarde l'orient (autrefois le jardin de l'archevêché); ils y trouvèrent l'évêque, qui les bénit et les accompagna jusqu'à un bateau qui les transporta, au milieu de la nuit et malgré l'impétuosité des eaux débordées, jusque sur la rive gauche. De là, ils arrivèrent en silence à la tour, se firent reconnaître des gardiens, et entrèrent. Il était temps. Une heure plus tard, les Normands, avertis de la chute du pont, assiégeaient la tour.

Quand le jour parut, l'évêque avec le peuple et les soldats se mit à l'ouvrage pour rétablir le pont. De leur côté, les Normands attaquaient les travailleurs et en même temps cherchaient à emporter la tour. Hervé et

ses compagnons repoussaient bravement leurs attaques ; ils voyaient du haut de la tour le travail de leurs amis, qui apportaient des pièces de bois et des planches pour rétablir le pont. Il restait encore deux débris d'arches qui touchaient à la tour. Les autres arches avaient été emportées. Autour des deux arches à moitié ruinées les eaux faisaient l'effet d'un gouffre, ce qui empêchait les barques des Normands d'arriver de ce côté jusqu'au pied de la tour.

De temps en temps Hervé et ses compagnons poussaient un cri de guerre auquel répondaient sur l'autre rive l'évêque et les Parisiens. Malgré le bruit du combat, les guerriers de la tour et de Paris pouvaient en quelque sorte s'entendre et s'encourager mutuellement. Vers midi, les Normands, las de l'effort inutile de leurs armes, eurent recours à une autre attaque. Du côté de la terre, la tour était entourée d'eau ; c'était l'effet de l'inondation, mais l'eau était peu profonde. Quelques-uns des Normands poussèrent jusqu'au pied de la tour une charrette énorme de foin, puis ils y mirent le feu. Une épaisse fumée et bientôt des tourbillons de flamme enveloppèrent la tour. Hervé et les Parisiens ne pouvaient plus s'apercevoir, mais ils communiquaient encore par leurs cris.

La tour du petit pont, comme celle du grand pont, était bâtie en bois sur une ancienne tour romaine en pierre et en brique à moitié écroulée. Tant que la flamme attaqua la pierre, Hervé et ses compagnons bravèrent l'incendie ; mais bientôt la flamme, s'élevant en gerbes dévorantes, monta jusqu'au bois de la tour supérieure ; Ils ne se découragèrent pas cependant et essayèrent d'é-

teindre l'incendie. Il y avait dans la tour plusieurs seaux qui, à l'aide de longues cordes, servaient à puiser de l'eau dans la Seine pour l'usage des gardiens. La moitié des défenseurs de la tour se mit à puiser de l'eau, tandis que l'autre moitié versait les seaux sur l'incendie. De cette manière ils retardaient les progrès du feu. Pendant quelque temps la fumée empêcha les Normands de voir la manœuvre des défenseurs de la tour. Ils s'en aperçurent enfin, mais, n'osant pas s'approcher jusqu'au pied de l'arche, à cause du gouffre qu'y faisait le fleuve, ils ne pouvaient pas empêcher les assiégeants de puiser de l'eau. Ils lançaient donc des flèches et des pierres pour briser les seaux, et déjà ils avaient réussi à en briser un. Pendant ce temps, le feu commençait à s'attacher à la tour, la chaleur devenait insupportable. Hervé entendait les charpentes craquer aux approches du feu. Il fallait de l'eau ou périr. Ce n'était plus des armes que dépendait le sort des assiégés : c'était de ces seaux qui descendaient et montaient sans cesse.

Un seau déjà avait été brisé. Trois restaient encore ; c'était toute l'espérance d'Hervé et de ses compagnons. Penchés au bord de la tour, ils suivaient de l'œil, avec une anxiété inexprimable, le seau qui descendait, s'emplissait et remontait ensuite au milieu des traits des Normands : c'était sur cette corde fragile qu'étaient attachés tous les yeux, c'était ce seau suspendu dans les airs que contemplaient, les uns avec colère, les autres avec espoir, les Normands et les Parisiens. Le feu petillait : le sommet de la tour était caché dans des nuages de fumée. « De l'eau ! criait Hervé, de l'eau ! le feu nous gagne ! » Un second seau à ce moment fut brisé par une grosse

Pierre jetée avec effort d'une barque qui s'approcha de l'arche, et la corde du troisième, déchirée par les flèches, se rompit en remontant. Le seau tomba aux grands cris des Normands. Il n'en restait plus qu'un seul; l'eau qu'il apportait pouvait à peine suffire à retarder l'approche du feu. « A genoux, mes frères! cria l'évêque, qui, des remparts de la ville, vit l'extrémité de ses braves vassaux, à genoux! Priez Dieu et les saints de sauver nos compagnons! » Et, d'une voix forte qui dominait le bruit du feu et les cris des Normands, il entonna le *Kyrie eleison*. Le peuple et les soldats le répétaient à haute voix, en frémissant de ne pouvoir secourir leurs frères. « *Kyrie eleison!* » répondirent du haut de la tour et du sein de la fumée que commençaient à percer quelques jets rapides de flamme, des voix entrecoupées et lasses. A cet instant, le dernier seau s'échappa des mains d'Hermanfroi, suffoqué par la fumée. L'évêque le vit tomber et cria d'une voix plus forte encore qu'auparavant : « Que le Père, le Fils et le Saint-Esprit vous bénissent, martyrs de l'Église! »

La flamme, longtemps retenue, s'éleva tout à coup : un horrible fracas se fit entendre. Des poutres et des planches enflammées tombèrent dans la Seine et sur les barques des Normands qui ne s'éloignèrent pas assez vite. C'était la chute de la tour de bois. Les Normands et les Parisiens perdirent de vue les défenseurs de la tour et les crurent engloutis dans le feu. Mais, quand la flamme se fut éclaircie, ils virent, à la lueur de l'incendie, leurs compagnons réfugiés sur les débris de l'arche qui touchait à la tour. Leurs cheveux, leurs habits étaient à moitié brûlés, leurs visages noircis de la vapeur du feu. Groupés sur cette arche à demi écroulée, qui suffisait à

peine pour les contenir, ils tendaient de là leurs mains aux Parisiens désespérés de ne les pouvoir secourir. Les Normands accouraient sur leurs barques. « Rendez-vous ! crièrent-ils, rendez-vous ! » Hervé se tourna vers l'évêque comme pour le consulter. L'évêque leur cria de sauver leur vie à tout prix. Ils se rendirent.

Les Normands ne méritèrent point leur victoire. Ils égorgèrent lâchement ces braves gens et n'épargnèrent qu'Hervé. Il était beau et de haute taille : ils le prirent pour un comte et lui offrirent de se racheter. « Tuez-moi, dit-il, comme vous avez fait lâchement de mes compagnons ; tuez-moi, je n'ai pas d'argent à vous donner pour racheter ma vie. » Hervé fut tué aussitôt.

La défaite de ces braves gens n'abattit point le courage des Parisiens. Ils résistèrent encore une année. Enfin, au mois de décembre 886, on vit flotter un matin sur la montagne de Montmartre les enseignes impériales. C'était Charles le Gros, qui, avec une puissante armée, venait délivrer Paris. Le soir, les Normands se retirèrent. Mais Paris apprit en même temps que l'empereur avait acheté la paix au lieu de la gagner à la pointe de l'épée. Il avait donné aux Normands plusieurs mille livres d'argent et la Bourgogne à ravager.

J'ai voulu, en faisant ce récit extrait des chroniques du temps et surtout du poète Abbon, remettre en lumière quelques souvenirs de la destinée de nos pères, et donner à la place du Châtelet et à la descente du Petit-Pont, entre la rue de la Huchette et la rue de la Calandre, un peu de l'intérêt de l'histoire et du roman.

UN CORDONNIER MATHÉMATICIEN

Il y a quelque temps, l'Académie des sciences reçut un mémoire sur une suite de propositions mathématiques qui, à les juger d'après leurs titres, avaient le mérite d'être neuves et intéressantes.

Il s'agissait, dans certains cas, de remplacer l'arithmétique par la géométrie.

Suivant l'usage, ce mémoire fut envoyé à l'examen d'un membre de l'Académie, et ce membre désigné par M. le président, fut M. Bertrand, l'un de nos plus savants et de nos plus jeunes immortels.

Le lundi suivant, l'auteur de ces propositions nouvelles, M. Rigaut, en remerciant l'Académie de l'intérêt qu'elle avait bien voulu lui témoigner et de l'avis qu'elle lui avait fait parvenir, lui a adressé quelques additions à son mémoire.

A cet envoi M. Rigaut joignait ces lignes, qui ont causé une véritable émotion :

« Je ne suis, messieurs, disait-il, qu'un *ouvrier cordonnier*. J'ai étudié, appris les mathématiques, seul, avec le secours de quelques livres. Veuillez excuser, et parti-

culièrement M. Bertrand, au jugement duquel vous avez soumis mon travail, mon style et mon orthographe. »

En analysant cette épître, M. Élie de Beaumont s'est empressé de faire remarquer qu'elle était écrite dans les termes les plus convenables et pleins à la fois de dignité et de modestie.

M. Rigaut exerce sa profession dans une ville de province.

On m'a souvent parlé de la bienveillance, du caractère distingué de M. Bertrand. Je suis convaincu que le jeune académicien se fera un plaisir d'accorder un tour de faveur aux travaux de l'*ouvrier cordonnier* mathématicien. L'homme qui, pour délasserment à ses occupations de chaque jour, se livre à d'aussi sérieuses études, mérite d'inspirer l'intérêt.

Une chose digne de remarque, c'est que depuis longtemps les ouvriers cordonniers ont fourni de nombreux exemples de ces intelligences rares qui s'élèvent au-dessus de leur profession et se distinguent par l'amour des lettres, des arts et des sciences.

On pourrait faire un Panthéon de cordonniers célèbres. Au seizième siècle brilla en Allemagne Hans Sachs, cordonnier auteur dramatique, dont les comédies originales sont empreintes d'un génie grossier, mais plein de verdeur.

Roger Sherman, Américain, acquit pendant son apprentissage de cordonnier une si solide instruction, qu'il devint un des premiers hommes d'État de son temps.

Fox, fondateur de la secte des quakers, était ouvrier cordonnier.

John Brandt abandonna l'alène et le tire-pied pour en-

trer à l'Université d'Oxford, et devint secrétaire de la Société des Antiquaires, et auteur de livres fort savants.

David Parcus, de cordonnier, devint professeur de théologie en Allemagne.

Bloomfield, l'écrivain; Gifford, écrivain-éditeur du *London Quaterly Review*; Holcroft, homme de lettres; Prendall, savant écrivain, furent cordonniers.

Winckelmann, le savant Winckelmann, l'auteur de *l'Histoire de l'Art*, fils d'un cordonnier, fut quelque temps cordonnier lui-même.

Le père de la botanique moderne, le savant créateur du système qui garde son nom, Linné, fut apprenti cordonnier à Upsal, et il lutta longtemps contre la misère, parce qu'il avait quitté son métier pour suivre les cours de l'Université : pour vivre, il se mit à raccommoder les chaussures des étudiants ses camarades.

En France, nous avons Jacques Pantaléon, cordonnier de Troyes, devenu pape sous le nom d'Urbain IV.

En 1380, un orateur populaire, doué d'une éloquence sauvage et communicative, provoqua l'insurrection des *Maillotins*. C'était un cordonnier.

Balduin, un des hommes les plus savants de son siècle, fut cordonnier à Amiens, dans la boutique de son père. Il a composé un traité sur la chaussure des anciens, qui est un trésor de science.

Léopold Hardin d'Héricourt, qui s'éleva aux plus grands honneurs et devint premier chambellan du grand-duc de Wurtemberg, était cordonnier.

Le cordonnier Lestage, établi à Bordeaux à l'enseigne du *Loup botté*, était poète habile et cordonnier en grand renom. Il devint cordonnier royal, et Louis XIV lui donna

des armoiries parlantes d'azur à la botte d'or, couronnée de même, avec une fleur de lis de chaque côté.

Au dix-huitième siècle, Henri Sellier, né à Saint-Quentin, établi rue Coq-Héron, dans une échoppe de planches vermoulues, fut un poète distingué, et publia *les Lundis du réparateur des brodequins d'Apollon*, essais de poésie, etc., et plus tard *le Réparateur des brodequins d'Apollon à la cour*.

Jean-Baptiste Rousseau, fils d'un cordonnier, commença son apprentissage aussi ; il essaya de changer son nom en celui de *Verniettes*, dont on fit *tu te renies*.

Je m'arrête dans cette revue rapide. Notre siècle a aussi ses cordonniers poètes, et poètes distingués. M. Rigaut, le cordonnier mathématicien, clôt dignement cette liste incomplète de cordonniers, à qui il eût été injuste de dire comme Apelles :

Ne sutor ultra crepidam.

UNE DÉFINITION.

On a beaucoup médité, dans ces derniers temps, des économistes. Ce sont eux cependant qui ont agité et en bien des points résolu les plus graves problèmes sociaux dont se préoccupent les cœurs généreux aux époques critiques. Les hommes les meilleurs et les plus droits qu'on puisse nommer, Franklin, Washington, Jefferson, Monroe, Adam Smith, Robert Peel, Vauban, Frédéric Bastiat, Jérémie Bentham, Fox, Bright et Richard Cobden étaient ou sont des économistes.

Quoi de plus humain et de plus noble que de s'occuper du sort des hommes, de chercher le moyen, sans dépouiller les riches, de vêtir et de nourrir les pauvres, les déshérités; de chercher si, en un mot, un état de société n'est pas possible où le bien-être soit universel, où le malheur du moins n'atteigne que le petit nombre des incorrigibles et des vicieux, et où ceux-ci mêmes soient considérés comme des malades qu'il faut plaindre et secourir jusqu'à un certain point? Mais cet état de prospérité générale, y parviendra-t-on, comme le prétendent certaines écoles modernes, par l'action directe du pouvoir social, par une distribution arbitraire de la

propriété et du capital, ou par la liberté et le respect de tous les droits présentement reconnus et réglés par nos codes? C'est ici que l'économie politique se rencontre avec les amis de l'ordre et de la propriété. Elle avance que par la liberté seule, politique, civile, commerciale et industrielle, tout s'émancipe et s'améliore, et qu'il en résulte une égalité relative des conditions qui les rend toutes meilleures à des degrés différents. Réalisant ainsi de plus en plus l'égalité qui élève, non celle qui abaisse, elle met chaque jour davantage, comme le voulait Platon, la cité en harmonie avec la nature.

Constater les lois selon lesquelles les sociétés humaines existent, se développent, s'enrichissent ou s'appauvrissent, prospèrent ou se ruinent, les lois qui régissent le travail et les rapports des hommes entre eux dans une même circonscription territoriale, dans une patrie commune, leurs rapports de commerce, d'industrie, d'échange avec les peuples voisins ou éloignés, réglés politiquement ou librement établis par l'usage et la volonté des individus, par les mœurs et les coutumes comme par les traités de nation à nation : tel est proprement l'objet de l'économie politique. C'est une science politique en ce sens qu'elle recherche l'influence qu'a sur le bien-être, individuel ou général, l'action des gouvernements, de tel ou tel principe de gouvernement. *Il ne suffit pas*, a dit Fontenelle, *d'avoir de grandes qualités, il faut en avoir l'économie*. En avoir l'économie! c'est-à-dire savoir user de ces grandes qualités avec mesure et avec ordre, les employer utilement pour soi et pour autrui, ne point les appliquer à des œuvres ou stériles ou funestes. Ce simple mot *Économie* dit tout. De même,

dans les États, dans les grandes comme dans les petites circonscriptions territoriales qu'on appelle nations, il ne suffit pas d'avoir de grandes richesses naturelles, il faut savoir comment elles se fécondent, comment elles se multiplient et se conservent pour le plus grand bonheur commun. *Maxima felicitas*, c'était, comme on sait, la devise de Jérémie Bentham. Noble et généreuse devise, que doivent toujours avoir présente les hommes d'État, et qui est comme le but même de l'art le plus difficile, l'art de gouverner. De quelque côté qu'on se range, du reste, dans ces grandes questions qui ont pour fin l'amélioration du sort des hommes, qu'on soit, par exemple, protectionniste ou libre-échangiste, on délibère également de ces sortes de choses qui sont du domaine de l'économie politique, et les systèmes socialistes eux-mêmes sont de ce domaine. Il y a donc plusieurs écoles d'économistes; mais toujours le sujet de leurs études est le même. Il s'agit de l'homme en société, considéré dans cet ensemble de faits qui constituent ses intérêts terrestres. Or, qu'on ait pour maxime : *Laissez faire, laissez passer*, ou qu'on dise : *A chacun selon sa capacité; à chaque capacité selon ses œuvres*, c'est toujours le même objet, la société dont on se préoccupe, la cité qu'on a en vue; on fait de l'économie politique; c'est toujours, comme l'entendait Platon, la cité qu'on veut mettre en harmonie avec la nature.

CONSEILS POUR FAIRE FORTUNE

PAR FRANKLIN

En tête d'une édition populaire de cet opuscule de Franklin, publiée en 1848 par un de nos amis, on lit ces remarquables paroles :

« Il y eut un peuple que Dieu avait choisi entre tous pour en faire son peuple de prédilection. Ce peuple avait été mis en servitude par les Égyptiens. Dieu brisa ses chaînes, et lui promit de le conduire dans une terre d'abondance ; mais il le fit rester quarante ans dans le désert, afin de le préparer à jouir dignement des ruisseaux de miel et de lait que la terre de Chanaan devait offrir.

« Nous aurons, nous aussi, une station à faire avant de passer sous le régime définitif que nous entrevoyons, et qui, si la publique espérance n'est pas vaine, doit faire de notre France le modèle des nations par la noblesse et la grandeur de ses institutions, par la prospérité des *travailleurs*. Acceptons ce temps d'arrêt. La patience est l'attribut des forts ; l'impatience, celui des enfants.

« Et si quelques personnes s'efforçaient d'exciter le courroux populaire et de déchaîner les populations, sous prétexte que l'amélioration doit être prochaine, qu'il la faut telle à tout prix, même par le renversement des principes sur lesquels les sociétés ont toujours été fondées : *la propriété et la famille*, placardons ces paroles que Franklin, UN OUVRIER qui était devenu un grand homme d'État et un grand philosophe, disait à ses concitoyens :

« *Si quelqu'un vous dit que vous pouvez vous enrichir autrement que par le travail et l'économie, ne l'écoutez pas ; c'est un empoisonneur.* »

MICHEL CHEVALIER (1848).

I

Avis d'un vieil ouvrier à un jeune ouvrier.

Souvenez-vous que le *temps* est de l'argent. Celui qui, par son travail, peut gagner dix francs par jour, et qui se promène ou reste oisif une moitié de la journée, quoiqu'il ne débourse que quinze sous pendant ce temps de promenade ou de repos, ne doit pas se borner à faire compte de ce déboursé seulement : il a réellement dépensé, disons mieux, il a jeté cinq francs de plus.

Souvenez-vous que le *crédit* est de l'argent. Si un homme me laisse son argent dans les mains après l'échéance de ma dette, il m'en donne l'intérêt, ou tout le produit que je puis en retirer pendant le temps qu'il me le laisse. Le bénéfice monte à une somme considérable

pour un homme qui a un crédit étendu et solide, et qui en fait un bon usage.

Souvenez-vous que l'argent est de nature à se multiplier par lui-même. L'argent peut engendrer l'argent ; les petits qu'il a faits en font d'autres plus facilement encore, et ainsi de suite. Cinq francs employés en valent six ; employés encore, ils en valent sept et vingt centimes, et proportionnellement ainsi jusqu'à cent louis. Plus les placements se multiplient, plus ils se grossissent ; et c'est de plus en plus vite que naissent les profits. Celui qui tue une truie pleine, en anéantit toute la descendance, jusqu'à la millièame génération. Celui qui engloutit un écu, détruit tout ce que cet écu pouvait produire, et jusqu'à des centaines de francs.

Souvenez-vous qu'une somme de cinquante écus par ans peut s'amasser, en n'épargnant guère plus de huit sous par jour. Moyennant cette faible somme, que l'on prodigue journellement sur son temps ou sur sa dépense, sans s'en apercevoir, un homme, avec du crédit, a, sur sa seule garantie, la possession constante et la jouissance de mille écus à cinq pour cent. Ce capital, mis activement en œuvre par un homme industrieux, produit un grand avantage.

Souvenez-vous du proverbe : *Le bon payeur est le maître de la bourse des autres*. Celui qui est connu pour payer avec ponctualité et exactitude à l'échéance promise, peut, en tout temps, en toute occasion, jouir de tout l'argent dont ses amis peuvent disposer ; ressource parfois très-utile. Après le travail et l'économie, rien ne contribue plus au succès d'un jeune homme dans le monde que la ponctualité et la justice dans toute affaire :

c'est pourquoi, lorsque vous avez emprunté de l'argent, ne le gardez jamais une heure au delà du terme où vous avez promis de le rendre, de peur qu'une inexactitude ne vous ferme, pour toujours, la bourse de votre ami.

Les moindres actions sont à observer en fait de crédit. Le bruit de votre marteau qui, à cinq heures du matin, ou à neuf heures du soir, frappe l'oreille de votre créancier, le rend facile pour six mois de plus ; mais s'il vous voit à un billard, s'il entend votre voix au cabaret, lorsque vous devez être à l'ouvrage, il envoie pour son argent dès le lendemain, et le demande avant de le pouvoir toucher tout à la fois. C'est par ces détails que vous montrez si vos obligations sont présentes à votre pensée ; c'est par là que vous acquérez la réputation d'un homme d'ordre, aussi bien que d'un honnête homme, et que vous augmentez encore votre crédit.

Gardez-vous de tomber dans l'erreur de plusieurs de ceux qui ont du crédit, c'est-à-dire de regarder comme à vous tout ce que vous possédez, et de vivre en conséquence. Pour prévenir ce faux calcul, tenez à mesure un compte exact, tant de votre dépense que de votre recette. Si vous prenez d'abord la peine de mentionner jusqu'aux moindres détails, vous en éprouverez de bons effets ; vous découvrirez avec quelle étonnante rapidité une addition de menues dépenses monte à une somme considérable, et vous reconnaîtrez combien vous auriez pu économiser par le passé, combien vous pouvez économiser pour l'avenir, sans vous occasionner une grande gêne.

Enfin, le chemin de la fortune sera, si vous le voulez, aussi uni que celui du marché. Tout dépend surtout de

deux mots : *travail* et *économie* ; c'est-à-dire de ne dissiper ni le *temps*, ni l'*argent*, mais de faire de tous deux le meilleur usage qu'il est possible. Sans travail et sans économie, vous ne ferez rien ; avez eux, vous ferez tout. Celui qui gagne tout ce qu'il peut gagner honnêtement, et qui épargne tout ce qu'il gagne, sauf les dépenses nécessaires, ne peut manquer de devenir *riche*, si toutefois cet Être qui gouverne le monde, et vers lequel tous doivent lever les yeux pour obtenir la bénédiction de leurs honnêtes efforts, n'en a pas, dans la sagesse de sa Providence, décidé autrement.

II

Avis nécessaire à ceux qui veulent être riches.

La possession de l'argent n'est avantageuse que par l'usage qu'on en fait.

Avec six louis par an, vous pouvez avoir l'usage d'un capital de cent louis, pourvu que vous soyez d'une prudence et d'une honnêteté reconnues.

Celui qui fait par jour une dépense inutile de huit sous, dépense inutilement plus de six louis par an, ce qui est le prix que coûte l'usage d'un capital de cent louis.

Celui qui perd chaque jour dans l'oisiveté pour huit sous de son temps, perd l'avantage de se servir d'une somme de cent louis tous les jours de l'année.

Celui qui prodigue, sans fruit, pour cinq francs de son temps, perd cinq francs tout aussi sagement que s'il les jetait dans la mer.

Celui qui perd cinq francs, perd non-seulement ces cinq francs, mais encore tous les profits qu'il en aurait pu retirer en les faisant travailler, ce qui, dans l'espace de temps qui s'écoule entre la jeunesse et l'âge avancé, peut monter à une somme considérable.

III

Autre avis.

Celui qui vend à crédit demande de l'objet qu'il vend un prix équivalent au principal et à l'intérêt de son argent, pour le temps pendant lequel il doit en rester privé ; celui qui achète à crédit paye donc un intérêt pour ce qu'il achète ; et celui qui paye en argent comptant pourrait placer cet argent à intérêt ; ainsi, celui qui possède une chose qu'il a achetée paye un intérêt pour l'usage qu'il en fait.

Toutefois, dans ses achats, il est mieux de payer comptant, parce que celui qui vend à crédit, s'attendant à perdre cinq pour cent en mauvaises créances, augmente d'autant le prix de ce qu'il vend à crédit pour se couvrir de cette différence.

Celui qui achète à crédit paye sa part de cette augmentation. Celui qui paye argent comptant y échappe, ou peut y échapper.

IV

Moyens d'avoir toujours de l'argent dans sa poche.

Dans ce temps, où l'on se plaint généralement que l'argent est rare, ce sera faire acte de bonté que d'indi-

quer aux personnes qui sont à court d'argent le moyen de pouvoir mieux garnir leurs poches. Je veux leur enseigner le véritable secret de gagner de l'argent, la méthode infallible pour remplir les bourses vides, et la manière de les garder toujours pleines. Deux simples règles, bien observées, en feront l'affaire.

Voici la première : Que la probité et le travail soient vos compagnons assidus.

Et la seconde : Dépensez un sou de moins par jour que votre bénéfice net.

Par là, votre poche si plate commencera bientôt à s'enfler, et n'aura plus à crier jamais que son ventre est vide ; vous ne serez pas maltraité par des créanciers, pressé par la misère, rongé par la faim, glacé par la nudité. Le ciel brillera pour vous d'un éclat plus vif, et le plaisir fera battre votre cœur. Hâtez-vous donc d'embrasser ces règles et d'être heureux. Écartez loin de votre esprit le souffle glacé du chagrin et vivez indépendant. Alors vous serez un homme, et vous ne cacherez point votre visage à l'approche du riche ; vous n'éprouverez point le déplaisir de vous sentir petit lorsque les fils de la fortune marcheront à votre droite ; car l'indépendance, avec peu ou beaucoup, est un sort heureux, et vous place de niveau avec les plus fiers de ceux que décorent les ordres et les rubans. Oh ! soyez donc sages ; que le travail marche avec vous dès le matin ; qu'il vous accompagne jusqu'au moment où le soir vous amènera l'heure du sommeil. Que la probité soit comme l'âme de votre âme ; et n'oubliez jamais de conserver un sou de reste, après toutes vos dépenses comptées et payées ; alors vous aurez atteint le comble du bonheur, et l'indépendance sera votre

cuirasse et votre bouclier, votre casque et votre couronne ; alors vous marcherez tête levée sans vous courber devant des habits de soie, parce qu'ils seront portés par un misérable qui aura des richesses, sans accepter un affront, parce que la main qui vous l'offrira étincellera de diamants.

V

Le Sifflet.

A mon avis, il serait très-possible pour nous de tirer de ce bas monde beaucoup plus de bien, et d'y souffrir moins de mal, si nous voulions seulement prendre garde de *ne donner pas trop pour nos sifflets*. Car il me semble que la plupart des malheureux qu'on trouve dans le monde sont devenus tels par leur négligence de cette précaution.

Vous demandez ce que je veux dire ? Vous aimez les histoires, et vous m'excuserez si je vous en donne une qui me regarde moi-même.

Quand j'étais un enfant de cinq ou six ans, mes amis, un jour de fête, remplirent ma petite poche de sous. J'allai tout de suite à une boutique où on vendait des babioles ; mais, étant charmé du son d'un sifflet que je rencontrai en chemin dans les mains d'un autre petit garçon, je lui offris et lui donnai volontiers pour cela tout mon argent. Revenu chez moi, sifflant par toute la maison, fort content de mon achat, mais fatiguant les oreilles de toute la famille, mes frères, mes sœurs, mes cousines, apprenant que j'avais tant donné pour ce mauvais bruit, me dirent que c'était dix fois plus que la valeur. Alors ils

me firent penser au nombre de bonnes choses que j'aurais pu acheter avec le reste de ma monnaie, si j'avais été plus prudent : ils me ridiculisèrent tant de ma folie, que j'en pleurai de dépit, et la réflexion me donna plus de chagrin que le sifflet de plaisir.

Cet accident fut cependant, dans la suite, de quelque utilité pour moi, l'impression restant sur mon âme ; de sorte que, lorsque j'étais tenté d'acheter quelque chose qui ne m'était pas nécessaire, je disais en moi-même : *Ne donnons pas trop pour le sifflet* ; et j'épargnais mon argent.

Devenant grand garçon, entrant dans le monde et observant les actions des hommes, je vis que je rencontrais nombre de gens *qui donnaient trop pour le sifflet*.

Quand j'ai vu quelqu'un qui, ambitieux de la faveur de la cour, consumait son temps en assiduités aux levers, son repos, sa liberté, sa vertu, et peut-être même ses vrais amis, pour obtenir quelque petite distinction, j'ai dit en moi-même : Cet homme *donne trop pour son sifflet*.

Quand j'en ai vu un autre, avide de se rendre populaire, et pour cela s'occupant toujours de contestations publiques, négligeant ses affaires particulières, et les ruinant par cette négligence : *Il paye trop*, ai-je dit, *pour son sifflet*.

Si j'ai connu un avare qui renonçait à toute manière de vivre commodément, à tout le plaisir de faire du bien aux autres, à toute l'estime de ses compatriotes, et à tous les charmes de l'amitié, pour avoir un morceau de métal jaune : Pauvre homme, disais-je, *vous donnez trop pour votre sifflet*.

Quand j'ai rencontré un homme de plaisir, sacrifiant tout louable perfectionnement de son âme, et toute amélioration de son état, aux voluptés du sens purement corporel, et détruisant sa santé dans leur poursuite : Homme trompé, ai-je dit, vous vous procurez des peines au lieu de plaisirs ; *vous payez trop pour votre sifflet.*

Si j'en ai vu un autre, entêté de beaux habillements, belles maisons, beaux meubles, beaux équipages, tous au-dessus de sa fortune, qu'il ne se procurait qu'en faisant des dettes, et en allant finir sa carrière dans une prison : Hélas ! ai-je dit, *il a payé trop pour son sifflet.*

Quand j'ai vu une très-belle fille, d'un naturel bon et doux, mariée à un homme féroce et brutal, mais riche, qui la maltraite continuellement : C'est grand pitié, ai-je dit, qu'elle ait *tant payé pour un sifflet.*

Enfin j'ai pensé que la plus grande partie des malheurs de l'espèce humaine viennent des estimations fausses qu'on fait de la valeur des choses, et de ce qu'on *donne trop pour les sifflets.*

Néanmoins je sens que je dois avoir de la charité pour ces gens malheureux, quand je considère qu'avec toute la sagesse dont je me vante, il y a certaines choses dans ce bas monde, si tentantes, que, si elles étaient mises à l'enchère, je pourrais être très-facilement porté à me ruiner pour leur achat, et trouver que j'aurais encore une fois *donné trop pour le sifflet.*

LES RATS DE NORWÈGE

(Traduit d'un mémoire latin de Linné.)

La persuasion universelle où l'on a été longtemps en Norwège qu'il y a dans ce pays une espèce particulière de rats qui tombent des nues a donné au savant archevêque d'Upsal, Olaüs Magnus, l'idée d'expliquer ce phénomène, et il l'a fait dans un ouvrage spécial¹. Mais après avoir dit que de son temps ces sortes de rats, appelés *lemming*, pleuvaient par ondées, du sein des nuages sur les Alpes de Norwège, ce qui effectivement arrive quelquefois quand une trombe les entraîne et les emporte par troupes dans l'air et les rejette ensuite sur la terre, il ne s'en tient pas à cette explication naturelle, idée raisonnable qu'il présente lui-même dans un passage; il l'oublie aussitôt après, et suppose qu'ils pourraient bien s'engendrer d'une matière excrémentielle dans les régions supérieures de l'atmosphère. Là est l'erreur que tend à

1. *Olaii Wormii Historia animalis quod in Norvegia à nubibus decedit, et prata ac gramina, magno incolarum detrimento, depascitur.* Hafniae, 1653.

accréditer le livre du bon archevêque ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il a le premier parlé avec étendue de cette curieuse famille de rongeurs. Leur histoire toutefois restait à étudier. C'est ce que je me suis proposé de faire, dit en substance Linné, dans un intéressant mémoire dont ce qui suit est une simple traduction. Peut-être que mes recherches, ajoute Linné, exciteront mes compatriotes à en faire de nouvelles. Je vais, en attendant, commencer par donner les miennes.

On désigne cette espèce de rats, en zoologie, par les noms de *mus caudâ abruptâ, corpore fulvo, nigro maculato* ; — *mus montanus* ; — *mus Norvegicus, vulgò lemming*. — Je passe sous silence les noms que Gesner, Ziegler, Johnston et d'autres leur ont donnés, car ces auteurs ont tiré leurs descriptions les uns des autres.

Ce rat est un peu plus petit que le rat ordinaire, et à peu près gros comme une taupe ; le fond de sa couleur est un jaune tirant sur le brun, excepté au ventre, où le jaune est plus clair. Le devant de sa tête est noir, de même que le dessus des épaules et des cuisses. Les côtés sont tachetés. Sa queue, courte et velue, est de couleur jaune entremêlée de noir. Il a une barbe comme les autres rats, et cinq doigts à chaque pied. Les oreilles sont fort courtes ; il a quatre dents devant, deux en haut et deux en bas, et, à chaque côté de la mâchoire, trois molaires.

Ces rats demeurent dans les montagnes de la Laponie, qui sont toutes perforées des trous qu'ils y font pour s'y loger. Chacun a le sien. Ils sont cénobites. Ce n'est pas pourtant qu'ils soient farouches ; au contraire, ils sont très-résolus : ils aboient comme de petits chiens quand

on en approche ; et, si on leur présente le bout d'un bâton, au lieu de fuir, ils le mordillent et le tiraillent intrépidement. Ils font ordinairement cinq ou six petits à la fois, mais jamais plus ; aussi leurs femelles n'ont-elles que six mamelles.

J'ai observé, dans ceux que j'ai disséqués, qu'ils se nourrissent avec de l'herbe et de la mousse à rennes ; ainsi, il n'en coûte pas plus aux Norwégiens pour les nourrir que pour les loger. À ce que rapportent les Lapons, les rennes poursuivent ces rats et les mangent avec avidité ; ce qui est une singularité digne de remarque, l'estomac des rennes ne paraissant pas disposé pour recevoir et digérer de la viande.

Ces mêmes rats, et les vers de neige, que les Lapons appellent *cherouna*, servent encore toute l'année de nourriture à une espèce de renards qui vivent dans les montagnes, et qui ressemblent exactement aux nôtres, si ce n'est qu'ils sont blancs, et que leurs peaux sont moins estimées. Les chiens du pays, qui sont en très-grand nombre, chaque Lapon ayant le sien, en font aussi leur principale nourriture, quand ils accompagnent les rennes au pâturage ; cependant ils n'en mangent guère que la tête.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ces animaux, ce sont leurs fuites ou leurs émigrations. En certains temps, ordinairement en dix ou vingt ans une fois, ils s'en vont en troupes nombreuses et marchent par bandes de plusieurs milliers ; ils creusent des sentiers de la profondeur de deux doigts sur un demi-quart ou un quart de mètre de largeur. On voit même souvent plusieurs de ces sentiers à la fois, parallèles lés uns aux autres,

tracés en ligne droite, mais toujours distancés de plusieurs mètres. Chemin faisant, ils mangent les herbes et les racines qui sortent de terre, et font des petits en route, dont ils emportent un dans la gueule, un autre sur le dos et abandonnent le surplus. Ils prennent, en descendant des montagnes, le chemin du golfe de Bothnie, mais ordinairement ils sont dispersés et périssent avant d'y arriver.

Il y a encore quelque chose de fort singulier dans la manière dont ils font ce voyage : rien ne peut les obliger à se détourner de leur route, qu'ils suivent toujours en droite ligne. Quand ils rencontrent, par exemple, un homme, ils tâchent de lui passer entre les jambes plutôt que de se déranger de leur chemin, ou ils se dressent sur leurs pieds de derrière, et mordent la canne si on la leur oppose. S'ils rencontrent une meule de foin, ils se frayent un chemin au travers, à force de manger et de creuser, plutôt que d'en faire le tour. Mais ils n'ont pas, comme Annibal, le secret de s'ouvrir un passage au travers du granit des montagnes : s'ils trouvent du roc ou de la pierre à leur encontre, ils décrivent un demi-cercle, mais si exactement qu'ils renfilent aussitôt la ligne droite. Qu'un lac se présente devant eux, quelque large qu'il puisse être, ils s'y jettent et poursuivent leur route à la nage, s'efforçant, au risque de périr, de le traverser dans la même direction, quand ce serait par la plus grande longueur d'une rive à l'autre. Si, par hasard, ils rencontrent au milieu des eaux quelque barque ou quelque navire, au lieu de l'éviter, ils tâchent d'y monter ; ils y parviennent souvent, et se rejettent ensuite dans le lac précisément du côté opposé. Le courant d'eau le plus rapide ne les effraye pas : ils poursuivent toujours leur route

droit devant eux, dussent-ils y périr infailliblement. Personne enfin ne paraît plus persuadé qu'eux de l'excellence de l'axiome : *Linea recta brevissima*, et surtout ne le met plus exactement en pratique.

Le peuple, qui ne connaissait pas la demeure de ces animaux, s'est imaginé qu'ils tombaient du ciel; croyance qui a mis à la torture l'esprit d'Olaüs Magnus, lequel a voulu à toute force la justifier et l'expliquer, au lieu de s'enquérir, avant tout, si elle était fondée sur l'observation ou née de l'imagination populaire. Le fait est qu'à de certaines époques les rats dont nous parlons, qui se propagent et se multiplient dans les montagnes de la Laponie d'une manière extraordinaire, en descendent d'eux-mêmes par innombrables colonies et semblent en effet tomber des nues dans les pays où ils surviennent ainsi inopinément. Il se peut aussi, comme on l'a dit, qu'une trombe en ait quelquefois enlevé des montagnes plusieurs milliers et les ait jetés ensuite comme des grêlons dans le plat pays. Arrivé une fois, ce phénomène naturel a pu faire croire, toutes les fois que ces hôtes inattendus se sont montrés dans les basses plaines de la Norwège, qu'ils y étaient venus par la même voie aérienne. Autrefois, lorsque les provinces les plus voisines de la Laponie se trouvaient inopinément inondées de ces animaux, le peuple effrayé se persuadait que la vengeance divine s'en servait comme d'un fléau pour le punir, et faisait des prières publiques pour les éloigner. Olaüs Magnus, dans son ouvrage cité plus haut, nous a conservé les formules de ces prières et des conjurations dont jadis les catholiques de ce pays se servaient contre cette vermine.

Si ces rats font quelque dommage dans les champs et les prairies, c'est peu de chose, et leur présence en indemnise les habitants; car, lorsqu'ils commencent à défilér dans les provinces septentrionales de la Suède, les habitants font une ample capture d'ours, de renards, de martres, de goulus et d'hermines, parce que tous ces animaux, qui suivent les rats pour en faire leur proie, s'exposent par là eux-mêmes à devenir la nôtre.

On ferait de leurs peaux des fourrures fort douces et fort belles, n'était qu'elles sont trop tendres et se déchirent aisément. Quant à la qualité venimeuse qu'on leur attribue, je ne vois pas sur quoi on la fonde; chaque observateur peut se convaincre aisément qu'ils n'infectent ni l'eau ni l'air. Si les chiens n'aiment à en manger que la tête, cela ne prouve rien. Les chats ne mangent guère non plus que la tête des rats ordinaires; s'ensuit-il que les rats soient venimeux? Varron nous apprend au contraire que les anciens habitants de l'Italie engraisaient et en mangeaient; et Mathiote affirme qu'ils ont fort bon goût. On sait que dans le même pays on tue la marmotte, qui est une sorte de rat, qu'on en fait fumer la viande et qu'on la mange.

Le *circetus*, autre espèce de rat, est un morceau friand, au rapport de Sebirius. Les paysans mangent aussi des écureuils, qui sont des animaux du même genre, et les lapins, qui ont beaucoup d'affinité avec les souris, sont un mets ordinaire chez les Anglais, les Français et les Hollandais, et ne flattent pas beaucoup les Allemands et les Suédois, tandis qu'au contraire on aime généralement le lièvre, qui n'a pas moins d'affinité avec ces animaux.

Au reste, je suis persuadé qu'il n'y a pas d'animal tellement venimeux qu'il ne puisse être mangé. Les Chinois, qui en mangent de toutes les espèces, m'en fournissent une preuve convaincante, et je connais des Lapons, habitants des forêts, que la nécessité oblige à manger de ces rats, et qui n'en meurent pas. Seulement, il n'est pas douteux que la chair de certains animaux est plus saine que celle de certains autres, et que les lois de Moïse sur le choix des viandes avaient leur fondement dans la nature.

FRAGMENTS
D'UN
VOYAGE DANS LES FORÊTS
DE LA GUYANE FRANÇAISE¹

L'aprouague. — Le ras de marée ou la pororaca.

À peine eus-je quitté ma goëlette à l'embouchure de la rivière, que je me vis exposé à un danger imprévu qui me saisit d'effroi. J'avais lu dans le voyage de la Condamine la description de ces *ras de marée*² particuliers à la côte du Brésil, et qu'on rencontre aussi, mais rarement,

1. Extraits d'un recueil intitulé : *Collection de mémoires et correspondances officielles sur l'administration des colonies*, Paris, an X, 5 vol. in-8. — Malouet, bien connu de tous ceux à qui l'histoire de notre grande révolution est familière, et qui fut commissaire général de la marine sous Napoléon I^{er}, avait fait, en 1774, un voyage dans la Guyane française par ordre du gouvernement, pour y constater l'état de cette colonie. Les pages curieuses que nous citons ici font partie de ce voyage, plein de détails administratifs d'un haut intérêt, mais d'un intérêt plus politique que littéraire, et d'ailleurs trop long pour être reproduit tout entier.

2. Ou *pororoca*. Cette expression, empruntée aux indigènes, est évidemment une onomatopée : elle rappelle un phénomène connu à l'embouchure de la Garonne sous le nom de *mascaret*.

sur celle de la Guyane. La mer était parfaitement calme ; il n'y avait pas un souffle de vent, et ma pirogue à rames me conduisait rapidement à l'entrée de la rivière, lorsque l'Indien qui était au gouvernail et qui avait les yeux fixés sur l'horizon du côté du sud, parla avec émotion à ses camarades. Au premier mot ils se levèrent tous comme dans un temps d'exercice, et se jetèrent tous ensemble à la mer. Qu'on se figure ma surprise à cette manœuvre. J'étais interdit, ainsi que les personnes qui m'accompagnaient. L'interprète, aussi pâle que moi, me dit alors : *N'ayez pas peur, monsieur, ils nous sauveront* ; et les Indiens, nageant d'une main, soutenaient en riant la barque de l'autre. Tout cela se faisait sans que je susse encore ce dont il était question ; mais j'entendis bientôt le mugissement d'une vague unique qui courait comme un torrent le long de la côte, et grossissait en s'approchant. Le bruit était affreux. Cette montagne d'eau qui se roulait en fureur sur une mer tranquille, et qui paraissait chercher dans cette vaste étendue ma pirogue pour l'engloutir, se présentait à moi comme le spectre de l'Océan qui me poursuivait. Je me crus submergé, lorsque je vis le volume d'eau fondre sur ma pirogue ; mais mes Indiens, après avoir tenu ma barque en équilibre, avaient sauté dedans et étaient occupés à la vider, avant que je fusse bien sûr d'être hors de tout danger. Ces hommes, qui sont naturellement mélancoliques, riaient à gorge déployée de mon air épouvanté, et surtout de l'embarras que me causaient mes vêtements mouillés : ils s'estimaient sûrement plus heureux et plus sages que moi, en comparant ma toilette à la leur, et leur sauvage agilité à ma lourde civilisation. Je chargeai l'interprète de leur

faire mes remerciements, et de leur dire que je leur donnerais tout ce qu'ils me demanderaient. Leurs vœux se bornèrent à une petite provision de tafia, à laquelle j'ajoutai quelque argent, qu'ils ne dédaignent pas, mais sans y mettre autant d'importance que nous.

Les fourmis d'Amérique.

Je traversai la rivière avec M. de Préfontaine, pour aller visiter les bois. Au milieu d'une savane unie à perte de vue, j'aperçus un monticule qui paraissait fait de main d'homme. Il m'apprit que c'était une fourmilière. — Quoi! lui dis-je, cette construction gigantesque est celle d'un misérable insecte?... Il me proposa de me mener, non pas à la fourmilière, où nous aurions pu être dévorés, mais sur la route des travailleurs. Effectivement, en approchant du bois, nous rencontrâmes plusieurs colonnes dont les unes allaient et les autres revenaient de la forêt, rapportant des brins de feuilles et des débris de graines et de racines. Ces fourmis noires étaient de la plus grosse espèce; mais je ne cherchai point à les observer de trop près. Leur habitation, que je n'approchai pas à plus de quarante pas, me parut avoir quinze ou vingt pieds d'élévation sur trente à quarante de base. Sa forme était celle d'une pyramide tronquée au tiers de sa hauteur. M. de Préfontaine me dit que, lorsqu'un habitant avait le malheur de rencontrer une de ces redoutables forteresses dans ses défrichements, il était obligé d'abandonner son établissement, à moins qu'il n'eût assez de forces pour faire un siège en règle. Cela lui était arrivé lors du premier campement de *Kourou*. Il voulut

en former un second un peu plus loin, et il aperçut sur le terrain une butte semblable à celle qui était devant nous. Il fit creuser une tranchée circulaire, qu'il remplit d'une grande quantité de bois sec ; et après y avoir mis le feu sur tous les points de la circonférence, il attaqua la fourmilière à coups de canon. L'ébranlement des terres et l'invasion des flammes ne laissaient aucune issue à l'armée ennemie, obligée de traverser dans sa retraite une tranchée remplie de feux. Quelle peut être la cause de cette immense réunion de fourmis dans un même lieu et dans une même direction de travail, d'approvisionnement et de cohabitation, lorsqu'elles peuvent disposer de la plus vaste étendue de terre et de nourriture ? Il me paraît vraisemblable qu'apercevant dans le désert une multitude d'ennemis parmi les oiseaux, les reptiles et même les quadrupèdes, tels que le fourmilier, contre lesquels leurs peuplades dispersées ne peuvent rien, les meilleures têtes de la nation ont conçu le plan d'une confédération tellement puissante et harmonique, que les curieux mêmes qui se présentent sur les limites de leur empire ne sont pas tentés de les franchir. C'est de cette population que l'on peut dire qu'elle se lève en masse contre tout assaillant ; car l'homme ou l'animal le plus robuste qui approcherait de la fourmilière serait en un instant couvert et dévoré par des myriades de fourmis. J'en ai vu depuis à Cayenne une autre espèce non moins merveilleuse, et plus utile en ce qu'elle peut être en paix et en alliance avec l'homme, et qu'elle poursuit seulement les mouches, les lézards, les chenilles, les scorpions, les souris. Je les ai vues arriver de la campagne en colonnes, entrer dans la ville par la porte, parcourir les maisons, où on les laisse

aborder sans effroi, et s'en retourner, après leur exécution, dans le même ordre et par la même porte. Je laisse aux naturalistes le soin de classer et de décrire les espèces : c'est la partie morale des animaux qui m'intéresse. S'il y avait une académie qui pût nous en expliquer les prodiges, avec quel empressement j'irais à son école !

Iracubo. — Les serpents.

Je voulais aller visiter les Indiens de la rivière Kourou, mais leur chef Augustin prévint ma visite qu'il redoutait. Il me dit que toute sa peuplade étaient partie pour une grande chasse, et qu'il n'y avait renoncé lui-même que pour avoir le plaisir de venir à ma rencontre. C'était un

1. On peut bien attribuer aux fourmis ce que Linné a dit d'un autre insecte destructeur : *Termes utriusque Indiæ calamitas summa!* Leur présence est en effet une calamité telle, qu'un Européen peut se faire difficilement une idée des ravages qui se multiplient sur leur passage. Écoutons un moment ce que dit Lund en décrivant les campagnes du Brésil. « J'avais toujours regardé comme exagérés les récits que font les voyageurs du tort que certaines fourmis causent aux arbres, en les dépouillant en peu d'instants de leur feuillage ; mais voici un fait dont j'ai été moi-même témoin, et qui est relatif à l'espèce connue depuis longtemps sous le nom d'*atta cephalotes*... Passant un jour auprès d'un arbre presque isolé, je fus surpris d'entendre par un temps calme le bruit des feuilles qui tombaient à terre comme de la pluie... Ce qui augmenta mon étonnement, c'est que les feuilles détachées avaient leur couleur naturelle, et que l'arbre semblait jouir de toute sa vigueur. Je m'approchai pour trouver l'explication de ce phénomène, et je vis qu'à peu près sur chaque pétiole était postée une fourmi qui travaillait de toute sa force ; le pétiole était bientôt coupé et la feuille tombait par terre... En moins d'une heure le grand œuvre s'accomplit sous mes yeux, et l'arbre resta entièrement dépouillé. » Le savant Aug. de Saint-

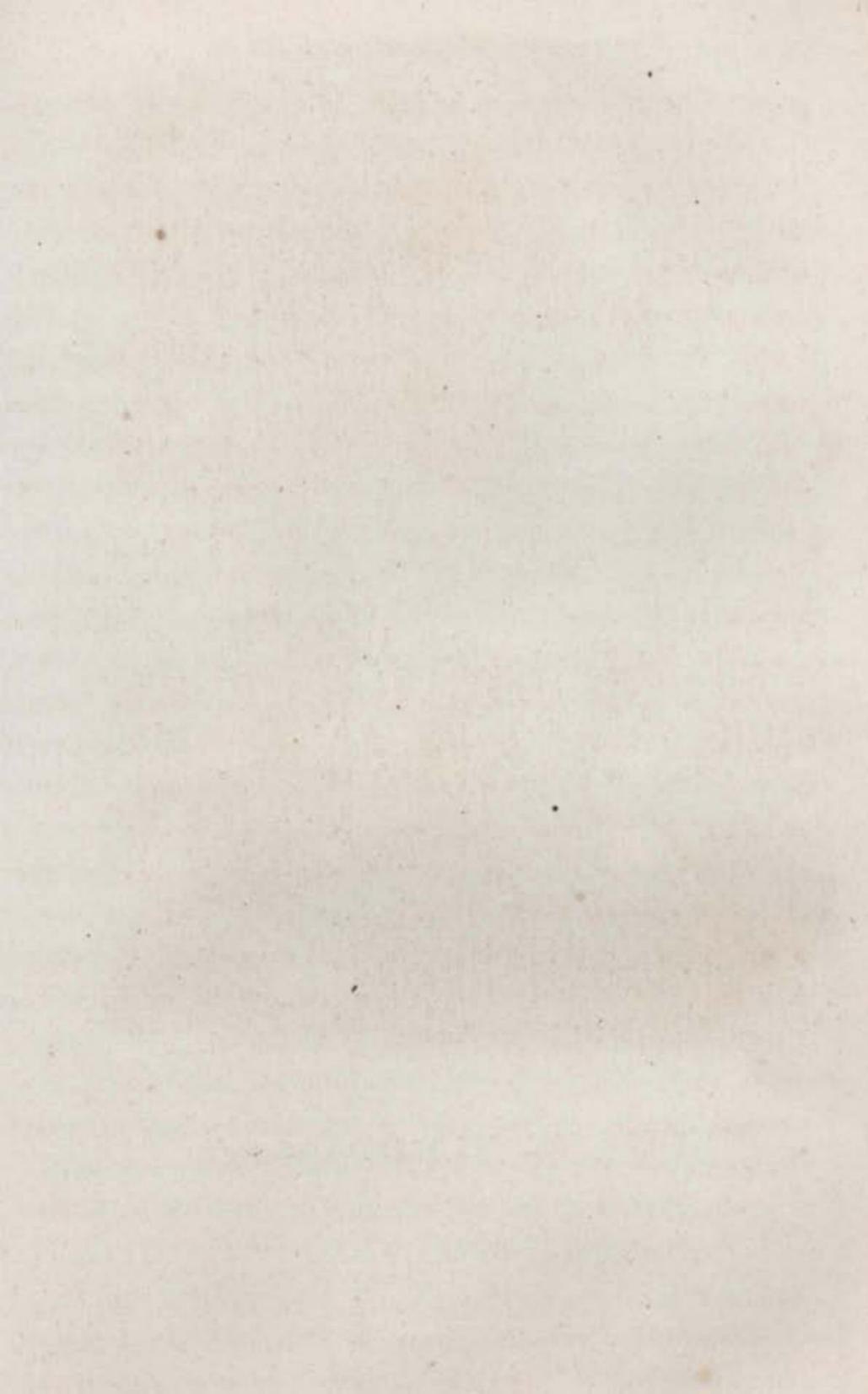
mensonge que je découvris quelques jours après. Augustin portait une petite croix pendue à son cou. Il parlait français, faisait profession de dévouement aux blancs, et particulièrement à M. de Préfontaine, qui me dit que c'était un rusé coquin, mais d'un ton de plaisanterie dont je fus dupe. Ce ne fut qu'au bout de quelques mois que j'appris qu'Augustin était un vrai brigand; ses communications fréquentes avec Cayenne l'avaient corrompu, on lui avait appris à aimer l'argent; il était avide, hypocrite et voleur; il s'était fait despote de son village au nom du gouvernement, et vexait ses pauvres Indiens au point qu'ils l'abandonnèrent et se retirèrent au Marony, car il est difficile au despotisme de prendre racine dans les forêts.

Je me rendis à Sinnamary, dont les savanes nourrissent la majeure partie des bestiaux de la colonie. J'y vis un superbe troupeau de buffles devenus sauvages, mais qu'on fait encore sortir du bois au son d'une corne, en leur jetant quelques paquets d'herbes de Guinée. La ménagerie de M. de La Forest, subdélégué de l'intendance, est la seule qui soit soignée avec intelligence; il avait fait des plantations de fourrages, et nourrissait ses animaux au parc dans les mauvais temps. Ces précautions indis-

Hilaire, qui cite ce passage et le lie à ses propres observations, ajoute : « Lorsque les individus pourvus d'ailes viennent à se montrer, les nègres et les enfants les ramassent et les mangent... Ce n'est pas, au reste, uniquement dans la province du Saint-Esprit que l'on se nourrit des grandes fourmis ailées; on m'a assuré qu'on les vendait au marché de Saint-Paul, réduites à l'abdomen et toutes frites; j'ai mangé moi-même un de ces animaux, et ne leur ai point trouvé un goût désagréable. » (*Second voyage au Brésil*, t. II, p. 180.)

pensables pour assurer la multiplication des bêtes à cornes lui avaient parfaitement réussi, mais n'étaient imitées par aucun autre propriétaire. Des soldats congédiés, et une vingtaine de paysans qui ont survécu à la destruction de la nouvelle colonie de Kourou, forment la population de ce quartier et des anses d'Iracubo qui en font partie. Je parcourus leurs plantations, j'entrai dans leurs cases, et sur cinquante ou soixante familles, j'en trouvai trois seulement dans une véritable aisance, ayant un bon jardin, des vaches, des volailles, des cochons, des carrés de terre bien entretenus. Je me proposai de procurer des nègres à ces braves gens ; mais pour les paresseux, les misérables, ceux dont la santé languissante ne pouvait suffire à leurs travaux, je leur destinai d'autres secours, avec le projet de les renvoyer en France ; car une colonie ainsi délabrée est pour l'État une plaie, qu'il faut guérir de manière ou d'autre ; et après avoir reconnu que cette partie de la Guyane et plusieurs autres sont propres à l'éducation des bestiaux, il ne suffit pas de les jeter dans les savanes et de les distribuer à des hommes sans moyens. L'institution des ménageries doit être une entreprise combinée, qui exige de l'ordre, des travaux, des avances, comme toute autre entreprise. Le plan que me présenta M. de La Forest, pour un établissement de ce genre au compte du roi, me satisfait d'autant plus qu'il l'avait réalisé pour son compte personnel.

C'est dans les savanes d'Iracubo que j'eus le plus effroyable spectacle qu'on puisse voir ; et quoiqu'il ne soit pas nouveau pour les habitants de la Guyane, je ne sache pas qu'aucune relation de voyageurs en ait jamais fait mention. Nous étions dix hommes à cheval, dont deux en avant





VOULEZ-VOUS VOIR DES SERPENS EN PILE!

pour sonder les passages, car j'aimais à parcourir le terrain dans plusieurs directions et à me rapprocher des grands bois. Un des nègres qui formait l'avant-garde revint sur nous au galop et me cria d'assez loin : Tenez, monsieur, venez voir serpents en pile. Il me montrait de la main, au milieu de la savane, quelque chose d'élevé qui avait la forme d'un faisceau d'armes. M. de Prévile me dit alors : « C'est sûrement un de ces rassemblements de serpents qui s'entassent les uns sur les autres après un grand orage ; j'en ai ouï parlé, mais je n'en ai jamais vu : allons avec précaution, il ne faut pas trop approcher. » Nous cheminions pendant qu'il me parlait, j'avais les yeux fixés sur la pyramide, qui me paraissait immobile. Quand nous fûmes à dix ou douze pas, l'effroi de nos chevaux ne nous aurait pas permis de passer outre, et je n'en avais nulle envie. Tout à coup la masse pyramidale s'agita, il en sortit d'horribles sifflements ; et un millier de serpents roulés en spirale les uns sur les autres, élançant hors du cercle leurs têtes hideuses, nous présentaient leurs dards et leurs yeux étincelants. J'avoue que je fus un des premiers à reculer ; mais quand je vis que la redoutable phalange restait à son poste et paraissait plus disposée à se défendre qu'à attaquer, j'en fis le tour pour voir dans tous les sens son ordre de bataille qui faisait face à l'ennemi de tous côtés. Je cherchai alors, comme pour la fourmilière, quel pouvait être le but de ce monstrueux rassemblement, et je conclus que cette espèce de serpents avait à redouter, comme les fourmis, quelque ennemi colossal qui pouvait bien être la grande couleuvre¹ ou le caïman, et qu'ils se réunissent ainsi

1. Les gens du pays m'ont assuré qu'il y en avait de trente à qua-

quand ils l'ont aperçu, pour l'attaquer ou lui résister en masse. Je hasarderai à cette occasion une opinion que je fonde sur plusieurs autres observations : c'est que les animaux, dans le nouveau monde, sont plus avancés que les hommes dans le développement de leur instinct et dans les combinaisons sociales dont ils sont susceptibles ; le silence et la solitude des bois laissant la plus grande liberté à tous leurs mouvements, les individus des mêmes espèces se rapprochent plus facilement, et les espèces les mieux organisées éprouvent sans doute cette impulsion d'un intérêt commun qui annonce et provoque, pour une même fin, le concours de tous leurs moyens ; mais, après avoir reconnu dans les animaux divers degrés d'intelligence, tels que la mémoire, la délibération, la volonté, nous en sommes réduits aux conjectures sur leurs moyens de communication. Il est certain que les espèces pourvues de l'organe de la voix ont des cris d'alarme, de ralliement, d'amour et de colère ; et ne doivent-elles pas en avoir aussi pour combiner leurs chasses, distribuer les postes d'attaque et de défense, les travaux divers de leurs constructions communes, ainsi que les approvisionnements de leur cohabitation ? Peut-on concevoir que les castors coupent de grands arbres, les traînent sur la rivière, en forment des pilotis, broient du mortier, bâtissent leur loge sans se parler et s'entendre ? Là où il y a des rôles différents et une direction commune, il y a police, gouvernement. Nous ne connaissons point encore

rante pieds de long et de quatre à cinq de circonférence. Celle que j'ai portée en France, et que je n'ai pas eue vivante, a vingt et un pieds de long, et douze à treize pouces de diamètre. Elle doit être au Muséum. J'en fis présent à M. de Buffon.

le pouvoir législatif des abeilles, mais bien leur pouvoir exécutif; et qui sait si leur bourdonnement, monotone pour nos organes grossiers, n'a pas la variété d'accent nécessaire à la promulgation et à l'exécution de leurs lois? Quant aux espèces qui sont ou paraissent muettes, comme les fourmis, il me suffit d'avoir vu les dimensions de leur vaste capitale pour être convaincu que leur population, qui doit être une fois plus considérable que celle de Pékin, s'entend, se concerte et se gouverne infiniment mieux que l'empire de la Chine.

Les singes hurleurs.

Le mouvement de vingt personnes qui abordent au milieu de la nuit dans un bois, l'abatis des arbres pour faire le feu, le retentissement des haches, le pétilllement des flammes, avaient jeté l'épouvante dans une peuplade immense de singes qui habitaient la forêt, et qui, avant notre arrivée, dormaient tranquillement sur les arbres. Les premiers éveillés jetèrent un cri d'alarme qui fut bientôt répété par des milliers de voix, dont les tons se variaient à l'infini et semblaient se partager en plusieurs chœurs lointains. C'était tantôt une psalmodie bruyante à l'unisson, tantôt des cris aigus qui avertissaient d'un danger, d'une découverte. Nous entendions au-dessus de nous le mouvement des postes avancés qui sautaient de branches en branches, s'approchaient pour observer l'ennemi et fuyaient ensuite en jetant des cris affreux; tandis que les bataillons épars à une plus grande distance de la scène, n'apercevant pas le danger, semblaient dia-

loguer tranquillement sur la cause qui le produisait ¹. Ce tapage dura, sans interruption, toute la nuit. Les coups de fusil, loin de le faire cesser, augmentaient le désordre ; il fallut en prendre son parti ; nous soupâmes, on tendit les hamacs. Le jeune Indien ayant vu mes dispositions rassurantes étendit sa couche nuptiale dans la salle commune ; je n'étais pas encore retiré dans la mienne lorsque sa femme et lui sautèrent dans leur hamac, dont les deux pans repliés sur eux leur servaient d'alcôve et de rideau.

Aussitôt que le jour parut, j'étais impatient de voir les manœuvres des singes, dont j'entendais toujours le bruit. J'allai dans les bois. Les Indiens m'y avaient précédé. Il y avait parmi eux des chasseurs que j'employais à tuer des oiseaux et des quadrupèdes que je faisais empailler ; mais ce jour-là, c'était pour leur compte qu'ils faisaient la guerre aux singes, dont ils mangent volontiers la chair ². Lorsque j'arrivai sur le champ de bataille, il y avait déjà

1. Il s'agit ici probablement de l'espèce de singes connue sous le nom de *simia Beelzebuth* (le *guariba* ou *barbado* des forêts du Brésil, qui, dans ce pays comme dans la Guyane, marche toujours par troupes). C'est surtout aux hurlements prolongés qu'il fait entendre dès le lever de l'aurore et au coucher du soleil qu'il faut attribuer les contes débités à son sujet. Les cris de plusieurs individus réunis, prolongés avec une espèce d'accord, rappellent la psalmodie monotone qu'on entend dans certains couvents. M. A. de Saint-Hilaire, si exact dans ses observations, dit avec beaucoup de justesse qu'à ces cris succède un bruit « à peu près semblable à celui que fait le bûcheron quand il frappe les arbres de sa cognée. »

2. Quelques indigènes préfèrent le singe à toute espèce de gibier. M. de Humboldt a dit à propos de la chair musquée du cabial : « Nous lui préférons, sur les bords de l'Orénoque, les jambons de singe. » (*Tableaux de la nature dans les tropiques*, 2 volumes in-8.)

des tués et des blessés dont les cris douloureux m'émurent au point que je fis cesser le feu. Les blessés, suspendus par la queue à des branches d'arbres, lavaient leurs plaies avec leur urine. Les femelles, portant leurs petits sous le bras, étaient dans l'égarement du désespoir. Ceux qui avaient échappé au péril fuyaient et revenaient auprès de leurs camarades mourants. Ils nous regardaient, nous parlaient avec indignation ; et les pauvres bêtes, ne pouvant faire mieux, cassaient des branches, arrachaient des feuilles et nous les lançaient au visage. Leurs cris, leurs gestes, leurs accents divers exprimaient le sentiment d'une juste colère ; et, quoique je n'entendisse pas leur langue, ma conscience me disait qu'ils nous traitaient d'assassins, qu'ils nous demandaient compte de ces meurtres non provoqués, et qu'ils avaient, non les moyens, mais le droit et le désir de se venger. Les Indiens, qui n'éprouvaient pas mes scrupules, avaient reçu l'ordre de cesser de tirer comme une annonce du départ. Ils se dépêchèrent en conséquence de se saisir de leur proie, qu'il fallut aller chercher au sommet des arbres, où les morts et les mourants restaient toujours suspendus. Je vis alors des hommes aussi lestes que des singes embrasser comme eux le tronc lisse des *courbarj*, et s'élancer de branche en branche pour décrocher leur gibier¹.

Le singe est sûrement à une grande distance de

1. Les Indiens qui accompagnaient Malouet appartenaient à la nation des Galibis, qui passe pour la race la plus forte et la plus agile de ces régions. On a toujours respecté ici l'orthographe adoptée par le voyageur, mais il serait plus exact d'écrire *courbaril*. L'*hymænea courbaril* atteint de fortes dimensions et fournit d'excellent bois pour la charpente ; il donne aussi une gomme estimée.

l'homme; mais quelques traits de ressemblance avec notre espèce nous imposent l'obligation de la pitié; et tout animal qui la sollicite par ses cris, ses larmes, son effroi, devrait-il trouver l'homme insensible? L'empire que nous exerçons sur les animaux peut être légitimé par nos besoins, mais non par nos caprices. J'ai une telle aversion pour le despotisme que je ne voudrais pas même y soumettre les bêtes.

Je me rapprochai des bords de la rivière, où j'aperçus mon jeune Indien armé de son arc et décochant une flèche. Je crus qu'il tirait un oiseau : c'était un poisson qu'il avait tué. La femme veut se jeter à l'eau pour aller chercher la flèche et le poisson ; mais un autre Indien la devance. Ils accouraient tous à l'embarcadère dont ils m'avaient vu prendre la route. Les carpes de la rivière de Sinnamary sont le plus délicieux poisson que je connaisse. Elles ressemblent beaucoup, pour le goût, à l'ombre-chevalier du lac de Genève. Il y en a de quinze et vingt livres.

Après le dîner, je laissai au Carbet les présents que je destinai aux absents. Les deux jeunes Indiens, que j'avais aussi enrichis de quelques bagatelles, prirent congé de moi, et je m'embarquai pour retourner à Sinnamary.

LA FOIRE D'ALENÇON ¹

PERSONNAGES

M. LEDUR. — La fille HOUGOTTE. — HOUGOT, son père. — RUZIERS. —
LE GARDE, son fils.

La scène est dans la cour du Bois-Roussel.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

LE GARDE, la fille HOUGOTTE.

LE GARDE.

Vous z'étiez ben sauvage hier, mam'zelle Hougotte!

HOUGOTTE.

Pas pu que d'ordinaire, monsieur le garde.

1. Rœderer, auteur de cette amusante paysannerie, est surtout connu comme publiciste, économiste et administrateur. Ancien avocat au parlement de Metz, il prit une part active aux premières assemblées de la Révolution, et fut, avec André Chénier, un des plus brillants écrivains du *Journal de Paris*. Lié avec le général Bonaparte dès 1796, il coopéra avec zèle à l'établissement du Consulat et de l'Empire, et fut ministre des finances du roi Joseph à Naples. Possesseur d'une grande fortune, Rœderer avait coutume de publier ses écrits de tout genre, non

LE GARDE.

Ah ! vous m'avez rebuté z'hier devant tout le monde, à s'te cuisine, que vous m'avez rendu z'honteux... z'honteux!...

HOUGOTTE.

Mais, mon petit gars, j'n'aime pas qu'on me goulichonne comme ça devant tout le monde.

LE GARDE.

Eh ben ! c'est fini, pu de ça, Lisette ! je ne vous fâche pas, soyez tranquille.

HOUGOTTE.

Mais je ne dis pas... je dis tant seulement que j'n'aime pas ça devant tout le monde... N'faut pas s'fâcher, mon petit gars !

LE GARDE.

C'est que moi je sis pu hardi z'après dîner et devant le monde que...

HOUGOTTE.

Eh ben, pas moi ! I me sembe que quand sis toute fine seule avec toi...

LE GARDE.

Mais pisque vous v'fâchez...

HOUGOTTE, pleurant.

Mais j'te dis que je ne sis fâchée que devant le monde.

pour les vendre, mais pour les donner ; et par cela même on ne les trouve guère que dans les bibliothèques publiques et dans quelques grandes bibliothèques particulières. La plupart touchent à de hautes questions d'histoire et de politique ; mais on a aussi de lui un curieux volume de *Drames historiques* et un *Théâtre normand*, qu'il composa dans une terre qu'il possédait en Normandie, au Bois-Roussel, près d'Alençon. C'est de ce *Théâtre normand* qu'est tirée la *Foire d'Alençon* que nous donnons ici.

LE GARDE.

Eh ben, v'là que tu pleures! Eh! n'pleure donc pas comme ça! (Il l'embrasse.) Quand est-ce que j'nous marierons donc pour finir tout s't'embaras?

HOUGOTTE.

Mon père dit qu'il attend toujours ce que monsieur lui a promis, parce qu'il n'est pas assez riche pour faire la noce.

LE GARDE.

Mais qu'est-ce que c'est donc qui zi a promis?

HOUGOTTE.

I zi a promis d'li faire gôgner soixante-trois livres douze sous par an de pu qui ne gôgne, s'il v'lait les gôgner.

LE GARDE.

Eh ben! pourquoi que ton père ne les gôgne pas?

HOUGOTTE.

C'est que monsieur ne li zi a pas dit comment qu'il pouvait les gôgner.

LE GARDE.

Et comment qu'il ne s'explique pas avec monsieur?

HOUGOTTE.

C'est qui n'ose.

LE GARDE.

Comment! qui n'ose?...

HOUGOTTE.

C'est que monsieur est queuquefois si revêche, quand l'est en train de disputer les gens! C'est qui n'finit point, et l'en dit des dures. Je ne sais comment on se met z'en colère comme ça; un homme qu'a ben à boère et à

manger, qu'a tout ce qui veut, quoi! comment qui se met z'en colère?

LE GARDE.

C'est son himeur comme ça ; aussi on ne l'écoute pas. On le laisse dire, et ça passe. J'li veux parler moi! zet à ton père z'aussi!

HOUGOTTE.

Eh ben, z'il ne tardera pas à venir, car v'là bentôt six heures!

SCÈNE II.

LES MÊMES, HOUGOT.

LE GARDE.

Eh ben, père Hougot, quand est-ce donc que v'nous marierez?

HOUGOT.

J'v'l'ai dit, mes enfants ; j'a... j'a... j'attends que monsieur me donne le moyen.

LE GARDE.

Mais faut li demander. I n'y pense pu.

HOUGOT.

Oh! la bonne mé... mémoire!

HOUGOTTE.

Avec ça, zon ne voit rien venir.

HOUGOT.

Quoique ça, l'affaire avance toujours. Alle commence à dé... démarrer. Mais faut... faut de la patience.

LE GARDE.

Et à quoi donc est-ce que v'zavez vu ça?

HOUGOT.

J'peux ben v'le dire. Hi... hier j'plantais un hêtre, et

monsieur dizit comme ça : Tiens, Hougot, la première paire de sabots qu'on fera zavec le cœur de s't'hêtre-là sera pour toi.

LE GARDE.

Diantre! v'serez ben chaussé! Et v'là tout ce que v'savez de bon pour notre mariage?

HOUGOT.

Je v'dis que l'avance toujours un peu, tout de même. Quand monsieur z'est de bonne himeur avec moi, c'est qui ne pense pu à c'te fois que je le versis si ben auprès de Saint-Lau... Laurent.

LE GARDE.

Je l'ai cependant entendu, hier, crier diablement fort contre vous.

HOUGOT.

Ça n'empêche pas, j'v'dis; c'est qui pense peut-être ben encore queuquefois à c'te pauvre ju... jument, dont i pense que j'en sis l'homicide, et j'peux ben faire serment que c'est son licol, qu'elle a mis... mis le pied dans sa longe, qu'a z'été l'homicide... Quoique ça, z'hier soir zi m'a demandé en ba... badinant : Z'Hougot, est-ce que tu ne pourrais pas me fendre ce rocher avec trois ou quatre coups de ton sa... sa...

LE GARDE.

De ton sabre?

HOUGOT.

Non! de ton sa... sabot. V'voyez ben que ça dé... démarre toujours z'un peu. Mais écoute, je perds mon temps, moé, ici. Je viens pour te parler.

LE GARDE.

Que voulez-vous me dire?

HOUGOT.

I... i faut que j'aille ce matin à la foère d'Alençon.

HOUGOTTE.

Pourquoi faire, mon père?

HOUGOT.

Pour z'acheter z'une couverture, que voici le froid ; et ta mère z'a froid, si froid qu'a me gèle ! (Au garde.) C'est que je voudrais que ton père me prètit son âne pour aller à la foère.

LE GARDE.

Mais s'il en a besoin ! et v'zavez de si bonnes jambes !

HOUGOT.

Pisque t'aime la Hougotte, et que ton père z'a un âne, j'peux ben ménager mes sabots.

LE GARDE.

Ah ! c'est pour ménager vos sabots que...

HOUGOT.

Eh ! quôé donc ? Sont i pas tout neufs ? coupés dans du franc cœur de hêtre de la forêt de Perseigne, les pu beaux de la foère de Saint-Martin-de-Seez ? J'crois ben qui valent mieux que mes jambes... Enfin, veux-tu ou ne veux-tu pas me faire avoir l'âne de ton père ?

LE GARDE.

Tenez, le v'là lui-même.

HOUGOT.

Qui ? l'âne ?

LE GARDE.

Non ! mon père.

HOUGOT.

C'est tout de même, je vas lui parler.

SCÈNE III.

LES MÊMES, RUZIERS.

RUZIERS.

Ma foi, père Hougot, v'm'avez coupé des bois ben mal droits pour faire c'te palissade. Elle ira droite comme la jambe d'un chien.

HOUGOT.

Mais, mais aussi j'v'z'en ai coupé ben pu que ne v'z'en faut. N'faut pas le dire à monsieur. I m'en avait commandé cent gaules, mais j'en ai pris cent cinquante. J'n'ai, ma foé, pas épargné le taillis.

RUZIERS.

Fallait mieux choisir, et n'en pas tant prendre.

HOUGOT.

V'vous plaignez que j'vous coupe trop ben!

RUZIERS.

Si monsieur va dans le taillis, qué train i va faire!

HOUGOT.

Voirement, j'ai fait du dégât pour v'contenter. Si i gronde, l'aura raison. Mais vous grondez, vous! Je ne mérite pas ça de votre part; et tout au contraire, moé, j'venais v'demander un petit service.

RUZIERS.

Quoi que c'est donc?

HOUGOT.

C'est que je voudrais que v'me prêtissiez vote âne pour aller ce matin à la foére d'Alençon.

RUZIERS.

A la foére d'Alençon! Mais est-ce que j'n'y vas pas, moé? V'là que j'sis en route pour y aller.

HOUGOT.

Oh ! oh !

RUZIERS.

Mais c'est que j'y vas, moé, à la foère d'Alençon, et faut ben que mon âne m'y porte ; et faut-i pas aussi qu'il rapportit de la marchandise pour la boutique de ma femme ?

HOUGOT.

C'est juste ; mais v'vendez ben cher vos allumettes et vos sabots !

RUZIERS.

C'est que toute la boutique de ma femme est en première qualité.

HOUGOT.

C'est ben heureux que v'la fournissez si ben.

LE GARDE.

Mon père, v'pourriez rapporter avec vote marchandise celle que le père Hougot va acheter. Ça le soulagerait toujours de queuque chose.

RUZIERS.

Tu sais ben qu'il en faut gros pour la boutique de ta mère !

HOUGOT.

Toujours ben obligé de la bonne volonté ! je ferai comme je pourrai.

RUZIERS.

J'm'en vas toujours devant, père Hougot ; v'n'avez pas de commissions à me donner ?

HOUGOT.

Si j'en avais à donner, j'en chargerais queuq'z'un de pu obligeant que toé.

SCÈNE IV.

HOUGOTTE, HOUGOT, LE GARDE.

LE GARDE.

Écoutez, père Hougot, j'ai une idée. Je vais demander à monsieur d'envoyer chercher à Alençon ses engins qu'il a commandés pour la pêche, afin que j'li donne du poisson pour vendredi, ousqu'il a le curé d'Échufflé à diner. Il demandera qui on enverra, et comment on rapportera ces engins-là? J'li dirai d'envoyer l'âne du jardin, et vous avec, pour le conduire; v'monterez dessus pour le soulager.

HOUGOT.

Oh! c'est ben dit, mon gars; et j'aurai ma journée gôgnée, et puis dix sous pour rafraîchir l'âne, qui serviront à payer la petite goutte pour me réchauffer.

LE GARDE.

Eh ben, laissez-moi faire! Voici monsieur qui se promène, je vas arranger cela avec lui.

HOUGOT.

Tu... tu feras ben, mon gars.

(Hougot et sa fille s'en vont.)

SCÈNE V.

LE GARDE, M. LEDUR.

LE GARDE, à part.

Faut faire venir ça de loin. (Haut.) Est-ce que monsieur ne voudrait pas de deux beaux brochets qui vont s'en aller par les grandes eaux, si on ne les prend pas tout de suite?

M. LEDUR.

Parbleu, oui! je le veux bien. Combien pèsent-ils?

LE GARDE.

Il y en a un d'environ comme cinq livres, et l'autre, je gagerais ben qu'l'en pèse pu de sept.

M. LEDUR.

Diab! Va bien vite les prendre et apporte-les. Nous en mangerons un vendredi.

LE GARDE.

Oh! ils sont gras! ils ont le dos large comme la main.

M. LEDUR.

Tant mieux! Eh bien, va donc bien vite!

LE GARDE.

Mais c'est que je ne peux pas les prendre comme ça; l'eau est trop grande. Monsieur a commandé des engins à Alençon; ils sont prêts à cette heure. Si monsieur allait à Alençon et qu'il voulit les rapporter...

M. LEDUR.

Je n'irai, parbleu, pas à Alençon pour cela; mais on peut y envoyer.

LE GARDE.

C'est que c'est lourd! Il y a du plomb après ces filets; un homme ne peut pas porter ça. Si le fermier allait à la foère...

M. LEDUR.

Tu sais bien qu'il n'y va pas, et que j'ai besoin de ses harnais pour voiturer mon bois que les charpentiers attendent.

LE GARDE.

Peut-être que Durand...

M. LEDUR.

Il est malade.

LE GARDE.

Mais aussi, peut-être ben que ça ne presse pas tant ! Les eaux sont ben débordées, mais peut-être que le poesson ne sortira pas pour ça. Je l'ai vu qu'était tout près de sortir tantôt, mais je l'ai rechassé dans l'étang.

M. LEDUR.

Tu es toujours un peu bête, mon cher Ruziers, tu tiens de ton père... Tu n'as pas l'esprit de penser à l'âne du jardin, qui n'a rien à faire à présent... tu le sais bien, puisque tu me le disais encore hier.

LE GARDE.

Oh ! monsieur a bien raison ; par ma foé, je n'y pensais pas ! Que j'sis bête !... Mais faut quéqu'un pour le conduire.

M. LEDUR.

Il n'y a qu'à avertir Hougot pour cela. Il mérite qu'on l'avance en grade ; il a été cocher, ensuite charretier ; il est temps d'en faire un ânier.

LE GARDE.

Que j'sis bête ! que j'sis bête ! Il faut que ça soit monsieur qui pense à tout. Et s'tapendant Hougot m'disait tout à l'heure qu'il voulait z'aller ce matin à Alençon ; et j'n'y pensais plus !

M. LEDUR.

Ah ! Hougot avait dessein d'aller à Alençon ? C'est toujours lui ! En effet, c'est aujourd'hui jour de foire ; il est dit que la foire d'Alençon ne peut tenir sans lui ! Et c'est bien vrai qu'il t'a dit qu'il allait à Alençon ? Pressé, comme je suis, pour mes plantations, quitter son ou-

vrage! Eh bien, je ne veux pas qu'il ait mon âne! qu'il aille à pied... Et puis c'est un butor qui me tuera mon âne!

LE GARDE.

C'est que... c'est que...

M. LEDUR.

Eh bien, achève; que veux-tu dire?

LE GARDE.

C'est que si monsieur envoie un autre..., Hougot croira que monsieur est fâché, et il pensera que c'est moi qui a dit à monsieur qu'il voulait aller à Alençon. Monsieur sait bien que j'ai z'un attachement avec sa fille.

M. LEDUR.

Eh bien, qu'est-ce qui fait que tu ne l'épouses pas?

LE GARDE.

Hougot dit qu'il attend que monsieur lui dise, comme il l'a promis, ce qu'il aurait à faire pour gôgner soixante-trois livres douze sous de plus par année.

M. LEDUR.

Ah, parbleu! il prend bien le chemin de gagner ces soixante-trois livres douze sous! Toutes les semaines sur le chemin d'Alençon ou de Séez ou du Mêle! Ce ne sont pas là les chemins qui mènent aux soixante-trois livres.

LE GARDE.

Si monsieur voulait le lui indiquer, peut-être...

M. LEDUR, à part.

Il me vient une idée!... (Haut.) Eh bien, je le lui indiquerai, ce soir, à son retour d'Alençon. Ne lui dis pas que tu m'as parlé de son projet. Tu lui diras seulement, de ma part, qu'il aille demain à Alençon chercher les

filets et qu'il prenne l'âne du jardinier pour les rapporter; et voilà tout.

LE GARDE.

Oui, monsieur, je vas lui donner vos ordres. J'oubliais de dire à monsieur que mon père va aussi ce matin à Alençon.

M. LEDUR.

Sur son âne?

LE GARDE.

Oui, monsieur.

SCÈNE VI.

M. LEDUR, seul.

Je veux les dégoûter de courir ainsi. Je vais faire voler mon âne à Hougot, à la foire, et faire estropier celui de Ruziers. Nous verrons la mine qu'ils feront à leur retour. Ce sera le moment de leur appliquer une bonne leçon sur la perte du temps, qui en entraîne toujours quelque autre. Je vais écrire à mon ami Mouchardet, pour qu'il facilite l'exécution de mon projet, et je lui adresserai ma lettre par Ruziers le fils, qui montera à cheval et prendra une route différente de la leur.

SCÈNE VII.

M. LEDUR, HOUGOTTE.

HOUGOTTE.

Monsieur, voilà une lettre qu'on vient d'apporter pour vous.

M. LEDUR.

De la part de qui ?

HOUGOTTE.

J'crois ben qu'elle vient du presbytère

M. LEDUR.

Oui, c'est l'écriture de mon bon voisin, le curé Doudouit. Qu'est-ce qu'il m'écrit? (Il lit.) « Mon cher monsieur, je vous remercie au nom des pauvres de ma paroisse. (Il continue des yeux seulement.) J'ai réfléchi, mon cher monsieur, au sujet de notre conversation d'hier. Je suis persuadé, comme vous, que l'habitude où sont la plupart des gens de ce pays-ci de courir les foires des environs est une des principales causes de la misère qui afflige leurs familles. D'abord, ils ne gagnent rien quand ils sont loin de chez eux; ensuite ils dépensent au moins une partie de ce qu'ils ont gagné les jours précédents. Pendant leur absence, leurs femmes découragées n'ont pas le cœur à leur propre ouvrage. Les enfants, qui n'ont sous les yeux que la fainéantise de leurs parents, se mettent à rôder dans les jardins et à les piller, ou bien ils tendent honteusement la main aux voyageurs et aux passants. Ainsi la dissipation des pères engendre non-seulement la pauvreté, mais aussi les vices des familles. Il y a longtemps qu'on l'a dit : *L'oisiveté est la mère de tous les vices*. Si vous avez, monsieur, quelque moyen d'exciter dans ce pays un peu d'amour pour le travail, et de vaincre la funeste habitude de courir aux foires du pays, vous aurez rendu un nouveau service aux habitants malheureux. Donner du travail est une excellente charité; mais le faire aimer et en faire contracter l'habitude en serait une autre d'un prix inestimable. Je vous invite donc à mettre à exécution les projets que vous m'avez confiés. J'augure bien de leur succès; et sur ce, j'ai l'honneur

d'être, etc. » Mon bon voisin Dudouit a pris la chose au sérieux. Mais il a, ma foi, raison; il ne dit rien de trop. Sa lettre vient fort à propos pour m'exciter à la petite malice que j'ai conçue contre mes deux coureurs de foires. (A la Hougotte.) Qu'est-ce que tu dis de tout cela, toi, ma petite Hougotte? Es-tu bien aise quand tu vois toutes les semaines ton père aller à la foire d'Alençon, de Sées et du Méle?

HOUGOTTE.

Oui-da, monsieur, j'en suis ben aise.

M. LEDUR.

Comment, tu es bien aise que ton père aille dépenser de l'argent, au lieu d'en gagner!

HOUGOTTE.

Oh, dam! monsieur, c'est qu'il est de ben bonne hieur quand c'est qu'il revient de la foère. C'est farce tout ce qu'il dit à ma mère; et puis... c'est que...

M. LEDUR.

Eh bien! c'est que... Achève donc.

HOUGOTTE.

Je n'ose pas dire à monsieur...

M. LEDUR.

Dis donc, dis donc! Eh bien, c'est que...

HOUGOTTE.

C'est que j'sis libre d'aller ousque je veux.

M. LEDUR.

Et où vas-tu, quand tu es libre?

HOUGOTTE.

C'est que le père à Ruziers va-t-aussi z'aux foères. Et, pendant c'temps-là, le fils Ruziers est pu libre aussi que quand son père pousse sa varlope dans sa boutique.

M. LEDUR.

J'entends... Mais quand tu demandes à ton père un bonnet, une jupe, des sabots?

HOUGOTTE.

Il me dit comme ça que j'allisse les gôgner.

M. LEDUR.

Eh bien, comment fais-tu pour les gagner?

HOUGOTTE.

Pardine, je demande au fils Ruziers comment qu'il faut faire, parce qu'il est savant, le fils Ruziers; et il trouve toujours queuque vieille paire de sabots neufs dans queuque coin de la boutique de sa mère.

M. LEDUR.

C'est à merveille, ma petite! Mais quand tu seras mariée avec ton bon ami Ruziers fils, seras-tu bien aise qu'il te laisse deux ou trois jours de la semaine seule, pour aller riboter aux foires?

HOUGOTTE.

Oh, dam! monsieur, si... Pardine, est-ce que?... Ma fine, monsieur, moé, j'n'sais pas... Est-ce que... comment ça se fait que...

M. LEDUR.

Tu ne sais pas, pauvre petite! Je sais pour toi, et je ne sais que trop... Va, va à ton ouvrage. (A part.) Moi, je vais écrire à Mouchardet.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. LEDUR seul.

Il est quatre heures, et nos gens ne sont pas encore revenus d'Alençon. Cependant Hougot m'avait promis d'être ici à trois heures pour *arrouser*. Mais le tour que j'ai chargé le fils de Ruziers de lui jouer, ainsi qu'à son père, aura fort occupé les uns et fort amusé les autres. Enfin, je vois Ruziers fils !

SCÈNE II.

LE GARDE, M. LEDUR.

M. LEDUR.

Ah ! te voilà ! Eh bien, comment cela s'est-il passé ?

LE GARDE.

Fort bien, monsieur ; et M. Mouchardet nous a secondés à merveille.

M. LEDUR.

Tu lui as remis ma lettre ?

LE GARDE.

Mon Dieu, sans doute ! c'est ce qui nous a ben servis ; et cependant, du commencement, je croyais qu'il était fou, ce monsieur Mouchardet.

M. LEDUR.

Comment donc ?

LE GARDE.

Pardi ! quand j'li remis votre lettre, il se tournait de

côté et marmottit queuques paroles entre ses dents, et il me regardit d'une façon... là, si maligne, que je ne peux pas dire... Je li dis : Monsieur, si v'vouliez ben lire!... Je crains que cela presse... il m'a regardé z'en riant, comme pour me dire : Benêt, t'es donc bien pressé d'être pincé?... Il croyait que v'm'envoyiez à lui pour queuque correction.

M. LEDUR.

Tu l'aurais bien mérité, peut-être.

LE GARDE.

Il me demanda de vos nouvelles; si vous vous portiez ben, si vous écriviez toujours sans lunettes, et ben longtemps tous les jours.

M. LEDUR.

Il est bien bon. Ne t'a-t-il demandé que cela?

LE GARDE.

Il m'a demandé si c'est toujours à la boîte du Méle que v'z'envoyez vos lettres; si v'z'amis viennent vous tenir souvent compagnie; s'il v'z'en vient de Paris. Que ce n'est que des gens de mérite qui sont capables de faire société avec vous; qu'il voudrait ben connaître des personnes si célèbres.

M. LEDUR.

Il ne t'en a pas demandé la liste?

LE GARDE.

Oh! non!... Enfin, il a lu votre lettre, ousque vous l'instruisez de votre projet de faire dérober l'âne de Hougot et écloper celui de mon père, et de faire faire cette opération par des gens habiles qui n'y courrirent aucun risque... Il m'a dit : C'est ben facile, et m'a demandé dans quelle auberge Hougot descendait et mon

père. J'ai dit : Mon père, il va à la *Pomme d'Or* ; pour Hougot, il est si attaché à son âne, qu'il ne le quittera pas pour faire ses commissions, ses affaires et sa promenade ; il mangera son pain sans descendre de dessus sa bête, et la bête se passera ben de manger jusqu'à son retour au Bois-Roussel. En ce cas, a dit M. Mouchardet, il faudra bien lui voler son âne sous lui.

M. LEDUR.

Oh ! oh ! je ne le croyais pas si habile.

LE GARDE.

Moi, j'étais bien étonné. Je croyais que M. Mouchardet rêvait ; mais non pas ! V'z'allez voir. Comme je disais cela, v'là Hougot qu'arrive sur son âne, et je le suivons. Il s'en va tout droit sur la place, oùsqu'il y avait un charlatan, monté sur une table, qui faisait des farces. V'là que Hougot s'avance sur son âne jusque dans la foule, et il fut bientôt entouré de monde qui regardait comme lui. Alors M. Mouchardet fit venir d'un signe trois grands estafiers à qui il dit queuques mots tout bas ; et un quart d'heure après, je vis l'un d'eux qui amena l'âne, par le licou, au travers du monde assemblé, et l'amena par la rue aux Cieux, je ne sais où. Je regardis du côté de Hougot ; il était toujours à la même place, plus haut que le monde.

M. LEDUR.

Cela est, ma foi, fort plaisant !

LE GARDE.

Je m'demandis comment ça se faisait qu'il avait toujours l'air d'être sur son âne, et que l'âne était passé par ici pour aller par la rue aux Cieux. Mais tout d'un coup Hougot disparaît, et j'entends de grands éclats de rire autour

de lui. Oh! ma foi, personne ne regardait plus le charlatan; tout le monde regardait Hougot, qui était tombé par terre sur la selle de l'âne... et plus d'âne... et qui criait : *On m'a volé mon âne, mon âne, mon âne!* Tout le monde disait : *Le pataud, le butor! il s'est laissé voler son âne entre ses jambes! Faut pas moins que ceux qui ont fait ça soyent bien subtils!*

M. LEDUR.

Mais, en effet, comment cela a-t-il pu se faire? Tu me fais là des contes...

LE GARDE.

Oh! monsieur, je ne sis pas capable de vous tromper; et véritablement il a fallu qu'on m'expliquât ça à moi-même.

M. LEDUR.

Eh bien, donne-moi l'explication qu'on t'a donnée.

LE GARDE.

Tenez, voilà la réponse de M. Mouchardet, qui vous la donnera lui-même. Sitôt que le coup est arrivé, M. Mouchardet m'est venu frapper un petit trait sur l'épaule, et m'a emmené dans l'endroit où était l'âne avec les gars qui l'avaient enlevé, et c'est alors qu'ils m'ont raconté leur manigance. Je la conçois comme si je la voyais... et c'est si simple que je la ferais moi-même.

M. LEDUR.

Eh bien! je ne serais pas fâché de voir cela. Mais voici Hougot. Je vais commencer par lui faire une querelle sur son retard à venir.

SCÈNE III.

LES MÊMES, HOUGOT.

M. LEDUR.

Vous revenez bien tard !

HOUGOT.

Mon... monsieur !

M. LEDUR.

Eh bien ! mon... monsieur ! qu'avez-vous à me dire pour excuse ? La semaine se passe à ne rien faire. Ce potager fait honte ! Je suis encore à deviner à quoi s'est passée la journée d'hier.

HOUGOT.

Mon... monsieur... je... n'ai pourtant pas posé un seul instant.

M. LEDUR.

Mais enfin, qu'avez-vous fait ?

HOUGOT.

Avant le dé... déjeuner, j'ai nettoyé la grande allée.

M. LEDUR.

Elle était nettoyée et ratissée de la veille.

HOUGOT.

Oui, mon... monsieur ; mais il restait encore un tas de petits ca... cailloux à enlever.

M. LEDUR.

Une poignée !

HOUGOT.

Une poignée, véritablement ; mais je ne pouvais pas emporter ces ca... ca... cailloux dans ma main.

M. LEDUR.

Eh bien, dans ta main ou autrement, il n'y en avait pas pour six minutes.

HOUGOT.

Il me fallait ma brou... ou... ou... ette...

M. LEDUR.

Eh bien, brouette ou non ?

HOUGOT.

Il me fallait ma pelle, et j'ai eu peine de l'aller chercher à la fontaine, ousque Chollet l'avait emportée.

M. LEDUR.

Tu pouvais en prendre une autre.

HOUGOT.

Mais, ma brouette, le bonhomme Dujardin l'avait emmenée au fond de la pièce du bois.

M. LEDUR.

N'y en avait-il pas une autre ?

HOUGOT.

C'est que je sis accoutumé à la mienne.

M. LEDUR.

Mais encore, il n'y a pas là pour trois heures d'ouvrage.

HOUGOT.

Mais c'est que j'ai porté les petits ca... ca... cailloux dans un trou qu'est par là, sur le grand chemin, ous que M. le curé Dudouit vous disait dernièrement qu'il zi faudrait cinq ou six tombereaux de pierres ! et j'rencontri en chemin Durand, qui peut ben v'dire que je ne me sis pas détourné tant seulement d'un pas, pisque même j'ai arrêté là comme aux environs peut-être ben

d'une demi-heure ou trois quarts d'heure à parler avec lui...

M. LEDUR.

Après déjeuner, tu t'es reposé, sans doute, de tant de travaux?

HOUGOT.

J'ai pa... palissadé ces deux branches d'acacia qui pendoient.

M. LEDUR.

Qu'est-ce que tu faisais donc vers midi à la fontaine?

HOUGOT.

J'étais allé couper des osiers pour palissader des ac... aca... cacias.

M. LEDUR.

Et à onze heures, qu'est-ce que tu faisais dans la boutique du menuisier?

HOUGOT.

J'y... j'y repassais mon cou... coutiau pour couper des osiers.

M. LEDUR.

A neuf heures du matin, je t'ai déjà vu une première fois dans le pré de la fontaine : était-ce pour couper des osiers?

HOUGOT.

Pardine, monsieur, j'étais allé pour faire aller le béliet, pour avoir de l'eau pour mouiller la pierre à Ruziers, ousque j'aiguise mon coutiau.

M. LEDUR.

Allons, laissons cela; tâche de m'achever de labourer ce carré d'asperges commencé il y a dix jours, et songe à gagner un peu mieux tes journées; car si je me mets

un jour à calculer ce que tu me coûtes et ce que tu me rapportes... je pourrai bien...

HOUGOT.

Et vous n'savez pas encore tout c'que j'vous coûte!

M. LEDUR.

Comment, drôle!... mais je crois que tu m'affrontes!

HOUGOT.

Non! vous n'l'savez pas!... Que j'sis malheureux!

M. LEDUR.

Que veux-tu dire?

HOUGOT.

Votre âne...

M. LEDUR.

Eh bien, mon âne?

HOUGOT.

Ils me l'ont volé à Alençon!

M. LEDUR.

On t'a volé mon âne?

HOUGOT.

Ah! mon Dieu, oui!

M. LEDUR.

Comment peut-on voler un âne? Dis donc que tu l'as perdu, et que tu es trop paresseux pour l'avoir cherché.

HOUGOT.

Ils l'ont volé, j'vous dis; j'aurais eu beau chercher...

M. LEDUR.

On te l'a pris à l'auberge : l'aubergiste est responsable.

HOUGOT.

Je n'y sis seulement pas entré.

M. LEDUR.

Tu l'auras attaché à quelque barreau, tu l'auras laissé là, et quelqu'un l'aura emmené. Il fallait demander aux voisins.

HOUGOT.

Bah ! les voisins ! ils étioient tous d'accord. Cet Alençon, on ne z'y est pas pu en sûreté que dans la forêt de Perseigne, dans le temps des Prussiens !

M. LEDUR.

Insolent ! insulter toute une ville ! la capitale du département de l'Orne !

HOUGOT.

Mais, mon... monsieur... ils m'ont volé vote âne entre les jambes.

M. LEDUR.

Entre les jambes ?

HOUGOT.

Comme j'sis Hougot ; j'étais monté dessus.

M. LEDUR.

Ils t'ont donc fait violence ? C'est un assassinat ! Il y a une justice, parbleu !

HOUGOT.

Non, ils l'ont filouté, escamoté, dérobé... quoé ! sans que je m'en apercevisse... Mon Dieu, que je sis malheureux ! que je sis malheureux !

(Il pleure.)

M. LEDUR.

Cela ne se peut pas ! on n'escamote pas un âne à un homme qui est monté dessus. Tu es un menteur, et je ne veux pas garder plus longtemps à mon service un

drôle de si mauvais exemple pour les gens qui m'entourent. Je vais faire ton compte et te payer.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

HOUGOT, LE GARDE, RUZIERS.

HOUGOT.

Que j'sis malheureux ! comment faire pour l'adoucir, s't'homme ! il n'est pas de fer, il a z'un cœur ; c'est attaché a s'n'âne, c'est ben naturel !

RUZIERS.

Qu'est-ce que t'as donc tant à gémir, imbécile ?

HOUGOT.

Diantre ! et c't'âne à monsieur qui m'avont volé !

RUZIERS.

Eh ben, c't'âne à monsieur, il n'était point à toi ! Est-ce que ça te regarde qu'on l'ait volé ? Mais le mien qu'ils ont déferré et rendu boiteux, c'est ben le mien, et je n'en pleure pas.

HOUGOT.

Mais il veut me renvoyer !

RUZIERS.

Est-ce que t'es cause qu'on a volé son âne ? T'es cause qu'on a volé son âne, comme j'sis cause qu'on a estropié le mien.

HOUGOT.

C'est sensible de perdre son âne ; jugez-en par vous-même.

RUZIERS.

Eh ben, moé, je dis que c'est à lui à faire rechercher

le voleur qui a pris sa bête, et le coquin qui a pris la mienne. Quand il viendra z'a ma boutique, c'est que j'li dirai ben.

HOUGOT.

Mais vous n'savez pas ce qu'il dit ; vraiment le chagrin tourne l'esprit de c't'homme-là : il dit qu'on n'a pas volé son âne, que je l'ai laissé à l'abandon, et que l'âne est perdu par ma négligence.

RUZIERS père et fils ensemble.

Oh ! pour celui-là, c'est faux, oui, c'est faux, et je le soutiendrai à lui-même !

RUZIERS père.

Je t'ai ben vu tomber, quand est-ce qu'ils ont dérobé l'âne de dessous toi. Ta tête passait par-dessus celles de tout le monde qui était à regarder ce charlatan ; j'étais à quatre pas derrière toi ; pardi, je t'ai ben vu, quand tout d'un coup t'es chu par terre ; et ce qui est de mieux, c'est que le moment avant j'ai vu passer l'âne que les voleurs emmenaient par le licol.

LE GARDE.

Et moé, je les ai vus ceux-là qu'étaient du complot, et qui vous soutenaient en l'air sur la selle jusqu'à ce que l'âne fût éloigné, et qu'ils vous ont flanqué par terre.

HOUGOT.

Comment est-ce que je pourrai expliquer ça à monsieur, car faut dire la vérité ; ça ne se comprend pas qu'on peut prendre un âne comme ça, entre les jambes, sans qu'on s'en aperçoive.

LE GARDE.

Eh ben ! si v'voulez, je pourrai faire la chose devant monsieur, telle qu'alle s'est passée. Mon père n'a qu'à

v'prêter son bourrit, v'monterez dessus, et moi et lui, avec un troisième que je prendrons avec nous, nous v'démonterons sans que v'z'en aperceviez.

RUZIERS.

T'as là une bonne idée : ce s'ra moé qui fera l'charlatan ; j'entends ben ça, moé... Par ainsi, monsieur verra ma bête blessée, et il sera excité à faire faire des recherches par son ami Mouchardet... Ah ! si j'avais ici le frère de ma femme, il aurait bientôt dépisté ça, lui ! C'est un gars, quoé ! ça ne serait pas long.

HOUGOT.

Eh ben, allez préparer le bourrit ; mettez-li la même selle que j'étais dessus, et j'ferons devant monsieur la représentation de la chose telle qu'alle a été.

LE GARDE.

Oh ! j'entends ben la manœuvre, et j'sis sûr de réussir. Laissez-moi faire.

HOUGOT.

Mais vous n'me laisserez pas tomber par terre, comme ont fait les voleurs, qu'ont manqué me casser les jambes et les reins ?

LE GARDE.

Non, non ! J'y prendrons garde. Soyez tranquille.

SCÈNE V.

M. LEDUR, HOUGOT, RUZIERS, LE GARDE.

M. LEDUR.

Voici votre compte. Il vous revient quinze francs dix sous ; les voilà.



HOUGOT.

Monsieur, je v'prie de garder cela à compte pour le bourrit. Je veux le payer ce q'vous plaira. Ah, monsieur, je vous demande pardon et excuse! V'z'êtes ben fâché, et j'sis pu fâché que vous; car j'en sis si chagrin que je ne m'en saurais ravoir. J'aimerais mieux que les voleurs m'eussient volé moi-même, que vot'âne. Je vous le dis, en vérité, comme j'sis Hougot, si je connaissais les voleurs et qu'ils voulaissent rendre l'âne, je me mettrais à leur service à sa place.

M. LEDUR.

Eh bien, puisque tu as tant de conscience, tu n'as qu'à faire ce marché avec moi.

HOUGOT.

Ah! monsieur, v'z'y perdriez trop; el'chagrin il me tue, quoé! J'ai les jambes et les bras cassés! J'sis incapable de m'ner la brouette. S't'âne, il me pèse dix fois plus sur l'estomac que je ne pesais sur son dos. Tant que ce pauvre animal n's'ra pas retrouvé, je n'saurai rien faire.

M. LEDUR.

Ça ne fera pas mon compte. Perdre mon âne, et toi ne rien faire pour le payer! Je serai donc dupe de mon âne et de tes âneries? Mais, je te l'ai déjà dit, je ne suis pas dupe de ton mensonge. Tu as perdu mon âne parce que tu l'as laissé à l'abandon, et sans lui donner à manger! Je parie que tu as encore les dix sous qui t'ont été avancés pour son dîner.

HOUGOT.

Ah! pardi, monsieur, oui. Le pauvre animal n'avait pas encore diné, ni moi non plus, quand ils l'avont volé.

J'allais justement le mener dans une bonne auberge, ous-que j'aurions été ben tous les deux ; mais j'vais v'rendre vos dix sous : c'est juste, ça, c'est juste, et je n'dois pas profiter de ces dix sous-là.

(Il cherche les dix sous dans sa poche.)

M. LEDUR.

Il ne s'agit pas de ces dix sous-là ; il s'agit de mon âne. Je dis qu'il est impossible qu'on l'ait volé entre tes jambes, comme tu as l'impudence de l'assurer.

HOUGOT.

Eh ben, v'là Ruziers, qu'était présent ou tout près, qui sait ben comme que la chose s'est passée.

RUZIER.

Si monsieur veut m'donner du monde à mon commandement, je prêterai mon âne, et monsieur verra comme Hougot et l'âne peuvent se séparer sans s'en apercevoir ni l'un ni l'autre.

M. LEDUR.

Je le veux bien. Je mets à votre disposition tous les gens de la maison. Je suis curieux de voir comment vous vous y prendrez pour me faire croire une chose impossible. On donnera un des habits de ma vieille garde-robe à Ruziers pour faire le charlatan. (Bas à Ruziers fils.) On amènera à Hougot l'âne qu'il croit volé. Il sera peut-être assez bête pour monter dessus sans le reconnaître.

SCÈNE VI.

M. LEDUR, HOUGOT.

M. LEDUR.

Vous ne risquez rien, en attendant, de convenir que vous êtes un impudent menteur.

HOUGOT.

Monsieur, p't-être ben que queuquefois...

M. LEDUR.

Mais vous l'êtes tous dans cette Normandie! Au moins convenez-en.... Voyons, n'est-ce pas vrai?

HOUGOT.

Monsieur, quand j'dirais que c'est vrai, ça ne comptera pas, si j'sis un menteur. Eh ben, monsieur, je croirais ben qu'il y en a p't-être ben d'aucuns, queuquefois, qui pourriont ben mentir quand ils ne disent pas la vérité.

M. LEDUR.

C'est fort clair. Tu ne te compromets pas par ta réponse. Tout cet embarras que vous me causez, et celui où vous êtes ne seraient pas arrivés si...

HOUGOT.

Oh! j'sis dans un grand embarras, véritablement.

M. LEDUR.

..... Ne seraient pas arrivés sans votre maudite habitude d'aller perdre un jour de la semaine à quelque foire des environs.

HOUGOT.

Monsieur, ne m'en parlez pas; j'en sis revenu pour jamais. Véritablement j'serais pu riche, ou pas si gueux, si j'avais resté à mon ouvrage. V'là s't'âne; s'il faut vous l'payer, faudra que mes journées de pu de six mois y passent.

M. LEDUR.

Eh bien, comme vous êtes un vieux serviteur, et qu'il y a quinze ans que vous tuez le temps, moitié chez moi et l'autre moitié aux foires du pays, je vous tiens quitte

du prix de mon âne pour cinquante-trois journées que vous perdez à la foire. Vous n'avez qu'à venir faire ces journées dans le jardin : vous aurez payé l'âne et vous n'aurez pas reçu un sou de moins.

HOUGOT.

Ah! monsieur, j'v'remercie. V'z'êtes ben bon. Je fais ce marché-là ben volontiers.

M. LEDUR.

Si l'âne se retrouvait, je vous payerais ces journées-là en sus des autres.

HOUGOT.

Ben obligé, monsieur.

M. LEDUR.

Savez-vous ce que vous gagneriez à cela, et ce que vous produiraient ces journées si elles entraient dans votre poche?

HOUGOT.

Je n'ai jamais fait ce calcul-là; mais monsieur sait ben...

M. LEDUR.

Cela augmenterait votre revenu de soixante-trois livres douze sous. Une journée par semaine, cela fait cinquante-trois journées par an, qui, à vingt-quatre sous, font soixante-trois livres douze sous.

HOUGOT.

Soixante-trois livres douze sous! M'est avis que ces soixante-trois francs-là sont l'augmentation de revenu que vous m'aviez promis depuis longtemps.

M. LEDUR.

C'est cela même.

HOUGOT.

Par ainsi, pour les avoir, je n'avais qu'à renoncer à courir les foères?

M. LEDUR.

Pas autre chose. Mais il faut me promettre...

HOUGOT.

Eh ben, j'sis résolu... je fais le sarment, foi de Hougot, de ne plus aller aux foères... Mais queu dommage que, quand je m'y résous, faut que ça serve à payer c't'âne!... J'avais ben besoin de c't'âne pour aller à Alençon!... J'pouvais si ben aller à pied! Ah! pardié oui, si j'avais été à pied, j'aurais c't'année soixante-trois francs de rente de plus.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE GARDE.

LE GARDE.

Allons! père Hougot, le bourrit est sellé; il faut monter dessus. Il est là dans l'avenue. Arrivez! v'là le charlatan qui va commencer.

(On entend sonner de la trompette et battre du tambour. Hougot va voir l'âne préparé.)

M. LEDUR, à Hougot.

Allez vous préparer. Je vais aller voir cela. Quel tintamarre ils font avec ce tambour!

HOUGOT, revenant tout ébahi.

Mais, mon Dieu! est-ce que je rêve donc? Mais c't'âne est stila que j'ai perdu! Mais, monsieur, le v'là li-même. C'est vote bourrit, à parler par respect; c'est là li-même. Mais comment donc qu'ça se fait?

M. LEDUR.

Comment, mon âne est revenu! (Il regarde dans la coulisse.) Allons, puisqu'il est retrouvé, et que vous avez juré de travailler les jours de foires, voilà vos soixante-trois francs d'augmentation de revenu assurés.

LE GARDE, à M. Ledur.

Ainsi, plus rien ne s'oppose à mon mariage avec sa fille?

HOUGOT.

Mais, dis-moi, mon gars, comment est-ce que t'as retrouvé l'âne?

LE GARDE.

Pardi! je l'ai racheté, et il faudra que vous me rendiez ce qu'il m'a coûté, à moins que vous ne me donniez votre fille.

HOUGOT.

C'est dit. T'épouses ma Hougotte, et je ne te dois rien.

LE GARDE.

C'est entendu.

M. LEDUR.

Tout cela est fort bien; mais il faut, pour que je donne mon consentement à cet arrangement, que vous me représentiez la filouterie comme vous dites qu'elle s'est passée; autrement je ne saurais que penser de vous tous.

(Il sort.)

HOUGOT, LE GARDE, ensemble.

C'est juste, c'est juste! Aussi ben tout est prêt. Allons! en route, en route!

(On entend l'âne : *Ihan! ihan!*)

HOUGOT.

J'y vas, j'y vas. Ne crie donc pas si fort!

(La toile se baisse.)

ACTE III.

DIVERTISSEMENT.

(Le théâtre représente un jardin.)

SCÈNE PREMIÈRE.

HOUGOT, LE GARDE.

HOUGOT.

Tout ça, c'est ben bon pour amuser monsieur et sa compagnie... Mais écoute-moi, mon gars.

LE GARDE.

Qu'est-ce que c'est, père Hougot?

HOUGOT.

Tu... tu n'm'veux pas faire de mal, n'est-ce pas?

LE GARDE.

Comment donc! moi, vous faire du mal! Et qu'est-ce que dirait mam'zelle Hougotte?

HOUGOT.

Oh! je pense ben... T'es un bon enfant, toi, t'es meilleur que ton père... C'est que, pourtant, si v'm'laissiez tomber tout d'un coup par terre, n'en fau... faudrait pas davantage pour casser mes sabots.

LE GARDE.

Casser vos sabots! Dieu m'en garde!

HOUGOT.

Peut-être pas mes sabots, mes au moins mes jambes.

LE GARDE.

Oh! elles sont solides, vos jambes.

HOUGOT.

Et quand v'n'me casseriez que les reins!

LE GARDE, riant.

Soyez donc tranquille, père Hougot.

HOUGOT, fâché.

Tu ris! mais c'est que j'n'badine pas, moé. C'est un mauvais badinage que de faire ca... casser les reins à z'un homme qui n'a que ça pour vivre.

LE GARDE.

Mais je ne badine pas.

HOUGOT.

Faut, mon gars, que tu me promettes de n'me pas laisser tomber par terre, comme un sac de charbonnier, quand on z'aura tiré l'âne de dessous moé.

LE GARDE.

J'v'l'promets, père Hougot, *foi de Ruziers*. Non, j'v'laisserons pas tomber par terre, quand l'âne sera tiré d'entre vos jambes. Êtes-vous tranquille à présent?

HOUGOT.

C'est ben; pisque tu le promets, *foi de Ruziers*, je te crois.

LE GARDE.

C'est entendu.

HOUGOT.

Oui.

LE GARDE.

Et v'serez content, pourvu que nous v'soutenions ben en l'air, tant que v'n'descendrez pas d'vous-même?

HOUGOT.

Oui, oui, j'serai ben content com'ça.

LE GARDE.

Je ne vous croyais pas si défiant, père Hougot!

HOUGOT.

C'est qu'vois-tu ben, mon gars, ça amuserait ben pu la compagnie de monsieur, si v'm'laississiez tomber sur mon dos, comme l'ont fait ces filous d'Alençon, ous que tout le monde a tant ri!... et que moë j'n'riais point!

LE GARDE.

Oh! monsieur Ledur a le cœur bon, *quand même*... J'sais ben qu'il n'rirait pas si l'on vous faisait du mal, ni sa compagnie non plus, j'crois ben. Enfin, suffit qu'on n'vous laissera pas tomber... Mais retenez ben, père Hougot, qu'v'n'en demandez pas davantage?

HOUGOT.

Mon Dieu, non; pas davantage, et j'serai ben content com'ça.

SCÈNE II.

(L'âne se met à braire derrière le théâtre, et plusieurs voix appellent Hougot.)

UNE VOIX.

Allons donc, allons donc, père Hougot!

UNE AUTRE VOIX.

Père Hougot, on n'attend pu que vous!

UNE AUTRE.

Allons, Hougot, n'j'asez pas tant!

HOUGOT.

Allons, allons, mes gars. V's'êtes ben pressés! me voilà! me voilà!

SCÈNE III.

LE GARDE, seul. (Malignement et gaiement.)

Va, va, mon bonhomme. Non, nous ne te laisserons pas tomber ; et puisque tu n'en demandes pas davantage pour être content, je veux que tu le sois au delà de tes espérances... Mais j'entends qu'ça commence : allons voir.

SCÈNE IV.

(La toile du fond se lève : on voit, d'un côté du théâtre, un charlatan avec son Paillasse sur des tréteaux, et des gens du peuple au fond. De l'autre côté, et en face du charlatan, Hougot sur son âne. Paillasse bat du tambour, le charlatan joue de la flûte ou de la clarinette. Hougot ne les quitte pas des yeux.)

RUZIERS PÈRE, en habit de charlatan galonné, etc.

Messious et Mesdames, je souis infiniment flatté de la confiance qui vo réunit outour de vostre très-humble et très-oubéissante serviteur.

Z'oze vi lo dire : ste confiance est une prove de vostre discernemente, et de la sympathie que la divine Providenza a mise dans lo couoré des zhonnêtes gens par les attasser les ouns aux autres. Mes remèdes, Messious et Mesdames, ze ne vi dirai pas, comme tous ces sarlatans qui passent leur misérable vie à courir les foires... non, ze ne vi dirai pas qu'ils sont composés de baume précieux, d'éliissirs, d'essences et de quintessences tirées de plantes rares et de métaux singoliers.

Non, Messious et Mesdames, ze vi dirai simplement : Mes remèdes ne sont que des simples des plantes communes, mais soisies dans les vastes herbâzes de son

excellenze monsignor le comte de Fioravanti, mon respectable et très ser papa. (Il ôte son chapeau.) Non, Messious, ce ne sont que des zerbés que les vasses et les bouffoli manzent et foulent aux pieds dans mon payse. Vi m'allez demander quel est mon payse! Zé ne vi dirai pas, comme les vils sarlatans, que ce sont des montagnes de l'Asia, de l'Africa ou de l'Amérique. Non, Messious et Mesdames, ze souis tout simplement né natif des montagnes de la Souisse, del côté de l'Italia, ici tout presso di voi. C'est, Messious, à la porta de la bella Normandia. Sacun peut aller sarcer loui-même les plantes dont il s'azit, dans les zerbazes de mon ser papa (Il ôte son chapeau.); et avec un billet que je donne gratis, chacun peut s'y présenter librement.

Mes infusions, que ze tiens ici per la commodité des personnes qui n'aiment pas à voyazer, gouarissent en quarante-houit heures, pas oune minoute de piou, les maladies les piou enracinées du foie, de la rate, de l'estomac et di polmon. Elles gouarissent les dolores, la goutte, la sciatique les plus invétérées.

Il souffit de verser une couillerée de mon infusion dans oune verre d'eau fraisse bien claire, et de le boire pendant trois zours de souite, le matin en se levant, et à zeun.

On sent oune saleur dolce dans toute le corps, oun quart d'heure après qu'on a avalé ce verre; on crasse trois fois, on éternoue cinq fois, et enfin on lasse oune vente ou deux, pas piou, et alors on est gouari, sain, lézer et contente.

Et ze n'ai pas encore dite, Messious et Mesdames, ce qu'il y a di piou particulare dans mon remédia: c'est que,

comme il ne mé coûte rien, et que ce ne sont que des plantes commounes des zerbazes de mon ser et respétable papa, son excellenza monsignor le comte de Fioravanti (il ôte son chapeau.), moi, Messious et Mesdames, ze lé donne aussi pour rien. Ze ne demande pas oune obole, pas oune fétou, pas oune épingle, per mon remède; ze n'asseyte pas même ce qu'on voudrait m'offrir, et ze vi prie de m'épargner le sagrin de vi refouser. Solamente, je consens que Paillasse, mon valet de sambre, asseyte trente sols per la boteille et le bosson.

Allons, Messious et Mesdames, me voilà prêt à répondre à votre empressement. Demandez, prenez, asseytez. Ne m'épargnez pas, je vi prie. Z'ai oune caissonne en routa qui m'apporta cinquante quintaux de provisione. Ne craignez pas d'épouiser ce pétite magazine.

(Roulement de tambour, fanfare de la trompette. Ruziers présente des fioles à droite et à gauche, et des deux mains. Alors on dérobe l'âne sous Hougot, qui est soutenu par quatre hommes tenant chacun un coin de la selle. On le tourne en face des spectateurs.)

HOUGOT.

Oh çà! vous autres, v'la que c'est fini. N'm'laissez pas tomber; et abaissez-me tout doucement, que je mette pied à terre.

UN DES PORTEURS.

Oui, oui, père Hougot, soyez tranquille; nous n'vous laisserons pas choir. J'allons v'poser sur c'piédestal-ci, et vous descendrez tout seul, tout à vot'aise.

(On pose la selle sur un piédestal, d'où l'on enlève un vase ou une statue.)

LE GARDE.

Eh bien, père Hougot, vous voilà content. Je vous ai tenu parole, n'est-ce pas?

HOUGOT, sur la selle.

C'est vrai, c'est vrai, mon petit gars. T'es ben gentil (S'appuyant sur le pommeau de la selle.)... Mais, dis-moi donc...

LE GARDE.

Queu qu'c'est?

HOUGOT.

Queu que c'est qu'a dit monsieur et sa compagnie? L'ont ben ri, j'crois, d'm'voër, et c't'âne... (Pendant qu'il parle au garde, on l'élève sur la selle de cinq à six pieds, au moyen d'un cric placé et assuré sous le piédestal.) Eh ben! eh ben! comment qu'ça va donc! Quoiqu'c'est donc qui m'fait monter com'ça z'en l'air?

LE GARDE.

Souvenez-vous ben, père Hougot, qu'v'z'avez dit que v'seriez content, pourvu qu'on n'vous laissât pas tomber. Eh bien, vous v'z'en allez en l'air; c'est ben le contraire que de tomber par terre.

HOUGOT.

Ah! chien, tu veux que je tombe de pu haut, pour que j'm'fasse pu de mal... T'es un malin chien, t'es un coquin... j'te...

PLUSIEURS VOIX.

Adieu donc, père Hougot.

UNE VOIX.

Est-ce que v'z'allez à la foire dans la lune?

PLUSIEURS.

Il va z'à la foire dans la lune!

UNE FEMME.

Faut li faire nos adieux. Dansons une ronde autour de lui, avant qu'il s'en aille tout à fait.

(On se forme en rond de dix ou douze personnes, et l'on chante la ronde ce qui suit.)

RONDE.

1.

Comment l'fêt'rons-nous?
 Comment l'fêt'rons-nous?
 Monsieur Hougot, 'conseillez-nous,
 Car c'est vous qu'on aime.

} *Bis.*

(On tourne.)

HOUGOT.

J'aimerai qui m'aimera,
 J'aimerai qui m'aime.

} *Bis.*

(On tourne.)

2.

Embrassons-le tous,
 Embrassons-le tous;
 Monsieur Hougot le voulez-vous?
 Car c'est vous qu'on aime.

} *Bis.*

HOUGOT.

J'aimerai qui m'aidera,
 J'aimerai qui m'aide.

} *Bis.*

3.

Mais comment f'rons-nous?
 Mais comment f'rons-nous?
 Monsieur Hougot, descendez-vous?
 Car c'est vous qu'on aime.

} *Bis.*

HOUGOT.

J'aimerai, etc.

4.

Mettons le feu d'ssous,
 Mettons le feu d'ssous;
 Monsieur Hougot, qu'en pensez-vous?
 Car c'est vous qu'on aime.

} *Bis.*

HOUGOT.

J'aimerai, etc.

UN NOTABLE DE BURSARD.

Mes amis, mes amis, un petit moment, écoutez-moi :

AIR : *Où allez-vous, monsieur l'abbé?*

Vous ne vous y prenez pas bien ;

Vous ne réussirez à rien.

Prenez-moi des échelles,

Eh bien !

Ou mettez-vous des ailes :

Vous m'entendez bien.

HOUGOT.

En vérité, moi je ne puis

Aux échelles servir d'appui.

Laissez-là les échelles,

Eh bien !

Mettez plutôt des ailes :

Vous m'entendez bien.

Demandez à madame Septier les ailes de ces gros dindons, qui sont dans la basse-cour... (A Hougot.) Ça v'z'ira ben, mon ami, ça v'z'ira ben.

(La ronde recommence.)

Comment l'fêl'rons-nous, etc.

SCÈNE V.

LES MÊMES, M. LEDUR.

M. LEDUR.

Qu'est-ce donc que ceci ? Monsieur Hougot en l'air !

HOUGOT.

Mon.. monsieur, ayez la bonté de me faire descendre.

M. LEDUR.

Je ne sais pas comment on s'y est pris pour le percher là-haut.

HOUGOT.

Ni moë itou, mon... monsieur; c'est une ma... manigance.

M. LEDUR.

Qu'on me cherche une scie, ou une hache... Un coup de hache dans le pivot tranchera la difficulté.

HOUGOT.

J'l'crois ben qu'ça tranchera. . Mais ça m'cassera les os d'tomber d'si haut.

M. LEDUR.

Il a raison. Comment l'a-t-on élevé si haut?

LE GARDE.

Il avait recommandé qu'on le soutint solidement quand on li aurait tiré l'âne d'entre les jambes, et j'n'avons rien trouvé de plus solide que le cric de la remise, qui sert à élever les voitures.

M. LEDUR.

Mais, qui est-ce qui a fait monter ce cric?

LE GARDE.

Monsieur, ce n'est parsonne. Faut ben croire qu'il a monté de lui-même. C'est malin, un cric!

M. LEDUR.

Mon pauvre Hougot, c'est un tour qu'ils t'ont joué, pour que tu n'oublies pas la foire d'Alençon.

HOUGOT.

Ah! monsieur, ben sûr qu'je n'irai pu que quand je ne pourrai pas faire autrement et qu'il y aura de bonnes

raisons, comme quand ma femme aura besoin d'une botte d'allumettes et d'une demi-livre de chandelles.

M. LEDUR.

Je vois que tu es bien corrigé ! Allons, qu'on lâche la bride du cric, et que cela finisse. Hougot, tiens-toi bien !

HOUGOT.

Ben obligé, mon .. monsieur.

(On laisse descendre le cric, et la toile tombe.)

UNE MÉDITATION DE BÉRANGER

Nous trouvons dans un recueil publié trimestrielle-
ment dans les premières années de ce siècle, sous ce
titre : *les Quatre saisons du Parnasse*, la pièce sui-
vante intitulée : MÉDITATION, et signée P.-J. DE BÉ-
RANGER.

C'est une véritable élégie, d'un grand tour, très-phi-
losophique et très-mélancolique à la fois, sans fadeur ni
rien qui révèle les légères préoccupations d'un jeune
homme. « Ces vers, dit une note placée en tête de cette
pièce, ont été faits quelque temps après le traité
d'Amiens (1802). » Béranger, né, comme on sait,
en 1780, avait alors à peine vingt-deux ans.

MÉDITATION.

Nos grandeurs, nos revers ne sont point notre ouvrage :
Dieu seul mène à son gré notre aveugle courage.
Sans honte succombez, triomphez sans orgueil,
Vous, mortels, qu'il plaça sur un pompeux écueil.

Des hommes étaient nés pour le trône du monde ;
Huit siècles l'assuraient à leur race féconde.

Dieu dit. Soudain aux yeux de cent peuples surpris
Et ce trône et ces rois confondent leurs débris.
Les uns sont égorgés; les autres en partage
Portent, au lieu de sceptre, un bâton de voyage,
Exilés et contraints, sous le poids des rebuts,
D'errer dans l'univers qui ne les connaît plus.

Spectateur ignoré de ce désastre immense,
Un homme alors, sortant de l'ombre et de l'enfance,
Paraît : toute la terre, à ses coups éclatants,
Croît, dès le premier jour, l'avoir connu longtemps :
Il combat, il subjugue, il renverse, il élève ;
Tout ce qu'il veut de grand, sa fortune l'achève.
Nous voyons, lorsqu'à peine on pressent ses desseins,
Les peuples étonnés tomber entre ses mains.
Alors son bras puissant, apaisant la victoire,
Soutient le monde entier qu'ébranle tant de gloire.
Le Très-Haut l'ordonnait. Que sont les vains mortels
Qui s'opposaient au cours des arrêts éternels?
Faibles enfants qu'un char écrasa sur la pierre,
Voilà leurs corps sanglants restés dans la poussière....

Au milieu des tombeaux qu'environnait la nuit,
Ainsi je méditais, par leur silence instruit.
Les fils viennent ici se réunir aux pères
Qu'ils n'y retrouvent plus, qu'ils y portaient naguères,
Disais-je ; quand l'éclat des premiers feux du jour
Vint du chant des oiseaux ranimer ce séjour.
Ce soleil vit, du haut des voûtes éternelles,
Passer dans les palais des familles nouvelles.
Familles et palais, il verra tout périr ;
Il a vu mourir tout, tout renaître et mourir,
Vu des hommes produits de la cendre des hommes ;
Et, lugubre flambeau du sépulcrè où nous sommes,
Lui-même, à ce long deuil fatigué d'avoir lui,
S'éteindra devant Dieu comme nous devant lui.

Cette pièce, intitulée par l'auteur *Méditation*, comme par une prescience, dès 1802, de la valeur de ce titre popularisé depuis par un poète célèbre, n'a été imprimée dans aucun des recueils de *Chansons* de Béranger. Il a tenu à ne donner que des pièces d'un seul genre dans ces recueils, lui qui ne prétendait à d'autre titre qu'à celui de *Chansonnier*. Mais on voit par quelles études le poète si bien nommé national préludait à ses prétendues chansons, qui ne sont autres que des *Odes* à la façon d'Horace et d'Anacréon.

DEUX SERMONS DE BOURDALOUE¹

I

De la vraie et de la fausse dévotion.

RÈGLE FONDAMENTALE ET ESSENTIELLE DE LA VRAIE DÉVOTION

Faire de son devoir son mérite par rapport à Dieu, son plaisir par rapport à soi-même, et son honneur par rapport au monde, voilà en quoi consiste la vraie vertu de l'homme et la solide dévotion du chrétien.

I. Son mérite par rapport à Dieu : Car ce que Dieu demande singulièrement de nous et par-dessus toute autre chose, c'est l'accomplissement de nos devoirs. Dès là que ce sont des devoirs, ils sont ordonnés de Dieu, ils sont de la volonté de Dieu, mais d'une volonté absolue, d'une volonté spéciale. Par conséquent c'est en les remplissant et en les observant que nous plaisons spécialement à Dieu ; et plus notre fidélité en cela est parfaite, plus

1. On parle beaucoup de Bourdaloue, mais peu de personnes l'ont lu ; peu de personnes savent par conséquent au juste combien était judicieux l'esprit, grand le cœur et excellent le langage du célèbre prédicateur. Qu'on veuille bien lire ou relire les deux courts sermons que nous donnons ici de lui, où tout le bon sens humain est comme résumé, et qu'on dise après cela quel docteur chrétien l'emporte sur celui-là. *Le devoir :*

nous devenons parfaits devant Dieu, et agréables aux yeux de Dieu.

Aussi est-ce par là que nous nous conformons aux desseins de sa sagesse dans le gouvernement de monde, et que nous secondons les vues de sa providence. Qu'est-ce qui fait subsister la société humaine, si ce n'est le bon ordre qui y régne ; et qu'est-ce qui établit ce bon ordre et qui le conserve, si ce n'est lorsque chacun selon son rang, sa profession, s'acquitte exactement de l'emploi où il est destiné, des fonctions qui lui sont marquées ? Et comme il y a autant de différence entre ces fonctions et ces emplois qu'il y en a entre les rangs et les professions, il s'ensuit que les devoirs ne sont pas partout les mêmes, et que n'étant par les mêmes partout, il y a une égale diversité dans la dévotion. Tellement que la dévotion d'un roi n'est pas la dévotion d'un sujet ; ni la dévotion d'un séculier, la dévotion d'un religieux ; ni la dévotion d'un laïque, la dévotion d'un ecclésiastique. Ainsi des autres.

Pour bien entendre ceci, il faut distinguer l'esprit de la dévotion et la pratique de la dévotion ; ou la dévotion dans l'esprit et le sentiment, et la dévotion dans l'exercice et la pratique. Dans le sentiment et dans l'esprit, c'est partout et ce doit être la même dévotion,

tel pourrait être le titre du premier de ces sermons, qui prouve à quel point Bourdaloue tenait compte du devoir de l'homme, du devoir civil, et combien peu il voulait qu'on le sacrifiât à ce qu'il appelle « la fausse dévotion ». Cette « fausse dévotion » n'est-elle pas encore la vraie pour trop de gens ? — Quant au second sermon *sur la douceur chrétienne*, il est exquis, et les terribles catholiques de nos jours feraient bien de le lire chaque matin et chaque soir.

parce que c'est partout et que ce doit être le même désir d'honorer Dieu, d'obéir à Dieu, de vivre selon le gré et le bon plaisir de Dieu. Mais dans la pratique et l'exercice, la dévotion est aussi différente que les obligations et les ministères sont différents. Ce qui est donc dévotion dans l'un ne l'est pas dans l'autre, car ce qui est du devoir et du ministère de l'un n'est pas du devoir et du ministère de l'autre.

Règle excellente ! Juger de la dévotion par son devoir, mesurer sa dévotion sur son devoir, établir sa dévotion dans son devoir. Règle sûre, règle générale et de toutes les conditions : mais règle dont il n'est que trop ordinaire de s'écarter. Où voit-on en effet ce que j'appelle dévotion de devoir ? Cette idée de devoir nous blesse, nous gêne, nous rebute, nous paraît trop commune, et n'a rien qui nous flatte et qui nous pique. C'est néanmoins la véritable idée de la dévotion. Toute autre dévotion sans celle-là n'est qu'une dévotion imaginaire ; et celle-là seule, indépendamment de toutes les autres, peut nous faire acquérir les plus grands mérites et parvenir à la plus haute sainteté. Car on ne doit point croire que d'observer religieusement ses devoirs, et de s'y tenir inviolablement attaché dans sa condition, ce soit en soi peu de chose, et qu'on n'ait besoin pour cela que d'une vertu médiocre. Parcourons tous les états de la vie, et considérons-en bien toutes les obligations, je prétends que nous n'en trouverons aucun qui selon les événements et les conjonctures ne nous fournisse mille sujets de pratiquer ce qu'il y a de plus excellent dans la perfection évangélique.

Que faut-il, par exemple, ou que ne faut-il pas à un juge qui veut dispenser fidèlement la justice et satisfaire

à tout ce qu'il sait être de sa charge ? Quelle assiduité au travail ; et, dans ce long et pénible travail, où le devoir l'assujettit, que de victoires à remporter sur soi-même, que d'ennuis à essuyer et de dégoûts à dévorer ! Quel dégagement de cœur, quelle équité inflexible et quelle droiture, quelle fermeté contre les sollicitations, contre les promesses, contre les menaces, contre le crédit et la puissance, contre les intérêts de fortune, d'amitié, de parenté, contre toutes les considérations de la chair et du sang ! Supposons la dévotion la plus fervente : porte-t-elle à de plus grands sacrifices, et demande-t-elle des efforts plus héroïques ?

Que faut-il à un homme d'affaires, ou que ne lui faut-il pas pour vaquer dignement et en chrétien, soit au service du prince, dont il est le ministre, soit au service du public, dont il a les intérêts à ménager ? Quelle étendue de soins, et quelle contention d'esprit ! à combien de gens est-il obligé de répondre, et en combien de rencontres a-t-il besoin d'une modération et d'une patience inaltérables ! Toujours dans le mouvement et toujours dans les occupations, ou qui le fatiguent ou qui l'importunent, à peine est-il maître de quelques moments dans toute une journée, et à peine peut-il jouir de quelque repos. Imaginons la dévotion la plus austère : dans ses exercices les plus mortifiants exige-t-elle une abnégation plus entière de soi-même, et un renoncement plus parfait à ses volontés et à ses inclinations naturelles, aux douceurs et à la tranquillité de la vie ? Que faut-il à un père et à une mère, ou que ne leur faut-il pas pour veiller sur une famille et pour la régler ? Que n'en coûte-t-il point à l'un et à l'autre pour élever

des enfants, pour corriger leurs défauts, pour supporter leurs faiblesses, pour les éloigner du vice et les dresser à la vertu, pour fléchir leur indocilité, pour pardonner leurs ingratitude et leurs écarts, pour les remettre dans le bon chemin et les y maintenir, pour les former selon le monde, et plus encore pour les former selon Dieu? Concevons la dévotion la plus vigilante, et tout ensemble la plus agissante : a-t-elle plus d'attention à donner, plus de réflexions à faire, plus de précautions à prendre sur divers sentiments que les contrariétés et les chagrins excitent dans le cœur? Tel chargé du détail d'un ménage et de la conduite d'une maison n'éprouve que trop tous les jours combien ce fardeau est pesant, et combien c'est une rude croix. Or tout cela ce sont de simples devoirs; mais dira-t-on que l'accomplissement de ces devoirs devant Dieu n'ait pas son mérite et un mérite très-relevé? Je sais que le Sauveur du monde nous ordonne alors de nous regarder comme des serviteurs inutiles, parce que nous ne faisons que ce nous devons : mais tout inutiles que nous sommes à l'égard de Dieu qui n'a que faire de nos services, il est certain d'ailleurs que notre fidélité est d'un très-grand prix aux yeux de Dieu même, qui juge des choses, non par le fruit qu'il en retire, mais par l'obéissance et la soumission que nous lui témoignons.

II. Son plaisir par rapport à soi-même. Je n'ignore pas que l'Évangile nous engage à une mortification continuelle; mais je sais aussi qu'il y a un certain repos de l'âme, un certain goût intérieur que la vraie dévotion ne nous défend pas, ou, pour mieux dire, qu'elle nous donne elle-même, et qu'elle nous fait trouver dans la pratique de nos devoirs. Car, quoi qu'en pense le libertinage, il y a

toujours un avantage infini à faire son devoir. De quelque manière alors que les choses tournent, il est toujours vrai qu'on a fait son devoir ; et d'avoir fait son devoir, j'ose avancer que dans toutes les vicissitudes où nous exposent les différentes occasions et les accidents de la vie, cela seul est pour une âme pieuse et droite la ressource la plus assurée et le plus ferme soutien. Si l'on ne réussit pas, c'est du moins dans sa disgrâce une consolation, et une consolation très-solide, de pouvoir se dire à soi-même : J'ai fait mon devoir. On s'élève contre moi, et je me suis attiré tels et tels ennemis ; mais j'ai fait mon devoir. On condamne ma conduite, et quelques gens s'en tiennent offensés ; mais j'ai fait mon devoir. Je suis devenu pour d'autres un sujet de raillerie, ils triomphent du mauvais tour qu'a pris cette affaire que j'avais entamée, et ils s'en réjouissent ; mais en l'entreprenant j'ai fait mon devoir.

Cette pensée suffit à l'homme de bien, pour l'affermir contre tous les discours et toutes les traverses. Quoi qu'il lui arrive de fâcheux, il en revient toujours à cette grande vue qui ne s'efface jamais de son souvenir, et qui lui donne une force et une constance inébranlables, j'ai fait mon devoir. D'ailleurs, si l'on réussit, on goûte dans son succès un plaisir d'autant plus pur et plus sensible, qu'on se rend témoignage de n'y être parvenu qu'en faisant son devoir, et que de la bonne voie. Témoignage plus doux que le succès même. Un homme rend gloire à Dieu de tout le bien qu'il en reçoit, il en bénit le Seigneur, il reconnaît avec action de grâces que c'est un don du ciel : mais, quoiqu'il ne s'attribue rien à lui-même comme étant de lui-même, il sait du reste qu'il ne lui est pas

défendu de ressentir une secrète joie d'avoir toujours marché droit dans la route qu'il a tenue, de ne s'être pas écarté un moment des règles les plus exactes de la probité et de la justice, et de n'être redevable de son élévation et de sa fortune ni à la fraude ni à l'intrigue. Au lieu qu'il en est tout autrement d'une âme basse et servile, qui trahit son devoir pour satisfaire sa passion. Si cet homme prospère dans ses entreprises, au milieu de sa prospérité et jusque dans le plus agréable sentiment de ce bonheur humain dont il jouit, il y a toujours un ver de la conscience qui le ronge malgré lui, et un secret remords qui lui reproche sa mauvaise foi et ses honteuses menées. Mais c'est encore bien pis si ses desseins échouent, puisqu'il a tout à la fois le désespoir, et de se voir privé du fruit de ses fourberies, et d'en porter le crime dans le cœur, et d'en être responsable à la justice du ciel, quand même il peut échapper à la justice des hommes.

III. Son honneur par rapport au monde. Car, s'il est de l'humilité chrétienne de fuir l'éclat et de ne chercher jamais l'estime des hommes par un sentiment d'orgueil et par une vaine ostentation, le christianisme après tout ne condamne point un soin raisonnable de notre réputation, sur ce qui regarde l'intégrité et la droiture dans la conduite. Or ce qui nous fait cette bonne réputation qu'il nous est permis jusqu'à un certain point de ménager, c'est d'être régulier dans l'observation de nos devoirs. Le monde est bien corrompu ; il est plein de gens sans foi, sans religion, et pour m'exprimer en des termes plus exprès, je veux dire que le monde est rempli de fourbes, d'impies, de scélérats : mais, du reste, j'ose avancer qu'il n'y a personne dans le monde, ou presque per-

sonne, si dépourvu de bon sens ni si perdu de vie et de mœurs qui n'estime au fond de l'âme et ne respecte un homme qu'il sait être fidèle à son devoir, inflexible à l'égard de son devoir, dirigé en tout et déterminé par son devoir. Ce caractère, malgré qu'on en ait, imprime de la vénération, et l'on ne peut se défendre de l'honorer.

Ce n'est pas néanmoins qu'on ne s'élève quelquefois contre cette régularité et cette exactitude, quand elle nous est contraire et qu'elle s'oppose à nos prétentions et à nos vues. Il y a des conjonctures où nous voudrions que cet homme ne fût point si rigide observateur des règles qui lui sont prescrites, et qu'en notre faveur il relâchât quelque chose de ce devoir si austère dont il refuse de se départir. On se plaint, on murmure, on s'emporte, on raille, on traite de superstition ou d'obstination une telle sévérité ; mais on a beau parler et déclamer, tous les gens sages sont édifiés de cette résolution ferme et courageuse. On en est édifié soi-même après que le feu de la passion s'est ralenti, et que l'on est revenu du trouble et de l'émotion où l'on était. Voilà un honnête homme, dit-on ; voilà un plus homme de bien que moi. On prend confiance en lui, on compte sur sa vertu, et c'est là ce qui accrédite la piété, parce que c'est là ce qui en fait la vérité et la sainteté. Au contraire, si c'était un homme capable de mollir quelquefois sur l'article du devoir, et qu'il fût susceptible de certains égards au préjudice d'une fidélité inviolable, pour peu qu'on vint à s'en apercevoir, son crédit tomberait tout à coup, et l'on perdrait infiniment de l'estime qu'on avait conçue de lui. En vain dans ses paroles tiendrait-il les discours les plus édifiants ; en vain dans la pratique s'emploierait-il aux exercices de la plus

haute perfection : on n'écouterait rien de tous ses discours ; et toutes ses vertus deviendraient suspectes. Il ferait des miracles, qu'on mépriseraient également et ses miracles et sa personne : car on en reviendrait toujours à ce devoir, dont il se serait écarté, et on jugerait par là de tout le reste.

Ce qu'il y a encore de plus remarquable, c'est qu'il ne faut souvent qu'une omission ou qu'une transgression assez légère en matière de devoir pour décréditer ainsi un homme, quelque profession de vertu qu'il fasse et quelque témoignage qu'il en donne. Le monde est là-dessus d'une délicatesse extrême et le monde même le plus libertin. Tant la persuasion est générale, et le sentiment unanime, que la base sur quoi doit porter une vraie dévotion, c'est l'attachement à son devoir. Je ne veux pas dire que toute la piété consiste en cela, mais je dis qu'il ne peut y avoir de vraie piété sans cela ; et que, cela manquant, nous ne pouvons plus faire aucun fond sur notre prétendue dévotion. Puissent bien comprendre cette maxime certaines ames dévotes, ou réputées telles. Elles sont si curieuses de méthodes et de pratiques extraordinaires, et je ne blâme ni leurs méthodes ni leurs pratiques : mais la grande pratique, la première et la plus grande méthode, est celle que je viens de leur tracer.

II

Sur la douceur chrétienne.

Neminem conculcatis.

Ne faites de violences à personne. (Luc, c. III, v. 14.)

Rien de plus pernicieux dans la société humaine et dans le commerce de la vie que la colère. Elle cause des

violences qui troublent tout, et mille épreuves ont fait connaître quelles en sont les suites funestes, et à quelles extrémités elle est capable de nous emporter. C'est pourquoi le Sauveur des hommes nous a tant recommandé la douceur et nous l'a proposée comme une béatitude en ce monde, parce qu'elle arrête tous ces excès, et qu'elle établit partout le bon ordre et la tranquillité. Douceur chrétienne, dont peu de personnes comprennent bien tous les avantages, et à laquelle on ne donne pas communément, parmi les vertus, le rang qui lui est dû. Or, nous en allons considérer tout ensemble et le mérite et le fruit : le mérite, qui en fait l'excellence, premier point ; le fruit, qui dès cette vie même en est la récompense, second point. De l'un et de l'autre nous apprendrons à nous conduire en toutes choses selon l'esprit de cette paix que le Fils de Dieu vient apporter sur la terre, et qui est un des plus beaux caractères de son Évangile.

PREMIER POINT. Le mérite de la douceur chrétienne. Il consiste en ce que cette vertu demande une victoire de nous-mêmes la plus héroïque, et une victoire de nous-mêmes la plus constante.

I. Victoire de nous-mêmes la plus héroïque. Car il n'est pas ici question d'une douceur de naturel, qui ne s'émeut de rien, et qui sans effort s'accommode à tout ce qui se présente et à tout ce qu'on souhaite. C'est un don de Dieu, mais ce n'est point précisément une vertu. Il s'agit d'une douceur chrétienne, dont les devoirs sont de réprimer dans le fond de l'âme toutes les vivacités et toutes les saillies que la colère peut exciter ; de ne donner au dehors nul signe ni d'impatience ni d'aigreur, en des rencontres néanmoins où le cœur souffre intérieurement

et se sent piqué ; de mesurer toutes ses paroles, et de n'en pas laisser échapper une ou de mépris ou de plainte, même à l'égard de ceux dont on a plus lieu d'être mal content ; de se comporter dans toutes ses manières avec un air toujours honnête, modeste, humble et affable ; d'user de condescendance dans les occasions contre son inclination propre, et de se gêner, de se contraindre en faveur de certains esprits difficiles, en faveur de certaines personnes, plus capables que les autres, par leurs imperfections et leurs faiblesses, d'inspirer de l'éloignement et du dégoût. Or pour cela quelles violences n'est-on pas obligé de se faire, et que ne doit-on pas prendre sur soi ? Car la douceur ne rend ni aveugle ni insensible : on s'aperçoit des choses, on en est touché, et si l'on suivait les impressions de la nature, on éclaterait ; mais en vue de Dieu et par un esprit de christianisme, on étouffe sa peine et on l'ensevelit. Est-il un plus beau sacrifice ? Est-il une abnégation de soi-même et une mortification plus parfaites ?

II. Victoire de nous-mêmes la plus constante. Il y a des vertus dont la pratique est plus rare, parce que les sujets en sont moins ordinaires et moins fréquents. Mais la douceur dont nous parlons est une vertu de tous les états, de tous les lieux, de toutes les conjonctures, de tous les temps, une vertu de toute la vie et de tous les moments de la vie. Car toute la vie se passe à penser, à converser, à traiter avec le prochain, à agir ; et par conséquent les sujets sont continuels de se convaincre, en ne se départant jamais d'une douceur toujours égale, soit dans les sentiments, soit dans les paroles, soit dans les actions. Continuité qui donne le prix à toutes les vertus ;

et qui en est comme le cōronnement et la perfection. Hélas! les moyens de se sanctifier ne nous manquent point, mais nous leur manquons. Où est cette douceur évangélique, et où la trouve-t-on? Je ne demande pas où l'on trouve une douceur affectée et de politique, une douceur apparente et de pure bienséance, une douceur de tempérament et d'indifférence. Car voilà quelle est la douceur que font paraître en certaines rencontres un nombre infini de mondains; l'intérêt les retient, et ils craignent de se faire tort en éclatant et de nuire à leur fortune. Une vaine gloire les arrête, et ils croiraient se déshonorer, s'ils venaient à perdre la gravité et la modération qui convient à leur âge, à leur état, à leur caractère. Une lente et molle indolence les rend insensibles à mille choses, qui selon les vues ordinaires et humaines devraient les piquer et les soulever. Mais tout cela ne peut être devant Dieu de nullé valeur, puisque tout cela n'a Dieu ni pour principe ni pour fin. Je demande donc où l'on trouve cette douceur que Jésus-Christ a canonisée, et dont il a été le modèle; cette douceur qui par le motif d'une charité fraternelle et toute divine, apprend au fidèle à se renoncer, à se captiver, à se modérer, à se taire, à supporter, à pardonner, à ne s'expliquer qu'en des termes obligeants, et à ne témoigner jamais ni amertume ni dédain. Où, dis-je, est-elle? l'usage du monde et de toutes les conditions du monde ne fait que trop voir combien elle y est peu connue et peu mise en œuvre.

SECOND POINT. Le fruit de la douceur chrétienne. C'est la paix au dedans de soi-même, et la paix au dehors.

I. La paix au dedans de soi-même. Un des plus grands

biens que nous ayons à désirer pour le bonheur de notre vie et en même temps pour la sanctification de notre âme, c'est de nous rendre maîtres de nous-mêmes et de nos passions : surtout maîtres de certaines passions plus vives, plus impétueuses, plus turbulentes. Sans cet empire, point de paix intérieure. Et de quelle paix, en effet, peut être assuré et peut jouir dans son cœur un homme sujet aux colères, aux promptitudes, aux dépits, aux aversions, aux antipathies, aux envies, aux vengeances? D'une heure à une autre peut-il compter sur lui-même; et n'est-il pas comme une mer orageuse, où les flots s'élèvent au premier vent et forment de rudes tempêtes? Or que fait la douceur chrétienne? Elle bannit toutes ces passions, ou elle les combat; et à force de les combattre, elle les soumet et elle les calme. On prend tout en bonne part. Ce qu'on ne peut justifier, on le tolère. On ne s'offense point, on ne s'aigrit point; et par là, que de mouvements du cœur et de pénibles sentiments on s'épargne! que de réflexions chagrinantes! que d'agitations de l'esprit et de dissipations! Mais ce qui est encore plus important, de combien de fautes, de combien de péchés se préserve-t-on! Quelles grâces du ciel, quelles communications divines est-on en disposition de recevoir! Car, comme Dieu ne se plaît point dans le trouble, il aime à demeurer dans la paix; et une âme pacifique est d'autant mieux préparée à le posséder, qu'elle sait mieux se posséder elle-même.

II. La paix au dehors. On l'entretient par la douceur; c'est-à-dire qu'on vit bien avec tout le monde. Et le moyen qu'on eût avec qui que ce soit quelque démêlé, puisqu'on est toujours attentif à ne rien dire et à ne rien

faire qui puisse blesser personne, puisqu'on est toujours prêt à prévenir les autres et à leur céder, puisqu'on a mis un soin extrême d'éviter toute contestation qui pourrait naître entre eux et nous, puisque partout on leur donne toutes les démonstrations d'une affection sincère et d'une pleine déférence à leurs volontés. C'est ainsi qu'on se les attache, et que la parole du Fils de Dieu s'accomplit, savoir que *les débonnaires gagneront toute la terre*. Heureuses donc, soit dans l'état séculier, soit dans l'état religieux, toutes les sociétés qu'une charité douce et officieuse assortit, et où elle maintient la bonne intelligence et l'union des cœurs! Mais par une règle toute contraire, on ne saurait assez pleurer le sort de tant de familles, de tant de maisons et de compagnies, où des esprits ardents, des esprits impatientes et brusques, des esprits durs et intraitables, des esprits fiers et hautains, défiants et délicats, des esprits critiques et sévères à l'excès, de faux zélés, d'impitoyables et de faux réformateurs, allument le feu de la discorde, et sèment les querelles et les divisions. Quels scandales, quels maux s'ensuivent de là, on n'en est que trop instruit; mais, pour couper court à de tels désordres et pour y remédier, on ne peut trop s'étudier soi-même ni trop prendre de précautions.

LE VRAI CID DE L'HISTOIRE.

Généralement on croit au Cid tel que le théâtre l'a popularisé, on croit à Chimène, à don Diègue, à don Gormaz. L'allure chevaleresque des vers de Corneille a séduit et entraîné les imaginations. Le Cid qu'il a créé vit dans toutes les mémoires, escorté de Chimène et de don Diègue. C'est le privilège du génie. Mais on se demande si c'est bien là le vrai Cid Campeador Ruy Diaz de Bivar, dont il est fait mention pour la première fois dans la relation poétique du siège d'Almería :

*Ipsè Rodericus mio Cid sæpè vocatus
De quo cantatur...*

On veut naturellement rechercher quel fut en réalité le héros de Corneille, et si le poète l'a peint de fidèles couleurs. Nous avons, pour notre part, tout simplement recouru à l'*Histoire d'Espagne* de M. Charles Romey, et nous y avons trouvé un tout autre héros que le héros théâtral de Corneille et du *Romancero*. De Chimène et du soufflet de Don Diègue, on ne trouve pas la moindre trace dans les sources, et le nouvel historien de l'Es-

pagne n'en parle même pas. C'est dans les textes originaux qu'il a recherché la biographie du héros castillan, et il a reconstruit sa vie sur les mémoires arabes et les récits des chrétiens combinés. Le héros castillan n'est pas, en effet, dans les écrits des auteurs musulmans, tel que nous le voyons dans les écrits poétiques. Ici, humain autant que brave, il accueille le Sarrasin et le porte sur ses épaules; là, despote et cruel, il fait brûler vif, au mépris des traités, le gouverneur musulman de Valence, Ahmed-el-Moaféry, descendant du grand El-Mansour. M. Romey a tenu compte de tout cela, et pesé la renommée du héros dans de justes balances. Il a fait plus encore qu'on ne devait l'attendre d'un simple historien qui n'aspire pas au lyrisme : dans un chapitre presque tout entier consacré à Rodrigue de Bivar (t. V, p. 481 et suiv.), il a démontré jusqu'à l'évidence combien les opinions reçues sur le héros du *Romancero* sont fausses, et en quoi Corneille a manqué aux conditions historiques de son sujet. Nous ne parlons pas des conditions dramatiques; mais il semble, après tout, que l'intérêt de la pièce n'aurait rien perdu si l'auteur en avait placé la scène au temps et au lieu voulus.

Nous ne pouvons ici, on le pense bien, raconter la biographie du Cid, telle que M. Romey l'a reconstruite. Il faut voir dans son livre même les causes qui le rendirent odieux à Alfonse VI, et le récit de la première affaire où il se signala, non sous Ferdinand, mais sous Sancho, roi de Castille, frère d'Alfonse VI, roi de Léon, tous deux fils de Ferdinand, et rois de leurs royaumes respectifs, en vertu du testament de leur père.

Les deux frères, s'étant brouillés, marchèrent l'un contre l'autre.

Ils vinrent camper avec leurs armées sur la frontière de leurs royaumes, près d'un village nommé Golpéjar (1074). Un combat s'ensuivit dans lequel Alphonse, roi de Léon, eut le dessus. Sancho prit la fuite avec ses Castillans, abandonnant leurs tentes aux Léonais. « Vers ce temps-là, dit un vieux chroniqueur, traduit mot pour mot par M. Romey, s'était élevé un certain guerrier très-exercé aux armes, et qui dans tout ce qu'il entreprit demeura vainqueur. Ce guerrier, qui s'était déjà acquis un grand renom, releva dans sa fuite le courage abattu du roi Sancho. Voilà, lui dit-il, que les Galliciens qui sont avec ton frère le roi Alphonse, après la victoire du jour, reposent en toute sécurité dans nos tentes ; ruons-nous contre eux, si tu m'en crois, avant le retour du soleil, et nous obtiendrons sur eux la victoire. Le roi Sancho goûta le conseil, et, ralliant autant qu'il put son armée, se jeta, au lever de l'aurore, sur les Léonais encore endormis. Surpris, ils ne purent faire de résistance, et Alphonse, fait prisonnier, fut enfermé, chargé de liens, dans l'église Sainte-Marie de Carrion. »

La version d'un autre chroniqueur, Rodéric de Tolède, diffère peu de la précédente. « Il y avait avec le roi Sancius, dit-il, un vaillant guerrier (*miles strenuus* : c'est, chez les deux historiens l'expression consacrée en parlant du Cid), appelé Rodericus Didaci Campeador, lequel, animant son roi vaincu, lui persuada de rappeler autant qu'il serait en lui l'armée fugitive, et d'attaquer au point du jour les Léonais et les Galliciens pris au dépourvu. »

Et la chose, en effet, se passa comme il avait été dit. Le conseil du Cid valut la victoire à Sancho, et Alphonse vaincu s'échappa et alla se réfugier à Tolède près de

l'émir musulman, El-Mamoun, qui en avait fait le centre de la civilisation espagnole, et l'avait élevée au rang des principales villes de l'Europe.

C'est la première mention que l'histoire fasse du Cid, sa première action militaire. Elle eut lieu, comme on voit, non pas sous Ferdinand, mais sous Sancho, fils de Ferdinand. Le Cid pouvait avoir environ vingt-cinq ans.

Le Cid, depuis ce moment, devint le conseiller et l'ami de Sancho, tandis qu'Alfonse vivait en exil à Tolède ; mais lorsque, revenu de l'exil après la mort de Sancho tué devant Zamora, le même Alfonse eut réuni sur sa tête les deux couronnes de Léon et de Castille, le Cid lui fut toujours peu agréable, et divers actes d'opposition séditieuse le firent enfin exiler.

C'est de ce jour que date la fortune singulière du héros. Dans l'exil, le Cid mécontent se rendit d'abord indépendant, ensuite redoutable, sinon au roi de Léon et de Castille, du moins à ses voisins chrétiens et musulmans, avec une petite armée qui n'était qu'à lui, et qui s'attachait en tout à sa fortune. M. Romey a retrouvé sur les lieux mêmes le premier nid d'aigle d'où le Cid, avec ses rares compagnons, sut exercer l'influence militaire qui a propagé son nom et sa gloire. C'est maintenant un château ruiné, bâti au fond d'une vallée de l'Aragon, entre Daroca et Alcañiz, sur un pain de sucre de roche fort haut, et qui porte encore le nom de *Peña del Cid* (la roche du Cid).

C'est de là que Rodrigue, en véritable condottiere, prêta plus d'une fois le secours de son bras aux émirs ses voisins, notamment à l'émir de Saragosse et à celui d'Albarracin, unis par une étroite alliance. C'est de là qu'il

marcha tour à tour contre le roi d'Aragon, contre Alfonse et contre les Almoravides. Jusqu'à la fin de son siècle, il s'agita dans cette sphère, et on le voit, dans le grand mouvement de l'invasion des Almoravides qui remplit cette fin de siècle, s'opposer à ceux-ci, comme allié des anciens arabes andalousiens, et prendre Valence, non comme général d'Alfonse VI, mais comme auxiliaire et pour le compte de l'émir de Sainte-Marie des Beny-Razyn (Albarracin). Le Cid mourut à Valence, en 1099, l'année même de la prise de Jérusalem par les Croisés.

Les incidents que l'histoire sérieuse accepte sont nombreux dans la vie du Cid, mais aucun presque n'a le caractère chevaleresque qu'on attribue d'ordinaire au héros. La fidélité royaliste est la moindre de ses vertus. C'est un soldat de fortune heureux, qui de soldat s'est fait général lui-même, chef de mécontents et de bandits, faisant la guerre contre quiconque lui déplait, fort peu scrupuleux dans ses alliances, et intimement lié avec l'émir musulman d'Albarracin, au nom de qui il occupa Valence. De là à l'histoire du *Romancero* et de la tragédie il y a quelque peu loin, ce nous semble.

La critique historique aurait fort à faire, d'ailleurs, de relever toutes les erreurs débitées sur le héros castillan par la critique littéraire depuis l'apparition du Cid de Corneille. Ferme les yeux qui voudra sur les énormités historiques du poète lui-même, notre historien n'a garde de les lui passer. De même qu'il sait gré à l'auteur d'*Hernani* de ne faire appeler Charles-Quint que *Votre Altesse*, et non *Votre Majesté*, avant l'heure où ce titre fut donné aux rois d'Espagne en la personne même de Charles-Quint devenu empereur du saint-empire romain, il ne

souffre qu'impatiemment l'altération, la confusion des faits introduites par le grand poète dramatique dans l'histoire du Cid. Corneille, par exemple, met la scène à Séville, sous le roi Ferdinand I^{er} de Castille. Or, le Cid, né vers 1046, est mort en 1099, et Séville n'a été prise par la couronne de Castille qu'en 1248, près de 150 ans plus tard.

Corneille, toutefois, a pour lui son génie, ses nobles et vigoureux vers aux mâles et fermes allures, la vive et chaleureuse expression, le tour nombreux, tout ce qui constitue sa grande manière, son originalité, sa poésie, « qui fiert l'âme d'une si vive secousse, » comme dirait Montaigne. L'historien, tout en relevant chemin faisant les erreurs du poète, s'incline devant lui et salue avec respect la statue du vieux maître. Mais si l'on peut pardonner beaucoup à Corneille, par cette seule et grande raison qu'il est Corneille, comment pardonner à M. de Laharpe, un grand critique, le Quintilien français, comme on sait, les belles choses qu'il a débitées là-dessus en plein Lycée?

« Le sujet du Cid, dit-il textuellement (*Cours de Littérature*), se passe en Espagne, au quinzième siècle, au temps de la chevalerie. » En voilà plus qu'il n'en faut pour édifier sur l'érudition de M. de Laharpe, en tout ce qui ne concernait pas madame Favart ou M. l'abbé de Voisenon. Le Cid chevalier du quinzième siècle, et le quinzième siècle qui est le temps de la chevalerie! à merveille. Les grands critiques de nos jours qui attribuent bravement le fameux : *Moi! moi! dis-je, et c'est assez!* à la *Médée* de Longepierre, n'auraient pas mieux fait.

DES LIVRES APOCRYPHES

DU PREMIER AU DEUXIÈME SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE

ACTES DU MARTYRE DE SAINTE THÈCLE.

C'est dans le premier et dans le second siècle de l'ère chrétienne, surtout, que se répandirent les livres apocryphes, c'est-à-dire un grand nombre de faux Évangiles et d'actes de martyre, que plus tard l'Église rejeta comme indignes de foi. Ces écrits, tout mensongers qu'ils sont, n'en ont pas moins un singulier intérêt. En effet, cette littérature contemporaine des premiers temps du christianisme indique clairement quel était l'état, quels étaient l'esprit et les idées de la société chrétienne à cette époque.

Ce n'est point une littérature faite pour le beau monde, qui, à ce moment était encore païen et philosophe ; c'est une littérature faite pour ce peuple chrétien qui commençait à vivre au sein de l'empire romain, sans que Rome daignât encore s'en apercevoir ou s'en soucier ; pour ce peuple d'artisans, d'esclaves et d'affranchis que Dieu faisait croître en silence avec leur foi nouvelle pour être les pères de notre monde moderne. C'était un curieux spectacle : le monde ancien allait, comme à son ordinaire, s'asseoir à ses jeux du Cirque, sacrifier des

victimes dans ses temples ; il montait au Capitole remercier les dieux de l'éternité de l'empire, tandis que, sous ces cirques, sous ces temples et sous ce Capitole, le monde nouveau, caché au fond des Catacombes, et mieux encore au fond du peuple, se remuait et s'agitait jusqu'à ce qu'il éclatât au grand jour. Dans les palais, dans les portiques, dans les maisons de plaisance, à Baïes, à Pouzoles, le monde ancien se repait de ses poètes et de ses orateurs ; il lit Épictète avec Thraséas et les sages, Pétronne avec les débauchés, Ovide avec les beaux esprits ; il s'amuse des métamorphoses de la mythologie, et chez ces païens du beau monde, c'est un poète railleur qui est le dernier hiérophante des dieux d'Athènes et de Rome. Que fait cependant le monde nouveau ? Il n'a ni livres encore ni littérature ; mais qu'un apôtre ou qu'un disciple des apôtres, dans quelque petite ville d'Orient ou d'Occident, adresse à ses frères des paroles de consolation, d'espérance ; ces simples paroles passent de bouche en bouche dans tout l'empire ; chaque chrétien y ajoute quelque chose de sa foi et de son cœur ; ce n'est plus le langage d'un seul homme, c'est le commun entretien de toute la chrétienté : voilà les orateurs du monde nouveau ; et si quelque saint confesseur ou quelque vierge meurt martyr dans un coin du monde, la renommée de sa mort vole aussitôt partout où il y a des chrétiens ; l'imagination populaire embellit l'histoire de son supplice, et prête à son agonie un caractère merveilleux : voilà les poètes du monde nouveau.

Dans les premiers temps de la Grèce, il y avait des chants populaires qui se répétaient de province en province. Les rhapsodes, espèces de poètes et de chanteurs,

allaient de ville en ville, chantant les exploits des anciens héros, d'Agamemnon, de Diomède, d'Achille. Leurs chants s'apprenaient dans les familles; mais que de fois ils devaient changer et s'embellir! Le vieillard qui avait retenu l'histoire de Nestor ajoutait quelque chose de sa sagesse à celle du héros: le jeune homme mêlait sa colère à la colère d'Achille, blasphémait avec Ajax, et son imagination enrichissait, sans le savoir, les chants qui la charmaient: la jeune fille qui redisait l'aventure de Nausicaa faisait passer dans le poème les émotions de pudeur et de modestie qu'il lui avait inspirées. C'est ainsi que ces poèmes antiques allaient errant par toute la Grèce, en recueillant partout sur leur passage tout ce qu'ils excitaient de sentiments sublimes et gracieux, et c'est peut-être là ce que signifie cette tradition d'Homère qui demandait l'aumône de ville en ville.

Aux premiers siècles de l'ère chrétienne, les récits de martyres et de miracles se répétaient de même de bouche en bouche, et s'enrichissaient aussi, à mesure qu'ils se répandaient. C'étaient là les poèmes populaires des premiers chrétiens. La foi et l'imagination les embellissaient sans cesse, et aujourd'hui encore, quand on lit ces fables pieuses, il semble qu'on peut reconnaître quels traits chacun y ajoutait, et ce que l'ardeur des jeunes gens, ce que l'imagination des jeunes filles prêtait de courage et de ferveur aux martyrs qui périssaient dans l'arène. Un jeune vierge est-elle exposée aux lions: quand ses voiles tombent, quand elle reste à demi nue, c'est un cri qui s'élève dans le peuple: Qu'elle est belle! et les lions même, comme frappés de respect et d'amour, s'arrêtent immobiles ou viennent lécher doucement ses

beaux pieds. A ces traits, ne reconnaissez-vous pas l'imagination de quelque diacre de vingt ans, qui, dans l'ardeur de sa foi et de son âge, a créé ces aventures merveilleuses, qu'il racontera le soir dans quelque famille chrétienne, après le repas et avant les prières qui terminent le jour ? Avec quelle émotion l'écouteront ces jeunes filles nourries dans le zèle de la foi ! comme elles rêveront de ce martyr, de ces cirques où elles iront périr, mais si belles que le peuple même se récriera, et que les bêtes féroces seront touchées ! Comme elles embelliront ces récits quand elles les raconteront elles-mêmes à leurs compagnes ! Les cieux étaient ouverts ; il y avait de jeunes anges qui voltigeaient dans l'air ; c'était une pluie de parfums et de fleurs qui tombait dans l'arène ; c'était une odeur merveilleuse qui se répandait de toutes parts ; et, tous ces miracles, c'était pour des femmes qu'ils se faisaient, pour des femmes cachées autrefois dans l'ombre d'un gynécée, et que la religion nouvelle affranchissait enfin de cette servitude obscure.

C'est là en effet la grande révolution que le christianisme a faite dans la vie du monde, et qui se marque à chaque page de l'histoire des saints et des martyrs ; il a fait entrer les femmes dans la société ; il les a relevées de la déchéance où les tenaient les mœurs grecques et romaines. Depuis le Christ, les femmes ont vécu au grand jour ; elles ont paru dans l'histoire. C'est là un grand changement. Jusque-là, en effet, sur la place publique, au sénat, presque partout enfin, les hommes vivent entre eux. Le christianisme fait des assemblées publiques où les femmes ont droit de paraître : ce sont les églises. Jusque-là quelques-unes à peine paraissent dans l'histoire ;

et pour y figurer, il leur faut ou des vertus fabuleuses, comme Clélie, ou l'oubli de la pudeur, comme Aspasia ; il leur faut être ou une héroïne ou une courtisane, c'est-à-dire, avoir un rôle à part et d'exception. Depuis le christianisme, les femmes sont partout de moitié dans l'histoire du monde, et cela sans efforts, sans vertus ni vices extraordinaires. Cette seule différence entre les temps anciens et les temps modernes indique quelle révolution s'est faite dans la société.

Nulle part, certes, cette révolution n'est plus sensible que dans les vies des saints du premier et du second siècle de l'ère chrétienne. Ce sont les femmes qui jouent partout le principal rôle ; ce sont elles qui recueillent et secourent les martyrs ; ce sont elles qui sont les plus hardies à professer la foi nouvelle et à braver les dieux de l'empire. Ces femmes, autrefois cachées et obscures, elles ne craignent plus le grand jour, elles paraissent devant les tribunaux ; elles sont plongées dans les prisons, exposées aux bêtes. Pour les frapper, la persécution les relève de leur déchéance ; elle leur donne l'égalité avec les hommes : c'est l'égalité des tourments et des supplices ; mais patience ! plus tard, ce sera l'égalité des droits ; et les portes du gynécée, que le paganisme a abattues dans sa colère, pour aller y prendre des victimes, ne se relèveront plus désormais. C'est par le martyre que les femmes ont conquis la liberté ; et toutes ces saintes que l'Église donne aux femmes pour patronnes, ont vraiment mérité leurs hommages ; car elles ont racheté leur sexe de l'esclavage ; elles ont été les martyres de son émancipation.

Prenons maintenant un de ces actes de martyres sup-

posés, et voyons si nous y retrouverons ce double intérêt d'un poëme populaire et d'un monument historique.

Nous choisissons l'histoire apocryphe de sainte Thécia ; elle est rapportée dans le *Spicilegium Patrum seculi primi*, extraits et fragments des Pères du premier siècle, publiés à Oxford, en 1698, par Ernest Grabe.

Saint Paul avait quitté Antioche, et allait à Icone, accompagné de Demas et d'Hermogènes, hommes hypocrites et envieux, qui ne cherchaient qu'à perdre leur maître. Dans presque toutes les vies des saints de cette époque, il y a toujours quelque disciple perfide qui joue le rôle de Judas dans la Passion. Ce genre de personnage n'est pas seulement une imitation de l'Évangile ; c'est aussi un souvenir des périls de trahison qui accompagnaient, à cette époque, la prédication de la foi chrétienne.

Il y avait à Icone un chrétien nommé Onésiphore, qui, apprenant que saint Paul devait venir dans cette ville, alla à sa rencontre avec sa femme et ses deux enfants. Ils suivaient la route qui venait d'Antioche, examinant chaque voyageur, quand enfin ils virent arriver un homme de petite taille, la tête chauve, les sourcils épais, le nez aquilin : c'était saint Paul. Ils le reconnurent à ces marques, que leur avait indiquées Titus, un chrétien d'Antioche ; mais ils le reconnurent surtout à son visage plein de la grâce du Seigneur, et qui semblait tantôt d'un homme et tantôt d'un ange.

« Salut, dit Onésiphore, salut, serviteur du Dieu qui bénit ! et saint Paul lui répondit : « Que la grâce de Dieu soit avec toi et avec toute ta maison. »

Demas et Hermogènes furent saisis de jalousie. « Et nous, dirent-ils avec hypocrisie, et nous, ne sommes-

nous pas aussi les serviteurs du Dieu qui bénit ! Pourquoi ne nous dis-tu pas aussi salut ? »

« Si vous êtes aussi les serviteurs de Dieu, répondit Onésiphore, venez avec moi, et prenez du repos dans ma maison. » Alors ils suivirent Onésiphore ; et dès que saint Paul fut entré, ce fut une grande joie dans toute la famille. Ils prièrent Dieu à genoux, ils firent la cène ; puis saint Paul s'écria :

« Heureux les hommes qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ; heureux les hommes qui vivent chastes et sans souillures, car ils seront les temples de Dieu !

« Heureux ceux que fait trembler la parole de Dieu, car ils seront consolés ; ceux qui conservent la pureté du baptême, car ils se reposeront au sein du Père ; ceux qui ont l'intelligence de Jésus-Christ, car ils habiteront dans la lumière ! »

« Heureux surtout les corps et les esprits des vierges, car elles plairont à Dieu, et ne perdront pas le prix de leur chasteté ! »

Ainsi parlait saint Paul dans la maison d'Onésiphore.

Je ne sais si je me fais illusion ; mais cette scène d'hospitalité chrétienne me semble avoir un charme particulier. Voilà presque les vieilles mœurs d'Homère ; voilà cet empressement à recevoir un hôte : *Car Jupiter accompagne les hôtes et les suppliants* (Odyssée, liv. vii). Mais ici ce n'est pas un hôte ordinaire qui vient, au nom de Jupiter, s'asseoir près du foyer : c'est un serviteur du Dieu qui bénit, c'est un Apôtre. Aussi avec quel zèle toute la famille accourt sur ses pas ! « Que les dieux, dit Ulysse à Nausicaa, que les dieux exaucent toutes les pensées de votre cœur ; qu'ils vous donnent un mari, des

enfants, et surtout la paix de la famille. » Voilà les vœux du monde, les vœux du paganisme. Que dit l'hôte divin d'Onésiphore ? « Que la grâce de Dieu soit avec toi et avec ta famille ! « Voilà l'esprit de la foi nouvelle. Même contraste dans les souhaits et dans les idées de bonheur : « Trois fois heureux, dit Ulysse, et ton père, et ta mère, « et tes frères ! Comme leur cœur bondit de joie lorsqu'ils te voient, jeune et florissante, te mêler aux « chœurs de danse ! mais heureux par-dessus tous, heureux dans son âme, l'époux qui t'amènera dans sa « maison ! » Depuis douze siècles et longtemps avant sans doute, ce sont là les vœux qui ont ouvert le cœur des jeunes filles aux prières des suppliants ; ce sont là les paroles qui, lorsqu'elles allaient s'enfuir en tremblant à l'approche d'un hôte, ont arrêté leurs pas et rassuré leur timidité (livre VI, Nausicaa et Ulysse). Est-ce là le langage de l'hôte d'Onésiphore ? Non : « Heureuses, s'écrie-t-il, heureuses les vierges qui restent chastes ! » C'est pourtant avec ces paroles sévères, avec ce démenti donné aux mœurs de l'antiquité et à la nature elle-même, qu'il va attirer à soi le cœur des femmes et des filles d'Icone.

Pendant que saint Paul prêchait dans la maison d'Onésiphore, une jeune fille nommée Thécla, déjà fiancée à un jeune homme nommé Thamyris, se tenant à la fenêtre de sa maison, écoutait nuit et jour les discours que faisait l'apôtre sur Dieu, sur la charité, sur la croyance au Christ, sur la prière. Elle n'avait pas encore vu saint Paul ; elle ne faisait qu'entendre sa voix : cependant elle était déjà gagnée à la foi nouvelle.

Théoclia, sa mère, voyant qu'elle ne voulait pas s'éloigner de cette fenêtre, envoya chercher Thamyris, qui

accourut plein de joie, croyant qu'il allait enfin s'unir à sa fiancée. « Où est Thécla, » dit-il en arrivant ?

« Thamyris, lui dit Théoclia, j'ai une nouvelle chose à vous apprendre. Voilà trois jours que Thécla ne quitte pas la fenêtre, ni pour manger ni pour boire ; elle est tout entière à l'éloquence de cet étranger et à ses discours pernicieux ; elle qui avait tant de réserve, elle oublie toute bienséance, et n'est occupée que de lui. C'est un homme qui séduit toute la ville d'Icone, et surtout ma Thécla. Toutes les femmes et tous les jeunes gens vont l'écouter. Il leur enseigne qu'il n'y a qu'un Dieu, et qu'il faut vivre chastement. »

Thamyris alla trouver Thécla ; elle était comme en extase. Thamyris, tout ému d'amour et de crainte, en la voyant en cet état : « Thécla, ma chère fiancée, pourquoi es-tu ainsi immobile, et les yeux attachés à la terre ? Regarde-moi ; je suis Thamyris : reconnais-moi ! »

Sa mère aussi lui disait : « Ma fille, réponds-nous ; quelle idée te possède ? » et tous deux pleuraient, Thamyris d'avoir perdu sa fiancée, Théoclia sa fille, et les servantes aussi, de se voir ravir leur jeune maîtresse. Mais Thécla semblait ne pas s'apercevoir de toute cette douleur ; ses regards et son esprit étaient tournés tout entiers du côté de saint Paul. Alors Thamyris quitta précipitamment sa fiancée. Deux hommes sortaient de la maison de saint Paul. Quel est, leur dit-il, l'homme qui est dans cette maison, qui égare l'âme des jeunes gens et des jeunes filles, qui défend le mariage ? Dites-moi ce qu'il est ; je vous récompenserai : je suis un des principaux citoyens de la ville.

Demas et Hermogènes, car c'étaient eux, lui répon-

dirent que c'était un chrétien, et qu'il fallait le conduire devant le préfet de la ville, pour le faire punir selon le décret de l'empereur. Aussitôt Thamyris court à la maison d'Onésiphore avec une troupe de gens armés de bâtons, et arrête saint Paul, en disant : « Tu séduis toute la ville d'Icone, et surtout Thécla, ma fiancée, qui ne veut plus m'épouser ; allons devant le tribunal. » En même temps tout le peuple criait : « Emmenez-le, emmenez le sorcier ! il ne veut pas que les jeunes filles se marient. »

Voilà un témoignage naïf de l'effet que devait faire cette doctrine de la virginité, si chère aux premiers pères de l'église ; elle étonnait, elle irritait le monde ancien qui n'avait presque jamais connu rien de semblable : elle troublait les familles, elle séparait les fiancés. Cependant n'en médisons pas trop ; elle a contribué à donner au christianisme un élan salutaire : car ce qui fait la force d'une religion, c'est surtout les sacrifices qu'elle impose, comme si le cœur de l'homme avait l'instinct qu'il n'y a pas vraiment de religion, partout où il n'y a pas à accomplir quelque pénible devoir. C'est à la peine que lui coûte l'obéissance que l'homme reconnaît une loi divine.

La doctrine de la virginité a fait autre chose encore : c'est elle qui, de toutes les idées du christianisme, a le plus contribué à l'émancipation des femmes. Jusque-là la femme ne pouvait pas traiter d'égal à égal avec l'homme : car où l'homme libre aurait-il pu apprendre à regarder la femme comme son égale, puisque nulle part elle n'était libre, puisque partout où il la voyait, jeune fille ou épouse, il la voyait dépendante ? En faisant du nom

et de l'état de vierge une condition nouvelle pour les femmes, le christianisme changea tout ; car du moment qu'il y eut pour les femmes un genre de vie indépendant et libre, du moment qu'elles purent avoir rang dans la société chrétienne, et ne plus relever que d'elles-mêmes, elles purent traiter de pair avec les hommes, et cette doctrine de la virginité qui semblait funeste au mariage, fit sa force et sa grandeur nouvelle ; dès ce moment ce fut une alliance entre égaux.

Saint Paul est jeté en prison : Alors, quand la nuit fut venue, Thécla ôta ses boucles d'oreilles et les donna au portier de la maison pour lui ouvrir la porte ; puis elle alla à la prison, et, gagnant le geôlier en lui offrant un miroir d'argent, elle fut introduite auprès de saint Paul : elle se tenait à ses pieds, elle baisait ses chaînes, elle l'écoutait parler des grandeurs de Dieu, et sa foi s'augmentait en voyant combien saint Paul craignait peu de souffrir pour Dieu.

Cependant Thamyris, Théoclia et ses esclaves cherchaient partout Thécla. Enfin ils apprennent qu'elle s'était rendue à la prison ; ils racontent l'aventure au préfet, qui ordonne de faire venir saint Paul devant son tribunal. Thécla demeurée dans la prison était prosternée à l'endroit où saint Paul lui avait parlé. Bientôt elle est appelée elle-même devant le tribunal et s'y rend avec joie. « Pourquoi, lui dit le préfet, n'épousez-vous pas Thamyris, votre fiancé, selon l'usage et la loi d'Icone ? » Thécla ne répondit rien et resta immobile, les yeux fixés sur saint Paul. Alors le peuple poussa de grands cris : « C'est un sorcier ! Mettez-le à mort ! » et Théoclia irritée contre sa fille criait aussi qu'il fallait la condamner.

Le préfet ordonna de battre saint Paul de verges et de le chasser de la ville ; il condamna Thécla à être brûlée au milieu du Cirque. Aussitôt il se leva et se rendit au théâtre, où tout le peuple le suivit pour voir ce triste spectacle. Thécla comme un agneau du désert qui cherche après le berger, cherchait des yeux saint Paul au milieu de la foule, et elle le vit, ou plutôt c'était le Christ lui-même sous la forme de saint Paul. Alors elle se dit : « Saint Paul vient me regarder, comme s'il se défiait de ma force à souffrir ; » et, attachant sur lui ses regards, elle le vit qui était emporté au ciel. Pendant ce temps le peuple apportait du bois et du gazon sec pour brûler Thécla. Celle-ci fit le signe de la croix, se dépouilla de ses vêtements, et resta nue sur le bûcher, si belle que le président des jeux se mit à pleurer de la voir près de mourir ; puis le peuple mit le feu, et la flamme brilla de tous côtés.

« Eh quoi ! s'écria un jeune homme (nous nous supposons un instant dans une famille chrétienne du second ou du troisième siècle assemblée pour écouter ce récit) ; eh quoi, la voilà sur le bûcher ! et Thamyris ! — Mon fils, répondit le vieillard qui l'écoutait, quel secours voulez-vous que Thécla attende de Thamyris ? des secours humains ! — Non, mon père, non : que la volonté de Dieu soit faite ! Mais si Thamyris l'aimait, il fallait mourir avec elle ! S'il l'aimait, comment la grâce du Seigneur ne l'a-t-elle pas touché quand il la vit monter sur le bûcher ? Elle était là, jeune, belle, prête à mourir, et il ne s'est pas écrié qu'il était chrétien et qu'il devait mourir avec elle ! n'était-ce rien que de partager le bûcher de sa fiancée ? Thécla eût tourné vers lui ses regards ;

elle l'eût béni de cette marque d'amour, la seule qu'elle pût encore recevoir sans manquer à son vœu de virginité, et la flamme les eût enveloppés pour les emporter ensemble dans le ciel. »

Je ne sais ce que le vieillard répondit au jeune enthousiaste ; mais cette sorte de conversions soudaines où l'amour aide à la foi, se rencontre dans quelques récits de cette époque , et quand Corneille, à la mort de Polyucte, fait crier à Pauline qu'elle est chrétienne, ce n'est pas là une invention de poète : c'est un trait de mœurs. Souvent l'heure fatale où une jeune fille allait mourir pour Dieu était l'heure que la grâce semblait avoir choisie pour toucher le cœur de quelque jeune homme, qui, du milieu de la foule, s'élançait en criant qu'il était chrétien. C'étaient de jeunes fiancés que la religion nouvelle avait d'abord désunis, comme Thécla et Thamyris, et que, par un coup du ciel, elle réunissait pour mourir. Leurs fiançailles s'achevaient dans les tourments ; et le martyre leur servait de noces et de mariage. Mais la foi répandait son charme et son prestige sur cette mystérieuse alliance ; et leurs yeux, dessillés des ténèbres du monde, voyaient comme une fête nuptiale se préparer au ciel : il n'y manquait ni les guirlandes, ni les roses, ni les hymnes de joie, ni surtout l'idée si douce et si nécessaire dans le mariage, l'idée d'une perpétuelle union.

Au martyre de Thécla, il n'y eut ni jeune homme qui s'élançât de la foule, ni fiançailles achevées dans le martyre. Thamyris resta immobile ; et Thécla allait périr. Déjà la flamme brillait, quand tout à coup il se fit un tremblement de terre et un violent orage qui renversa le

bûcher, éteignit le feu, et laissa Thécla saine et sauve.

Cependant saint Paul était caché dans un tombeau, sur la route d'Icone à Daphné, avec Onésiphore, sa femme et ses enfants. Ils jeûnaient tous et priaient. Après plusieurs jours de jeûne, les enfants dirent à saint Paul : « Nous avons faim, mon père, et nous n'avons pas de quoi acheter du pain. » En effet, Onésiphore avait tout quitté pour suivre saint Paul. Saint Paul ôta sa tunique, et dit : « Va, mon fils, achète du pain, et apporte-le. » L'enfant avait acheté du pain, quand il rencontra Thécla : « Où allez-vous, Thécla ? lui dit-il. — Je cherche saint Paul, répondit-elle ; Dieu m'a sauvée du feu. — Eh bien, venez avec moi ; et je vous conduirai auprès de lui : car voilà six jours qu'il gémit à cause de vous, qu'il prie et qu'il jeûne. »

Thécla et l'enfant arrivèrent au tombeau. Se trouvant tous réunis, ils firent le repas avec une grande joie. Ils n'avaient que cinq pains, des légumes et de l'eau ; mais ils se réjouissaient des œuvres du Christ et de la délivrance de Thécla.

Celle-ci dit à saint Paul : « Maintenant, lève-toi, je te suivrai partout où tu iras. » Mais saint Paul lui répondit : « Le siècle est débauché ; tu es belle ; crains les mauvaises entreprises des hommes du monde. — Non ; donne-moi le baptême au nom du Christ, et je ne craindrai aucune épreuve. »

A ces scènes d'intérieur et de ménage, pleines de naïveté succèdent de nouveaux dangers. A Antioche, Thécla est condamnée à être livrée aux bêtes. Ici le récit est empreint de ce double caractère de merveilleux d'une part et de vérité de mœurs de l'autre, que nous cher-

chons à faire ressortir. Ce sont toutes les fictions de l'imagination populaire, et en même temps quelques témoignages de plus sur le rôle que les femmes jouaient à cette époque.

Thécla, en se voyant condamnée, n'implora d'autre grâce que de rester pure de tout outrage jusqu'à la mort. Alors le juge demanda s'il y avait quelque femme qui voulût la recevoir. Une riche veuve nommée Trisina, et qui venait de perdre sa fille, s'offrit à la garder, et elle la traita comme son enfant. Voici que pendant la nuit la fille de Trisina apparut à sa mère, et lui dit : « Ma mère, traitez comme si c'était moi Thécla la servante du Christ, et demandez-lui de prier pour moi. » Trisina alla trouver Thécla en pleurant et lui dit : « Ma fille m'est apparue, qui m'ordonne de vous traiter comme mon enfant, et de vous demander de prier Dieu pour elle. » Thécla alors se mit à prier : « Mon Dieu, Seigneur du ciel et de la terre, accordez à sa fille le repos et la vie éternelle, je vous en conjure. » Et pendant cette prière Trisina s'écriait toute en larmes : « O jugement injuste ! ô crime ! une pareille femme être condamnée aux bêtes ! »

Au jour marqué, le matin les soldats vinrent à la maison de Trisina et dirent : « Le peuple attend ; remettez-nous la coupable ; » mais Trisina se mit à pleurer et à se lamenter : « Il n'y a donc personne qui puisse me secourir : je ne suis qu'une malheureuse veuve ; plus d'époux pour me défendre ; plus de fille pour me consoler : ô Dieu de Thécla, Dieu de ma fille, défends ta servante. » Cependant les soldats emmenaient Thécla ; Trisina la suivait en disant : « Hélas ! hélas ! j'ai mené ma fille au tombeau, et voici que je mène Thécla pour être exposée aux bêtes ! »

Il y avait dans le Cirque un grand bruit : on entendait les hurlements des bêtes féroces et les clameurs du peuple qui criait : « Amenez la coupable ! » Mais les femmes poussaient des sanglots : « Oh ! affreux spectacle, affreux jugement ! Cette ville périra par ses injustices ! Condamnez-nous, tuez-nous toutes ! »

Thécla était au milieu du Cirque, nue et n'ayant gardé qu'une ceinture. Tout à coup s'élançait une lionne ; mais en voyant Thécla elle s'apaise et vient se coucher à ses pieds qu'elle lèche doucement. Les femmes jettent des cris de joie. Un ours s'avance contre Thécla, la lionne le combat et le tue ; vient un lion, la lionne lutte contre lui, le tue, mais expire aussi avec son ennemi. Alors on lâche de nouvelles bêtes féroces ; mais toutes en approchant de Thécla se calment et s'adoucisent. A ce spectacle, toutes les femmes pleines d'admiration répandent à l'envi des fleurs et des parfums en poussant des cris d'enthousiasme, de sorte qu'il s'exhalait du Cirque une odeur délicieuse. Le préfet, interdit de toutes ces choses, fait approcher Thécla de son tribunal et lui dit : « Qu'êtes-vous donc, et de quelle nature, pour qu'aucune des bêtes féroces ne vous ait touchée ? — Je suis une servante du Dieu vivant, répondit Thécla, et je crois en Jésus-Christ Fils de Dieu : voilà pourquoi aucune des bêtes féroces ne m'a touchée. »

Le préfet, ému de ces paroles, fit apporter des vêtements et ordonna à Thécla de se vêtir ; elle le fit et lui dit : « Puisse le Dieu qui m'a vêtue quand j'étais nue au milieu des bêtes féroces, au jour du jugement vous vêtir de la tunique du salut ! — Allez, et soyez libre, répondit le préfet ; car vous êtes la servante de Dieu. »

Alors toutes les femmes se pressèrent autour d'elle et se mirent à crier toutes d'une voix : « Il n'y a qu'un Dieu, le Dieu que Thécla adore, le Dieu qui a sauvé Thécla ; » et elles la conduisirent en triomphe à la maison de Trisina.

Ce ne fut pas là la dernière épreuve de Thécla ; déjà renommée par sa sainteté, elle s'était retirée près de Séleucie, sur une montagne, dans une caverne, enseignant la foi nouvelle et guérissant les malades ; de tous les lieux voisins on apportait les malades et les possédés sur la montagne qu'habitait Thécla, et à peine s'étaient-ils approchés de sa demeure qu'ils se trouvaient guéris. Aussi les médecins de Séleucie ne faisaient plus rien : personne ne venait plus les consulter. Pleins de colère et de jalousie, ils résolurent de perdre Thécla. « C'est, disaient-ils, une vierge qui s'est dévouée à Diane, et comme elle est restée chaste, elle est chérie de la déesse, qui lui accorde tout ce qu'elle lui demande : envoyons des hommes pour l'outrager, et une fois qu'elle aura perdu sa virginité, Diane n'écouterà plus ses prières en faveur des malades. » Alors ils envoyèrent sur la montagne quelques misérables, après les avoir enivrés. Déjà ils avaient saisi Thécla, quand s'échappant de leurs mains : « Sauve-moi, s'écria-t-elle, sauve-moi, mon Dieu ! » et aussitôt une voix retentit du ciel : « Ne crains rien, Thécla, et regarde ! » Thécla regarda, elle vit le rocher de la caverne qui s'entr'ouvrait de quoi laisser passer une personne, et aussitôt elle s'élança dans cette ouverture, qui se referma sur elle sans qu'on pût voir seulement où la pierre s'était ouverte.

Voilà un échantillon de cette littérature apocryphe du

premier et du deuxième siècle, curieuse sous beaucoup de rapports, et que l'histoire et la littérature ne doivent, selon nous, ni omettre ni dédaigner. Qui ne s'est imaginé souvent qu'il serait précieux d'avoir sur les premiers temps du christianisme, des mémoires qui nous révélassent l'état de la société chrétienne, qui nous fissent pénétrer dans l'intérieur des familles, qui nous montrassent quel effet y faisait la religion nouvelle? Ces mémoires existent, ce sont les vies des saints, les actes des martyrs, les faux évangiles de cette époque; en même temps, ces mémoires sont de petites épopées populaires, empreintes d'un caractère de crédulité naïve, mais qui, telles qu'elles sont pourtant, sont l'origine des grandes épopées chrétiennes de Dante, de Milton et de Klopstock : car c'est à ces sources obscures que commencent la société et la poésie de l'Europe moderne. Ne nous faisons pas illusion : la littérature chrétienne, dans ses premiers temps, est la littérature du petit peuple, comme l'histoire de l'Église, à ce moment, est aussi celle d'hommes obscurs et de petites gens, non de rois ou de consuls; le christianisme est né dans le petit peuple : mais, à nos yeux, c'est là sa gloire, c'est là la grandeur de la révolution qu'il a faite.

En effet, quand je cherche à estimer les diverses révolutions, il me semble que les meilleures et les plus grandes sont celles dont plus d'hommes ont profité. Si les révolutions n'avaient d'autre effet que de remuer la société, et de faire monter à la surface la lie du tonneau, elles ne vaudraient pas la peine qu'elles coûtent. Mais elles font autre chose; elles donnent à l'homme d'autres soins que ceux de la vie matérielle, et par là, elles lui

donnent aussi le sentiment de sa dignité. Ce mouvement qui pousse sans cesse en avant les derniers rangs du peuple, et qui fait que la société, c'est-à-dire les gens qui ont souci d'autre chose que de vivre et de mourir, se grossit sans cesse des recrues de la multitude, ce mouvement qui n'est autre chose que la marche de la civilisation, ce sont les révolutions qui l'aident et qui le hâtent. C'est même par ce côté qu'il faut juger de leur mérite. Plus elles étendent le cercle de la société politique ou religieuse, plus elles font entrer de monde au Forum ou dans le temple, plus elles méritent notre reconnaissance. C'est par là que les révolutions religieuses sont plus grandes et plus efficaces que les révolutions politiques; elles s'adressent à plus de monde. C'est par là aussi que le christianisme, qui n'a pas voulu commencer par le beau monde, pour descendre ensuite au petit peuple, mais qui s'est élancé hardiment du fond du peuple au haut de la société, et qui s'est fait jour de bas en haut; c'est par là que le christianisme a été de toutes les révolutions celle qu'on peut appeler la plus démocratique; car c'est celle qui a poussé en avant le plus de monde; c'est elle, pour ainsi dire, qui a fait le plus d'hommes, puisqu'on n'est homme à présent qu'à condition de prendre intérêt à une patrie ou à une religion.

LAVALLETTE.

SOUVENIRS HISTORIQUES EMPRUNTÉS A SES MÉMOIRES.

C'était quelques jours avant le 10 août; le roi Louis XVI passait en revue les gardes nationales de Paris, rassemblées au Carrousel; le monarque venait par la droite du front de bataille, d'un pas lent et mesuré, distribuant les encouragements et les éloges, lorsque, de l'extrémité opposée de la ligne, un jeune soldat accourt, se précipite dans le rang qui faisait face au roi, en s'écriant avec enthousiasme: «Vive le roi! nous sommes pour le roi jusqu'à la mort!» Louis XVI étonné s'arrête, remercie de la tête et du geste, puis demande le nom du jeune homme: — c'était Lavallette.

Bientôt la journée du 10 août mit à l'épreuve ce courage si impatient de se montrer; Lavallette eut le commandement d'un poste aux Tuileries; il le défendit longtemps contre la fureur des insurgés qui semblaient se multiplier sous le feu du château. Mais il fallut céder; on apprit que Louis XVI s'était rendu dans le sein de l'Assemblée; ce fut le signal du massacre. Lavallette, couvert de sang et de poussière, entraîné par quelques

amis, échappa par miracle à une mort qui eût été glorieuse ; mais sa destinée ne devait pas s'arrêter là.

Cinq ans plus tard , le 19 fructidor, un jeune officier en brillant uniforme, portant au bras l'écharpe aux trois couleurs, se jetait précipitamment dans un cabriolet, auprès de la porte du Petit-Luxembourg ; un de ses camarades d'enfance passant par là le reconnut ; après les félicitations d'usage : « Que deviens-tu ? lui dit son ami. — Je retourne en Italie au plus vite. — Qui te presse si fort ? — Barras, qui menace de me faire fusiller dans vingt-quatre heures. — Sauve-toi donc, car il est en veine. — Qui le sait mieux que moi ? j'ai voulu m'opposer aux sottises cruelles de cette nuit, ils me chassent ce matin ; mais j'ai bonne conscience et Bonaparte me protège... Adieu, je pars ; s'il plaît au ciel, nous nous reverrons ! »

Lavallette s'éloigna rapidement ; le soir il avait quitté Paris.

Laissons-le brûler le pavé sur la route d'Italie, et, remontant de quelques années, suivons le chemin qu'il a fait depuis le 10 août jusqu'au 18 fructidor, de volontaire royaliste devenu capitaine dans l'armée républicaine.

Il est hors de doute que la révolution de 89 était désirée par l'immense majorité des Français. Néanmoins, les violences qui signalèrent ses débuts révoltèrent toutes les âmes honnêtes ; ni les pillards des magasins Réveillon, ni les assassins de Foulon et de Berthier, ni les hurleurs du 20 juin, ne représentaient les vœux et les sentiments de la France ; et le parti de Louis XVI sembla grossir de tous les patriotes qu'indignaient de si coupables excès.

Dans cette disposition des esprits, la guerre étrangère éclata, précédée d'insolentes menaces; ce fut une puissante diversion aux embarras qu'éprouvait alors le parti républicain, maître de l'Assemblée législative; il s'en saisit avec habileté; et tandis que l'émigration des nobles enlevait au roi, dans l'intérieur, tous ses appuis naturels, tous ceux qu'une pitié généreuse et désintéressée avait d'abord ralliés pour sa défense, couraient maintenant aux frontières, triomphaient à Valmy, à Jemmapes, en Savoie, avec Kellermann, Chartres et Montesquiou, et n'entendaient plus, dans ce bruit des camps et dans cette ivresse de la victoire, les cris de détresse de la royauté.

C'est ainsi que le trône s'écroula, faute d'appui. Lavallette suivit, sous les drapeaux de la république, la foule de ceux qui, comme lui, sans fortune, sans nom, sans avenir, ne voulurent exploiter ni l'émigration ni la terreur; c'est du sein des armées, neutres entre des excès opposés, que devaient sortir plus tard toutes ces fortunes nouvelles, toutes ces renommées si pures et si chères à la France, parmi lesquelles allait briller Lavallette ¹.

Son père, honnête marchand de Paris, lui fit donner, au collège d'Harcourt, une éducation distinguée, mais qui put sembler un moment trop au-dessus de sa position sociale; aussi, lorsqu'il fallut songer à l'établir, on ne trouva rien de mieux que de le vouer à l'état ecclésiastique, car il n'avait point de goût pour un commerce de détail, et un tel mérite ne pouvait chômer dans une garnison. Il prit la soutane, obtint une charge de sous-bi-

1. M. Lavallette naquit à Paris en 1769, la même année qui vit naître Napoléon à Ajaccio.

bibliothécaire à Sainte-Geneviève, et s'ensevelit dans les livres.

Cependant la révolution s'annonçait par des symptômes qui ne purent échapper à Lavallette ; son ambition s'émut à la pensée des événements qui se préparaient.

Un jour, il remontait la rue Mazarine, donnant le bras à deux amis ; ils vinrent à parler d'avenir ; ce sont d'ordinaire propos de jeunes gens : « Moi, disait Lavallette, vous me croyez bien tranquille, bien enterré dans mes livres ; eh bien ! je songe à faire fortune ; cette révolution me donne du cœur. — Toi, mon ami, tu seras toute ta vie trotte-menu comme aujourd'hui, longeant les murs de peur des voitures... — Laissons faire au temps et ne répondons de rien ; j'aurai peut-être le haut du pavé à mon tour, et alors, mes amis, gare aux éclaboussures ! Tenez ! gageons que sur ce grand chemin qu'on nous ouvre, je marcherai plus vite que vous ! » On convint des conditions du pari. Les deux camarades suivirent honorablement des carrières diverses ; mais Lavallette fit des pas de géant ; à trente ans il avait gagné la gageure.

On sait les événements de 89. Le jeune Lavallette n'était point engagé dans les ordres ; il prit un mousquet et entra dans les milices nationales que Lafayette formait à la défense du trône et du pays. En 92, il signa les pétitions royalistes des dix mille ; mais, sa conduite du 10 août l'ayant rendu suspect, il courut s'enrôler comme volontaire dans la légion des Alpes, et fit partie, sur les bords du Rhin, de cette armée de paysans et de bourgeois que la coalition rencontra, dès l'abord, entre ses hordes soldées et la France. Il servit avec une haute distinction pendant toute la campagne. Nommé d'abord adjoint du

génie, il fut ensuite choisi pour aide de camp par le général Baraguay-d'Hilliers. Mais quand le général revint à Paris pour y défendre Custine, que tout son dévouement ne sauva pas, persécuté lui-même, privé de sa liberté jusqu'au 9 thermidor, il ne put rien pour Lavallette.

Après le 9 thermidor, la révolution, fatiguée de proscrire, s'arrêta; elle avait assuré l'intégrité du territoire, mis hors d'atteinte les principes de la réforme; une seconde époque commençait; la révolution voulut faire reconnaître ses droits. Maitresse de la France, sa destinée la poussait à la conquête de l'Europe; avec ces monarchies vieilles et opiniâtres, il lui fallait traiter le sabre à la main et répondre à des sophismes par des victoires.

La constitution de l'an III ouvrit cette seconde période toute militaire; la France passa du régime de la terreur à celui de la gloire. A ce moment parut Bonaparte.

A voir ce héros de vingt-six ans, avec son visage pâle et triste, son attitude fière et calme, son regard d'aigle, sa parole brève, ce geste rapide qui commandait l'obéissance, cette gravité de jeune homme qui imposait le respect aux vieux généraux de la république; à voir aussi cette armée pauvre et dévouée qui allait combattre sous ses ordres, ces jeunes lieutenants enthousiastes qui se pressaient à sa suite, cette terre d'Italie qui s'offrait comme une première et riche proie, on pouvait prédire que le premier acte de ce drame militaire, qui commence à Montenotte et finit à Waterloo, serait le plus poétique et le plus brillant.

Lavallette, accueilli d'abord, mais froidement, dans l'état-major du général en chef, dut conquérir à la pointe

de l'épée l'estime de Bonaparte. Sur le champ de bataille d'Arcole, il reçut du général le titre d'aide de camp et le grade de capitaine. Blessé dans la périlleuse mission du Tyrol, il fut complimenté par Bonaparte, qui lui dit, en présence de l'armée : « Lavallette, vous vous êtes conduit en brave ; quand j'écrirai l'histoire de cette campagne, je ne vous oublierai pas. » Il a tenu parole. — Cependant le jeune officier plaisait à son général par d'autres côtés que la valeur personnelle ; il avait une instruction solide, l'esprit observateur, une sagacité merveilleuse, de la mesure, un ton excellent. Bonaparte aimait les bonnes manières ; il distingua Lavallette.

Quelques mois après, il le choisit pour une mission délicate. Le général de l'armée d'Italie, retranché dans sa gloire, suivait pourtant avec anxiété le mouvement et les combats des partis qui s'agitaient alors en France ; dans ce conflit de tant de passions aux prises, il démêlait difficilement la vérité. Il envoya donc à Paris son aide de camp Lavallette, afin de connaître par ses rapports l'état des affaires. Un chiffre inventé par Bourrienne devait servir à leur correspondance.

Lavallette, jeune, obscur, ainsi lancé au milieu des hasards, des intrigues et des séductions de la politique, montra pourtant une prudence et une fermeté remarquables. Il vit toutes les sociétés de cette époque, et ne prit d'engagement dans aucune. Au Luxembourg, chez Carnot, dans les salons de madame de Staël, aux cercles d'Augereau, partout sa finesse découvrit le fond des partis sous l'enveloppe grossière ou polie qui les couvrait. Il vit le Directoire dans toute la gloire ridicule de sa représentation, et conserva toujours présent le sou-

venir de ces comédies jouées par des proscripteurs, chez qui le grotesque le disputait au terrible. « J'ai vu, écrivait-il à un ami en 1829, j'ai vu les cinq rois vêtus du manteau de François I^{er}, avec son chapeau, ses pantalons et ses dentelles ; la figure de La Réveillère, établie comme un bouchon sur deux épingles, avec les gras et noirs cheveux de Clodion ; M. de Talleyrand, en pantalon de soie lie-de-vin, assis sur un pliant, aux pieds du directeur Barras, dans la cour du Petit-Luxembourg, présentant gravement à ses souverains un ambassadeur du grand-duc de Toscane, tandis que les Français mangeaient le diner de son maître, depuis la soupe jusqu'au fromage ; à droite, cinquante musiciens et chanteurs de l'Opéra, Lainé, Lays, Regnault, et les actrices, aujourd'hui tous morts de vieillesse, beuglant une cantate d'Arnault sur la musique de Méhul ; en face, sur une autre estrade, deux cents femmes, belles de jeunesse, de fraîcheur et de nudité, décolletées, dépouillées, s'extasiant sur la majesté de la pentarchie et sur le bonheur de la république ; elles portaient aussi des pantalons de soie couleur de chair, et avaient des bagues aux orteils. C'est un spectacle qu'on ne reverra plus. Quinze jours après cette belle fête, des milliers de familles proscrites dans leurs chefs, quarante-huit départemens veufs de leurs représentants, et quarante journalistes obligés d'aller boire les eaux de l'Elbe, de Sinnamari et de l'Ohio ! — Il est curieux de rechercher ce qu'étaient, à cette époque, la république et la liberté. »

Lavallette n'avait aucun pouvoir pour s'opposer à ces violences ; il protesta cependant, en refusant à Barras l'argent que Bonaparte avait promis sur les fonds de l'armée

d'Italie; ce qui excita contre lui la fureur du Directoire et la brutale colère d'Angereau. Mais s'il n'empêcha pas le 18 fructidor, il contribua à former le jugement du général en chef sur ce coup d'État, frappé par un pouvoir violent et faible, oppresseur et méprisé, qui n'avait pas eu le courage d'être juste. Dès ce moment, le Directoire fut condamné dans l'esprit de Bonaparte; il vit bien que l'avenir échappait à la débile constitution de l'an III, et de ce jour, avant même que la paix de Campo-Formio fût signée, son génie à longue vue lui inspira le projet de la campagne d'Égypte.

Échappé aux menaces du Directoire, Lavallette vint retrouver le général en chef au château de Passeriano. Bonaparte ne laissa pas languir son zèle. Quelques jours après, Lavallette, l'écharpe au bras, le sabre à la main, entra dans les murs de Gènes, coupable d'insultes envers des Français. Les portes du sénat s'ouvraient devant lui; et là, au milieu des patriciens consternés et frémisants de colère, lui, la main levée et la voix haute, exigeait une réparation, et imposait au doge le sacrifice et le désaveu de l'influence anglaise.

Après la paix de Campo-Formio, Bonaparte traversa la Suisse pour se rendre à Rastadt; Lavallette fut de ce voyage triomphal, pendant lequel les peuples accoururent sur le passage du jeune vainqueur de l'Italie. Le général ne séjourna pas longtemps à Rastadt; fatigué des lenteurs de la diplomatie allemande, il quitta cette ville, après y avoir laissé Lavallette chargé de ses pouvoirs secrets, et dans la position la plus délicate entre les défiances des plénipotentiaires du Directoire qui le détestait, et les politesses des ministres d'Allemagne qui caressaient

en sa personne le nom et l'influence de Bonaparte.

Quelques mois après il fut rappelé. Ce fut alors que Bonaparte, n'osant demander à Barras une récompense pour Lavallette, lui fit épouser une jeune et noble fille de la maison Beauharnais, nièce de sa femme, et dont le père avait émigré. C'est ainsi que sa bienveillance préparait à son ami une providence pour l'avenir, et alliait un nom plébéien au futur éclat de sa dynastie.

A peine marié, il fallut partir. Bonaparte transportait sa fortune en Égypte, pour ne point la commettre dans les intrigues mesquines de l'intérieur. A ses côtés, dans sa confiance, nous retrouvons encore Lavallette avec son dévouement de soldat, sa franche gaieté, son goût d'études solitaires sous la tente, son enthousiasme de poète pour cette expédition lointaine et aventureuse. Après la capitulation de Malte, il reçut mission d'accompagner jusqu'au bord de l'Adriatique le grand maître et son état-major ; au retour, il visita les forteresses de Corfou ; il devait aussi porter des assurances pacifiques au pacha de Janina ; mais ce dernier se battait alors sur les bords du Danube. Arrivé devant Aboukir, Lavallette vit l'infortuné Brueys, embossé dans la rade, qui se préparait à une bataille et déjà chantait victoire ; il partit la veille du désastre, et après avoir essuyé une violente tempête à l'embouchure du Nil, il se rendit au Caire et ne quitta plus le général en chef que deux fois, pour accompagner à Alexandrie le citoyen Beauchamp, au plus fort de la peste qui ravagea cette ville, et pour assister Andréossy dans sa reconnaissance de Péluse ¹.

1. « A quinze cents toises de la mer, nous avons trouvé un amas énorme de poussière et de briques, que l'on présume avoir été la forte-

Lavallette, admis à l'intimité de Bonaparte, à ses entretiens et à ses plaisirs, son compagnon de table et son lecteur ordinaire¹ ; partageait aussi ses dangers ; il combattit auprès de sa personne aux Pyramides , au mont Thabor ; il traversa le désert à ses côtés ; il le suivit au siège meurtrier de Saint-Jean-d'Acree. Ce fut une époque mémorable de sa vie, et sur laquelle ses souvenirs se rapportaient avec complaisance². Ses amis se rappelleront sans doute ce récit du quatorzième assaut commandé par Kléber, qu'il aimait à répéter ; ce semble une page enlevée d'un poëme épique :

— On avait entamé la courtine qui protégeait une vaste enceinte de la ville et le palais de Djezzar ; les grenadiers

resse de Péluse ; il y a encore debout un mur et quelques arcades que l'on a pu fouiller. Les ruines de la ville ont une étendue d'environ trois mille pas. Dans cet espace, nous n'avons remarqué que quelques colonnes de granit d'une belle dimension, et une espèce de tour ruinée en partie. »

(Extrait du rapport de l'aide de camp Lavallette au général Bonaparte, au Caire, le 6 brumaire.)

1. Bonaparte n'aimait pas les romans. Un soir pourtant il dit à Lavallette : « Voyons, monsieur l'enthousiaste, lisez-moi cette fameuse lettre de Lameillerie ! » C'était au Caire et par une chaleur étouffante. Le lecteur, pour être à l'abri des insectes, se plaça sous la mousseline qui entourait le lit du général. Déjà couché, celui-ci s'agitait d'impatience à mesure que la lecture avançait ; enfin il l'arrête : « C'est assez, Lavallette, voilà une passion par trop bavarde ! » et il le congédia en lui souhaitant le bonsoir.

2. Bonaparte avait emmené huit aides de camp en Égypte ; quatre y périrent : Julien et Sulkowstry assassinés par les Arabes, Croisier tué à Saint-Jean-d'Acree, Guibert à Aboukir. Duroc et Eugène Beauharnais furent grièvement blessés. Lavallette fut à toutes les plus chaudes rencontres, et il échappa.

de Kléber, ramenés dans les tranchées par une vigoureuse fusillade, demandaient à grands cris un nouvel assaut. Bonaparte hésitait, mais, pressé par ces braves, il donna le signal. Ce fut un spectacle grand et terrible ! les grenadiers s'élancent sous une grêle de balles ; Kléber, au port de géant, à l'épaisse chevelure, s'était posté, l'épée à la main, sur un revers de fossé, et animait les assaillants ; le bruit du canon, les cris d'enthousiasme et de rage de nos soldats, les hurlements des Turcs, se mêlaient aux éclats de sa voix tonnante. Cependant le général Bonaparte, debout dans la batterie de brèche, suivait ce mouvement avec sa lunette posée sur les fascines ; un boulet passa au-dessus de sa tête et la commotion le renversa. Vainement Berthier l'engageait à quitter ce poste périlleux, il ne reçut pas de réponse ; au même instant, une balle vint frapper à mort le jeune et malheureux Arrighi, placé entre le général en chef et Lavallette ; d'autres furent encore tués près de lui, sans qu'il fit un mouvement pour s'éloigner.... ; tout à coup la colonne des assiégeants s'arrête. Bonaparte se précipite en avant de la batterie ; il vit alors qu'à l'endroit où étaient parvenus les soldats, le fossé vomissait des flammes ; une mitraille épaisse sortait de terre et renversait tout ce qui osait approcher ; les troupes s'obstinaient pourtant avec une incroyable ardeur ; Kléber furieux frappait sa cuisse de son épée ; mais le général en chef, jugeant l'obstacle insurmontable, d'un geste ordonna la retraite.

Ainsi finit le siège de Saint-Jean-d'Acre. Bonaparte, ayant quitté la Syrie et ajouté à son immortelle campagne le bulletin d'Aboukir, remit à Kléber le commandement de son armée, et, saluant la Corse au passage, accueilli

sur le rivage de France par l'enthousiasme des citoyens, conduit en triomphe jusqu'à Paris, d'un souffle il renversa le trône vermoulu des directeurs ; la France applaudit, surtout lorsque le jeune héros, porté sur le pavois consulaire par ses lieutenants, parut à ses yeux comme un arbitre et un sauveur. Lavallette avait suivi Bonaparte à son retour ; il aida son général dans le coup de main du 18 brumaire.

Cependant la guerre continuait avec l'Autriche ; le gouvernement français voulut avoir, à portée des événements, un homme capable de juger le moment favorable pour les négociations. Lavallette fut envoyé à Dresde, muni des pouvoirs nécessaires pour traiter de la paix avec l'Autriche ; mais le général Moreau fut, à Hohenlinden, le véritable négociateur de la France ; la paix conclue, Lavallette revint à Paris.

Ici se termine sa carrière militaire et diplomatique. Le premier consul, préoccupé de son règne qui déjà commençait sous couleur républicaine, voulut s'associer, dans l'administration de la France, tous ceux de ses compagnons d'armes dont il avait éprouvé la fidélité, le zèle et le talent. Lavallette fut choisi des premiers. Nommé d'abord commissaire général aux postes, cette charge, à l'établissement de l'empire, fut convertie en celle de directeur général, à laquelle Napoléon ajouta dans la suite les titres de comte, de conseiller d'État et de grand officier de la Légion d'honneur.

M. Lavallette se dévoua à sa place ; son ambition se trouvait satisfaite. Aussi, lorsqu'en 1815 Napoléon lui proposa le ministère de l'intérieur, il préféra reprendre les fonctions qu'il avait remplies, dans des temps diffi-

ciles, avec tant de zèle et de succès. Il faut se rappeler en effet qu'il eut la tâche d'organiser le service des postes, à une époque où la France finissait au Rhin d'un côté, de l'autre s'étendait aux deux Péninsules, et entretenait des armées dans toute l'Europe; il fut, pour ainsi dire, le centre d'où devaient partir et circuler dans ce vaste empire le mouvement et la vie; il maintint constamment, avec une louable ardeur, ces saintes relations du soldat avec la patrie, cet échange de gloire et d'enthousiasme entre l'armée et la cité. Sa position élevée le rendit maître des secrets de famille; la politique n'osa lui faire une loi de les violer; « avec lui l'épanchement et la franchise ne furent jamais un danger ¹. »

Écartons le souvenir, étranger à cette notice, de tant d'événements mémorables qui remplissent la durée de l'empire; laissons couler ce beau rêve d'un grand homme enivré de sa haute fortune; laissons M. Lavallette, pendant douze ans, gouverner les postes d'une main discrète et ferme, porter aux discussions du conseil d'État les lumières d'un esprit juste et les inspirations d'une conscience droite, briller aux cercles d'une cour élégante et polie; et, au déclin de tant de grandeurs, donner à l'Empereur de libres conseils d'amitié que rejette cette âme fière! Le monde sait le reste.

Les événements de 1814 rendirent M. Lavallette à la vie privée; il n'en sortit qu'au 20 mars de l'année suivante, après le retour de l'Empereur dans la capitale. On a voulu flétrir les motifs qui le rallièrent au trône impérial, après la défection de l'armée entière et au milieu de

1. Paroles du général Sébastiani sur la tombe de Lavallette.

circonstances si enivrantes ; ces motifs, il les avait puisés dans sa conscience ; « on l'a accusé d'être parjure : lui croyait avoir été fidèle ¹. »

Sa rentrée aux affaires fut signalée par un acte de modération dont il donna vainement l'exemple à ses ennemis. Un employé supérieur de son administration vint officieusement lui présenter une liste de suspects ; M. Lavallette le laissa parler ; quand le dénonciateur eut fini : « Monsieur, lui dit-il, avez-vous quelquefois regardé en face la figure d'un honnête homme ? » — L'employé interdit balbutia quelques paroles embarrassées. — « Eh bien ! monsieur, apprenez à me connaître ! » — Il prit la liste et la jeta au feu.

M. Lavallette fut appelé souvent auprès de l'Empereur pendant les Cent-Jours ; il le vit au conseil et dans les salons de la cour. L'Empereur était résolu à ne plus faire la guerre que pour défendre le territoire, l'esprit de liberté s'était fait jour jusqu'à lui ; sa table retentissait de protestations libérales qui l'embarrassaient ; il dit une fois à M. Lavallette, dans le secret et dans l'amertume d'un entretien confidentiel : « Mais que veulent-ils ? la liberté de la presse ? J'en donnerai plus qu'ils n'en voudront peut-être ; qu'ils me laissent seulement sauver la France ! » La France fut envahie de nouveau. La fortune de l'Empereur acheva d'expirer dans les champs de Waterloo.

C'est alors que commença pour M. Lavallette une série de malheurs inouïs. Dans la sécurité que lui inspirait son innocence, il était resté à Paris. Il fut arrêté le 10 juil-

1. Paroles du comte de Montlosier.

let, tandis qu'il était à table avec ses amis. On le mit au secret ; la procédure commença ; elle fut longue : elle était menaçante ; le destin de Labédoyère, celui du maréchal Ney semblaient lui présager un sort funeste. Enfin le 19 novembre, il parut devant les assises, comme accusé de complicité dans l'attentat du 20 mars précédent. Il se défendit avec une grande noblesse ; mais, après deux jours de débats, accablé sous le poids des passions implacables qui entraînaient la réaction et osaient demander des vengeances à la justice, il fut condamné à mort. Il entendit son arrêt avec calme, et dit d'une voix forte à ses amis éplorés : « Mes amis, c'est un coup de canon ! » Puis, se tournant du côté des nombreux employés de la poste qui avaient témoigné contre lui : « Messieurs de la poste, leur dit-il en les saluant de la main, je vous fais mes adieux ! »

Cette voix douce et ferme qui retentit à l'audience, au milieu de la consternation générale, put donner à croire qu'il était résigné ; mais, rentré dans son cachot solitaire, ce vieux soldat sentit son cœur défaillir à la pensée du genre de mort qu'on lui préparait ; il écrivit à un ancien compagnon d'armes, alors en crédit à la cour, pour obtenir d'être fusillé ; un refus cruel fut l'unique réponse de son ami. Dès lors, le sentiment de cette injustice exalta son courage ; il voulut accoutumer son âme à l'idée de cette mort qui l'épouvantait ; il se fit raconter par ses geôliers les apprêts humiliants du supplice, les affreux détails de l'exécution ; il y revint à plusieurs fois, il s'obstina à tout savoir. Enfin, après avoir lutté quelque temps contre l'horreur de ces pensées sinistres qui remplissaient ses longues journées et agitaient son sommeil de rêves

effrayants¹, il se sentit capable d'attendre la mort de sang-froid, et ne songea plus qu'à consoler sa famille et ses amis. « Pourquoi pleurer, leur disait-il? un honnête homme peut mourir assassiné; mais sa conscience le suit sur l'échafaud. »

Cependant les jours s'écoulaient, la cour de cassation avait rejeté le pourvoi du condamné, un recours en grâce, présenté par madame Lavallette et vainement appuyé par le zèle courageux du duc de Raguse, venait d'être aussi repoussé; le jour de l'exécution était proche; tout l'annonçait au malheureux; les geôliers eux-mêmes ne l'approchaient plus qu'en tremblant d'émotion et de pitié. La veille de ce jour suprême, la comtesse Lavallette pénétra dans la prison; elle s'était couverte d'une robe de mérinos richement doublée de fourrures, qu'elle avait

1. Un songe surtout laissa dans l'esprit de M. Lavallette des impressions profondes, que l'âge même n'avait pas effacées. Voici comment il le racontait :

« Une nuit que j'étais endormi, la cloche du Palais, qui sonna minuit, me réveilla : j'entendis ouvrir la grille pour relever la sentinelle, mais je me rendormis à l'instant. Dans mon sommeil, j'eus un rêve : — je me trouvais rue Saint-Honoré, près la rue de l'Échelle; une obscurité lugubre s'étendait partout, tout était désert, et cependant une rumeur vague et sourde s'éleva bientôt... tout à coup parut, dans le fond de la rue, et venant sur moi, une troupe à cheval, mais d'hommes et de chevaux écorchés. Les cavaliers portaient des flambeaux, dont la flamme rouge éclairait des visages décharnés que traversaient des muscles sanglants; leurs yeux enfoncés roulaient dans de larges orbites; leurs bouches s'ouvraient jusqu'aux oreilles, et des casques de chair pendante surmontaient leurs têtes hideuses. Les chevaux traînaient leurs peaux dans le ruisseau, qui débordait de sang jusqu'aux maisons. Des femmes pâles, échevelées, se montraient silencieuses aux fenêtres, et disparaissaient; des gémissements sourds, inarticulés, remplissaient l'air

coutume de porter au sortir du bal ; elle avait dans son sac une jupe de taffetas noir. Arrivée auprès de son mari, d'une voix ferme elle lui annonce que tout est perdu, qu'il n'a plus de salut que dans la fuite ; elle lui montre ces habillements de femme, lui propose un déguisement ; toutes les précautions étaient prises pour assurer l'évasion ; la chaise à porteurs le recevrait au sortir de la prison ; un cabriolet l'attendait sur le quai des Orfèvres ; un ami dévoué, une retraite sûre, lui répondaient du reste. — M. Lavallette l'écoutait sans paraître approuver un si hasardeux projet, il était résigné à mourir, il refusait de se sauver. « Passe encore pour la tragédie, mais je ne veux pas figurer dans une pièce burlesque ; on m'arrêtera sous ce travestissement ridicule ; on me livrera aux risées de la populace !... Et si je leur échappe, il faudra donc vous abandonner ici à l'insolence des valets de prison, aux persécutions de mes ennemis... ? » —

et j'étais seul dans la rue, seul, immobile de terreur, et sans force pour chercher mon salut dans la fuite. Cette effroyable cavalerie passait ainsi au grand galop, passait toujours, en lançant sur moi des regards épouvantables. Elle défila pendant plus de cinq heures ; enfin la file se termina, et fut suivie par une immense quantité de voitures d'artillerie, chargées de cadavres déchirés, mais encore palpitants ; une odeur infecte de sang et de bitume m'étouffait... — quand tout à coup la grille se referma avec violence, et je me réveillai. Je fis sonner ma montre, il n'était encore que minuit. Ainsi cette affreuse fantasmagorie n'avait duré que deux ou trois minutes, le temps de relever la sentinelle et de refermer la grille. Le froid était vif, la consigne très-courte ; et le geôlier confirma le lendemain mon calcul. Cependant je ne me rappelle pas un seul événement de ma vie dont j'aie pu apprécier la durée avec plus de certitude, dont les détails soient mieux gravés dans ma mémoire, et dont j'aie la conscience mieux affermie. »

« Si vous mourez, je meurs ; sauvez votre vie pour sauver la mienne. » — Le prisonnier céda à tant d'instances. — « Maintenant, il faut vous habiller, ajouta-t-elle, il faut partir ; point d'adieux, point de larmes, vos heures sont comptées. » — Et, la toilette achevée : — « Adieu, dit-elle ; n'oubliez pas de baisser la tête en passant sous les guichets, pour ne point accrocher les plumes du chapeau. » — Puis elle tira le cordon de sonnette, s'élança derrière un paravent ; la porte s'ouvrit, le prisonnier passa suivi d'une gouvernante de sa femme, et soutenu par sa fille. Arrivé auprès de la chaise, les porteurs n'y étaient pas ; les soldats du poste s'étaient rassemblés pour voir madame Lavallette et regardaient immobiles !... ce fut un affreux moment... Enfin, les domestiques arrivèrent ; la chaise partit ; quelques minutes après, un cabriolet, entraîné de toute la vitesse d'un cheval, faisait retentir le pavé du pont Saint-Michel.

C'était le 23 décembre ; M. Lavallette resta caché à Paris jusqu'au 10 janvier. Une singulière faveur de la fortune lui donna pour asile le toit même sous lequel vivait un de ses ennemis politiques, puissant par son nom, sa position et sa fortune. De la mansarde qu'il habitait, il entendit crier dans les rues les ordonnances de haute police qui prescrivaient des recherches contre sa personne ; les barrières étaient fermées, la délivrance des passe-ports suspendue, des estafettes, porteurs de son signalement, couraient sur toutes les routes. Aux chambres, aux cercles des courtisans, ce fut un désespoir parmi ceux qui croyaient tout perdu si l'on ne remettait la main sur M. Lavallette. Paris se réjouissait cependant, tandis que la police, faussement accusée de connivence, brûlait

de confondre la joie publique, et de répondre par un exploit digne de son zèle aux doléances des salons dorés et aux reproches retentissans de la tribune.

Parmi tous ces dangers, M. Lavallette vivait, protégé par des inconnus dont l'amitié courageuse l'aidait à supporter les angoisses de sa retraite. Ses journées s'écoulaient entre d'aimables entretiens et des lectures variées ; un pistolet double, caché sous son chevet, comme un talisman de salut, assurait quelque repos à ses nuits. Cette vie dura quinze jours. Enfin, le 9 janvier 1816, à huit heures du soir, il se rendit à pied, avec un ami, chez le capitaine Hutchinson, et le lendemain, à l'heure où un poteau fut dressé à la Grève pour son exécution en effigie, il partit, revêtu d'un uniforme anglais, avec le général Wilson, franchit les barrières dans un cabriolet découvert, et traversa la France jusqu'à Mons. Pendant ce voyage, M. Lavallette, qui ne savait pas un mot d'anglais, était obligé de tenir un mouchoir sur sa joue, comme s'il eût souffert d'une fluxion, pour n'avoir pas à répondre aux nombreux officiers anglais qui reconnaissaient son guide et l'arrêtaient sur la route. Une fois à Compiègne, étant entré dans la salle commune, un commis voyageur lui raconta toute l'histoire de son évasion avec des circonstances ridicules, en répétant à chaque mot : « Vous pouvez m'en croire, j'étais à Paris à cette époque. » Une autre fois, tout près de la frontière, un capitaine de gendarmerie demanda les passe-ports et les emporta ; celui de M. Lavallette était sous le nom de Sr Cossar, officier général ; le capitaine revint longtemps après, disant qu'il n'y avait point de général de ce nom dans l'armée anglaise. Wilson lui répondit qu'il se moquait, qu'ils avaient

été trop bons d'attendre, et, faisant signe aux postillons, ils partirent au galop. Enfin, arrivé à Mons, son généreux guide devait le quitter. M. Lavallette, plein d'une émotion profonde, pressant les mains du général, lui exprimait toute sa reconnaissance; mais lui, gardant sa gravité, souriait seulement sans mot dire. Après une demi-heure de silence, il se tourna vers M. Lavallette et lui dit d'un grand sérieux: « Ah ça! mon cher ami, expliquez-moi pourquoi vous ne vouliez pas être guillotiné? » M. Lavallette le regardait surpris, sans lui répondre. — « Oui, ajouta-t-il, on m'a dit que vous aviez demandé comme une faveur d'être fusillé. — Mais c'est que le condamné est conduit dans une charrette, les mains liées derrière le dos, puis on l'attache sur une planche que l'on glisse sous le couteau... — Ah! je comprends; vous ne vouliez pas être égorgé comme un veau ¹. »

M. Lavallette traversa l'Allemagne, et bientôt après toucha le sol hospitalier de la Bavière; le roi l'accueillit avec un grand zèle, et le protégea contre le ministère français, qui exigeait son extradition; la duchesse de Saint-Leu lui offrit sa maison; le prince Eugène lui prodigua toutes les consolations de l'amitié.

M. Lavallette semblait pouvoir compter alors sur quelques jours heureux; mais quand il arriva à Paris, au milieu des félicitations qui accueillirent son retour, une voix resta muette: c'était celle de sa femme. Depuis cette heure décisive où, avec une énergie si entraînante, elle commanda sa fuite et resta comme en otage à sa place,

1. Cette dernière anecdote est empruntée textuellement aux Mémoires inédits de M. Lavallette.

elle ne l'avait point revu ; elle le vit reparaitre sans émotion et sans larmes ; le reconnut-elle seulement ? L'infortunée ! elle avait dépensé toute sa raison pour le sauver !

Cette dernière épreuve surpassait toutes les autres ; M. Lavallette en fut accablé : « V. M. m'a rendu des biens « que j'estimais plus que la vie , écrivait-il au roi ; mais « la puissance royale elle-même ne saurait égaler mon « infortune par ses bienfaits. » Son malheur lui traçait son devoir ; il renonça au monde où il avait laissé de si brillants souvenirs et de si fidèles amitiés ; et, si l'on excepte le voyage qu'il fit à Londres en 1824 pour appuyer l'élection de Wilson , il se voua à une solitude complète ; sa vie ne fut plus qu'un long dévouement. Le dirai-je ? il rendit à sa femme, en soins de chaque jour, en pieuses et délicates attentions, presque autant qu'il en avait reçu, et, quant la mort vint le frapper, il put mourir tranquille : il avait payé sa dette.

L'étude fut la seule consolation de sa retraite ; pendant toute sa vie il avait cultivé les lettres avec la passion d'un sage et la science d'un savant ; au bivouac devant Mayence, à la table du général Bonaparte, dans les salons des Tuileries, il passa toujours pour un homme d'un esprit remarquable, pour le plus agréable des conteurs. Ses malheurs avaient multiplié pour lui les occasions d'études silencieuses et réfléchies ; aussi, quand il revint d'exil, n'eut-il qu'à se mettre à la suite du mouvement et des progrès de la nouvelle France ; éloigné de sa patrie, il avait marché comme elle ; il avait ses mœurs, sa patience forte, son esprit confiant dans l'avenir, son ardeur pour toutes les réformes utiles, son détachement de toutes les sottes illusions ; une inconcevable jeunesse d'esprit le

passionnait pour nos efforts de gloire et de liberté ; aussi tous les âges l'estimaient, mais il plaisait surtout aux jeunes gens ; les jeunes gens aimaient à l'entendre ; tout le passé vivait¹ dans ses souvenirs avec sa vraie physionomie, que n'altéraient ni l'enthousiasme ni le regret d'une si haute fortune. Une foule de mots heureux, d'anecdotes piquantes et imprévues, jaillissaient sans effort d'une mémoire riche et facile ; son imagination donnait la couleur aux objets, mais la fiction répugnait à son esprit juste et positif ; sa vive causerie, comme un livre amusant, retenait ses amis à ses côtés bien avant dans la nuit, et trompait le vol léger des heures.

La mort vint interrompre ces doux loisirs ; elle surprit, au milieu de ses livres, de ses travaux commencés, cet homme si bon, si modeste ; la veille encore il rêvait d'études et d'amitié ; sous les glaces de l'âge, son esprit avait conservé toute sa force ; son cœur était jeune par l'ardeur de ses vertus.

Mais une pensée nous console.

Quelque imprévu qu'ait été le coup sous lequel il a succombé, M. Lavallette est mort plein de jours, à la soixante et unième année de son âge, entouré de sa famille, au milieu des larmes de ses amis.

S'il eût péri en 1815, sous le glaive politique qui moissonna tant d'autres victimes, c'était quinze années de son existence tranchées d'un seul coup, non les plus heureuses sans doute, mais quelle mort et quelles funé-

1. Lavallette a laissé des Mémoires manuscrits sur les principaux événements de sa vie. Le 18 fructidor, la campagne d'Égypte, les événements de 1814 et de 1815, son évasion, y sont racontés dans le plus grand détail.

railles ! Un échafaud en place publique, une charrette de mort transportant un corps mutilé, et, après les clameurs de la Grève, la solitude de Clamart !

Mais la victime échappe ; l'exil la défend contre la mort ; insensiblement les passions se calment, la fureur des ressentiments s'apaise ; alors, au premier souffle, tout cet échafaudage de sanglante procédure s'écroule ; la clémence du souverain déchire une page funeste ; l'homme de bien reprend sa place et son rang sous le même ciel qui brille pour ses accusateurs et ses juges ; et quand sa dernière heure est venue, son âme quitte la terre entre les caresses et les bénédictions de ses enfants ; la religion l'accueille, la patrie lui rend des honneurs, ses compagnons de tous les temps, ses amis de toutes les opinions s'empressent autour de sa dépouille, le salut des braves retentit sur son cercueil, et la renommée répète à la France les adieux de l'amitié.

Mânes des condamnés politiques de tous les partis, frappés de la foudre au fort de la tempête, que le destin de Lavallette vous console ! vous êtes tous réhabilités dans sa personne !

LA LITTÉRATURE HISPANO-LATINE¹.

I. L'Espagne a eu cet honneur de donner à l'antiquité toute une littérature. Après ce petit nombre de poètes et d'écrivains purs, élevés, classiques, aux allures égales et nobles, du siècle d'Auguste, presque tout ce qui s'est écrit à Rome l'a été par des Espagnols. On peut disputer sur la prééminence de ces deux littératures, on peut préférer l'une à l'autre, rien de plus naturel ; mais nul ne peut nier que ce ne soit une glorieuse légende d'orateurs, de poètes et de philosophes, que celle où figurent les Sénèques, Lucain, Martial, Quintilien, Silius Italicus, Florus, Columelle et Pomponius Mela, pour ne parler que des plus illustres. Tels sont les maîtres de la littérature hispano-latine païenne, tels sont aussi les premiers d'entre les écrivains de Rome après l'âge où écrivaient Virgile et Horace. Toute cette école a un caractère qui lui est propre, et qui n'est pas sans rapports avec le génie littéraire espagnol des âges suivants. Dans l'énergie singulière de certaines images de Lucain, dans l'exaltation

¹ Extrait de l'*Histoire d'Espagne*, 9 vol. in-8°, chez Furne et C°, libraires-éditeurs, rue Saint-André-des-Arts, 45.

de ses sentiments, dans la noblesse de ses pensées, dans tout ce qui constitue le style de ce Lucain, qui était une des lectures favorites du grand Corneille (et ce goût même de Corneille en est la preuve), il y a beaucoup de cet air noble et grand qui est un des principaux caractères des beaux génies de la littérature espagnole. Avec quelque chose de plus aisé, il y a parenté évidente entre l'élévation et la force qui distinguent les écrivains dramatiques du pays de Lucain, dans d'autres âges, et l'élévation et la force des beaux passages de la *Pharsale*.

La Harpe, dont heureusement les jugements ne font plus autorité pour personne, avec sa légèreté, et, si j'ose le dire, avec son insolence accoutumée, maltraite longuement Sénèque dans son prétendu Cours de littérature, où la littérature des anciens est si singulièrement expliquée. Il suffisait que Diderot goûtât vivement Sénèque, avec qui d'ailleurs il avait plus d'un rapport, pour que La Harpe ne le pût souffrir : de là ses colères d'écolier contre le philosophe hispano-romain. Qu'est-il besoin de le défendre des attaques de La Harpe? Sans doute Sénèque ne fut pas un écrivain d'une pureté irréprochable, on l'accorde; mais quel plus souple et plus abondant génie? Il y a eu deux Sénèques presque également célèbres, Marcus Annæus Seneca, l'orateur, et Lucius Annæus Seneca, son fils, le philosophe et le poëte. Au nom de Sénèque se rattache celui de Lucain, son compatriote et son neveu, fils d'un autre illustre Espagnol, l'orateur Annæus Mela. Toute cette famille était de Cordoue. Cordoue se glorifie de deux Sénèques et d'un Lucain, a dit Martial :

Duosque Senecas, unicumque Lucanum
Facunda loquitur Corduba.

On a agité beaucoup parmi les lettrés la question de savoir si Sénèque le philosophe était l'auteur du théâtre publié sous son nom. Sidoine Apollinaire semble indiquer un autre auteur que Sénèque le philosophe :

Non quod Corduba præpotens alumnos
 Facundum ciet, sui putes legendum,
 Quorum unus colit hispidum Platona
 Incassumque suum monet Neronem ;
 Orchestrum quatit alter Euripidis, etc.

Mais les deux vers de Martial, cités plus haut, nous semblent décisifs. En vain prétendrait-on dire, en s'autorisant du vers suivant du même Martial :

Et docti Senecæ ter numeranda domus,

qu'il indique expressément trois Sénèques : évidemment Martial comprend ici Annæus Lucain parmi les trois Sénèques dont il parle.

Tout le monde connaît la destinée singulière de Lucius Annæus Seneca. De bonne heure mêlé au mouvement de la cour des empereurs : d'abord en faveur près de Claude, puis exilé en Corse, où la tradition du pays nomme encore de son nom une ruine, la *Tour de Sénèque* ; ensuite rappelé, précepteur de Néron, ministre opulent, redouté du fils d'Agrippine, c'est au milieu de cette vie agitée et orageuse qu'il écrivit vers et prose. Le mépris de la mort se trouve exprimé à plusieurs reprises dans les divers ouvrages de Sénèque : sous Néron, les philosophes avaient besoin de s'armer de ce mépris : aussi, quand Néron ordonna sa mort, il était prêt, et il prouva qu'il avait pris au sérieux tout ce qu'il avait dit là-dessus. Les veines

ouvertes et la vie prête à lui échapper, il philosophait encore avec Pauline, sa femme, qui mourait avec lui. Il n'avait pas à dire de lui, comme Cicéron : *Nimum timemus exsilium famemque ac mortem.*

Lucain, on le sait, eut le même sort et dut mourir de la même mort que son oncle. Néron l'honorait d'une haine particulière. L'incendiaire de la ville éternelle se piquait d'être aussi bon poète qu'excellent musicien : il voyait un rival dans Lucain. Tacite nous dit qu'il mourut en récitant des vers de la *Pharsale* conformes à sa situation. Il n'avait que vingt-sept ans.

Sénèque et Lucain habitèrent peu leur patrie. Tous deux s'étaient ardemment jetés dans la vie politique : le souvenir de l'Espagne leur demeura présent, mais il n'eut pas assez de force pour les arracher à ce tourbillon de Rome où ils devaient périr.

Quintilien, le judicieux rhéteur de Calaguris, vécut aussi tout entier occupé des choses de son professorat, sans trop quitter l'Italie¹. Silius Italicus, d'Italica, voyagea en Espagne : son poème des *Guerres puniques* témoigne d'un homme qui a visité et retenu dans son esprit les lieux dont il parle ; il est exact, précis, circonstancié. S'il eût été poète à la manière de Virgile ou d'Homère, grands géographes aussi, ce voyage sur la scène de son poème lui eût singulièrement servi : il en eût tiré d'admirables effets. S'il voit bien et n'altère jamais la forme

¹ Ce n'est ici le lieu, ni de donner la biographie, ni de nous étendre beaucoup sur les mérites ou les défauts de chacun de ces écrivains de la seconde littérature romaine. Nous ne les signalons rapidement que pour constater le degré de développement intellectuel auquel étaient parvenus les Espagnols sous la période impériale.

matérielle des choses, l'harmonie entre elles et l'homme, entre elles et les phénomènes de la nature, la poésie en un mot lui échappe : il est exact et il n'est pas vrai. Il versifie et décrit comme Delille : il ne parle pas à l'âme ; il dessine et ne peint point. Son poëme toutefois est un curieux manuel d'érudition sur les lieux qui ont été le théâtre de la seconde guerre punique. Toutes les traditions populaires, toutes les notions authentiques, il les recueille et les enregistre. C'est un poëme utile : on ne peut lui contester cette dernière qualité.

Florus aussi vécut peu en Espagne, mais il était animé d'un ardent amour pour son pays ; dans son précis historique il en relève soigneusement la gloire : il a soin de qualifier son pays de la sorte : *Viribus armisque nobilis Hispania.*

Mais nul de tous ces enfants de l'Hispanie, écrivant sous l'empire du polythéisme, ne s'est montré plus attaché au pays natal que ce poëte d'esprit si original et de tant de verve, Martial. Valérius Martialis était né à Bilbilis, ville de Celtibérie dont nous avons souvent parlé, fameuse par ses armes, et l'une des plus antiques cités de la Péninsule. Son père et sa mère y avaient vécu et y étaient morts. Il le rappelle dans ce vers écrit d'un cœur religieux au souvenir des siens :

Dat patrios manes quæ mihi terra potens.

Pendant près de trente-cinq ans de séjour à Rome, interrompus à peine par quelques allées et venues, Martial produisit énormément. Quatorze livres d'épigrammes témoignent de sa fécondité : dans presque tous il revient sur son pays, il en parle avec effusion, avec amour ; il se

plait à se moquer de ceux qui le traitent de barbare : — « O Lucius, écrit-il à un poëte son compatriote et son ami, honneur de notre temps et de notre patrie, ne permettons pas que notre vieux Ibère et notre Tage soient moins illustres que les contrées d'Italie. Laissons les autres vanter Thèbes, Mycènes et Rhodes; nous, fils des Celtibères, nous ne rougirons pas de chanter dans nos vers ces noms, quoique barbares, de Bilbilis, où se prépare le métal propre aux armes, du Salon dont les eaux donnent la trempe à l'acier, de Testilis, de Rixancar, de Choros, du Pétéron, fameux par ses jardins et par ses arbustes, de Molène, dont les habitants manient la lance avec tant d'adresse. Nous chanterons aussi le lac de Targa, Pétusie et Vétovisse, les bocages délicieux du Baradon et les fertiles campagnes du Mantinesse. Tu ris, lecteur, de tous ces noms barbares; j'aime mieux parler d'eux que de Bitunte¹. »

Quelque longue que soit la citation suivante, l'Espagne y respire tellement, que le lecteur ne sera pas fâché de la retrouver ici. — « O Licinien! s'écrie le poëte, gloire de notre Espagne et fameux entre les Celtibères, tu verras la haute Bilbilis, célèbre par ses eaux et par ses armes; le stérile mont Caunus, au sommet de glace; l'horrible rocher de Vadavéron, et le délicieux bois de Bothrode, cher à Pomone. Tu te baigneras dans les ondes tièdes du Congède et dans les lacs d'alentour, séjour où se plaisent les nymphes. Que si ton corps est trop accablé par la moiteur de l'atmosphère, tu te rafraichiras dans les eaux du Salon, qui glace le fer. Tout auprès,

1. Martial., l. vi, épigr. 55.

Voberte t'offrira un gibier abondant, et de là tu iras chercher sur les rives du Tage jaunâtre, sous des arbres à la tête touffue, un abri contre les ardeurs de la saison. La source de Dircène, et plus encore celle de Némée, plus froide que la neige, étancheront ta soif. Quand décembre sera venu, lorsque les vents impétueux et les tempêtes viendront troubler ces régions montagneuses, tu chermeras le climat plus doux des côtes de Tarragone et de la Lalétanie. Là tu pourras à ton gré prendre dans les plis de tes rets les daims et les sangliers, et poursuivre à cheval le lièvre agile, laissant aux campagnards la chasse peu agréable du cerf. Que si tu veux te chauffer à un bon feu, la forêt voisine descendra à ton foyer, entouré de pâtres rustiques. Si tu préfères une société plus choisie, invite le chasseur à partager ton dîner champêtre; mais là, nulle part ta vue ne sera éblouie par des habits de pourpre ou par des costumes de noblesse. Loin de l'affreux Liburne, ton oreille ne sera importunée ni par les cris ennuyeux des clients ni par les lamentations des veuves. Aucun coupable au visage pâle ne viendra interrompre ton sommeil profond; tu pourras t'y abandonner toute la matinée. Que d'autres aillent briguer les faveurs et les applaudissements de la métropole où la foule se presse; toi, tu jouiras tranquille de cette félicité, qui s'offrira à toi d'elle-même¹. »

On pourrait multiplier beaucoup ces citations. Écoutons une dernière fois le poète. Cette fois il écrit à Juvénal, à Juvénal son ami, qu'il a laissé à Rome : c'est après trente-cinq ans de veilles et de vie tourmentée qu'il

¹ Martial., l. 1, épigr. 50.

retourne à Bilbilis, bien résolu à ne la plus quitter : il habitera les beaux jardins que Marcella, sa femme, de Bilbilis aussi, celle à qui il disait dans une petite ode toute dans le génie d'Horace, avec plus de cœur : « Toi seule me vaux toute la ville de Rome ; » il habitera, disons-nous, les beaux jardins que lui a donnés Marcella. — « Tandis que, tourmenté et inquiet, écrit-il à Juvénal, tu parcours les rues tumultueuses de Rome, je me repose enfin dans ma chère ville natale ; je jouis nonchalamment de l'agrément de la campagne à Bothroda et à Plutéa : ce sont les noms baroques de mes terres. J'y dors à mon aise, et je m'y repose enfin d'une veille de trente ans. Je n'y vois point de toge : pour me parer, on tire d'une armoire poudrée le premier vêtement venu. A mon lever je trouve un bon feu ; le chasseur m'attend, pendant que le fermier distribue l'ouvrage aux esclaves. Voilà comme je vis maintenant et comme je veux vivre jusqu'à la fin de mes jours¹. »

Après ces épigrammes dignes d'être enviées par les poètes de tous les âges, il ne faut pas parler des *Obscœna*. Ce sont là des débauches d'esprit inspirées par la débauche des sens, et fruits d'une civilisation née du polythéisme. On peut d'ailleurs pardonner ces tristes œuvres à Martial : il paraît avoir été comme ce peuple de qui Voltaire a dit qu'il était le seul dont les mœurs pussent se gâter sans que le fond du cœur s'y corrompît. Dans le débordement des passions charnelles, Martial, par sa bonté naturelle, fut maintenu dans un équilibre moral remarquable. On regretterait toutefois la perte des *Obs-*

1. Martial, l. XII, épigr. 18.

*cœna*¹; elles servent comme de témoignages sur les mœurs détestables de ces temps; elles font voir quels germes de mort portait en elle-même la société païenne. Quand ce n'était partout, sous de brillantes apparences, que cendre et que pourriture, elles font sentir la nécessité de l'esprit de vie et de régénération. Nul ne se doutait, du temps de Martial, que les Catacombes de Rome renfermaient des hommes qui avaient en eux cet esprit de révolution et de progrès qui devait délier la société humaine telle qu'elle s'était formée sous l'empire des idées et des sentiments païens, pour la recomposer sur un plan nouveau; œuvre immense qui ne s'est pas encore achevée à l'heure où nous écrivons.

Avez-vous remarqué, dans les spirituelles et charmantes pièces de Martial que vous venez de lire, ce mot: « Le chasseur m'y attend, pendant que le fermier distribue l'ouvrage aux esclaves? » Il y avait dans ce dernier mot seul la nécessité d'une révolution.

II. Quelques années se passent: voici venir les chrétiens. Ils meurent; mais plus on en tue, et plus il s'en présente: dans l'Orient et en Italie fleurissent successivement deux admirables écoles chrétiennes, qui se sont formées d'elles-mêmes par la seule action de l'esprit nouveau. L'Espagne entra tard dans cette carrière; mais nous voyons les lettres chrétiennes y fleurir enfin vers le commencement du quatrième siècle.

Entre les Espagnols distingués, orthodoxes ou hérésiarques, qui ont marqué dans les lettres chrétiennes, il

1. « Sans Sénèque et Martial, observe Diderot dans son *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, combien de mots, de traits historiques, d'anecdotes, d'usages, nous aurions ignorés! »

faut citer : Aquilius Sévère, auteur d'une sorte d'auto-biographie que rappelle saint Jérôme dans ses œuvres ; Caius Vectius Aquilinus Juvencus, qui mit en vers hexamètres la vie de Jésus-Christ ; Osius, évêque de Cordoue, qui fit plusieurs fois le voyage de l'Orient, assista à plusieurs conciles, et fut un intermédiaire employé par Constantin entre les ariens et les orthodoxes ; on a de lui une très-belle et très-noble lettre à Constance, écrite sous la menace d'une persécution ; jusqu'à cent ans il fut l'adversaire éloquent, quoique plein de mansuétude, des fougueux partisans d'Arius, mais son courage fut à la fin vaincu ; Priscillien, auteur de la fameuse hérésie des priscillianistes, qui n'était autre chose qu'une sorte de quiétisme ; il était éloquent et écrivait avec feu et facilité ; Abundius Avitus, de Tarragone, qui traduisit en vers latins, assez élégants, un fort mauvais poëme grec sur le corps de saint Étienne ; Licinius, originaire de la Bétique, grand admirateur de saint Jérôme, et qui envoya à l'illustre habitant de Jérusalem des copistes espagnols pour la transcription des œuvres de ce beau génie ; saint Grégoire d'Illyrie, auteur d'un livre intitulé : *De la Foi*, dirigé contre les ariens ; saint Pacien, évêque de Barcelone, que nous avons déjà eu plus d'une fois l'occasion de citer, auteur de divers traités, tous sur des matières religieuses, mais dont un lecteur attentif peut tirer de grandes lumières historiques sur l'état du christianisme en Espagne, au quatrième siècle ; le poëte Prudence (Aurelius Prudentius Clemens), né à Saragosse, en 358, et qui ne commença à écrire que fort tard, vers l'âge de cinquante-sept ans, auteur d'un grand nombre de poëmes latins : saint Isidore l'Ancien, commentateur

du livre des Rois ; Dracontius, auteur d'un poëme latin sur les six jours de la création, et d'une élégie adressée à Théodose le Jeune ; Idace, auteur de la chronique, plusieurs fois indiquée par nous, qui commence où finit celle de saint Jérôme ; Orose, auteur d'une très-importante histoire, *Adversus paganos* ; Montanus, archevêque de Tolède, mort vers 468, auteur de lettres estimées. Il faut encore mentionner : Ditinus, célèbre parmi les priscillianistes ; Désidérius et Riparius, qui écrivirent contre Vigilance pour défendre le culte des saints ; tous écrivains qu'on ne lit point en vain, et dans lesquels on démêle très-bien le véritable état des choses et des esprits, dans le siècle où ils ont vécu ; car aucun de ces écrivains n'est antérieur au quatrième siècle, et les derniers nommés appartiennent même plutôt au cinquième qu'au quatrième. Nous pourrions dépasser de beaucoup cette nomenclature ; car les lettres latines furent longtemps encore, après l'établissement des Goths, cultivées en Espagne. Vers la fin du quatrième siècle, le christianisme, encouragé, presque sans interruption, par les empereurs, depuis 306, avait fait de très-grands progrès ; l'Espagne était devenue en grande partie chrétienne ; on n'y parlait que de religion. Priscillien avait animé les esprits en les divisant ; ce n'étaient partout que controverses. Malheureusement, dès ce premier âge du christianisme en Espagne, il s'y montra intolérant et cruel : Idace et Ithace, deux évêques orthodoxes, poursuivirent avec tant d'acharnement Priscillien, que l'empereur Maxime lui fit trancher la tête : c'était le premier pas vers l'inquisition. Toutefois on chercha des prétextes contre Priscillien dans les faits de la vie privée ;

on n'osait encore, si près des martyrs, mettre à mort un homme pour fait de croyances. Il était, en Espagne comme en Italie, loisible encore aux hérésies de se défendre, d'attaquer ce qui ne leur semblait pas la vérité ; par là le mouvement, la vie intellectuelle se manifestaient partout. Qu'il nous soit permis de citer le passage suivant d'un grand écrivain, qui voit presque toujours juste à force de génie : ce sont de ces grands traits de bon sens qui font en logique comme faisaient les grands coups d'épée de Roland dans un assaut : « A voir les choses de plus haut, dans leurs rapports avec la grande famille de nations, dit M. de Châteaubriand, les hérésies ne furent que la vérité philosophique ou l'indépendance de l'esprit de l'homme, refusant son adhésion à la chose adoptée. Prises dans ce sens, les hérésies produisirent des effets salutaires : elles exercèrent la pensée, elles prévinrent la complète barbarie, en tenant l'intelligence éveillée dans les siècles les plus rudes et les plus ignorants ; elles conservèrent un droit naturel et sacré, le droit de *choisir*. Toujours il y aura des hérésies, parce que l'homme, né libre, fera toujours des choix. Alors même que l'hérésie choque la raison, elle constate une de nos plus nobles facultés, celle de nous enquérir sans contrôle et d'agir sans entraves. »

Les lettres, dans les mains des disciples de la croix de ces premiers âges, cessent d'être une fin comme aux époques de loisir ; elles sont une arme, un moyen ; elles expriment, dans ces temps tourmentés, les sentiments, les douleurs, les préoccupations du plus grand nombre ; elles sont, comme l'éloquence politique, appliquées aux besoins publics, à la recherche du vrai ; elles sont l'ex-

pression de la société, mais volontairement, mais par passion. On n'écrit plus pour écrire, mais pour communiquer sa pensée. Les intérêts graves, les souffrances du plus grand nombre trouvent des avocats suscités de Dieu. On vit alors éclater dans les écrits des chrétiens espagnols un peu de cet esprit qui fit la force des chrétiens de Rome, de Constantinople, de Nicomédie. Les écrivains latins de la période d'Auguste touchèrent peu à ces grandes questions sociales, dans lesquelles l'humanité est intéressée tout entière. La civilisation de Rome, à plusieurs égards excellente, consacrait l'esclavage ; aucun précepte dans le polythéisme n'ordonnait la charité ; la dignité humaine était peu de chose pour ces adorateurs de la force, qui pour eux était la vertu. Le respect du citoyen n'impliqua jamais dans les républiques antiques le respect de l'homme : le citoyen était tout, il était le maître ; l'homme n'était rien jusqu'à ce qu'il fût devenu citoyen. Le christianisme, dans son véritable esprit, fut une doctrine de liberté et d'égalité générales, universelles ; par là il était contraire à l'institution romaine, qui consacrait la servitude légale, qui considérait tout ce qui n'était pas Romain comme indigne de la liberté, comme créé et mis au monde en quelque façon pour le plus grand bonheur du sénat et du peuple romain. Autre chose était l'esprit du Christ en effet : le Christ fut pour l'empire un véritable révolutionnaire. Les disciples de Jésus, répandus dans le monde romain, le troublèrent étrangement. Ne disaient-ils pas au maître devant l'esclave qu'on frappait : *Toute chair est vile* ; à l'esclave devant le maître qui le faisait frapper : *Tout esprit est divin* ; abaissant l'un par la chair, et élevant l'autre par

l'esprit? et, quand ils ajoutaient, d'après le Christ : *Tous les hommes sont les enfants de Dieu ; ils sont égaux devant lui ; aimez-vous les uns les autres, c'est la loi* ; on conçoit que cela devait paraître monstrueux aux dompteurs d'hommes, aux aristocrates romains, qui vivaient glorieusement du sang et de la sueur des autres enfants de Dieu. Ceux qui ont dit que le christianisme n'avait rien de politique se sont évidemment trompés ; c'est parce qu'il fut politique qu'il fut persécuté. Il y a, dans un écrit composé à Tarragone dans le cinquième siècle, par un prêtre, devenu depuis évêque dans les Gaules, un chapitre portant pour titre : *Les nobles et les riches qui accusent leurs esclaves sont pire qu'eux* (Salvien, liv. iv). Un autre chapitre porte cet autre titre : *Les riches établissent les impôts, et les seuls pauvres les payent* (Salvien, livre v).

Telle avait été l'Espagne sous les Romains ; telle elle était devenue. Le monde romain en était au même point partout quand les barbares y débordèrent. Païens, chrétiens et barbares mêlèrent alors leurs idées, leur sang, leur langage, leur âme et leur vie, et de ce mélange nous sommes nés. Là commence l'histoire moderne.

RICHARD COBDEN ¹

Le nom qui doit être associé au succès de ces mesures, ce n'est ni le nom du noble lord, chef de ce parti (lord John Russell), ni le mien (applaudissements); le nom qui doit être et qui sera associé au succès de ces mesures, c'est le nom d'un homme qui, mû, je le crois, par des motifs purs et désintéressés, a su, avec une énergie infatigable, en faisant appel à la raison, prouver leur nécessité avec une éloquence d'autant plus admirable qu'elle était moins entachée d'affectation et d'ornement: le nom qui mérite d'être associé au succès de ces mesures, c'est le nom de Richard Cobden. (Applaudissements bruyants et prolongés.)

(Discours de sir Robert Peel à la Chambre des Communes. — 26 juin 1846.)

Ainsi parlait, il y a quelques mois, sir Robert Peel, renvoyant à M. Cobden tout l'honneur de la plus grande peut-être, de la plus significative de ces réformes qui, depuis vingt-cinq ans, se succèdent pour ébranler la puissance de l'aristocratie anglaise. C'est par ce magnifique hommage du vaincu au vainqueur que l'illustre chef du dernier cabinet anglais consacrait définitivement la gloire d'un nom inconnu en Angleterre même il y a sept ans, connu à peine en France depuis trois ans, et qui,

1. L'excellente étude qu'on va lire, et qui contient des leçons de toutes sortes pour tout le monde, — petits et grands, — gouvernants et gouvernés, — a été écrite, telle que nous la donnons ici, en 1846, par M. Louis de Loménie, maintenant professeur au collège de France. M. de Loménie publiait alors sous ce titre : *Galerie des Contemporains illustres, par un homme de rien*, une série de portraits dont la collection complète, aujourd'hui très-rare et très-recherchée, ne compte pas moins de 10 volumes. Richard Cobden fait partie de cette galerie. L'auteur, qui

dans ce court espace de temps, s'est élevé à la hauteur des noms les plus considérables de notre époque.

Comment s'est produit ce phénomène? Comment en Angleterre, dans ce pays des influences héréditaires, un obscur manufacturier de Manchester, qui, pour la première fois dans la Chambre des communes il y a cinq ans, parvenait à peine à se faire écouter; qui, plus tard, il y a trois ans seulement, se voyait dans cette même Chambre des Communes traité par ce même sir Robert Peel, aujourd'hui si bienveillant, de la manière la plus injurieuse et la plus violente, au milieu des vociférations d'une majorité furibonde; comment cet homme, sorti la veille de sa fabrique pour entrer en guerre contre un des intérêts, un des privilèges les plus chers de l'aristocratie anglaise, a-t-il pu faire passer si rapidement ses adversaires du dédain à la colère, de la colère à la crainte, et de la crainte à la résignation? Comment ce plébéien, repoussé au début comme un insensé par les whigs aussi bien que par les tories, est-il parvenu à vaincre les tories sans l'appui des whigs, à briser en quelques années toutes les résistances, et, sans bouleversement, sans violence, à imposer au gouvernement anglais une réforme qui est presque une révolution?

Si M. Cobden avait accompli tout cela par la seule force de son génie, il faudrait certainement le classer parmi les plus grands hommes qui aient paru dans l'histoire; mais, quelque éminent que soit le mérite personnel

a bien voulu nous permettre de reproduire ici cette belle étude, n'a pas cru, et avec raison, y devoir changer un seul mot. Tout cela est admirablement applicable aux hommes et aux choses de notre temps, et il y a là, nous le répétons, d'utiles leçons et un excellent modèle pour tout le monde.

du chef de la *ligue*, ce serait le méconnaître et le surfaire que de l'isoler. La vraie cause de sa puissance est dans la puissance même du principe d'association dont il a été le plus énergique instrument.

La biographie de Cobden est donc intimement liée à l'histoire de cette confédération d'industriels qui, formée à Manchester par quelques hommes à la fin de 1838, a si rapidement atteint des proportions gigantesques et déployé une puissance irrésistible. Pendant sept ans la *ligue* a passionné l'Angleterre sans attirer l'attention de la France; mais elle avait à peine triomphé que le procès vidé par elle se débattait chez nous dans d'autres conditions, et avec une égale ardeur. Depuis quelques mois nous avons été inondés d'écrits et de discours pour et contre les doctrines soutenues par la ligue anglaise. J'ai voulu laisser passer ce déluge. Il m'a convenu d'attendre, pour parler tranquillement, suivant mon habitude, de M. Cobden, de la ligue et du *libre échange*, que le public fût un peu fatigué des injures et des sophismes qui s'échangent si librement à ce sujet.

La ligue anglaise se présente sous trois aspects :

D'abord, et bien qu'elle ait été dirigée principalement contre la loi restrictive de l'importation des céréales, elle est, quoi qu'on en ait dit pour l'amoindrir, elle est autre chose qu'une association formée en vue d'une réforme sur une question spéciale de tarif. Par les doctrines qu'elle a prêchées et popularisées parmi les masses pendant sept ans, par ses écrits, ses discours, ses déclarations formelles et réitérées, par le mouvement qu'elle a imprimé à l'esprit public, et par les réformes nombreuses qu'elle a déjà introduites dans l'ensemble de la législa-

tion économique de l'Angleterre, elle est, pour quiconque ne ferme pas les yeux à la lumière, elle est la manifestation la plus considérable qui se soit faite encore dans le monde en faveur de l'application du principe de la liberté commerciale avec toutes ses conséquences; elle est le plus grave symptôme d'une révolution plus ou moins prochaine dans les rapports internationaux des peuples, qui bataillent à coups de tarifs quand ils ne bataillent pas à coups de canon. Nous aurons à l'envisager sous cet aspect, en ayant soin de tenir compte des différences de situation qui imposent à chaque peuple la nécessité d'aborder diversement la carrière où tous sont appelés à marcher un jour du même pas.

Le second aspect de la ligue est celui d'un fait politique important et nouveau dans l'histoire d'Angleterre. C'est la première fois qu'une classe jusque-là exclue des affaires, ou du moins ne paraissant jamais sur la scène qu'en sous-ordre et à la suite des deux grands partis aristocratiques dont la lutte constituait toute la politique anglaise; c'est la première fois que cette classe intermédiaire, bourgeoise, marchande, industrielle, appelez-la comme vous voudrez, se présente dans l'arène, décidée à combattre pour son propre compte, avec la prétention de représenter à son tour la nation, et parvient au bout de sept ans à imposer aux tories et aux whigs un programme audacieux que les uns et les autres ont repoussé d'abord avec un égal dédain. L'énergie singulière de cette première intervention de la classe moyenne en Angleterre, la tactique qu'elle a employée pour arriver à son but, ont une signification politique des plus graves. Dans le dernier meeting où s'est provisoirement dissoute cette con-

fédération, un de ses orateurs les plus influents, M. Bright, après avoir énuméré tous les résultats obtenus par la ligue, s'exprime ainsi :

Cette ligue contre la loi des céréales apparaîtra au monde comme le signe d'un nouvel ordre de choses. Jusqu'à présent, ce pays a été principalement gouverné par la classe des grands propriétaires du sol ; mais chacun a dû prévoir qu'à mesure que le commerce et les manufactures prendraient de l'extension, la balance du pouvoir pencherait de ce côté un jour ou l'autre. Eh bien ! ce jour est venu, et les progrès de cette ligue durant sept ans ont suffi pour démontrer à tout homme d'État que le pouvoir de l'aristocratie territoriale a atteint son apogée, et qu'à dater de ce jour elle a trouvé un pouvoir rival, un adversaire auquel elle sera tôt ou tard soumise. Nous venons de traverser une révolution sans nous en douter.

Au plus fort de la lutte, un autre orateur, M. Fox, s'exprimait ainsi :

Entre la ligue et ses adversaires toute la question, dégagée de ces vains sophismes, se réduit à savoir si les seigneurs terriens, au lieu de n'être dans la nation qu'une classe respectable et influente, absorberont tous les pouvoirs et seront la nation, toute la nation, car c'est à quoi ils aspirent. Ils reconnaissent la Reine, mais ils lui imposent des ministres ; ils reconnaissent la législature, mais ils constituent une Chambre et tiennent l'autre sous leur influence ; ils reconnaissent la classe moyenne, mais ils commandent ses suffrages et s'efforcent de nourrir dans son sein les habitudes d'une dégradante servilité ; ils reconnaissent la classe industrielle, mais ils restreignent ses transactions et paralysent ses entreprises ; ils reconnaissent la classe ouvrière, mais ils taxent son travail, et ses os, et ses muscles, et jusqu'au pain qui la nourrit. (Applaudissements.)

Enfin la ligue, mouvement révolutionnaire dans l'application des principes de l'économie politique, mouvement révolutionnaire quant à la situation des partis en Angleterre, présente encore pour nous le spectacle d'une grande lutte d'opinions, qui vaut la peine d'être étudiée en elle-même. Voici une réforme affectant profondément les intérêts des classes qui tiennent le pouvoir en main ; présentée d'abord par une douzaine d'hommes, elle s'é-

tend, se propage, attire à elle des milliers de partisans par la seule force de la discussion, et, au milieu des débats les plus vifs, sous le régime de la plus entière liberté, elle triomphe en sept ans sans effusion de sang, sans violence, sans produire d'autre bouleversement qu'un changement de ministère. Et quand l'association fondée en vue de cette réforme a vaincu, quand elle a atteint le but qu'elle se proposait, elle se dissout volontairement, elle disparaît sans laisser d'autres traces de son existence que sa victoire, sauf à renaître sous une autre forme aussitôt qu'un autre besoin réclamera de nouveau son action. Quel plus bel exemple à offrir aux peuples qui se croient libres et qui ne savent que passer de la fièvre à l'inertie, de la déraison à l'indifférence; qui compromettent leurs droits les plus sacrés par l'abus qu'ils en font, jusqu'à ce que le dégoût des uns et la terreur des autres permettent au pouvoir de tout confisquer à son profit; aux peuples enfin qui ont besoin d'apprendre à concilier l'usage *réel, complet, permanent* du droit en politique avec le sentiment et le respect du devoir, à vivre de cette vie de mouvement et de modération, de cette vie de *pacifique agitation*, aussi salutaire au corps social qu'une activité régulière à l'individu!

Avant d'étudier la *ligue* dans son origine, ses développements, ses résultats, esquissons la biographie de l'homme qui a le plus puissamment contribué à la fonder, et dont la vie s'est tellement identifiée à celle de ce grand corps qu'elle ne peut plus en être séparée. Des documents authentiques me permettent d'entrer à ce sujet dans quelques détails exacts et inconnus ¹.

1. Tout en faisant usage pour cette notice de documents particuliers,

L'illustre chef de la *ligue* est encore un fils de ses œuvres. Parti d'un des derniers degrés de l'échelle sociale pour monter au rang éminent qu'il occupe aujourd'hui, Richard Cobden est un nouvel exemple du pouvoir de l'intelligence unie à la volonté, pouvoir qui se fait jour partout, même en Angleterre, où n'a rien perdu de sa vérité le vieil adage de Juvénal :

Haud facile emergunt quorum virtutibus obstat
Res angusta domi.

Il y avait au commencement du siècle à Midhurst, dans le comté de Sussex, un pauvre homme chargé de famille : c'était un *yeoman*, c'est-à-dire un petit propriétaire, cultivant une minime portion de terre qui lui appartenait en propre. Cette classe de petits propriétaires, qui fait la force de la France¹, a aujourd'hui à peu près complètement disparu en Angleterre, où la culture a suivi le mouvement de concentration de l'industrie et passé rapidement à l'état manufacturier. Le *yeoman* dont nous parlons fut une des victimes de ce mouvement d'absorption de la chaumière par le château : il mourut exproprié, laissant neuf ou dix enfants sans aucune espèce de ressources. L'un de ces enfants était Richard Cobden, né en 1804, et dont l'enfance s'était écoulée à garder les moutons, autour du château de Godwood, résidence princière du duc de Richmond, un des chefs

J'ai consulté avec profit les principaux travaux publiés en France sur la ligue anglaise par MM. Faucher, Fonteyraud, Bastiat, etc., etc. Quant à la dernière période de la ligue, je me suis servi particulièrement du journal anglais *the League*, publié par l'association.

1. Cela est vrai, malgré les inconvénients de la petite culture ; le problème à résoudre est la conciliation de la petite propriété et de la grande culture.

actuels du parti protectioniste, qui probablement ne se doutait guère alors de tous les mauvais quarts d'heure que lui ferait un jour passer le petit paysan de Midhurst.

C'est par erreur que M. Léon Faucher, dans ses *Études sur l'Angleterre*, dit que M. Cobden, quoique fils de fermier, avait reçu une excellente éducation. M. Cobden s'est donné plus tard, lui-même, une excellente éducation; mais à son début dans la vie il n'avait d'autre instruction que celle de la classe dans laquelle il était né, c'est-à-dire qu'il savait tout juste lire, écrire et compter. Cependant, comme il annonçait déjà un esprit vif et un caractère résolu, un de ses oncles, qui avait fait quelque fortune à Londres comme fabricant d'indiennes, l'appela auprès de lui, et l'employa dans sa fabrique en qualité de commis; mais au bout de quelques années cet oncle tomba en déconfiture, et le jeune homme se retrouva sur le pavé, ne possédant littéralement rien que sa tête et ses bras; c'est avec cette mise de fonds qu'il commença sa fortune.

A cette époque toutes les *indiennes* (toiles de coton peintes) de première qualité étaient manufacturées dans le voisinage de Londres, tandis que les qualités inférieures, formant la grande masse de la production anglaise, se fabriquaient à des prix beaucoup plus bas dans le voisinage de Manchester. Le jeune Cobden conçut l'idée de se rendre à Manchester et d'y produire, avec l'avantage de son noviciat à Londres, des *indiennes* de première qualité. La connaissance parfaite qu'il avait des moyens de fabrication employés à Londres, son caractère intègre et résolu, lui procurèrent sans doute quelques bailleurs de fonds; d'autres disent qu'il commença par

s'attacher à une maison de Manchester comme commis voyageur ; toujours est-il qu'au bout de très-peu de temps il était parvenu à fonder lui-même une fabrique d'*indiennes* égales pour le dessin et la couleur aux indiennes sorties des manufactures de Londres ; et, comme la main-d'œuvre était beaucoup moins chère à Manchester qu'à Londres, il ne tarda pas à faire de grands bénéfices sur ses ventes.

Ces détails importent pour la biographie de M. Cobden, qui ne fût jamais devenu le chef d'un parti où figurent les plus opulents capitalistes de l'Angleterre, s'il n'eût prouvé d'avance qu'il avait le génie des affaires, et qu'il n'avait nul besoin d'entrer dans la vie publique pour faire sa fortune. Chez nos voisins, on se défie des aventuriers en politique, et pour devenir chef de parti il faut en général, indépendamment du talent, une certaine consistance préalable représentée par un grand nom ou une grande richesse. Cobden a quitté sa fabrique pour la vie des meetings avant d'avoir eu le temps de faire autre chose que poser les fondements d'une belle fortune : cependant il comptait déjà parmi les riches fabricants d'indiennes de Manchester, lorsque s'ouvrit devant lui la carrière politique.

Jusqu'en 1835 il avait paru excessivement occupé des affaires de son commerce ; mais il n'en prêtait pas moins une grande attention au mouvement des affaires publiques. Ses loisirs étaient entièrement consacrés soit à réparer par des études assidues les inconvénients d'une éducation défectueuse, soit à compléter par des voyages fréquents en France, en Belgique, en Suisse, les notions recueillies dans les travaux du cabinet. Le premier signe

que donna M. Cobden d'une certaine aptitude politique fut une brochure écrite en 1835 en opposition à M. Urquhart, publiciste ardent dont j'ai eu occasion de parler¹, et qui poussait alors à la guerre contre la Russie. Le fabricant de Manchester se fit l'avocat de la paix, tourna en ridicule les prétentions de la diplomatie, s'éleva contre l'absurdité de la vieille doctrine de la balance des pouvoirs, et s'efforça d'établir que la mission de l'Angleterre était de faire le commerce avec tout le monde, et de ne guerroyer avec personne. Cette brochure, bientôt suivie d'une autre écrite dans le même esprit, eut un certain succès à Manchester. C'était une nouveauté qu'un manufacturier écrivant des brochures politiques; et comme ce manufacturier savait très-bien, tout en s'occupant des affaires de l'État, faire prospérer ses propres affaires, il obtint bientôt une influence assez marquée parmi l'aristocratie industrielle du Lancashire. Le premier usage qu'il fit de cette influence eut pour objet la fondation d'un *Athæneum*, grand établissement destiné à la culture intellectuelle et morale de tous les jeunes gens employés en qualité de commis dans les fabriques, les comptoirs et les magasins de Manchester. Cet établissement, qui compte aujourd'hui parmi les plus importantes institutions anglaises de cette nature, fut inauguré en décembre 1835, et c'est dans cette séance d'inauguration que Cobden, l'homme qui devait prononcer tant de harangues, fit son début dans la carrière oratoire. Il avait alors trente et un ans, et on lui a souvent entendu dire plus tard que sa première apparition devant un auditoire lui enleva complète-

1. Voir la notice sur lord Palmerston.

ment la conscience de lui-même; il parla cependant, mais il parla sans entendre et sans voir, les yeux obscurcis par un nuage et tellement troublé, que ce fut seulement le lendemain, en lisant son discours dans les journaux, qu'il put se rendre compte de ce qu'il avait dit. Il paraît du reste., et ceci n'est pas une médiocre preuve de l'énergie morale du chef de la ligue, il paraît que cette timidité, dont on ne se douterait guère à l'entendre, a survécu à tous ses efforts et aux milliers de discours qui auraient dû la vaincre. Dans le dernier meeting de la ligue, M. Cobden déclarait que jamais il n'avait abordé la plate-forme sans éprouver un ébranlement nerveux. Cette parole qui sort si ferme et si calme à la fois est toujours précédée d'une lutte intérieure où l'orateur est obligé de faire un appel à toutes les forces de sa volonté.

Le début de Cobden comme orateur fut bientôt suivi d'un nouvel essai qui le posa comme homme d'affaires. En Angleterre, où toute la vie politique n'est point absorbée, comme chez nous, par la métropole, les capacités, qui rencontrent aussi bien d'autres obstacles dont elles sont affranchies dans notre pays, trouvent du moins à se faire jour dans les mille débats locaux qui naissent de l'application du *self-government* à toutes les portions du pays. Sous ce rapport, M. Cobden ne pouvait choisir un plus beau champ de bataille que Manchester, dont la situation exceptionnelle fournissait un élément de lutte à son esprit batailleur.

On sait quels résultats bizarres offrait avant le bill de réforme la législation électorale de l'Angleterre. A côté d'anciens bourgs qui n'existaient plus, et dont la place vide conservait encore le droit électoral, se trouvaient des

viles immenses comme Manchester qui n'étaient que des bourgs un siècle auparavant, et qui restaient privées du droit d'élection. Le bill de réforme a fait disparaître ces criantes anomalies ; mais si l'on ne connaissait le respect superstitieux des Anglais pour les faits consacrés par l'usage, on croirait difficilement en France que, pour tout le reste, c'est-à-dire pour tout ce qui concernait l'administration locale, Manchester, même après le bill de réforme, vivait encore en plein régime féodal. La seconde ville de l'Angleterre, avec ses 270,000 habitants, sa prodigieuse industrie, et ses fortunes colossales, était encore il y a dix ans sous la juridiction d'un seigneur féodal, d'un *lord of the manor*, qui tenait sa souveraineté par droit d'héritage d'un baron normand auquel avait été concédé, six siècles auparavant, le petit village devenu depuis Manchester. Ce *lord of the manor*, qui résidait à une centaine de milles de Manchester, dirigeait souverainement l'administration de la cité, levait des taxes sur la consommation, percevait des droits sur les ventes et se faisait payer des patentes.

M. Cobden entreprit de soulever les fabricants de Manchester contre ce dégradant vasselage, et, après une longue lutte contre les tories, souteneurs opiniâtres de tout ce qui date de loin, le pouvoir du *lord of the manor*, dernier vestige de la féodalité, fit place à une corporation municipale. Cependant, afin de donner la juste mesure de l'esprit démocratique des fabricants de Manchester, il est bon de noter que leur premier soin, après la victoire, fut de solliciter pour leur nouveau maire le titre de baronnet. M. Cobden s'était distingué dans la lutte, et ses concitoyens commençaient à reconnaître en

lui une intelligence supérieure, un caractère entreprenant et résolu. Il entra d'abord comme alderman dans la nouvelle municipalité; il fut bientôt après nommé président de la Chambre de commerce, et, tandis que son influence grandissait chaque jour, on le voyait, supprimant toute distraction, en proie à cette activité incessante qui devait faire son succès, passer de ses affaires aux études de cabinet, et des études de cabinet à des excursions multipliées sur tous les points du globe. Après avoir parcouru, comme je l'ai déjà dit, la France, la Suisse, la Belgique, il traversa l'Atlantique en 1835 pour étudier les États-Unis en fabricant et en économiste. L'année suivante, il visita l'Égypte, la Turquie et la Grèce. En 1838, il traversa l'Allemagne de Hambourg à Vienne. C'est dans ce dernier voyage que serait venue, à ce qu'il paraît, à M. Cobden, la première idée de la ligue. L'aspect des ruines féodales qui bordent le Rhin et le Danube, aspect si doux à l'œil du touriste romantique, n'éveilla dans l'esprit de ce tribun futur de l'industrie anglaise que des souvenirs d'oppression et de rapine. Il se mit à songer à tous les bandits cuirassés qui sortaient jadis de ces forteresses pour courir sus aux pacifiques marchands, jusqu'au moment où se forma entre ces derniers la *ligue anséatique* pour la protection des intérêts du commerce et de l'industrie; et, par une association d'idées peu flatteuses pour l'aristocratie anglaise, il en vint à se demander s'il n'y aurait pas lieu à former une ligue entre tous les marchands et les industriels de l'Angleterre contre les prétentions d'une aristocratie qui, maîtresse du sol, s'arrogeait, comme un dernier privilège féodal, le droit de vendre seule, et à un prix arbitraire, les aliments de première nécessité.

Peu de personnes avaient alors l'idée de chercher un remède aux maux de l'industrie anglaise dans une révocation de la loi sur les céréales. Cette loi, dont je vais parler tout à l'heure, intimement liée aux intérêts des classes dominantes, semblait entrée dans les habitudes du pays. Cependant le commerce était en proie depuis plusieurs années à des crises périodiques que l'on attribuait à diverses causes secondaires, sans s'attacher à la cause principale. A la fin de 1836, on avait eu à subir coup sur coup les effets de la déconfiture générale des banques aux États-Unis, et d'une récolte insuffisante à l'intérieur. L'année 1837 avait fait espérer du mieux, lorsqu'en 1838 un nouveau et plus grand déficit dans la récolte fit renaître toutes les souffrances. Quelques hommes, parmi lesquels on doit citer le docteur Bowring, membre de la Chambre des Communes, le colonel Thompson, un jeune écrivain, M. Paulton, entreprirent les premiers de diriger l'attention publique sur les effets désastreux de la loi des céréales. Une petite association était déjà formée dans ce but à Manchester, lorsque M. Cobden, préoccupé des mêmes pensées, arriva d'Allemagne en 1838. Peu de temps après son arrivée, les membres de la Chambre de commerce de Manchester se réunirent pour délibérer sur la question. Le président de la Chambre, M. Wood, membre du Parlement, appartenant au parti whig, proposa une pétition au gouvernement, pour demander la *modification* de la législation sur les céréales. M. Cobden se leva, et proposa une autre pétition demandant l'*abolition totale et immédiate* de ces lois, et la suppression de tous les autres droits protecteurs établis sur tout autre genre de

produit; en un mot, la pétition proposée par Cobden était une déclaration en faveur de la liberté commerciale dans le sens le plus étendu du mot. La question était grave, comme nous le verrons plus loin; les esprits les plus aventureux n'allaient guère au delà d'une simple modification des *corn-laws* (lois sur les grains). Après deux jours d'une discussion vive, l'opiniâtreté de M. Cobden conquiert la majorité, sa rédaction l'emporta sur celle du président, et tous les journaux du Lancashire annoncèrent que la Chambre de commerce de Manchester venait de se prononcer pour l'abolition *totale et immédiate* des *corn-laws*, et l'application du principe de la liberté commerciale sur la plus vaste échelle.

J'ai eu souvent occasion, dans le cours de cet ouvrage, de parler des assauts que l'esprit moderne a livrés depuis un quart de siècle à l'aristocratie anglaise, la dernière et la plus tenace des aristocraties; on l'a vu conquérir sur elle la liberté religieuse par le bill d'émancipation, et par le bill de réforme une plus équitable répartition des droits politiques; mais on a vu aussi l'aristocratie anglaise sortir de ces deux épreuves affaiblie, et non vaincue, maîtresse comme toujours des destinées de l'Angleterre, et continuant à offrir le spectacle des luttes de deux partis rivaux, mais de même famille, séparés sur quelques points par des diversités d'opinions, mais unis au fond par une communauté d'intérêts et une situation identique: l'intérêt et la situation d'une grande confédération de propriétaires fonciers. La propriété exclusive du sol anglais est le lien des Tories et des Whigs; de tout temps ces deux membres du même corps, maîtres du Parlement et du pouvoir, ont manœuvré de

manière à élever le prix des produits agricoles, et spécialement des céréales, sur le marché national, en donnant des primes à l'exportation lorsque ce prix était inférieur à ceux du continent, et en frappant l'importation de droits prohibitifs quand les prix du continent étaient inférieurs à ceux de l'Angleterre. Depuis le milieu du dernier siècle, le rapide accroissement de la population anglaise élevant de jour en jour le prix du blé, la grande préoccupation de l'aristocratie a été de maintenir ce mouvement de hausse en frappant d'un droit de plus en plus fort les blés étrangers. De 1790 à 1814, sous Fox aussi bien que sous Pitt, les variations de la législation anglaise sur le commerce des grains se réduisent à une spéculation de plus en plus audacieuse de la part des propriétaires fonciers sur la misère publique. Enfin, en 1815, lorsque le retour de la paix promet de ramener le bon marché, l'aristocratie, qui veut maintenir et accroître s'il se peut le prix de disette, profite de sa victoire de Waterloo pour imposer aux consommateurs le maximum de ses exigences; elle fait décider par une loi que les ports de l'Angleterre ne s'ouvriront jamais aux blés étrangers tant que les blés indigènes n'auront pas atteint le prix excessif de 80 schellings par *quarter* (36 fr. l'hectolitre). A coup sûr, jamais tyrannie plus éhontée ne fut exercée sur un peuple. Ainsi, que la rareté du blé anglais fasse monter le prix à 79 schellings et demi, pas un grain de blé étranger n'entrera; il faudra que le pauvre l'achète à ce prix ou qu'il meure de faim. Cependant la rapacité aristocratique fut trompée; la Providence combattit contre elle, et deux années seulement, 1817 et 1818, virent le blé monter à ce prix de famine légale; mais aussi ce furent deux années

d'effroyable détresse. L'aristocratie consentit, en 1822, à une première et insignifiante modification. Plus tard, en 1828, elle adopta le système d'une échelle mobile des droits, destinée à assurer au producteur indigène un prix de 70 schellings par *quarter*.

Pour contre-balancer l'effet de ce monopole qu'elle s'adjugeait, quant aux denrées alimentaires, par la prohibition, car le prix de la viande était également maintenu à un taux exorbitant, ou plutôt pour s'assurer des consommateurs au prix imposé par elle, l'aristocratie anglaise appliquait à l'industrie manufacturière un système différent : tout en la garantissant de toute concurrence étrangère, quant aux produits manufacturés, elle favorisait, par des dégrèvements successifs, l'importation des matières premières que réclame le travail manufacturier. Par le bas prix de ces matières et des agents du travail, elle poussait de toutes ses forces l'industrie anglaise dans la voie d'une extension indéfinie au dedans et au dehors, et elle travaillait de toutes ses forces à lui ouvrir en tous lieux des débouchés. La quantité du travail, le nombre des travailleurs et le prix des salaires, s'élevant toujours, permettaient par cela même de maintenir à la hausse le prix des subsistances, et malgré les crises produites par cette aspiration effrénée à la hausse, on comprend que pendant longtemps l'Angleterre a pu trouver une compensation à la rigueur de son tarif quant aux produits agricoles, dans les facilités offertes par ce même tarif à la production manufacturière.

C'est ainsi que la législation sur les grains a pu braver pendant un demi-siècle les critiques des économistes, grâce à l'extension toujours croissante de l'industrie. Ce-

pendant les effets désastreux et le côté faux de ce système de compensation ont fini par sauter aux yeux des manufacturiers.

L'Angleterre a cela de particulier que, malgré sa culture perfectionnée, elle est impuissante, depuis plus de quatre-vingts ans, à nourrir ses habitants, même dans les années ordinaires. Les moyens de subsistance ont beau s'accroître, l'accroissement de la population est plus rapide encore ; il se produit aujourd'hui dans une proportion énorme, dans la proportion de plus de 350,000 âmes par année. Il y a chaque année un déficit croissant dans la production des blés indigènes, déficit que l'on évaluait, dit M. Faucher, en 1845, à 2 millions de *quarters*. Il fallait donc, malgré les rigueurs de la prohibition, que les blés étrangers finissent toujours par entrer ; mais comme ils n'entraient jamais qu'au moment de la plus grande cherté, et en vertu de nécessités soudaines, au lieu de s'échanger contre des produits manufacturés, ils s'échangeaient contre de l'or, il s'ensuivait dans la circulation monétaire des crises périodiques qui réagissaient sur le travail manufacturier et le frappaient de paralysie. De plus, la manufacture anglaise, après avoir atteint le maximum de ses débouchés, se voyait chaque jour fermer quelques-uns d'entre eux chez les peuples qui finissaient par se laisser d'accueillir ses produits en franchise sans pouvoir lui faire accepter les leurs aux mêmes conditions. C'est ainsi que les États-Unis se décidaient à créer des manufactures et à susciter des ouvriers pour consommer le blé et le bétail que l'Angleterre refusait de recevoir.

Ainsi, la prohibition maintenue en faveur de l'agriculture avait fini par annuler tous les bénéfices de la

liberté accordée à l'industrie quant à l'importation des matières premières, et en 1838, au moment où la ligue entra en campagne, la situation était celle-ci : d'une part, l'industrie anglaise, engorgée, paralysée, incapable de maintenir le salaire à un prix proportionné à la cherté des subsistances, ne pouvant fournir que quatre jours de travail par semaine à des multitudes chaque année plus nombreuses et incessamment travaillées par le besoin ; d'autre part, une aristocratie de propriétaires fonciers, maîtres de la majorité dans les deux Chambres, habitués de toute éternité à considérer le haut prix du blé comme une garantie de la gloire et de la puissance anglaise, c'est-à-dire comme une garantie du haut prix des fermages, et par suite, de la conservation de ses immenses revenus que l'un d'entre eux déclarait naïvement leur être absolument indispensables pour payer l'intérêt des sommes hypothéquées sur la terre, doter leurs filles et mener une grande existence. De plus, l'intérêt des propriétaires semblait ici intimement lié à celui des fermiers. Bien que ces derniers fussent généralement victimes de la concurrence artificielle des fermages et des variations énormes que subissait dans la même année le prix des céréales, on pouvait et on devait craindre que l'influence séculaire exercée sur eux par les *landlords* ne les fit se ranger à leurs côtés, dans la pensée que leur intérêt était identique. Contre cette redoutable association, la ligue au berceau ne pouvait guère compter, en supposant qu'elle voulût s'en servir, sur les classes ouvrières. Celles-ci, habituées à supporter l'empire traditionnel de l'aristocratie foncière, et à jalouser la domination plus immédiate de l'aristocratie industrielle, craignant que la baisse dans le

prix du blé n'entraînât une baisse proportionnée dans le taux du salaire, et par conséquent une situation absolument semblable, se montraient parfaitement indifférentes aux efforts et aux espérances des chefs de l'industrie.

C'est donc livrés à leurs propres forces, et en présence de difficultés qui paraissaient insurmontables, que M. Cobden et une douzaine d'hommes commencèrent ce grand mouvement qui devait enlever à l'aristocratie anglaise le plus cher de ses privilèges.

Aussitôt que la pétition adressée au Parlement le 13 décembre 1838 par la Chambre de commerce de Manchester fut connue en Angleterre, de toutes les villes industrielles du royaume arrivèrent des lettres adressées aux pétitionnaires pour leur offrir de s'unir à eux. Bientôt environ deux cents délégués partirent des différents points du pays pour venir conférer avec les hommes de Manchester sur la marche à suivre et le but à atteindre. Réunis en assemblée générale, ils ratifièrent à l'unanimité le principe posé dans la pétition de Cobden, savoir : *l'abolition totale et immédiate des lois céréales et de tous les autres droits protecteurs*. Ils s'engagèrent à obtenir, dans les villes et districts de leur résidence, des pétitions semblables, et à se réunir de nouveau à Londres à l'ouverture de la prochaine session du Parlement. Fidèles au rendez-vous, ces deux cents délégués se retrouvèrent à Londres au printemps de 1839 avec des pétitions chargées de deux millions de signatures. Mais en Angleterre deux millions de signatures n'ont pas une grande signification, on ne s'émeut pas pour si peu, et lorsqu'ils vinrent présenter leur pétition à la Chambre des Communes, les réformistes les plus avancés du Par-

lement, étonnés de leur naïve confiance dans le résultat d'une pétition aussi révolutionnaire, leur disaient en riant : « Abolir les lois sur les céréales ! mais vous auriez aussitôt fait de renverser la monarchie. » Cependant un membre de la Chambre des Communes, M. Villiers, qui a glorieusement attaché son nom à cette grande réforme économique en reproduisant chaque année la même motion depuis sept ans, fut assez audacieux pour prendre sous sa protection la pétition téméraire ; il demanda que le sujet fût pris immédiatement en considération ; sa proposition fut accueillie avec le plus profond dédain. Quelques membres ayant voulu s'unir à lui, les cris : Aux voix ! partirent de tous les bancs de la Chambre, et un homme d'État distingué, sir James Graham, qui devait sept ans plus tard trouver des accents très-poétiques pour célébrer la nouvelle ère ouverte au monde par le triomphe de la *ligue*, s'efforça d'écraser la ligue au berceau sous un avalanche de lyrisme, à l'effet de prouver que les pétitionnaires étaient d'une cruauté plus atroce (*of a cruelty far more atrocious*) que les bourreaux de la Pologne et les négriers, car ils voulaient arracher leurs concitoyens « au doux spectacle du lever de l'aurore, aux joies innocentes du village, pour les précipiter en masse dans l'atmosphère empestée, dans les supplices, les débauches et les misères de l'atelier. » Cette effusion de lyrisme, très-peu justifiée par la situation morale et matérielle des populations agricoles, eut naturellement auprès des *landlords* de la Chambre un succès complet, et la motion de M. Villiers fut rejetée à une imposante majorité.

Le dédaigneux accueil fait à leur première tentative ne découragea point les deux cents délégués de l'indus-

trie anglaise ; ils se réunirent le lendemain, et c'est dans cette réunion qu'à la suite d'un discours énergique de M. Cobden l'association fut baptisée de ce nom de Ligue, qui devait en peu de temps devenir si fameux.

J'arrive, disait en terminant l'orateur, j'arrive des bords du Rhin et du Danube ; j'ai contemplé les ruines de ces castels féodaux dont les maîtres s'arrogeaient autrefois le droit de vexer et de piller le commerce des riverains, jusqu'au moment où les marchands se liguèrent enfin pour avoir raison de leurs oppresseurs. Eh bien, nous aussi, formons une *ligue* entre toutes les villes d'Angleterre pour la défense de notre pacifique industrie, et que notre aristocratie sache bien que si elle persiste à maintenir les *lois céréales*, ses privilèges seront réduits en poussière comme les tours et les créneaux de ces vieilles forteresses.

La proposition fut adoptée, et l'association reçut le nom d'*Anti-corn-law-league* (*ligue contre les lois céréales*).

La guerre était déclarée, il s'agissait de la soutenir, et c'est ici qu'apparaît dans tout son jour l'habileté de l'esprit politique anglais dans l'art d'organiser et de diriger l'*agitation* : d'abord un but fixe et nettement déterminé, l'abolition des *lois céréales* ; une confiance entière dans la force morale de la discussion ; l'exclusion rigoureuse de tout appel à la force physique, sans renoncer toutefois aux arguments comminatoires propres à faire impression sur l'ennemi ; un zèle infatigable, une variété infinie dans la recherche des moyens propres à provoquer des adhésions et à préparer la victoire : journaux, brochures, discours, enseignement, voyages, et enfin un abondant et judicieux emploi du nerf de la guerre, l'argent !

Dès le début, une somme de 425,000 francs fut votée par les fondateurs de l'association ; un an après ils réclamaient et obtenaient de leurs adhérents 250,000 francs. Un comité supérieur fut établi à Manchester, sous le titre de Conseil exécutif de la ligue, avec mission de diriger les opérations, de publier les brochures, les journaux, de

convoquer les meetings et de correspondre avec des comités locaux établis dans tous les districts de l'Angleterre.

Un journal hebdomadaire fut fondé pour servir d'organe spécial à la cause de la ligue. Il parut d'abord sous le titre d'*Anti-corn-law-circular*, puis sous celui d'*Anti-bread-tax-circular*, et enfin, en 1843, sous le titre plus général de *The League*.

Deux ans de la vie de Cobden furent entièrement absorbés par ce travail d'organisation, auquel il se voua avec toute la ténacité qui le caractérise éminemment. On le vit parcourir toutes les villes d'Angleterre, stimulant l'esprit public par des prédications chaleureuses, établissant partout des associations locales rattachées au comité central de Manchester, et trouvant encore le temps de contribuer à la rédaction du journal et des brochures publiées par l'association.

Il rencontra du reste à ses côtés de précieux auxiliaires, sortis comme lui de l'obscurité, et en qui se révélaient tout à coup des talents supérieurs. Un jeune et modeste fabricant d'amidon, M. Wilson, qui se produisit tout à coup avec une capacité de premier ordre comme administrateur, fut nommé président de la ligue ; on vit surgir en même temps des orateurs remarquables par une éloquence pleine de chaleur et d'éclat, éloquence un peu inculte parfois, mais belle d'un genre de beauté assez rare en Angleterre, où l'orateur se ressent toujours beaucoup du *scholar*.

Grâce au zèle de ses chefs et à l'habileté de son organisation, la ligue au bout de deux ans d'existence commençait à prendre une attitude imposante. Ses orateurs avaient parcouru cinquante-neuf comtés et y avaient prononcé plus de six cent cinquante discours ; elle levait

un nouvel impôt de 1,250,000 francs sur le dévouement de ses membres ; elle bâtit à Manchester un immense édifice, devenu depuis, sous le nom de *Free-trade-Hall*, une sorte de temple et de palais où elle tenait ses assises et qui peut contenir dix mille personnes ; elle prenait l'initiative de ces grandes expositions de l'industrie, inusitées encore en Angleterre, et que Londres a empruntées depuis à Manchester ; enfin, désireuse d'attirer à elle toutes les influences, elle appelait les femmes à combattre dans ses rangs contre les lois qui imposaient la famine aux pauvres. Ne pouvant compter sur l'appui du clergé anglican, qui vit de la dime convertie en rentes foncières, et dont l'intérêt est par conséquent étroitement lié à celui des propriétaires du sol, la ligue convoquait un concile des ministres dissidents réunis à Manchester au nombre de sept cents, et elle faisait bénir par eux, dit M. Léon Faucher, comme une autre croisade, cette levée de boucliers des villes contre les campagnes, de la bourgeoisie industrielle contre l'aristocratie.

Dès la fin de 1841, la ligue avait obtenu un succès important : M. Cobden, son général, venait d'être nommé membre de la Chambre des Communes par le bourg de Stockport, et dans sa personne l'association pouvait enfin se produire au sein même du Parlement. Qu'allait devenir l'homme de la ligue au milieu de cette aristocratique assemblée ? M. Cobden avait trente-sept ans, et il est rare qu'on réussisse en Angleterre quand on se produit si tard sur la scène politique ; de plus, il n'avait point reçu cette éducation préparatoire par laquelle passent tous les hommes d'État anglais ; il n'avait jamais été ni à Eton ni à Oxford ; il sortait de son comptoir et entrait dans la Chambre pour faire triompher une mesure qui blessait

au vif les intérêts les plus chers, les préjugés les plus invétérés des quatre cinquièmes de ses membres. C'était là autant de chances d'insuccès. Mais, d'un autre côté, il représentait la *ligue*, une association déjà passée à l'état de puissance, qui veillait sur lui du dehors, et se tenait prête à le soutenir énergiquement contre les embûches et les violences de ses nombreux adversaires.

M. Cobden est un tribun aussi habile que le plus fin diplomate. Il comprit tout d'abord que dans sa nouvelle position, entouré d'ennemis qui ne demandaient qu'à le prendre en défaut pour l'arrêter dès son premier pas et le détruire, il devait commencer par se tenir sur la défensive. Il débuta donc avec beaucoup de prudence, parlant rarement, se renfermant dans la question des céréales, toujours rigoureusement exact dans ses assertions, étranger à toutes personnalités, raisonnant avec une sobriété ferme et évitant avec soin la déclamation. Plusieurs de ses amis le pressaient de prendre part aux discussions générales, de peur, disaient-ils, qu'on n'en vint à le considérer comme un monomane, un homme à idée fixe. Cobden répondait qu'il consentait volontiers à être appelé ainsi, pourvu que son *idée fixe* fût adoptée et mise en pratique, ne voyant pas d'ailleurs, ajoutait-il, comment il pourrait servir la cause de la liberté commerciale en dépensant une partie de son énergie sur d'autres questions.

La première session se passa ainsi sans orage. Le nouveau membre s'était, comme on dit en Angleterre, *assuré l'oreille* de la Chambre, et c'est tout ce que peut faire un débutant pour la première année. L'ouverture de la session pour 1843 trouva les districts manufacturiers dans un état de grande détresse et de grande agitation, produit

à la fois par le haut prix des subsistances et la stagnation du commerce.

Le bourg de Stockport était particulièrement en proie à ce double fléau, la cherté des vivres et la rareté du travail. En février 1843, cette détresse des populations industrielles devint l'objet des délibérations de la Chambre des Communes. Le débat durait depuis plusieurs jours, ou mieux depuis plusieurs nuits (on sait que les séances du Parlement anglais ont lieu la nuit), lorsque enfin M. Cobden demanda la parole, et après un tableau animé de la misère effroyable du peuple dans le nord de l'Angleterre, et spécialement à Stockport, il dirigea ses attaques contre le chef même du cabinet, sir Robert Peel, le déclarant, en sa qualité de principal soutien des lois céréales, *personnellement responsable* de tous les désastres qui désolaient le pays.

Cette forme de discussion était vive, mais elle n'avait rien de contraire aux usages de la polémique parlementaire telle qu'elle est pratiquée chez nos voisins. En toute autre circonstance, elle n'eût point suffi pour faire perdre à sir Robert Peel la réserve et la mesure qui le distinguent d'ordinaire; mais l'esprit de l'illustre baronnet était en ce moment dans un état de vive excitation. Peu de jours auparavant, son secrétaire, M. Drummond, avait été assassiné par un fou, qui l'avait pris, disait-il, pour sir Robert Peel. La famille du ministre était dans des alarmes continuelles pour sa sûreté, et l'inquiétude qui se manifestait sans cesse autour de lui avait à la longue altéré son sang-froid.

Toujours est-il que l'honorable chef de la ligue venait à peine de se rasseoir, lorsque sir Robert Peel se lève brusquement, la figure contractée par l'émotion et la

furieux, et dans sa réplique il s'empporte jusqu'à accuser son adversaire de provoquer contre lui un *assassinat*. A ce mot, un cri d'indignation éclate sur tous les bancs ministériels ; de toutes parts on entend retentir les mots de *meurtrier*, *assassin*. Un désordre effroyable se manifeste dans la Chambre. M. Cobden se lève pour repousser l'ignominieuse interprétation donnée à ses paroles ; mais sa voix est couverte par les clameurs. Il persiste ; le désordre se prolonge jusqu'à trois heures du matin ; la séance est levée au milieu de l'agitation, et on entend les membres du parti tory se dire avec joie les uns aux autres, en se retirant, que Cobden est maintenant perdu et à jamais annulé comme homme politique. Ils se trompaient étrangement ; ils avaient compté sans la ligue.

Quelques heures après, parvenait à Manchester la nouvelle de l'*attentat moral* commis sur la personne de Cobden. Un meeting est sur-le-champ convoqué ; dix mille hommes s'assemblent dans le Free-trade-Hall. Les orateurs racontent l'outrage fait au chef de la ligue ; l'assemblée vote à l'unanimité une adresse à Cobden pour lui exprimer sa confiance et son indignation au sujet de l'attaque dirigée contre son honneur. L'adresse, exposée ensuite sur les places publiques de Manchester, se couvre en deux jours de quarante mille signatures. La même démonstration se répète au même moment dans toutes les grandes villes manufacturières du royaume, et, en moins d'une semaine, Cobden avait reçu autant de députations et d'adresses qu'en reçoit un roi après un attentat contre sa personne.

L'aristocratie anglaise ne s'attendait guère à ce résultat ; elle comprit, mais trop tard, qu'en voulant déshonorer son adversaire, elle l'avait elle-même grandi,

glorifié et décoré d'un prestige qui devait s'accroître chaque jour jusqu'à ce qu'elle fût forcée de baisser pavillon devant lui.

On a pu voir par l'épigraphe de cette notice avec quelle bonne grâce sir Robert Peel a fait depuis amende honorable des paroles outrageantes qu'il avait autrefois prononcées. Elles étaient restées sur le cœur de Cobden, et en toute occasion il s'en souvenait, ne ménageant à son adversaire ni l'ironie ni l'invective, jusqu'à ce qu'enfin, dans la séance du 27 février 1846, une allusion malicieuse de M. Disraëli, coutumier du fait de malice et désireux de se venger des concessions de sir Robert Peel aux ligueurs, fournit à ce dernier l'occasion de se rétracter noblement. Cobden, à son tour, se déclara satisfait des explications de sir Robert Peel, ajoutant qu'après cette déclaration il espérait que personne ne se croirait justifié à revenir sur cette matière, et depuis lors l'expression d'une mutuelle estime a dominé tous les rapports de ces deux hommes éminents.

A la même époque où Cobden grandissait ainsi sous l'outrage, la ligue, qui grandissait également, résolut de transporter à Londres même le siège de ses opérations. Le conseil exécutif loua la vaste salle du théâtre de Drury-Lane, et plus tard la salle plus vaste encore de Covent-Garden ; et là, pendant deux ans, tout en maintenant l'agitation générale dans tout le pays, elle exposa chaque semaine ses doctrines devant un auditoire immense et incessamment renouvelé.

Nécessité, justice et avantages de la libre importation des céréales, et de la liberté des échanges en général ; historique des lois céréales ; égoïsme et oppression exercés par les propriétaires fonciers, marchands de blé qui

s'arrogent le droit d'imposer et d'exploiter légalement la famine ; tableau des misères du peuple ; réfutation des objections tirées soit de l'intérêt de l'agriculture, soit des intérêts de la puissance anglaise, soit des intérêts des classes ouvrières ; exposition du but politique de la *ligue* ; mouvement de révolte des classes industrielles de l'Angleterre contre les privilèges aristocratiques ; conséquences bienfaisantes de la liberté commerciale pour les classes pauvres, pour les agriculteurs aussi bien que pour les manufacturiers, pour l'aristocratie elle-même, qui périra si elle s'y oppose, pour l'Angleterre en général, et enfin pour l'humanité tout entière ; répudiation de tous les vieux errements de la politique, abolition de la guerre, établissement de la fraternité des peuples au moyen de la liberté commerciale :

Tel est le programme succinct que les orateurs de la ligue, Cobden en tête, ont développé sept ans en Angleterre, sous toutes les formes, avec la plume et la parole, avec tous les genres de style et d'éloquence, depuis la familiarité la plus terre à terre, mêlée de saillies et de bons mots, jusqu'au pathétique le plus élevé et le plus impétueux, dans tous les lieux, depuis la métropole jusqu'aux hameaux les plus reculés : car la croisade, commencée dans les provinces manufacturières, s'étendait déjà fort avant dans les districts agricoles lorsque la victoire a mis fin à ses opérations.

C'est ici le cas de dire un mot du genre d'éloquence qui distingue les trois principaux orateurs de la ligue, M. W. J. Fox, M. Bright et M. Cobden. Tous trois sortis des rangs du peuple, ayant puisé tous trois leur instruction en dehors de ces établissements où se moule l'aristocratie anglaise, ils se présentent d'abord avec un

même fonds commun d'énergie et d'abandon, avec le même dédain ou la même ignorance de ces tournures de phrases stéréotypées, de ces formules conventionnelles qui donnent à un *speech* anglais le cachet aristocratique. Mais, ce point de ressemblance étant donné, ils se caractérisent chacun par des qualités particulières : M. W. J. Fox, par la vive et exubérante ardeur d'une imagination de poète qui se complait dans la métaphore et l'antithèse, entasse images sur images, mélange les éclairs et les tonnerres, et s'enivre de ces grands effets de parole qui éblouissent un auditoire. C'est le moins simple des trois, et c'est, je crois, celui qui de nos jours en France aurait le plus de succès. On a souvent cité de lui ce passage tout hérissé d'antithèses où, pour répondre à l'argument favori de l'aristocratie anglaise : Maintenons les lois céréales pour être indépendants de l'étranger, il s'écrie :

Examinons la vie de ce noble seigneur, de ce grand ennemi de toute dépendance étrangère. Voilà un cuisinier *français* qui prépare le dîner pour le maître, et un valet *suisse* qui habille et prépare le maître pour le dîner. Milady, qui accepte sa main, est toute resplendissante de perles qu'on ne trouva jamais dans les huîtres *britanniques*, et la plume qui flotte sur sa tête n'orna jamais la queue d'un *dindon anglais*. Ses vins viennent du *Rhin*, du *Rhône* ou de la *Garonne*. Il repose sa vue sur des fleurs venues de l'*Amérique du Sud*, et gratifie son odorat de la fumée d'une feuille apportée de l'*Amérique du Nord*. Son cheval préféré est d'origine *arabe*, et son chien favori de la race du *Saint-Bernard*. Sa galerie est riche de tableaux *flamands* et de statues *grecques*. Veut-il se distraire, il va entendre des chanteurs *italiens*, chantant de la musique *allemande*, le tout suivi d'un ballet *français*. S'élève-t-il aux honneurs judiciaires, l'hermine qui décore ses épaules n'avait jamais jusque-là figuré sur le dos d'une bête *britannique*. (Il va sans dire que ce trait, qui n'est pas d'un goût très-pur, est le plus applaudi.) Son esprit même est une bigarrure de provenances exotiques. Sa philosophie et sa poésie lui viennent de la *Grèce* et de *Rome*, sa géométrie d'*Alexandrie*, son arithmétique d'*Arabie*, et sa religion de *Palestine* ; dans son enfance, il presse ses dents naissantes sur du corail de l'*océan Indien*, et après sa mort le marbre de *Carare* surmontera sa tombe. Et voilà l'homme qui dit : Soyons indépendants de l'étranger ; soumettons

le peuple à la taxe, laissons-le en proie aux angoisses de la misère et de la faim, mais soyons indépendants de l'étranger.

Il ne faudrait pas juger M. Fox sur cet échantillon. S'il emploie quelquefois l'ironie, il emploie plus souvent encore les grands mouvements pathétiques. Ainsi, on accuse la ligue d'avoir fabriqué des signatures au bas de ses pétitions; on dit qu'un ligueur a été vu dans un cimetière relevant les noms jusque sur la pierre des tombeaux. M. Fox s'empare de cette accusation et en tire le passage qui suit :

Il ne manquait pas de discernement, le malheureux, s'il en a agi ainsi, et il faut que le sens moral de nos adversaires soit bien émoussé pour qu'ils osent citer un tel fait à l'appui de leur accusation; car combien d'êtres inanimés peuplent les cimetières de nos villes et de nos campagnes qui y ont été poussés par cette loi maudite! Ah! si les morts pouvaient prendre part à notre œuvre, des myriades d'entre eux auraient le droit de signer des pétitions sur cette matière, car ils sont morts victimes de cette loi qui pèse encore sur les vivants; si la tombe pouvait nous rendre tous ceux qu'elle a reçus sans cortège et sans prières,

Car elle est petite, la cloche qui sonne à la hâte le convoi du pauvre;

s'ils accouraient vers ce palais où l'on codille sur la mort et sur la vie, oh! la foule serait si pressée que les avenues du Parlement seraient inaccessibles; il faudrait une armée, Wellington en tête, pour frayer aux sénateurs un passage à travers cette multitude, et peut-être ils ne parviendraient à cette orgueilleuse enceinte que pour entendre le chapelain de Westminster prêcher sur ce texte: « Le sang de ton frère crie vers moi de la terre. »

Bien que moins élégante, moins poétique, l'éloquence de M. Bright exerçait sur les ligueurs une influence plus grande encore, et excitait chez les protectionnistes des ré pulsions plus vives que celle de M. Fox. C'est ce jeune quaker, l'inséparable compagnon de M. Cobden, celui qu'on a nommé l'Ajax de cet autre Achille, qui se chargeait plus particulièrement de l'*excitation*, soulevant tour à tour dans les cœurs la pitié, le dédain, l'indignation, la colère; rappelant tous les souvenirs d'op-

pression et de rapine aristocratiques, apostrophant tour à tour les Richemond, les Buckingham, les Knatchbull, répétant et commentant à l'auditoire les odieux propos attribués à tel ou tel chef du parti protectionniste ; enfin, tenant toujours la menace révolutionnaire suspendue comme une épée de Damoclès sur la tête de l'ennemi.

Il y a deux siècles, le peuple d'Angleterre était engagé dans un terrible combat contre la couronne. Un roi despotique et perfide s'arrogeait le droit de lever des taxes sans le consentement du Parlement et du peuple. Cette prétention fut repoussée. Cette île si belle devint un champ de bataille, le royaume fut bouleversé, le vieux trône fut brisé ; eh bien, si nos pères, il y a deux siècles, surent résister à l'oppression, s'ils refusèrent d'être les serfs d'un roi, est-ce à nous, leurs fils, à devenir les esclaves d'une aristocratie telle que la nôtre ? (Explosion de cris, non ! non !) Après avoir abattu le lion, irons-nous rendre hommage au loup, ou bien saurons-nous, par une manifestation virile et unanime de l'opinion publique, mettre fin une fois pour toutes à de monstrueuses injustices ?

Quant à M. Cobden, dont je m'occupe plus particulièrement ici, les mêmes qualités qui l'ont porté en quelque sorte à son insu, et sans qu'il y mit du sien, à la tête du mouvement ; ces mêmes qualités de l'homme d'action, étranger à toute préoccupation personnelle et incarné tout entier dans une cause, ont fait sa prépondérance comme orateur, spécialement comme cathéchiste des doctrines de la ligue. Son éloquence, d'autant plus admirable, comme l'a dit sir Robert Peel, qu'elle est moins ornée, est le triomphe du naturel et de la simplicité. Il ne péroré jamais, il cause : sa causerie prend tous les tons, elle va du familier au pathétique sans cesser d'être de la causerie ; et ce qui domine à travers toutes les évolutions de cette parole si souple, si variée, si claire, c'est une logique profonde, obstinée, inflexible. Chaque jour et à chaque instant il prend un nouveau sentier, mais chaque sentier le conduit au même but : l'abolition des

lois céréales et l'établissement de la liberté du commerce. Depuis le premier mot qui sort de sa bouche jusqu'au dernier, on sent l'homme qui ne cesse pas un instant d'être en communication avec son public, qui donne et reçoit sans cesse des impressions, l'homme, en un mot, qui improvise véritablement. Toutes les idées lui sont bonnes pour entrer en matière, et les formes qu'il affectionne sont les plus simples. Ainsi, il commencera un discours en ces termes : « Eh bien ! habitants de Londres, qu'y a-t-il de nouveau parmi vous ? Vous avez su quelque chose de ce que nous avons fait dans le Nord ; que se passe-t-il par ici ? » Au milieu de son argumentation, il laissera échapper quelque saillie propre à reposer et à ramener l'attention de l'auditoire. Ainsi un banc tombe tout à coup et produit quelque confusion : « Ne vous effrayez pas, dit l'orateur, c'est le présage et le symbole de la chute des monopoleurs. » Un autre jour, après avoir parlé des droits sur le café, abordant la question du tarif du sucre colonial et du sucre étranger devant un auditoire où figurent un grand nombre de dames, il emploie cette transition : « Vient ensuite le sucre. Mesdames, vous ne pouvez faire le café sans sucre, et toute la douceur de vos sourires ne parviendrait pas à le sucrer. »

Son tempérament ardent, mais d'une ardeur latente, d'autant plus énergique en fait qu'elle est plus concentrée en parole, l'entraîne rarement aux explosions d'attendrissement ou de colère. L'arme qu'il préfère, c'est l'ironie, tantôt simplement joviale de cette bonne grosse jovialité anglaise, tantôt aiguësée d'une pointe d'amertume à l'anglaise aussi, qui la rend plus terrible que l'indignation. A-t-il à peindre le monopole, il le décrit ainsi :

Le monopole ! oh ! c'est un personnage mystérieux qui s'assoit avec

votre famille autour de la table à thé, et quand vous mettez un morceau de sucre dans votre tasse, il en prend vivement un autre dans le sucrier. Puis, lorsque vos femmes et vos enfants réclament ce morceau de sucre qu'ils ont bien gagné, le mystérieux filou, le monopole, leur dit : « C'est pour votre protection. »

Si l'on venait vous raconter, dit ailleurs M. Cobden, qu'il existe une île dans l'océan Pacifique, dont les habitants sont devenus les esclaves d'une caste qui s'empara du sol il y a quelque sept siècles; si l'on vous disait que cette caste fait des lois pour empêcher le peuple de manger autre chose que ce qu'il plaît au conquérant de lui vendre; si l'on ajoutait que ce peuple est devenu si nombreux que le territoire ne suffit plus à sa subsistance, et qu'il est réduit à se nourrir de racines; enfin, si l'on vous apprenait que ce peuple est doué d'une grande habileté, qu'il a inventé les machines les plus ingénieuses, et que néanmoins ses maîtres l'ont dépouillé du droit d'échanger les produits de son travail contre des aliments; si ces détails vous étaient rapportés par quelque voyageur philanthrope, par quelque missionnaire récemment arrivé des mers du Sud..., que diriez-vous, habitants de Londres?...

Quelques personnes proposent l'émigration des classes pauvres aux frais du gouvernement. Cobden, après avoir longuement prouvé qu'il ne s'agit pas de porter les classes pauvres vers les aliments, mais de laisser les aliments venir aux pauvres, termine ainsi :

La question a encore des aspects moraux qu'il est de notre devoir d'examiner. L'homme est de tous les êtres créés le plus difficile à déplacer du lieu de sa naissance; l'arracher à son pays est une tâche plus lourde que celle de déraciner un chêne. Oh! les signataires de la pétition se sont-ils jamais trouvés au *dock* de Sainte-Catherine au moment où un des navires de l'émigration s'apprêtait à entreprendre son funèbre voyage? Ont-ils vu les pauvres émigrants s'asseoir pour la dernière fois sur les dalles du quai, comme pour s'attacher jusqu'au moment suprême à cette terre où ils ont reçu le jour? Avez-vous considéré leurs traits, les avez-vous vus prendre congé de leurs amis? Si vous l'avez vu, vous ne parleriez pas légèrement d'un système d'émigration forcée. Pour moi, j'ai été bien des fois témoin de ces scènes déchirantes. J'ai vu des femmes vénérables disant à leurs enfants un éternel adieu. J'ai vu la mère et l'aïeule se disputer la dernière étreinte de leurs fils. J'ai vu ces navires de l'émigration abandonner la Mersey pour les États-Unis; j'ai vu les yeux de tous les proscrits se tourner vers le rivage aimé et perdu pour toujours, et le dernier objet qui frappait leurs avides regards, lorsque leur terre natale s'enfonçait pour jamais dans les ténèbres, c'étaient ces vastes greniers, ces orgueilleux entrepôts, où, sous la garde — j'allais dire de notre reine — mais non — sous la garde de l'aristocratie, étaient entassées comme des montagnes de substances

alimentaires venues d'Amérique, seuls objets que ces tristes exilés allaient chercher au delà des mers.

C'est avec cette éloquence si variée, mais toujours empreinte de simplicité et de naturel même dans ses plus grands élans, que M. Cobden trouvait le secret de plaire, d'émouvoir, d'instruire, de convaincre, et de faire chaque jour passer dans l'âme de quelques milliers d'auditeurs non-seulement des impressions, mais des résolutions, car Cobden est avant tout un homme d'action. « Vous ne devez pas venir ici, s'écriait-il souvent, comme à un lieu de diversion : l'objet que nous avons en vue réclame des efforts personnels, énergiques et persévérants. Parler sert de peu, et j'aurais honte de paraître devant vous, si la parole n'était le moindre des instruments que j'ai mis au service de notre cause. »

Cependant jusqu'en 1843 la ligue avait grandi sans effrayer beaucoup l'aristocratie anglaise, qui affectait de ne voir dans ce mouvement qu'un spectacle, une parade dont elle faisait l'objet de ses sarcasmes. C'est alors que M. Cobden, après quatre ans passés à préparer ses forces et à travailler l'opinion, entreprit de porter la guerre sur le terrain électoral, et de donner à la ligue une attitude politique assez sérieuse pour forcer l'aristocratie à une prompt capitulation.

Laissons M. Cobden exposer lui-même dans son langage familier comment il découvrit cette tactique nouvelle, due tout entière à son génie inventif.

Les monopoleurs, dit-il, ont des yeux de lynx pour découvrir les moyens d'atteindre leur but. Ils dénichèrent dans le bill de réforme la clause Chandos, et la mirent immédiatement en œuvre. Sous prétexte de faire inscrire leurs fermiers sur les listes électorales, ils y font porter les fils, les neveux, les oncles, les frères de leurs fermiers jusqu'à la troisième génération, jurant au besoin qu'ils étaient associés à la ferme, quoiqu'ils n'y fussent pas plus associés que vous. C'est ainsi qu'ils ont

gagné les comtés. Mais il y a une autre clause dans le bill de réforme, que nous, hommes de travail et d'industrie, nous n'avions pas su découvrir, c'est celle qui confère le droit électoral au propriétaire d'un *free hold* (bien libre) de 40 schellings de revenus; j'élèverai cette clause contre la clause Chandos, et nous les battons dans les comtés mêmes.

Ceci exige un mot d'explication. On a vu dans la notice consacrée à lord John Russell comment le bill de réforme, qui avait paru d'abord si funeste au parti tory, renfermait cependant quelques dispositions dont ce parti a su se servir avec assez d'habileté pour rétablir au bout de quelques années sa prépondérance. Parmi ces dispositions était celle qui accorde le droit électoral aux fermiers même sans baux (*tenants at will*), pourvu qu'ils payent une ferme de 50 livres. Cette clause livrait aux grands propriétaires les votes de tous les districts agricoles; mais, à côté de celle-ci, s'en trouvait une autre que les tories avaient laissé subsister, d'abord par respect pour la tradition, et ensuite dans la pensée qu'eux seuls pourraient en tirer parti. C'est une antique loi qui date de six siècles, et qui, à l'époque où l'Angleterre comptait un grand nombre de petits propriétaires cultivateurs, *yeomen*, accordait le droit électoral à tout *yeoman* possédant un bien libre de 40 schellings de revenu, somme autrefois considérable et qui représente aujourd'hui à peu près 48 francs. Il s'agissait pour M. Cobden de créer, sous l'influence de la ligue, une masse de ces petits propriétaires électeurs, afin de disputer par eux l'élection aux grands propriétaires, même dans les comtés.

Le système de M. Cobden une fois adopté, la ligue se mit à l'œuvre avec l'ardeur que lui transmettaient ses chefs, et les grands moyens dont elle disposait. L'Angleterre fut divisée en treize districts électoraux; des agents furent assignés à chaque district, pour surveiller la for-

mation des listes, pousser les ligueurs à se faire inscrire, moyennant l'achat d'un *cottage*, et en même temps poursuivre devant les tribunaux la radiation de tout électeur protectionniste indûment inscrit. — Le journal *la Ligue*, répandu à 20,000 exemplaires, parut chaque matin, portant en gros caractères, en tête de ses colonnes, le cri de guerre : *Qualify! qualify!* (Prenez qualité, inscrivez-vous!), et les orateurs parcoururent le pays, développant partout ce nouveau thème : Faites-vous électeurs moyennant l'achat d'un *cottage* de 40 schellings de revenu ; c'est l'affaire de 50 à 60 livres sterling. Ouvriez, placez là vos économies, c'est un bon placement ; vous serez propriétaires et électeurs ; et vous, pères de famille, voulez-vous être utiles à vos fils ? Quand ils auront atteint leur majorité, achetez-leur un *free hold* ; vous les accoutumerez ainsi du même coup à gérer une propriété et à exercer leurs droits de citoyen. Si les frais vous gênent, adressez-vous à la ligue, elle les fera pour vous.

Trois mois s'étaient à peine écoulés, et déjà la ligue avait par ce moyen créé cinq mille électeurs dévoués. Au bout de la première année, poursuivant avec une ardeur toujours croissante sa double tâche, qui consistait à provoquer d'un côté des inscriptions nouvelles, et de l'autre la radiation des faux électeurs inscrits sous l'influence de l'aristocratie, elle était parvenue à déplacer la majorité dans trente-deux bourgs ; elle avait envahi les comtés, ces châteaux forts du parti protectionniste ; elle avait la majorité dans neuf d'entre eux, et déjà dans un grand nombre d'élections elle avait opposé avec succès ses candidats aux protectionnistes. A l'aspect de ce mouvement politique qui la menaçait d'une déchéance complète, l'aristocratie prit enfin l'alarme ; les *ducs* et les *squires*

réunis se répandirent en injures et en anathèmes; ils essayèrent de former une contre-ligue, de soulever la population agricole; mais cette population, depuis longtemps découragée par la misère, se laissait elle-même séduire par les arguments et les promesses de la ligue; l'infatigable Cobden allait recruter des ligueurs et tenir des meetings souvent orageux, au centre même du territoire ennemi, dans les comtés les plus dévoués aux intérêts aristocratiques. Bientôt la disette qui éclata, à la fin de 1845, par suite de la maladie des pommes de terre, vint donner une nouvelle force aux arguments de la ligue et imprimer une nouvelle énergie à ses démonstrations. Elle demanda à ses adhérents 6 millions pour continuer la guerre; ils furent accordés instantanément. L'année d'avant elle avait demandé et obtenu 2,500,000 fr. Ce grand corps apparaissait enfin à tous les yeux sous la forme d'un pouvoir redoutable, avec lequel il fallait nécessairement compter. Et, désormais sûr de la victoire, M. Cobden posait l'*ultimatum* de la ligue en ces termes :

Voilà un an et demi que je travaille la question électorale, et je suis convaincu que ce mouvement électoral est un levier à l'aide duquel nous pouvons transférer entièrement et pour toujours (*utterly and forever*) le pouvoir des mains de l'aristocratie foncière et monopoliste aux mains des classes moyennes et industrielles de l'Angleterre..... Je pense que tous les arguments sont maintenant épuisés; je pense que tout appel à la raison et à la conscience dans la Chambre des Communes est désormais devenu inutile. Nos adversaires ne céderont qu'à une seule influence, celle de la peur. C'est sans doute là une passion bien vile pour gouverner une corporation d'hommes; mais enfin je pense que ni la Chambre des Communes ni la Chambre des Lords ne sauraient obéir à aucun autre sentiment. Ils s'inquiètent peu de vos arguments, et ils font peu de cas de votre logique; mais montrez-leur que vous avez le pouvoir de les transformer de majorité en minorité, et vous les ébranlerez.

« Fournissons, ajoutait un peu plus loin M. Cobden, fournissons à sir Robert Peel l'argument de la nécessité, et soyez assurés qu'ils céderont à la prochaine session. »

Ce fut en effet sir Robert Peel qui, avec la sagacité et le courage dont il avait déjà fait preuve dans la grande question de l'émancipation catholique, ce fut sir Robert Peel qui comprit le premier que les modifications légères introduites par lui dans le tarif depuis 1842 ne suffisaient plus, et qu'il y avait danger à résister plus longtemps. Son collègue, sir James Graham, le ministre de l'intérieur, adopta son opinion. L'aristocratie commença, comme autrefois en 1828, par s'insurger contre ses chefs, les déclarant coupables de haute trahison. La discorde éclata au sein même du cabinet, et le 6 décembre 1845, sir Robert Peel donna sa démission, sachant bien d'avance que nul autre que lui ne pourrait accomplir la grande réforme impérieusement réclamée par les circonstances. — Le chef du parti whig, lord John Russell, chargé de former un cabinet, ne put y parvenir, et le 20, sir Robert Peel rentra au pouvoir avec tous ses collègues, désormais rangés à son avis, moins toutefois lord Stanley, qui se sépara de lui pour aller livrer, à la Chambre des Lords, un dernier combat en faveur de la protection.

Dès le premier jour de la discussion de l'Adresse, sir Robert Peel, rompant en visière aux ultra-tories, déclara fièrement qu'il se considérait, non plus comme le ministre de tel ou tel parti, mais comme le ministre de l'Angleterre, n'ayant en cette qualité d'autres obligations que celles de consulter l'intérêt public et de pourvoir à la sûreté de l'État, prêt à se retirer du reste après avoir accompli la tâche que lui imposait la situation du pays. Et en même temps il présentait à la discussion ce fameux programme duquel date une ère nouvelle dans la politique commerciale anglaise, et dont il faut par conséquent indiquer ici les principales dispositions :

Reconnaissance du principe de la liberté du commerce, abolition complète des lois céréales, libre importation des grains étrangers et de toutes les substances alimentaires, mais seulement dans trois ans, au 1^{er} février 1849. Pendant ces trois ans, l'échelle mobile sera maintenue, mais sans conserver les mêmes proportions; elle a même été dans ces derniers temps suspendue, à l'exemple de la France. Sont également admis à l'importation, libres de tous droits, le lard, le bœuf, le porc frais, le porc salé, les pommes de terre, tous les légumes, les viandes de toute espèce, chair morte ou vivante. Sur le beurre, le fromage, le houblon, le poisson salé, le cidre et le poiré, les droits sont réduits de moitié. Pour les semences, le droit ne s'élèvera plus au-dessus de 5 schellings.

Restait à supprimer aussi la protection aux manufacturiers, que les propriétaires fonciers accusaient de ne pas vouloir pour eux la concurrence étrangère, tandis qu'ils ne cessaient de déclarer qu'ils l'acceptaient, par l'excellente raison qu'ils ne la craignaient pas. D'abord, quant aux matières premières, la libre importation existait déjà, d'après le tarif de 1842, à peu près pour tous les articles; il ne restait plus guère que les suifs et les bois de charpente; pour les suifs, le droit a été réduit de 3 schellings 2 deniers à 1 schelling 8 deniers; pour le bois de charpente, il a été réduit de $2/3^{\text{mes}}$. Quant aux produits manufacturés, suppression de tout droit sur les tissus de laine et de coton qui payaient 10 pour 100, et diminution de moitié sur ceux qui payaient 20 pour 100. Égale réduction de moitié pour les voitures, les chapeaux de paille, les souliers, les bottes, les bottines, etc., etc. Réduction d'un tiers sur les métaux travaillés, sur les eaux-de-vie et les esprits. Réduction plus grande encore sur

les soieries et papiers de tenture ; enfin, sur onze cents articles dont se compose le tarif de 1842, plus de cinq cents étaient ou supprimés ou notablement réduits.

Le projet de loi stipulait en même temps, dans l'intérêt de la propriété foncière, quelques compensations dans le détail desquelles je ne puis entrer ici, et dont les principales avaient pour but : 1° d'alléger le poids de la taxe des pauvres, en empêchant les villes manufacturières de se débarrasser de leurs pauvres au détriment des districts ruraux ; 2° de mettre à la charge de l'État différentes dépenses d'entretien de routes et de justice locale, qui pèsent plus particulièrement sur la terre, laquelle est du reste singulièrement favorisée d'un autre côté, puisqu'en mettant à part l'*income-tax*, la propriété foncière en Angleterre ne contribue aux charges annuelles de l'État que dans la faible proportion d'un vingt-quatrième.

En présence du programme de sir Robert Peel, qu'allaient faire les ligueurs ? Allaient-ils s'acharner à l'abolition *immédiate* qu'on leur refusait, et profiter de la désorganisation générale des partis pour essayer de s'imposer avant le temps, aux risques de compromettre leur triomphe ? M. Cobden n'était pas homme à commettre une pareille étourderie. Il fit mieux, il prit en quelque sorte sous sa protection sir Robert Peel, et après une orageuse discussion qui dura douze jours, lorsque tous les cerveaux brûlés du torisme, les Disraëli, les Bentink, les Inglis, les Ferrand, eurent épuisé contre le *perfide* ministre les récriminations et les injures, ce fut un étrange spectacle que de voir le chef de la ligue, l'orateur dédaigné, injurié en 1843, devenu en 1846 le *deus ex machina*, se lever de son banc, et avec cet air tranquille,

ce ton simple et familier qui le caractérise, gourmander énergiquement cette bande d'écoliers révoltés contre leur maître.

Savez-vous, leur dit-il, que vous allez faire du premier ministre l'homme le plus populaire du pays? Si l'honorable baronnet parcourait maintenant les districts manufacturiers, sa marche serait un continuel triomphe. Je pense qu'en vous révoltant contre vos chefs, vous vous montrez aussi dépourvus de jugement et de tactique que vous l'avez jamais été.... Vous demandez une dissolution; vous voulez, dites-vous, faire un appel au pays. En fait d'élections, je pense m'y connaître un peu, autant du moins que qui que ce soit de cette Chambre. Eh bien, je vous dis que vous n'aurez pas la majorité: Je vous défie de trouver dans toute la Grande-Bretagne une ville de vingt mille âmes où vous puissiez faire triompher un seul candidat protectionniste. (Liverpool et Bristol! crièrent les tories.) Non! non! répond Cobden, vous n'avez ni Liverpool ni Bristol. (Nouveaux cris.) Ne vous laissez donc pas égarer, reprend l'orateur, par ces hommes qui viennent ici crier comme des écoliers sifflant dans un cimetière pour se donner du cœur. Je vous répète que n'avez pas une ville de vingt mille âmes. Que vous reste-t-il donc? Vos bourgs de poche (*pocket boroughs*) et vos élections de comté. Il y aurait bien quelque chose à dire sur les élections de comté; mais admettons pour un instant que vous obteniez par ce moyen une majorité de vingt à trente voix, quelle sera alors votre situation, quand vous trouverez en face de vous les représentants de Londres, du Lancashire, du Yorkshire, du Cheshire et de toutes les grandes villes d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse?

L'orateur énumère ensuite tous les échecs subis par le parti protectionniste et l'invite à reconnaître enfin qu'il a contre lui l'opinion publique. « Non! non! » s'écrient les tories.

Comment, non? reprend Cobden; que vous faut-il donc pour croire à la puissance de l'opinion? Faut-il qu'on vous *berne* (will you be tossed in a blanket?) Faut-il qu'on vienne vous balayer d'ici dans la Tamise? Que faut-il donc faire pour vous convaincre que la nation n'est pas avec vous?.... Si vous viviez un peu plus dans le monde, en contact avec l'opinion publique, et un peu moins dans ce petit cercle enchanté que vous appelez le monde, et qui n'est en réalité qu'une *clique*; si vous vous livriez moins aux excitations de club, vous comprendriez que c'est un jeu d'enfant que d'essayer de tromper l'intelligence du pays sur cette grande question, et vous n'auriez point parlé comme vous l'avez fait durant ces onze derniers jours.

Ainsi parlait un fabricant de toiles peintes aux fiers

patriciens de l'Angleterre, et le bill imposé par lui passa à quatre-vingt-dix-sept voix de majorité.

L'aristocratie était vaincue. Restait à savoir ce que deviendrait la ligue. Supposez en France l'existence d'une confédération de quelques centaines de mille hommes; supposez que cette confédération a pendant sept ans remué l'esprit public, levé des contributions par millions, publié des écrits par cent mille kilogrammes, construit des édifices, tenu des assemblées, agité et dirigé les élections, joué en un mot le rôle d'un État dans l'État; supposez que cette confédération a enfin arraché au gouvernement la concession qu'elle exigeait; comment l'arrêterez-vous? comment lui persuaderez-vous qu'elle doit craindre d'abuser de sa victoire et se garder de dépasser son programme? Cela paraît difficile. En Angleterre, les conditions de la vitalité en politique sont mieux comprises.

Aussitôt que le bill adopté à la Chambre des Communes et à la Chambre des Lords eut reçu la sanction royale, les membres du conseil de la ligue, au nombre de cinq cents, se réunirent à Manchester, le 2 juillet 1846, pour délibérer sur la marche à suivre.

Il fut résolu à l'unanimité que la ligue, ayant obtenu l'abolition des lois céréales pour l'année 1849, suspendait ses opérations; et après des discours éloquents de MM. Cobden, Bright et quelques autres orateurs, après diverses motions destinées à garantir l'exécution du bill en 1849, le président déclara la ligue *conditionnellement dissoute*, et quelques jours après il ne restait plus de cette grande agitation qu'un grand résultat: la chute du système prohibitif et le triomphe du principe de la liberté commerciale en Angleterre.

Est-ce à dire que tout soit fini pour la ligue? Sans parler des cas où l'application du principe posé par elle pourrait réclamer ses efforts, il est certain que lorsqu'une puissance de ce genre est une fois entrée dans la vie, elle ne meurt plus. La ligue, on l'a vu, est la croisade des classes moyennes contre l'aristocratie en Angleterre; elle reparaitra tôt au tard sous une autre forme et dans un autre but; elle a trouvé dans l'électeur à quarante schellings un levier politique dont elle usera plus d'une fois encore jusqu'à ce qu'elle ait obtenu au moins le partage du pouvoir, en attendant mieux.

Continuer notre agitation, disait M. Cobden dans le dernier meeting; continuer notre agitation, lorsque l'objet pour lequel nous nous sommes associés n'existe plus, serait nous exposer à voir le démon de la discorde s'introduire parmi nous. Il est dans les nécessités de notre nature morale que, lorsqu'un corps organisé a accompli ses fonctions, il passe à un nouveau mode d'existence et apparaisse avec une organisation différente. Les éléments de celui-ci vont se disperser, mais c'est pour être prêts à concourir à quelque autre bonne œuvre, car il n'y a que de bonnes œuvres qui puissent être tentées par de bons ligueurs. Notre corps va mourir, mais notre esprit est immortel, et il envahira toutes les nations de la terre, parce qu'il est l'esprit de vérité et de justice, parce qu'il est l'esprit de paix et de bon vouloir parmi les hommes.

On sait que la ligue a voulu, en se séparant, récompenser ses chefs avec une munificence royale; on sait qu'une somme de deux millions cinq cent mille francs a été offerte par souscription à M. Cobden, afin de l'indemniser des sacrifices de temps et d'argent qu'il a faits pendant sept ans aux intérêts de l'association. On sait également que l'illustre ligueur a refusé d'entrer dans le ministère whig actuel, et qu'après un voyage en France et en Espagne il parcourt en ce moment l'Italie, attendant que les circonstances l'appellent à revenir exercer dans son pays l'ascendant moral qu'il a si rapidement conquis.

De sa personne M. Cobden est brun, maigre, petit et

nerveux ; ses traits sont fins ; sa physionomie est pensive et calme, non sans une certaine nuance de résolution ; mais elle n'a rien qui commande particulièrement l'attention : elle est, en somme, plus agréable qu'imposante. On a été souvent étonné qu'un homme d'aussi frêle apparence ait pu supporter d'aussi grandes fatigues de corps et d'esprit. On a vu M. Cobden faire en huit jours quinze cents milles et parler dans six meetings différents. Le secret de sa force physique git dans son extrême sobriété et dans l'heureuse faculté qu'il possède de pouvoir dormir à volonté dans l'intervalle des efforts les plus violents. Ainsi il lui est arrivé quelquefois, au sortir d'un meeting de quatre mille personnes, après un discours de deux heures, et ayant encore dans les oreilles le bruit des applaudissements, de se jeter sur un lit et de s'endormir du calme sommeil d'un enfant.

Le secret de la force morale de Cobden n'est pas seulement dans la supériorité de son esprit et la ténacité de son caractère ; il est aussi dans sa modestie et dans la simplicité de ses manières. Complètement dénué de vanité, il n'a jamais froissé la vanité des autres ; au milieu d'une lutte acharnée de sept ans, il ne s'est pas créé un seul ennemi personnel.

Je me proposais, en commençant cette notice, d'aborder la question de la liberté commerciale dans son application à la France ; mais la place me manque, et le sujet est trop important pour pouvoir être traité ici accessoirement. Toutefois, comme je ne voudrais pas avoir l'air d'esquiver la difficulté, j'exprimerai mon opinion en peu de mots. Je crois que le système prohibitif est essentiellement contraire à toutes les tendances actuelles des peuples, et que par conséquent il n'a pas l'avenir

pour lui ; mais ce système existe en France dans des conditions autres que celles où il existait en Angleterre, et il ne peut pas être détruit de la même manière. Les ligueurs anglais pouvaient dire et disaient : « Nous voulons l'abolition des lois céréales, parce que ces lois sont des lois de famine qui constituent un état de choses intolérable ; nous acceptons en échange l'abolition de tous droits protecteurs quant à l'industrie, parce que nous sommes partisans de la libre concurrence en principe, et *en fait* parce que nous ne la craignons pas. »

Les libres échangeistes français ne peuvent point parler ainsi ; ils ne peuvent ni arguer d'une loi de famine, ni opposer une classe à une autre, ni prétendre établir du jour au lendemain, en l'honneur des principes, une concurrence que les intérêts agricoles et industriels redoutent également. Il s'agit pour eux d'attaquer d'abord le système protecteur dans ses parties les plus faibles, et, tout en montrant les duperies de la protection en général, d'attirer particulièrement l'attention publique sur les abus monstrueux consacrés par notre législation douanière. Le jour où l'opinion verra clair dans ce code bizarre, dans les monopoles, dans les inégalités choquantes qu'il consacre, dans les habitudes d'inertie et de négligence qu'il favorise, dans les profits scandaleux qu'il procure à quelques grands industriels, au détriment des autres et au détriment de la masse des consommateurs, elle en exigera impérieusement la réformation.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Préface.....	v
Un Naufrage (CHARLES DICKENS).....	1
La Caverne du Tigre. Aventure dans les montagnes du Pérou (NEW-MONTHLY MAGAZINE).....	13
Les Olives (LOPE DE RUEDA).....	25
L'Esclave et le Singe (CAMPILLO).....	32
Kourli, anecdote orientale, traduite de l'arabe (SELRAHC YEMOR).	35
Le Licencié Vidriera, nouvelle de Michel de Cervantes (traduite par CHARLES ROMÉY).....	38
Une Mort volontaire (ARMAND-CARREL).....	72
La Mère de Washington (LE MÊME).....	87
Coudein (J. MARCHESSEAU).....	95
Robert Bage (WALTER SCOTT).....	109
Samuel Richardson (LE MÊME).....	133
Auteurs morts de faim (COLNET).....	161
Un Original (PHILIPPON LA MADELAINE).....	179
Madame Geoffrin (CH. ROMÉY).....	194
Paris il y a mille ans (SAINT-MARC GIRARDIN).....	206
Un Cordonnier mathématicien (PAUL D'IVOI).....	216
Une Définition (CHARLES ROMÉY).....	220
Conseils pour faire fortune (BENJAMIN FRANKLIN).....	223

	Pages
Les Rats de Norwége, traduit d'un Mémoire latin (LINNÉ).....	233
Extrait d'un Voyage dans les Forêts de la Guyane française (MALOUE).....	240
La Foire d'Alençon (ROEDERER).....	253
Une Méditation de Béranger.....	298
Deux Sermons de Bourdaloue.....	301
Le Vrai Cid de l'Histoire (ACHILLE JUBINAL).....	315
Des Livres apocryphes du premier au deuxième siècle de l'ère chrétienne (SAINT-MARC GIRARDIN).....	321
Lavallette. Souvenirs historiques empruntés à ses mémoires (CUVILLIER-FLEURY).....	340
La Littérature Hispano-Latine (CHARLES ROMÉY).....	363
Richard Cobden (LOUIS DE LOMÉNIÉ).....	377

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



